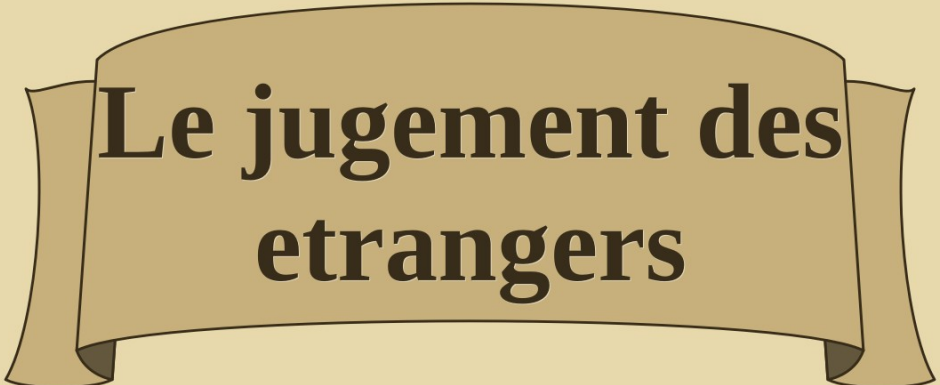




Le jugement des etrangers

Andrew Taylor

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ANDREW
TAYLOR

LE JUGEMENT
DES
ÉTRANGERS

roman

Sang
d'encre

PRESSES DE LA CITÉ

Andrew Taylor

**LE JUGEMENT DES
ÉTRANGERS**

Traduction de Thierry Piélat

Roman

Titre original : *The Judgement of Strangers*

Presses de la Cité

Ce roman est de pure fiction. Les noms, personnages et incidents décrits sont les produits de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnes, vivantes ou mortes, des événements ou des lieux serait entièrement fortuite.

NOTE DE L'AUTEUR

Le Jugement des étrangers est le deuxième volume de la trilogie Roth, qui raconte, époque après époque, les histoires liées des Appleyard et des Byfield. Chaque volume peut être lu indépendamment, mais les récits des trois romans s'articulent, bien qu'ils puissent se lire dans n'importe quel ordre.

Le premier roman, *Les Quatre Fins dernières*, a pour cadre Londres au milieu des années quatre-vingt-dix.

Le troisième roman, *L'Office des morts*, se déroule dans la ville épiscopale de Rosington, une décennie avant les événements rapportés dans *Le Jugement des étrangers*.

Maudit celui qui vicie le jugement de l'étranger, de l'orphelin de père et de la veuve.

Office du mercredi des Cendres, service de commination, livre du rituel anglican.

Le manoir de Roth n'est pas mentionné dans le Domesday Book.

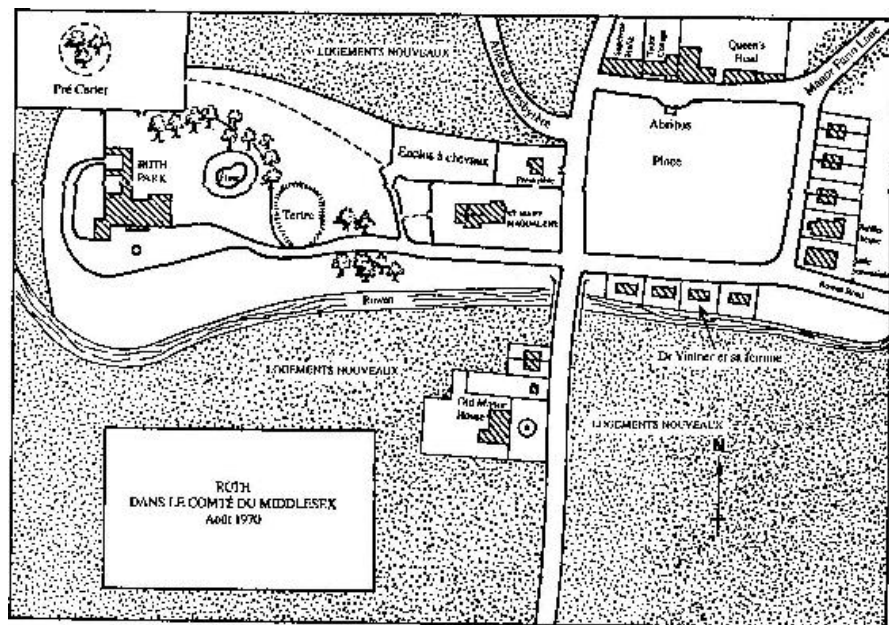
Audrey Oliphant, *The History of Roth* (Richmond, 1969, publié à compte d'auteur), p. 1.

Puis les ténèbres descendirent et des murmures vicièrent Le jugement de l'étranger, de la veuve et de l'enfant.

[...]

Les flammes à la chair, les brandons au corps embrasé, Comme l'encens, l'âme retourne vers les deux...

Révérend Francis Youlgreave, « Le jugement des étrangers », *Les Quatre Fins dernières* (Gasset & Lode, Londres, 1896).



1

Nous avions trouvé le cadavre mutilé de lord Peter en début de soirée, le jeudi 13 août 1970. Il est la première victime d'une succession d'événements qui avait commencé vers la fin de l'été précédent, quand je fis la connaissance de Vanessa Forde, et même plus tôt, avec Audrey Oliphant et son « Histoire de Roth ».

Toutes les paroisses ont leur Audrey Oliphant, et souvent plusieurs ; leur vie tourne autour de l'église et en un sens l'Eglise anglicane tourne autour d'elles. Il était inévitable qu'Audrey Oliphant effectue des visites régulières au presbytère et j'avais honte de ne pas toujours l'accueillir aussi chaleureusement que j'aurais dû le faire. J'étais également irrité par le fait que le chat de Tudor Cottage semblait considérer le presbytère comme sa deuxième maison, bravant la circulation de la route nationale au cours de ses allées et venues.

— M^{lle} Oliphant passe sa vie ici, me dit ma fille Rosemary à la fin d'une de ses visites, particulièrement longue. Et quand elle ne vient pas elle-même, elle envoie son chat.

— Elle fait beaucoup pour nous. Et pour la paroisse, observai-je.

— Mon cher père, vous essayez de voir le meilleur en chacun. J'aimerais seulement qu'elle nous laisse un peu tranquilles. C'est tellement plus agréable quand nous sommes tous les deux !

Audrey approchait de la cinquantaine et n'était pas mariée. Elle avait passé sa vie entière à Roth. Sa maison, Tudor Cottage, donnait sur la place gazonnée, côté nord, entre la supérette Malik et le Queen's Head. Le jardinet de devant, de la taille d'un grand dessus-de-lit, était séparé du trottoir par une grille en fer. Un avis, repeint de frais chaque année, était accroché près du portail :

LE VIEUX SALON DE THE TUDOR

— fondé en 1931 —

Propriétaire : M^{lle} A. M. OLIPHANT

Tél. : 6269, à Roth Petits déjeuners

— Repas légers —

Je connaissais l'endroit depuis dix ans et, pendant tout ce temps, sa fréquentation, sans être très conséquente, n'avait jamais diminué. Cela donnait à Audrey tout le temps de lire des quantités impressionnantes de romans policiers et de se consacrer à corps perdu aux affaires de la paroisse.

Un soir, au printemps 1969, elle apparut à brûle-pourpoint sur le pas de ma porte.

— Je viens d'avoir une excellente idée.

— Très bien.

— Je ne vous dérange pas, j'espère ? demanda-t-elle, amorçant l'échange rituel de politesses, avec son alternance de versets et répons en version profane.

— Pas le moins du monde.

— Vous êtes sûr ?

— Rien qui ne puisse attendre. J'allais m'accorder un petit moment de détente, en fait.

Je la conduisis au salon et, faisant de nécessité vertu, lui offris un sherry. Audrey était une petite bonne femme plutôt replète. Ses traits semblaient écrasés, comme si son crâne avait été pressé dans un étau, et son visage eût été parfaitement proportionné si les yeux, les pommettes et les commissures des lèvres n'avaient pas été si ramassés.

Elle prit une gorgée de sherry et la savoura quelques instants avant de l'avalier.

— J'étais à la bibliothèque cet après-midi quand des enfants de l'école sont venus demander à M^{me} Finch si elle avait des ouvrages sur l'histoire locale. Il est apparu qu'il en existe sur les villes et villages voisins, mais qu'il n'y a pas grand-chose sur Roth même...

Elle s'arrêta pour boire une autre gorgée. J'allumai une cigarette, subodorant ce qui allait suivre.

— Ça m'est venu d'un seul coup, poursuivit-elle, ses lourdes bajoues tremblant sous l'effet de l'excitation. Pourquoi ne pas écrire une *Histoire de Roth* ? Je suis certaine que ça intéresserait pas mal de monde. Et il y a beaucoup de gens qui habitent ici maintenant et qui n'ont aucune idée de ce qu'est le vrai Roth.

— C'est une idée passionnante. Dites-moi si je peux faire quelque chose. Les archives de la paroisse, peut-être ? Je me demande si lady Youlgreave n'aurait pas des documents utiles que...

— Comme je suis contente ! coupa Audrey. J'espérais que vous seriez prêt à m'aider. En fait, je songeais à une véritable collaboration. J'ai l'impression que nous sommes parfaitement faits pour ce travail.

— Je n'irais pas...

— Qui plus est, s'empressa-t-elle d'ajouter, l'histoire du village est inséparable de celle de l'église et de la paroisse. Nous pourrions même consacrer un chapitre aux habitants célèbres de Roth, comme Francis Youlgreave. Qu'en pensez-vous ?

— A vrai dire, je ne suis pas sûr de pouvoir être bien utile. Après tout, c'est vous qui connaissez le mieux le coin. Et puis, il y a la question du temps...

L'expression d'exaltation s'évanouit sur le visage d'Audrey. Je me sentais honteux et en même temps irrité contre elle. Pourquoi tenait-elle tellement à qualifier Roth de village alors que c'était une banlieue de Londres, semblable à des dizaines d'autres ? La vie de la plupart des habitants se déroulait ailleurs, pour l'essentiel. Roth était pour eux un dortoir ; ils y regardaient la télévision, y jouaient au golf le dimanche, y lavaient leur Ford Cortina.

— Peut-être pourrais-je jeter un coup d'œil à votre première ébauche ? continuai-je pour tenter de chasser mon sentiment de culpabilité.

Elle leva les yeux, radieuse.

— Oh oui, merci.

La décision était prise. Si Audrey n'avait pas décidé d'écrire son *Histoire de Roth*, rien de ce qui suit ne se serait peut-être produit. Il est tentant de lui en imputer la faute – d'en rendre responsable n'importe qui, sauf moi. Mais le destin a le chic pour trouver ses instruments : si Audrey ne s'était pas proposée d'être la servante de la Providence, quelqu'un d'autre l'aurait fait à sa place.

Audrey acheva son petit ouvrage en août 1969. Tout excitée, elle m'apporta son manuscrit, écrit au crayon et quasiment illisible. Grâce à Dieu il était court, en grande partie parce que l'histoire de Roth l'était elle-même : depuis le Moyen Age, la paroisse avait été éclipsée par ses voisines plus importantes. Trop éloignée de la Tamise et, plus tard, de la voie ferrée.

Quoi qu'il en fut, à en juger par les vieilles photos dénichées par Audrey, Roth avait été un joli endroit, remarquablement préservé, bien que situé à une vingtaine de kilomètres à peine de Charing Cross. Tout cela avait changé dans les années trente, quand on avait construit le réservoir du Jubilé : deux cent quatre-vingts hectares de la paroisse, y compris la partie nord du village proprement dit, ont été

noyés sous trois millions de mètres cubes d'eau, sacrifiés pour éteindre la soif insatiable des habitants de Londres.

Je ne tardai pas à découvrir que l'orthographe et la grammaire d'Audrey laissaient à désirer. Le texte consistait en un assemblage disparate de spéculations – Qui sait ? Peut-être Henry VIII a-t-il couché dans le vieux manoir en se rendant à Hampton Court ? – et de citations tirées, souvent de manière incorrecte, de livres qu'elle avait dénichés à la bibliothèque. Je la persuadai de faire taper le manuscrit à la machine et fis en sorte – diplomatiquement, j'espère – que la dactylo intègre discrètement quelques-unes de mes corrections. Je parcourus ensuite la version dactylographiée avec Audrey et la révisai une deuxième fois. On était maintenant début septembre.

— Nous devons trouver un éditeur, dit Audrey.

— Peut-être pourrions-nous le publier à compte d'auteur...

— Mais je suis sûre que cela intéressera des lecteurs dans tout le pays. A bien des égards, l'histoire de Roth est celle de l'Angleterre.

— En un sens, oui, mais...

— David, coupa-t-elle, je veux que tous les droits d'auteur reviennent au fonds de restauration. Jusqu'au dernier penny. Il nous faut donc trouver un bon éditeur qui nous paiera sans lésiner. Pourquoi ne venez-vous pas dîner demain soir afin que nous en discutions ? J'aimerais vous préparer un bon repas pour vous remercier de tout le travail que vous avez fait. (Elle me tapota le bras d'un air taquin.) J'ai l'impression que vous avez besoin d'être bien nourri.

— Malheureusement, je ne peux pas, demain. Je suis déjà invité chez les Trask. Un autre jour, volontiers.

— Un autre jour, répéta-t-elle en écho.

Sur l'instant, je fus soulagé que les Trask m'aient fourni une aussi bonne excuse. Le fait que j'aie accepté leur invitation entraîna cependant la mort de deux personnes, l'incarcération d'une troisième et l'internement d'une quatrième dans un hôpital psychiatrique.

2

Les Trask habitaient un presbytère victorien construit sans plan bien défini à côté d'une église de la même époque, construite de la même façon. Je savais, pour y être déjà venu, que l'église et la maison étaient accueillantes. Ronald faisait du très bon travail. Sa congrégation était beaucoup plus importante que la moyenne.

Je me garai dans la cour gravillonnée devant le presbytère. Deux autres voitures s'y trouvaient déjà : une Austin Cambridge et une Daimler vert foncé. La porte de la maison s'ouvrit à mon arrivée. Ronald me reçut avec un sourire rayonnant. Je portais mes vêtements et mon col d'ecclésiastique, mais lui était en civil – un costume foncé, d'assez bonne facture, qui le faisait paraître plus mince qu'il n'était, et une cravate rayée. Il était plus petit que moi mais bien plus large, et il trottait toujours, même quand il n'était pas pressé. Ce soir-là, tout brillait en lui, de ses chaussures noires à ses cheveux blonds. Il s'était aspergé d'after-shave.

— David ! Ça fait plaisir de vous voir, dit-il en me tapant sur l'épaule et en m'invitant à entrer. On n'attendait plus que vous.

Une forte odeur d'encaustique flottait dans le vestibule fleuri. Ronald me précéda dans le salon, à l'arrière de la maison. C'était une chaude soirée. Les portes-fenêtres étaient ouvertes et plusieurs personnes se trouvaient sur la terrasse.

Cynthia Trask vint m'accueillir. Elle était râblée, tirée à quatre épingles comme son frère, et portait une robe bleue stricte pareille à un uniforme. Tandis que Ronald allait me chercher un verre de sherry, elle m'entraîna vers les autres invités.

Je connaissais l'un des couples, Victor et Mary Thurston. Celui-ci avait gagné beaucoup d'argent en vendant des *cabin cruisers* pour naviguer sur le fleuve et, désormais, sa femme et lui étaient « au service de la communauté », comme ils se plaisaient à le répéter, ce qui consistait à siéger dans un certain nombre de comités, elle préférant les causes philanthropiques, lui les politiques. Thurston était conseiller municipal et, maintenant qu'il était « au service » de l'urbanisme, il possédait un pouvoir considérable.

Je n'avais jamais rencontré l'autre couple : le principal d'un lycée

local et son épouse, qui aidait Ronald dans les affaires de la paroisse.

Ses cheveux noisette bouclés et brillants furent ce qui attira d'emblée mon regard chez la cinquième invitée. Quand elle se tourna vers moi, le soleil du soir dans son dos nimba sa tête d'un halo. Elle portait une robe longue en coton léger à manches longues et col fraise. L'espace d'un instant, le soleil couchant rendit sa robe presque transparente. Son corps à contre-jour, je voyais ses cuisses jusqu'à l'entrejambe. Elle était comme nue.

— Tenez, David, fit Ronald à mon côté en me tendant mon verre de sherry. Vanessa, je ne crois pas que vous connaissiez David Byfield... David, je vous présente Vanessa Forde.

Nous nous serrâmes la main. J'étais troublé par le désir que j'éprouvais soudain. Ce n'était pas la première fois que ça m'arrivait. Au fil des ans, j'avais appris à maîtriser cette sensation jusqu'à ce que sa force diminue. Un bon moyen pour éviter d'en être le jouet consiste à se concentrer sur l'observation de la personne. En quelques secondes, j'avais remarqué que Vanessa avait un visage agréable, séduisant plutôt que beau, le teint coloré, le nez légèrement busqué.

— Laissez-moi vous servir à boire, dit Ronald en prenant d'autorité le verre vide des mains de Vanessa. Gin citron ?

Elle acquiesça en souriant. Ronald se précipita vers le chariot à boissons, qui se trouvait dans le salon. Il avait quelque chose de très gamin, ce soir. J'entrevois parfois l'adolescent qu'il avait dû être et, pour être honnête, je le préférerais ainsi à l'ecclésiastique qu'il était devenu.

J'offris une cigarette à Vanessa, qui l'accepta et se pencha vers la flamme du briquet que je lui tendais. Elle portait une alliance. Son parfum m'effleura un instant. Il me rappela celui que mettait ma femme. Nous prîmes la parole en même temps, plongeant dans la conversation comme deux nageurs au départ d'une course :

— Vous habitez dans le coin ?

— Vous avez une paroisse... ? La glace était rompue.

— Après vous, madame Forde.

— Appelez-moi Vanessa. Pour répondre à votre question, j'habite à Richmond.

Je remarquai qu'elle n'avait pas dit « nous ».

— Et pour répondre à la vôtre, je suis le pasteur de Roth.

— Ah oui ?

— Vous connaissez Roth ?

— Un peu. (Elle leva les yeux et sourit.) Ça vous surprend ?

Je lui rendis son sourire.

— La commune est éclipsée par ses voisines. Beaucoup de gens la connaissent de nom mais ne savent pas où c'est.

— Je suis venue ici il y a quelques années, pour voir l'église. Assez intéressante. Il y a un panneau peint du Moyen Age au-dessus du chœur, n'est-ce pas ? Un Jugement dernier, si j'ai bonne mémoire.

— C'est exact. Avec des scènes de la vie du Christ en dessous.

— Un gin citron pour madame, claironna Ronald en apparaissant au côté de Vanessa et en lui tendant le verre dans un geste théâtral. Tchîn-tchîn, poursuivit-il en levant le sien, avant d'ajouter avec un grand sourire : David, je sais que Cynthia voulait vous dire un mot à propos de Rosemary.

— Ma fille, expliquai-je à Vanessa.

— Notre nièce est passée à la maison la semaine dernière, poursuivit Ronald. Elle a fini l'école et elle nous a apporté une malle pleine d'affaires dont elle voulait se débarrasser. Des vêtements, je suppose. Je crois qu'il y a aussi une crosse. Cynthia se demandait si certaines choses ne pourraient pas être utiles à Rosemary.

Je le remerciai. Il fut un temps où j'aurais répugné à bénéficier de la philanthropie des Trask. Plus maintenant. La fierté est un luxe et les enfants coûtent de plus en plus cher en grandissant. Cynthia se joignit à nous avec des bols de cacahuètes et d'olives.

— Il me semble avoir entendu parler de Rosemary ? dit-elle. Quelle enfant délicieuse ! Elle se plaît davantage au collège maintenant ?

— Oui, nettement, répondis-je avant de m'adresser à Vanessa : Elle détestait être pensionnaire. (En fait, elle a essayé deux fois de faire le mur.) Mais cette année, elle semble s'en accommoder.

— Elle passe son bac l'été prochain... dit Cynthia avec une pointe d'interrogation dans la voix.

Elle m'attira un peu à l'écart et me parla de Rosemary un petit moment. Nous décidâmes – ou plutôt Cynthia décida – que Ronald viendrait nous apporter la malle la semaine suivante. Tout ce qui n'intéresserait pas Rosemary pourrait aller à notre prochaine vente de charité. La question réglée, elle m'entraîna à l'écart de Vanessa et Ronald, qui bavardaient à l'autre bout de la terrasse, et m'immisça habilement dans la conversation que tenaient Victor Thurston et la femme du principal.

Je n'eus plus l'occasion de parler avec Vanessa pendant un certain temps. Je jetai une ou deux fois un coup d'œil dans sa direction. Elle

discutait toujours avec Ronald ; ils avaient l'air attentifs tous les deux. A un certain moment, elle secoua la tête en un geste de dénégation.

Nous passâmes ensuite dans la salle à manger et Cynthia nous indiqua nos places. Vanessa était face à moi, mais un bouquet imposant trônait au milieu de la table ronde et je ne l'apercevais que de temps à autre. J'étais assis entre Cynthia et l'épouse du principal.

Ronald dit le bénévolé. Le repas sortait de leur ordinaire. Le melon au jambon de Parme fit place au coq au vin. Ronald, qui était habituellement le plus attentif des hôtes, ne cessait de remplir nos verres d'un rosé portugais médiocre. La femme du principal essaya de m'interroger sur Ronald avec délicatesse. Il apparut cependant évident qu'elle connaissait les Trask mieux que moi. Elle renonça finalement et s'adressa à Cynthia de l'autre côté de la table :

— C'est délicieux, ma chère. Comment faites-vous pour préparer des repas pareils tout en travaillant ?

— Je ne travaille que le matin. On trouve tout le temps qu'il faut si l'on s'organise bien.

— J'ignorais que vous travailliez, dis-je.

— Je travaille pour Vanessa. En fait, je suis sa secrétaire. C'est très intéressant.

Je me demandais si cela expliquait que les Trask aient mis les petits plats dans les grands. Cynthia espérait-elle une promotion ?

— Je suppose que vous passez la majeure partie de votre temps à recevoir des auteurs, dit l'épouse du principal. Ça doit être merveilleux. Avez-vous beaucoup de best-sellers ?

Cynthia secoua la tête.

— Nous sommes plutôt spécialisés dans les essais. En fait, je crois que le succès le plus retentissant de Royston & Forde a été un ouvrage intitulé *Merveilleuses machines des années vingt...*

Ronald et Thurston bavardèrent avec Vanessa pendant la majeure partie du dîner. Quand nous sortîmes de table, Mary Thurston prit son mari par le bras comme pour réaffirmer son droit de propriété. Ronald alla à la cuisine préparer le café.

— Ronald a acheté une machine quand il était en Italie l'année dernière, nous expliqua Cynthia. Il aime bien l'utiliser quand nous avons des invités. Trop compliquée pour moi... Mais elle fait un excellent café.

Nous retournâmes au salon pour l'attendre. Vanessa s'approcha de moi.

— Auriez-vous la gentillesse de m'offrir une autre cigarette ? Je ne sais pas où j'ai mis les miennes. C'est stupide.

Elle me sourit, s'assit sur le canapé et m'invita du geste à prendre place à côté d'elle.

— Etes-vous dans la... je ne sais pas comment on dit... dans la circonscription de Ronald ?

— Il est mon archidiacre. En un sens, c'est donc mon supérieur immédiat.

Je n'avais pas envie de parler de Ronald. Non pas que nous nous entendions mal – pas à cette époque, en tout cas –, nous n'avions tout simplement pas grand-chose en commun et le savions tous deux.

— Vous êtes donc éditrice, si j'ai bien compris... Elle plissa les yeux un instant comme si la fumée les avait irrités.

— Par défaut.

— Pardon ?

— C'était la société de mon mari. (Elle baissa les yeux vers sa cigarette.) Il l'avait fondée avec un camarade d'Oxford. Ils n'ont jamais gagné grand-chose, mais il adorait ça.

— J'ignorais. Je suis désolé d'avoir parlé de ça...

— Je... je pensais que Ronald vous l'avait dit. Il n'y avait pas de raison que vous le sachiez. Charles est mort il y a trois ans. D'une tumeur au cerveau. L'une de ces choses terribles qui vous arrivent sans crier gare. Je le remplace. C'était absolument nécessaire. J'avais besoin de travailler.

— Ça vous plaît ? Elle hocha la tête.

— J'ai toujours aidé Charles pour la partie éditoriale. Maintenant, j'en apprend beaucoup sur la fabrication. (Elle adressa un sourire à Cynthia, à présent accaparée par la femme du principal.) Cynthia me surveille.

— Pendant le dîner, elle a dit que votre meilleure vente était probablement un livre intitulé *Merveilleuses machines des années vingt*.

— C'est exact. Bien que je fonde de grands espoirs sur *Le Jardin des cottages anglais*. Il se vend très régulièrement depuis sa sortie, l'année dernière. (Elle tira une bouffée de sa cigarette.) En fait, notre livre qui marche le mieux, par le nombre d'exemplaires vendus, est sans doute l'un de nos guides. Celui d'Oxford. Nous publions beaucoup d'ouvrages de ce genre. C'est ce qui fait tourner la boîte.

A cet instant, Ronald apparut avec un grand plateau d'argent.

— Café pour tout le monde ! annonça-t-il d'une voix de stentor.

Désolé de vous avoir fait attendre.

Il avança dans la pièce, cherchant Vanessa du regard.

— L'une de mes paroissiennes a écrit un livre, dis-je à celle-ci.

Vanessa me regarda avec circonspection.

— Quelle sorte de livre ?

— Une histoire de la paroisse. Ce n'est pas vraiment un livre. Plutôt une monographie ; je dirais une dizaine de milliers de mots.

— C'est intéressant.

Elle me regarda de nouveau et une étincelle d'amusement passa entre nous. Elle avait l'art de dire une chose tout en exprimant une autre.

— Elle cherche un éditeur...

— Du sucre, Vanessa ? De la crème ? demanda Ronald d'une voix tonitruante.

— C'est ce que font la plupart des auteurs, vous savez. (Elle sourit à Ronald.) Une goutte de crème, s'il vous plaît, Ronnie.

Ronnie ?

— Elle est persuadée que le livre intéressera des lecteurs dans tout le pays, poursuivis-je. Pas seulement ceux qui connaissent Roth.

— De rares privilégiés, assurément.

Je souris. Il était nouveau pour moi d'avoir quelqu'un qui s'adresse à moi comme à une personne ordinaire et non comme à un prêtre.

— Pourriez-vous lui recommander un éditeur auquel elle pourrait envoyer le manuscrit ? (Je regardai la courbe de son bras et remarquai le duvet doré presque invisible qui le couvrait.) Quelqu'un qui pourrait jeter un coup d'œil au livre et donner un avis professionnel. J'imagine que vous n'avez pas le temps de regarder les manuscrits vous-même...

— Vanessa lit toujours les manuscrits, dit Ronald. Elle est même à leur recherche, ajouta-t-il en riant.

— Je trouverai toujours cinq minutes, me dit-elle d'une voix neutre.

Elle me regarda encore et, une nouvelle fois, nous échangeâmes un regard amusé.

— Quelqu'un veut du cognac ? s'enquit Ronald. Ou un digestif ?

Pendant le reste de la soirée, Vanessa parla surtout avec Ronald, Cynthia et Victor Thurston. Je fus le premier à partir.

3

Le lundi suivant, je cherchai le numéro de Royston & Forde dans l'annuaire et appelai Vanessa à son bureau. C'est Cynthia Trask qui décrocha le téléphone. J'avais complètement oublié qu'elle travaillait là.

— Bonjour, Cynthia. C'est David Byfield.

— Bonjour, David.

— Merci encore pour vendredi, dis-je rapidement.

— De rien. Ronald et moi avons été enchantés de vous avoir à la maison.

Je me demandais si je n'aurais pas dû envoyer des fleurs ou autre chose.

— Je ne sais pas si Vanessa vous l'a dit, mais l'une de mes paroissiennes a écrit un livre. Elle m'a proposé d'y jeter un coup d'œil.

— Je vais voir si elle peut prendre la communication, dit Cynthia.

Quelques secondes plus tard, Vanessa était au bout du fil. Elle se montra un peu brusque avec moi, sa voix était beaucoup plus aiguë au téléphone. Elle était occupée la majeure partie de la journée, mais pouvait me rencontrer à l'heure du déjeuner si j'étais libre. Une heure et demie plus tard, nous étions assis l'un en face de l'autre dans un café proche de Richmond Bridge.

La robe longue moulante qu'elle portait chez les Trask le vendredi lui avait donné une allure voluptueuse. C'était maintenant une autre femme, vêtue d'un tailleur sombre, les cheveux tirés en arrière : plus mince, plus vive, plus dure.

Le manuscrit de *L'Histoire de Roth* était posé sur la table entre nous dans une grande enveloppe en papier kraft. Je l'avais pris chez Audrey en allant à Richmond. (« C'est si gentil à vous, David ! Je vous suis très reconnaissante. »)

Vanessa ne toucha pas à l'enveloppe. Elle mangeait son sandwich du bout des lèvres. Le silence se prolongeait et plus il traînait en longueur, plus je me sentais mal. La complicité qui s'était si brièvement instaurée entre nous le vendredi soir avait disparu. D'autre part, j'avais vu trop facilement en elle une femme attirante. J'avais été

stupide de venir ici. Je nous faisais perdre du temps, à tous deux. J'aurais dû envoyer le manuscrit par la poste.

— Vous aimez visiter les églises ? demandai-je pour rompre le silence. Vous avez parlé de nos panneaux peints vendredi...

Vanessa tripota une miette tombée dans son assiette.

— Pas vraiment. Je voulais voir Roth à cause du lien avec Francis Youlgreave.

— Le poète ? demandai-je d'une voix trop forte. Il est enterré dans le caveau, sous le chœur.

— Il mérite que quelques paragraphes lui soient consacrés là-dedans, dit-elle en tapotant l'enveloppe qui contenait le manuscrit. Un personnage peu ordinaire, de l'avis de tous.

— Audrey ne parle pas de lui. Elle fait très attention à ce qu'elle écrit.

— Pourquoi ?

— Un membre de la famille habite toujours Roth. Je crois que son mari était le petit-neveu du poète. Audrey ne voulait pas donner de lui une idée fausse.

— Vicier le jugement du lecteur, pour ainsi dire. Vanessa me sourit, puis cita deux vers du poème de Youlgreave qu'on retrouvait dans quelques anthologies. C'était en général le seul de lui que les gens avaient lu.

Puis les ténèbres descendirent et des murmures vicièrent Le jugement de l'inconnu, de la veuve et de l'enfant.

— C'est bien ça.

— Quelqu'un se souvient de lui dans le village ?

— Roth n'est pas vraiment un village. Il ne reste plus beaucoup de gens qui habitaient là avant la dernière guerre. Et Francis Youlgreave est mort avant la Première Guerre mondiale. Pourquoi me demandez-vous ça ?

Elle haussa les épaules.

— J'ai lu pas mal de ses vers quand j'étais à Oxford. A la vérité, ce n'est pas un très bon poète – tous ces rythmes ronronnants finissent par être très lassants. Il était plus intéressant par ce qu'il était et les gens qu'il connaissait que par ce qu'il écrivait.

— De l'avis général, ce n'était pas un homme très sympathique. Déséquilibré, plutôt.

— Oui, mais assez fascinant. (Elle regarda sa montre.) Je suis

terriblement désolée, David, mais je suis assez pressée...

Je cachai ma déception, payai l'addition et la raccompagnai à son bureau, où j'avais laissé ma voiture.

— Voulez-vous m'appeler demain ? demanda-t-elle. D'ici là, je devrais avoir eu le temps de jeter un coup d'œil au livre.

— Bien sûr. Au bureau ?

— Je le lirai probablement chez moi.

— Quelle heure vous convient ?

— Vers sept heures ?

Elle me donna son numéro. Après nous être dit au revoir, je rentrai à Roth profondément insatisfait. Je m'étais ridiculisé, me semblait-il. J'avais attendu davantage, bien davantage, de ce déjeuner avec Vanessa, même si je n'aurais trop su dire quoi. Il y avait quelque chose d'absurde pour un veuf dans la cinquantaine à se comporter comme je le faisais. Il était évident qu'elle voyait en moi une simple relation et jetterait un coup d'œil au manuscrit par pure gentillesse.

J'avais du moins une raison de lui téléphoner le lendemain soir.

Cependant, je ne l'appelai pas le mardi, car l'après-midi je reçus une visite inattendue et déplaisante de Cynthia Trask.

4

Cynthia arriva à l'improviste en fin d'après-midi.

— J'espère que je ne vous dérange pas, dit-elle vivement. Mais je passais par là et j'ai pensé que c'était l'occasion ou jamais de vous déposer ces vieilleries laissées par ma nièce.

A l'arrière de sa Mini Traveller, il y avait deux valises et un vieux sac de l'armée qui contenait la crosse et d'autres articles de sport. Je les portai à l'intérieur et appelai Rosemary, qui lisait dans sa chambre. Elle ne sembla pas m'entendre.

— Je ne vais pas la déranger, si ça ne vous ennuie pas, dis-je. Elle travaille beaucoup, ces temps-ci. Voulez-vous du thé ?

Il eût été grossier de ne pas en offrir à Cynthia, mais la facilité avec laquelle elle accepta me surprit un peu. Elle me suivit dans la cuisine, qui, comme le reste de la maison, était exigüe, sans caractère et moderne.

— Je peux vous aider ?

— Merci, je m'en charge.

— C'est la première fois que j'entre dans le nouveau presbytère. Vous devez être soulagé.

— Il est sans aucun doute plus facile à chauffer et à nettoyer que l'ancien.

C'était en partie grâce à l'influence de Ronald que l'ancien presbytère – une maison du XVIII^e siècle, vaste, élégante et pas du tout pratique – avait été démolie, l'année précédente. Le nouveau était une cage à lapins, avec quatre chambres et le chauffage central. Son jardin occupait l'emplacement où se trouvaient autrefois le court de tennis et le jardin potager. Le reste de l'ancien jardin et l'emplacement de la vieille maison elle-même avaient laissé place à une impasse incurvée et à six autres cages à poules, toutes plus spacieuses que le nouveau presbytère.

— Il est certain que vous n'aviez pas besoin de tout cet espace. Rosemary et vous deviez avoir l'impression de camper dans une caserne...

— Une caserne assez élégante, dis-je. Vous prenez du sucre ?

Je portai le plateau à thé dans le séjour. La présence de quelqu'un chez soi fait poser sur les lieux un regard neuf, et le résultat est rarement satisfaisant. Cynthia n'était certainement pas sans avoir remarqué le pauvre mobilier, les toiles d'araignées dans les coins du plafond et la cheminée pas balayée.

— C'est beaucoup plus confortable, dit Cynthia d'un ton approbateur, comme si elle y était pour quelque chose. Vous avez quelqu'un qui vient faire le ménage ?

J'acquiesçai, n'appréciant guère la question.

— Une de mes paroissiennes s'en charge. (Je lui tendis une tasse de thé.) Votre maison est plutôt grande, mais elle reste douillette, poursuivis-je, essayant de changer de sujet.

Elle sourit rêveusement.

— Oui, le séjour y aura été agréable.

— Vous déménagez ?

— Presque certainement.

— C'est merveilleux. (Je ressentis un pincement de jalousie.) Vous devez être très fière de Ronald.

Cynthia fronça les sourcils.

— Fière ?

— Je pensais que vous vouliez dire qu'on lui avait proposé de l'avancement. Bien mérité, j'en suis certain.

Cynthia rougit. Elle était assise, rose et inébranlable, dans mon fauteuil.

— Non, il ne s'agit pas de cela. Je voulais dire que, lorsque Ronald sera marié, je m'en irai, naturellement. Il sera temps que je m'installe de mon côté. Ce ne serait pas bien que je reste là, ni pour lui ni pour moi.

— J'ignorais qu'il allait se marier. (A ma connaissance, Cynthia et son frère avaient cohabité pendant près de vingt ans, et je me souvenais d'avoir entendu dire que la première femme de Ronald était morte peu après leur mariage. Je me demandais ce qu'éprouvait Cynthia à la perspective de devoir quitter sa maison.) J'espère qu'ils seront très heureux.

— Les bans n'ont pas encore été publiés. Ils n'ont toujours pas fixé la date. Je sais que Ronald a failli en parler vendredi soir, mais ils ont décidé que mieux valait attendre.

Un soupçon se fit jour dans mon esprit, puis soudain tout devint clair.

— Ils sont faits l'un pour l'autre, dit Cynthia d'une voix rapide. Et Vanessa est si perdue depuis la mort de Charles... C'est le genre de femme qui a vraiment besoin d'un mari.

— Oui. Oui, bien sûr.

Cynthia reposa sa tasse et regarda sa montre.

— Doux Jésus, il est déjà si tard ? Il faut vraiment que j'y aille.

Je la raccompagnai jusqu'à sa voiture. Je crois avoir dit ce qu'il fallait pour la remercier et lui avoir demandé si elle voulait que je lui rapporte les valises, mais je ne me souviens pas de ce qu'elle a répondu.

Elle s'en alla enfin. Je rentrai en traînant les pieds et rapportai le plateau à thé dans la cuisine. Je me suis comporté comme un gamin, me dis-je. Je ne m'étais pas rendu compte que j'entretenais des espoirs stupides à propos de Vanessa Forde jusqu'à ce que Cynthia me fasse apparaître clairement qu'ils étaient vains. Voilà dix ans que j'étais célibataire – au début par nécessité, et ensuite par choix –, et il n'y avait aucune raison que je ne le reste pas jusqu'à la fin de mes jours.

Des pensées peu dignes me traversèrent l'esprit cet après-midi-là. La jalousie et le désir frustré forment un cocktail plutôt perturbateur. Je respectais Ronald Trask, ou plutôt je respectais certaines de ses réalisations. Il allait probablement être évêque un jour. J'avais du mal à l'accepter. Ce fut pour moi un choc de constater que je trouvais encore plus déplaisante la pensée que Vanessa et lui allaient bientôt être mariés.

Attirance sexuelle mise à part, ce que j'avais vu de Vanessa m'avait plu. Ronald était un raseur. Un raseur digne d'éloges certes, mais un raseur quand même. Vanessa méritait mieux. Mais je n'y pouvais rien. De toute façon, si Ronald et elle décidaient de se marier, ça ne me regardait en rien.

C'est une chose de formuler des arguments rationnels, une autre de les accepter. J'allai à mon bureau et essayai d'écrire une lettre à mon filleul, Michael Appleyard. La tâche se révéla difficile. Je m'attelai aux comptes de la paroisse, et ce fut pire encore. J'avais sans cesse à l'esprit les silhouettes entrelacées – physiquement entrelacées -de Ronald et de Vanessa. C'était comme si je me trouvais coincé dans un cinéma où passait un film que je ne voulais pas voir.

Le temps s'écoulait avec une lenteur redoutable. Rosemary travaillait toujours dans sa chambre. A six heures et demie, je me secouai : il me fallait aller à l'église pour dire l'office du soir. Puis j'appellerais Vanessa à propos du livre d'Audrey. J'entrai dans le vestibule.

— Rosemary ?

Elle ne répondit pas. Je montai à l'étage, frappai à la porte de sa chambre et entrai. La pièce était parfaitement en ordre. Même petite, elle avait eu une aptitude peu ordinaire à organiser son espace. Elle était assise à sa table, une pile de livres devant elle, un stylo à la main. Elle posa sur moi un regard distrait.

— C'est déjà l'heure du dîner ?

— Non... pas encore. Je vais un moment à l'église. Je ne serai pas long.

— D'accord.

— Ça ira, ma chérie ?

Elle me gratifia d'un sourire condescendant, qui voulait dire : « Bien sûr que ça ira. Je ne suis plus un bébé. »

— Je commencerai à préparer le dîner dans un quart d'heure.

— D'accord. Merci.

Rosemary retourna à ses livres. J'enviais sa sérénité. J'avais envie de lui dire quelque chose mais, comme souvent, je n'arrivais pas à trouver les mots. Je refermai la porte sans bruit derrière moi et sortis de l

a maison dans le soleil du soir.

Le presbytère jouxtait le cimetière, dont il était séparé par un haut mur de brique datant du XVIII^e siècle, qui tombait en ruine. Je traversai le petit jardin jusqu'à la porte, un vestige de l'ancienne maison, qui donnait accès à la cour. Quand j'ouvris, l'église m'apparut soudain, encadrée par l'arche.

La plus grande partie de l'extérieur de Saint Mary Magdelene était en brique et, dans la lumière du soir, elle était particulièrement jolie : le temps avait patiné les vieilles briques du XVI^e siècle, leur donnant une teinte mauve qui contrastait avec la couleur feuille morte de celles datant du XVIII^e. Ces nuances faisaient rougeoyer et vibrer légèrement la bâtisse sur le fond bleu du ciel. Des hirondelles volaient à toute vitesse autour du clocher.

Je refermai la porte derrière moi. On entendait le grondement de la circulation automobile à quelques mètres sur la gauche, sur la route nationale, et il flottait une forte odeur de gaz d'échappement. Je perçus une ombre fugitive qui filait dans l'herbe près du portail qui donnait sur la rue – juste à temps pour voir le chat d'Audrey se glisser derrière une pierre tombale.

Je me dirigeai lentement vers la porte sud, de l'autre côté de

l'église. En chemin, je passai devant les marches qui descendaient au caveau des Youlgreave sous le chœur. La porte en fer était rouillée, les marches fendues et envahies par les mauvaises herbes. Personne n'avait pénétré là depuis près de cinquante ans. Le dernier Youlgreave, sir George, avait été tué dans le Pacifique, en 1944, et son corps avait été immergé en haute mer. Je remarquai des plumes grises éparpillées sur la marche du bas, juste devant la porte métallique, et me demandai si ce n'était pas le chat d'Audrey qui venait là dévorer ses proies.

J'entrai sous le porche. La porte n'était pas fermée à clé – je laissais l'église ouverte dans la journée mais la fermais maintenant la nuit, à la suite de deux cambriolages. A l'intérieur, ça sentait l'encaustique, les fleurs et, très légèrement, l'encens que je faisais brûler deux ou trois fois par an. L'église était petite, presque douillette, avec une nef à deux travées et un chœur bas. Les panneaux peints, aux couleurs sombres, se trouvaient au-dessus de la voûte du chœur ; on avait l'impression qu'ils étaient enveloppés de fumée. Je me dirigeai lentement vers ma stalle du chœur, m'assis et entrepris de dire l'office du soir.

D'ordinaire, l'édifice exerçait sur moi un effet apaisant, mais pas ce soir-là. Mon esprit s'évadait et je dus me forcer à plusieurs reprises à me concentrer sur les paroles de l'office. Puis je restai assis là, fixant distraitemment les plaques commémoratives sur le mur d'en face. J'avais l'impression que ma volonté avait abdiqué.

Je pensais encore et encore à Vanessa et Ronald. Je me demandais si je serais invité au mariage et, si oui, si j'accepterais l'invitation. Tout cela n'aurait peut-être alors plus aucune importance pour moi. Je me rendais bien compte, naturellement, que j'en accordais trop à cet événement. Après deux courtes rencontres, je pouvais difficilement prétendre que j'étais profondément attaché à Vanessa. Cependant, tout à fait involontairement, elle avait réveillé mes besoins physiques depuis longtemps refoulés, et là était le véritable problème. Ma tristesse cachait un sentiment de profonde insatisfaction.

Le temps passait. La lumière baissait lentement de l'intérieur de l'église. Il ne faisait pas encore sombre, seulement un peu moins clair. Les plaques commémoratives en marbre blanc luisaient parmi les ombres. La sensation d'être observé m'envahit peu à peu.

Je fixai avec une concentration de plus en plus grande la plaque qui était juste face à moi, celle de Francis Youlgreave, le pauvre poète-prêtre fou. Tout me ramenait à Vanessa. Comme il était étrange qu'elle s'intéresse à lui. Je me souvenais des vers qu'elle avait cités pendant le déjeuner. Je n'arrivais pas à me rappeler exactement les mots, mais ça

parlait de ténèbres et de murmures qui viciaient le jugement.

Vicier. Il me sembla soudain que j'étais irrémédiablement vicié, pas seulement par les événements des derniers jours, mais parce que quelqu'un ou quelque chose d'extérieur à moi en avait décidé ainsi.

A cet instant, j'entendis rire.

Un son aigu, faible, comme un froissement de papier ou un sifflement sans mélodie. Je songeai au vent parmi les feuilles, à des ailes qui battent et à de longs becs, aux oies que j'avais vues quand j'étais petit, haut dans le ciel au-dessus de la vase de l'Essex. La tristesse m'envahit. Je luttai pour la chasser, mais elle se mua en désolation, puis en quelque chose d'encore plus sombre.

— Non, arrêtez. Je vous prie, arrêtez.

Je m'étais levé. La paralysie qui s'était emparée de moi avait disparu. Je traversai l'église en chancelant. Le son me suivait. Je me bouchais les oreilles mais n'arrivais pas à l'empêcher d'entrer en moi. L'église n'était plus un lieu de paix. Je l'avais transformée en une caricature de ce qu'elle avait été. Viciée. J'avais vicié l'église comme je m'étais vicié.

Je m'escrimai avec le loquet de la porte. J'étais dans un tel état que j'avais l'impression que, de l'autre côté, quelqu'un le maintenait abaissé. Je réussis enfin à le remonter de force, tirai sur la porte et faillis tomber sur le porche.

Quelque chose remua sur ma droite. Le chat d'Audrey, pensai-je pendant une fraction de seconde. Maudite bête. Puis je me rendis compte que je me trompais, que quelqu'un était assis sur le banc dans le coin, près du panneau d'affichage de l'église. Une impression confuse, des vêtements clairs, une tache dorée, comme une auréole, autour de la tête. Puis la personne se leva.

— Salut, Père, dit Rosemary, avant de demander, soudain inquiète : Ça ne va pas ?

5

A neuf heures et demie, le lendemain matin, on sonna à la porte. J'étais seul dans la maison. Rosemary avait pris le bus pour aller faire des courses à Staines. J'avais réussi à me raser, mais j'avais été incapable de prendre autre chose qu'une tasse de café et une cigarette pour le petit déjeuner.

Je trouvai Audrey sur le seuil, prête à s'engouffrer dans le vestibule. Je gardai la main sur la poignée de la porte et m'efforçai de lui sourire.

— Pardonnez-moi de vous déranger, David. Je me demandais seulement quel était le verdict.

— Quel verdict ?

— Vous me taquinez, dit-elle d'un ton malicieux. A propos du livre, bien sûr.

— Je suis désolé, dis-je. (Je l'étais, en effet, mais par pour les raisons auxquelles pensait Audrey.) Je n'ai pas encore eu le temps de rappeler M^{me} Forde.

Elle avança sa lèvre inférieure, déjà pincée et protubérante naturellement, accentuant sa ressemblance avec une petite fille déçue.

— Je croyais que vous deviez lui téléphoner hier soir !

— Oui, je voulais le faire, mais... j'en ai été empêché.

— Ah, je vois.

— J'essayerai de l'appeler aujourd'hui. (Je souris, essayant d'adoucir l'effet de mes paroles.) Je vous téléphonerai dès qu'il y aura du nouveau, d'accord ?

— Oui, s'il vous plaît. (Elle s'en alla, fit deux pas, s'arrêta et se retourna vers moi.) David ?

— Oui ?

— Merci pour tout ce que vous faites.

Ma conscience me taraudait et je me sentis vraiment mal à l'aise. Audrey me sourit et s'éloigna. Je retournai dans mon bureau et fixai les papiers sur ma table de travail. Me concentrer exigeait trop d'efforts. J'avais mal dormi, fait des rêves à la limite du cauchemar.

L'un d'eux avait pour cadre une version modifiée de Rosington, où Rosemary et moi avions habité avant de nous installer à Roth – quand ma femme Janet était encore en vie. Je n'avais pas rêvé de Rosington depuis des années. Vanessa m'avait perturbé, forçant les défenses que j'avais si laborieusement élevées.

La visite d'Audrey m'avait fait me souvenir qu'il me fallait joindre Vanessa. J'aurais pu l'appeler la veille au soir, comme convenu, mais j'étais resté beaucoup plus longtemps que prévu à l'église. A mon retour au presbytère, je n'avais aucune envie de parler à qui que ce soit, surtout pas à Vanessa. Je m'étais persuadé sans grand mal qu'il était trop tard pour téléphoner.

Mais je ne pouvais me dérober éternellement, du moins tant que l'histoire du bouquin d'Audrey ne serait pas réglée. Je ne voulais cependant pas l'appeler à son bureau, ce qui m'aurait obligé à passer sous les fourches caudines de Cynthia. Je me souvins que celle-ci ne travaillait que le matin. Je téléphonerais donc à Vanessa l'après-midi même.

Maintenant que j'avais pris cette décision, je me sentais un peu plus léger. Je repris les comptes que j'avais abandonnés la veille au soir. Je n'avais guère avancé dans cette tâche quand on sonna de nouveau à la porte. J'allai dans le vestibule en jurant à mi-voix et ouvris. Vanessa.

Je la fixai du regard, incrédule. Elle portait son tailleur sombre et tenait l'enveloppe contenant le manuscrit d'Audrey contre sa poitrine.

— Bonjour, David.

— Vanessa... Entrez donc !

— Je ne vous interromps pas dans votre travail, au moins ?

— Je faisais seulement des comptes et j'étais sur le point de préparer du café. Mais j'espère que vous n'avez pas fait tout ce chemin pour me rapporter le livre ?

Elle secoua la tête.

— J'avais rendez-vous dans une librairie de Staines ce matin et j'étais sur le chemin du retour.

Elle entra et je la conduisis au salon.

— Je suis désolé de ne pas vous avoir téléphoné hier soir.

— C'est sans importance. (Elle regardait par la fenêtre.) Je n'espérais pas que vous me rappelleriez à une heure si tardive.

— Pardon ?

Elle se tourna vers moi.

— Vous n'avez pas eu mon message ?

— Quel message ?

— J'ai téléphoné, hier soir. J'avais eu une autre communication et je... je pensais que vous n'aviez peut-être pas réussi à me joindre. J'ai laissé un message disant que j'avais appelé.

— Je ne l'ai pas eu. (Je pensai à Rosemary m'attendant sous le porche de l'église.) Vous avez dû avoir ma fille. Ça lui est probablement sorti de la tête.

Elle sourit.

— Les jeunes filles ont des choses plus importantes à faire que transmettre des messages téléphoniques.

— Sûrement.

Je ne savais plus quoi dire. Il fallait que je fasse le café, mais je n'avais pas envie de laisser Vanessa. Je m'éclaircis la voix.

— J'ai vu Cynthia, hier après-midi. Elle a apporté les affaires de sa nièce à l'intention de Rosemary.

— Je sais. Elle m'a dit... il se peut qu'elle vous ait induit en erreur à propos de quelque chose.

Je la regardai. Nous étions encore au milieu de la pièce.

Vanessa enleva un fil sur sa manche.

— Je crois qu'elle vous a donné à penser que Ronnie et moi étions fiancés.

J'acquiesçai.

— Eh bien, ce n'est pas vrai. Pas exact.

Je tapotai les poches de ma veste, à la recherche des cigarettes que j'avais laissées dans mon bureau.

— Vous n'avez pas à me dire tout ça. Ça ne me regarde en rien.

— Cynthia et Ronnie ont été très gentils avec moi quand Charles est mort.

— J'en suis persuadé.

— Vous ne comprenez pas. Lorsque quelque chose comme ça vous arrive, vous vous sentez complètement vide. Et vous devenez facilement très dépendant de ceux qui vous soutiennent. Affectivement, je veux dire.

— Je comprends, dis-je. Je ne comprends que trop bien.

— Je suis désolée. (Elle se mordit la lèvre.) Ronnie m'a parlé de votre femme.

— C'est sans importance. Ça s'est passé il y a très longtemps.

— On en arrive à ne penser qu'à soi-même.

— Je sais.

— Voyez-vous, il y a deux semaines, Ronnie m'a demandée en mariage. Je n'ai pas dit oui, mais je n'ai pas non plus dit non. Je lui ai dit que j'avais besoin de temps pour réfléchir. Mais il a cru que j'allais dire oui. Pour être parfaitement honnête, je le croyais aussi. En un sens, j'avais le sentiment qu'il le méritait. Et je l'aime bien... En plus, je n'aime pas vivre seule.

— Je vois. Vous ne vous asseyez pas ?

Je ne savais trop si elle s'adressait à moi en tant qu'homme ou en tant que prêtre – problème qui n'est pas rare dans l'Eglise anglicane. Nous jetâmes tous deux notre dévolu sur le canapé, bas au point d'être inconfortable, selon moi. Cela fit remonter la jupe de Vanessa de plusieurs centimètres au-dessus de ses genoux. La vue de ses jambes me troublait. Elle ouvrit son sac et en sortit un paquet de cigarettes, qu'elle me tendit. Je trouvai des allumettes dans ma poche. Nous nous approchâmes très près l'un de l'autre pour allumer nos cigarettes. Il n'y avait aucun doute là-dessus : en ce qui me concernait, l'homme prenait largement le pas sur le prêtre.

— Ronnie espérait annoncer nos fiançailles vendredi soir, poursuivit-elle. Je crois que c'est pour cela qu'il a organisé ce dîner... pour me montrer. Je ne voulais pas de ça. (Elle souffla une volute de fumée pareille à un dragon furieux.) Ça ne me plaisait pas. J'avais l'impression d'être un trophée de chasse ou quelque chose de ce genre. Puis ce matin, Cynthia m'a appris qu'elle vous avait vu et m'a rapporté ce qu'elle vous avait dit. J'étais furieuse. Je ne suis pas fiancée avec Ronnie. Et de toute façon, ça ne la regarde pas.

— Elle croyait sans doute bien faire, dis-je machinalement.

— Nous croyons tous bien faire, rétorqua Vanessa. Parfois, ça ne suffit pas.

Nous fumions en silence. Je jetai un coup d'œil à ses bas, foncés et brillants, et détournai rapidement le regard. Elle tripotait sa cigarette, la roulant entre le pouce et l'index.

— Et le livre, dis-je d'une voix un peu rauque. Qu'en pensez-vous ?

— Ah, c'est vrai. (Elle prit l'enveloppe comme si elle avait été une bouée de sauvetage.) Il y a pas mal de choses intéressantes. Surtout pour ceux qui connaissent bien Roth. Mais je crains qu'il ne soit pas vraiment pour nous.

— Est-ce que ça vaut la peine d'essayer ailleurs ?

— Franchement, non. Je ne crois pas qu'un éditeur en voudra. Ce

n'est pas un livre pour le grand public.

— Trop court, trop spécialisé, dis-je lentement. Et puis pas réellement érudit.

Elle sourit.

— Pas réellement. Si l'auteur veut qu'il soit publié, il lui faudra probablement payer de sa poche pour avoir ce privilège.

— Je m'attendais à ce que vous disiez cela.

— Elle m'accusera sans doute de manquer de perspicacité, continua Vanessa gaiement. Beaucoup d'auteurs semblent croire qu'il n'y a pas de mauvais livres, seulement de mauvais éditeurs.

— Alors, que conseillez-vous ?

— Il est inutile de donner de faux espoirs. Dites-lui seulement que je ne crois pas le livre commercial et que je lui conseille d'évaluer le coût d'une publication à compte d'auteur. Elle pourrait le vendre à l'église et dans les boutiques du coin. Peut-être y a-t-il une société d'histoire locale qui acceptera de participer aux frais...

— Avez-vous un imprimeur à nous recommander ?

— Vous pouvez essayer chez nous, si vous voulez. Nous avons notre propre imprimerie. Nous pourrions vous faire un devis.

— Vraiment ? Ce serait très gentil à vous.

Nous nous regardâmes. A cet instant, il y eut un mouvement soudain à la fenêtre. Nos regards se dirigèrent en même temps dans cette direction, comme si nos têtes avaient été tirées par des fils invisibles. Je ressentis de la colère contre l'intrus qui s'était immiscé dans notre intimité. Sur le rebord de la fenêtre, le chat d'Audrey collait son museau contre la vitre.

— C'est... c'est le vôtre ? demanda Vanessa.

— Non. C'est celui d'Audrey, la personne qui a écrit le livre.

— Oh. (Elle parut soulagée.) Ma mère avait peur des chats. Elle ne cessait de répéter que ce n'est pas hygiénique d'en avoir chez soi, qu'ils apportent un tas de microbes dans la maison, sans compter tout ce qu'ils attrapent. (Elle me regarda de côté.) Vous croyez que ce genre de chose peut être héréditaire ?

— Les phobies ?

— Oh, ce n'est pas une phobie. C'est simplement que je n'ai pas une affection particulière pour eux. En fait, celui-ci est assez beau. On dirait qu'il est en habit.

Elle avait raison. Le chat était noir, à l'exception d'une tache

blanche triangulaire sur la gorge et d'autres taches blanches sur les pattes. Il ouvrit sa gueule rose et on entendit son miaulement par l'imposte de la fenêtre.

— Il s'appelle lord Peter.

— Pour quelle raison ?

— Comme le héros de Dorothy Sayers. Audrey lit beaucoup de romans policiers. Son prédécesseur s'appelait Poirot. Avant que j'arrive à Roth, elle en avait eu deux autres : Brown, comme le Père Brown, et Sherlock, bien sûr.

— Je n'ai guère le temps de lire des romans policiers.

— Moi non plus.

J'écartai le souvenir de l'époque où Audrey m'avait prêté *The Nine Tailors*, de Dorothy Sayers, pour la raison que c'était, selon elle, de la grande littérature, et qu'on y trouvait un excellent portrait de pasteur. Je me levai pour aller à la fenêtre et chasser lord Peter. Je n'avais rien contre les chats en général, mais contre celui-là, si. Ses intrusions incessantes m'irritaient et je lui imputais la forte odeur de félin qui flottait dans mon garage. Ignorant mes gestes, il miaula derechef. Il me vint à l'esprit que le matou me donnait la même impression qu'Audrey, celle de violer sans cesse notre intimité au presbytère.

— David ?

Je me retournai vers Vanessa, ravissante, qui levait les yeux vers moi depuis le canapé.

— Oui ?

— Pour en revenir... à Ronnie. Je ne sais même pas si... si je suis faite pour épouser un ecclésiastique.

— Pourquoi ?

— Je ne vais pas régulièrement à l'église. Je ne sais même pas si je crois en Dieu.

— Ça n'a pas d'importance, dis-je, sachant pourtant que ça en avait, mais peut-être pas de la façon dont elle le pensait. De toute manière, la foi prend des formes très différentes.

— Mais sa paroisse, l'évêque...

— Je suis certain que Ronald a pensé à tout cela. Je ne veux pas me mêler de ce qui ne me regarde pas, mais je suis sûr qu'il en parlé quand il vous a demandé de l'épouser.

Elle acquiesça.

— Il a dit que Dieu saurait y pourvoir.

Il y eut un silence. Lord Peter se frottait contre le carreau et j'avais envie de lui jeter le cendrier. Un accès de colère contre Ronald s'ajouta aux émotions qui troublaient déjà la quiétude de la pièce. Si je restais là, elles allaient me submerger.

Je me dirigeai vers la porte.

— Je vais faire du café, dis-je. J'en ai pour un instant.

Je m'esquivai sans lui laisser le temps de répondre. Dans le vestibule, je m'aperçus que j'avais le front moite. J'avais l'impression qu'il n'y avait pas d'air dans la maison. Un cercueil de brique avec quelques rares fenêtres. J'entrai dans la cuisine et ouvris la porte de derrière. Je regardai mon jardin peau de chagrin en attendant que l'eau bouille.

C'est alors que l'idée se glissa comme un serpent dans mon esprit, se révélant ouvertement pour la première fois : si quelqu'un devait épouser Vanessa, pourquoi ne serait-ce pas moi ?

6

Vanessa ne s'attarda pas. Elle donna brusquement l'impression de vouloir partir au plus vite. Nous ne prîmes aucune disposition pour nous revoir. L'après-midi, j'appelai Tudor Cottage et transmis son avis sur *L'Histoire de Roth* à son auteur. La réaction d'Audrey me surprit.

— Mais, vous, qu'en pensez-vous, David ?

— Que l'opinion de Vanessa mérite d'être prise au sérieux. Elle est du métier. Et il est vrai que l'histoire de Roth semble un peu courte pour en faire un livre.

— Elle a peut-être raison. Peut-être serait-il plus simple de la publier à compte d'auteur. Comme ça, nous n'aurions pas à partager les bénéfices avec un éditeur. Je me demande ce que cela coûterait.

— Je n'en sais rien.

— Ça vous ennuerait de le demander à M^{me} Forde à ma place ? Ça me gêne un peu de le faire moi-même. Je ne la connais même pas.

Malgré elle, Audrey continuait de jouer les Cupidon. Après avoir discuté à fond avec moi du pour et du contre, elle confia à Royston & Forde le soin d'imprimer *L'Histoire de Roth*. Audrey me demanda de « mener l'aventure à bonne fin » pour elle. Le manuscrit nous donna une raison à Vanessa et moi de nous voir sans engagement de sa part ni culpabilité de la mienne ; elle faisait son travail et je venais en aide à une amie. Nous passâmes plusieurs soirées à préparer le livre et plusieurs autres à en lire les épreuves. Nous travaillions d'ordinaire chez elle.

Vanessa me fit à dîner à deux reprises. Je l'emmenai une fois au restaurant à Richmond pour lui rendre son invitation. Je me souviens de la bougie plantée dans une bouteille de chianti couverte de cire, de sa flamme dédoublée qui dansait dans ses yeux, de la nappe à carreaux rouges et blancs et des assiettes de spaghettis bolognaise qui fumaient doucement.

— C'est dommage qu'elle n'ait pas parlé davantage de Francis Youlgreave, fit remarquer Vanessa ce soir-là. Et pourquoi Audrey tient-elle absolument à ne blesser personne ?

Parce que c'est une prude et une snob, pensai-je.

— Quand elle était petite, les Youlgreave étaient les hobereaux du coin.

— Il fallait donc les traiter avec respect, y compris la brebis galeuse de la famille. C'était peut-être justifié à l'époque, mais pourquoi cette timidité maintenant ?

Je haussai les épaules.

— C'est son livre.

— J'ai relu les poèmes de Francis Youlgreave. Il ferait un bon sujet de doctorat de lettres. Ou même de biographie. Ça au moins, ce serait commercial.

— En laissant de côté tout ce que ça a de scandaleux ? Vanessa sourit.

— Si on enlève ça, il ne reste pas grand-chose. Rien d'intéressant, en tout cas.

Il n'y avait aucune tromperie dans nos relations. Vanessa ne parlait jamais de Ronald et moi non plus. Je supposais que les fiançailles n'étaient plus trop à l'ordre du jour. Les Trask savaient que Vanessa et moi travaillions ensemble à *L'Histoire de Roth*. J'ignorais ce que Cynthia en pensait, mais Ronald faisait comme si de rien n'était.

— Comment avance le livre ? me demanda-t-il à l'une des réunions du comité qu'il organisait si souvent. (Il souriait, découvrant ses dents blanches.) Vanessa m'en a parlé. J'en suis très content. Ça lui permet de rencontrer un autre pasteur, pour des raisons séculières en quelque sorte. Les profanes ne voient facilement en nous que col d'ecclésiastique et sentiments pieux.

Lorsque deux personnes travaillent ensemble à la poursuite d'un même objectif, cela crée parfois un sentiment profond d'intimité. Vanessa et moi prenions notre temps et du moins le petit ouvrage profita-t-il de l'attention que nous lui consacrons sans compter. Ce fut une période heureuse car nous découvrîmes que nous avions beaucoup de goûts en commun – les livres, la peinture, l'humour. Quand on exerce le métier de pasteur, on est souvent seul, et l'amitié de Vanessa me devint précieuse. Deux mois plus tard, à la mi-novembre 1969, je décidai de la demander en mariage.

Je n'avais pas pris ma décision à la hâte, sur un coup de tête. Les raisons favorables me semblaient nombreuses. Vanessa était intelligente et cultivée, c'était un plaisir d'être avec elle. J'étais seul. La présence d'une femme dans la famille serait bénéfique à Rosemary. Le presbytère avait besoin de la chaleur que Vanessa pourrait lui apporter. L'épouse d'un pasteur est à la fois les yeux et les oreilles de son mari. Dernière raison, et pas la moindre, je brûlais de désir pour

elle.

J'étais très calme. Comme les choses ont changé depuis la dernière fois où j'ai envisagé de me marier ! pensais-je avec suffisance. Je parlai de mes intentions à Peter Hudson, mon directeur spirituel. C'était un vieil ami, qui m'avait soutenu pendant la période sombre postérieure à mon départ de Rosington.

Peter avait quelques années de plus que moi et il était maintenant évêque suffragant dans le diocèse voisin d'Oxford. Il habitait Reading, et je pouvais donc aller lui rendre visite facilement d'un coup de voiture.

Les Hudson avaient une maison moderne dans un lotissement. June, la femme de Peter, m'accueillit en m'embrassant, nous servit le café et nous expédia à l'étage dans le petit bureau de son mari. De la fumée de pipe flottait dans la pièce.

— Vous avez l'air en forme, me dit-il. Mieux que je ne vous ai vu depuis longtemps.

— Je vais mieux, en effet.

— De quoi voulez-vous me parler ?

— Je songe à me remarier.

Peter était en train d'allumer sa pipe. Il me glissa un coup d'œil à travers la fumée.

— Je vois.

— Elle s'appelle Vanessa Forde. Elle est veuve et associée dans une petite maison d'édition de Richmond. Elle a trente-neuf ans.

Des volutes de fumée s'élevaient de la pipe de Peter, mais il ne disait rien. Il était petit, solidement bâti, avec une tendance à l'embonpoint. La peau de son visage rebondi était douce et relativement épargnée par les rides ; il avait d'épais sourcils en bataille, pareils à des écheveaux de fil barbelé. C'était la seule personne au monde à savoir combien je n'étais pas fait pour le célibat.

— Dites-m'en davantage.

Je lui racontai comment j'avais rencontré Vanessa et comment le fait de travailler à *L'Histoire de Roth* nous avait rapprochés. J'exposai les raisons qui m'avaient décidé à vouloir l'épouser.

— Je me rends compte que cela doit sembler égoïste de ma part, dis-je, mais je sais qu'elle n'a pas envie de se marier avec Ronald. Et je pense sincèrement que je peux la rendre heureuse. Et qu'elle peut me rendre heureux.

— Est-ce que vous l'aimez ?

— Bien sûr. Je ne prétends pas que c'est une grande passion – j'ai la cinquantaine. Mais il y a néanmoins de l'amour et de l'affection, des intérêts communs...

— Et de l'attirance sexuelle, de votre côté du moins.

— Oui... pourquoi pas ? C'est d'évidence l'un des fondements du mariage, n'est-ce pas ?

— Vous êtes sûr de ne pas laisser ce désir fausser votre jugement ? Dix ans, c'est long. La pression risque d'augmenter.

Je pensai à l'épouse tout en rondeurs de Peter et me demandai un instant si la « pression » avait jamais augmenté dans leur couple.

— Je fais la part des choses.

Nous restâmes assis en silence pendant quelques instants. On entendait la télévision au rez-de-chaussée.

— Une chose me gêne, dit-il enfin. Cela risque de gâter vos relations avec Ronald Trask.

— Ronald et elle n'ont jamais été fiancés.

— Là n'est pas le problème, David, vous le savez bien.

— Il s'est complètement mépris sur la situation. On peut même soutenir qu'il a profité de la vulnérabilité affective de Vanessa après le décès de Charles. Inconsciemment, bien sûr.

— Et pas vous ?

— Je ne me propose pas de profiter d'elle. Pas plus qu'elle ne pourrait profiter de moi. Et puis, le mari de Vanessa est mort il y a trois ans. Ça laisse largement le temps de se remettre.

— Votre femme est morte il y a plus de dix ans. Avez-vous le sentiment d'avoir été remis de son décès trois ans après ?

— C'était différent.

— Je vois.

— Ronald comprendra, dis-je avec un optimisme que je ne ressentais pas. Je m'efforcerai de lui parler. Je ne tiens évidemment pas à ce que le problème s'envenime.

— Croyez-vous qu'il est possible de construire son bonheur sur le malheur des autres ?

— Est-ce pire que de nous rendre tous les trois malheureux ?

Peter hocha la tête, sans concéder le point, et passa à la difficulté suivante :

— Il faut aussi tenir compte du fait que, si un pasteur se marie, il

doit choisir quelqu'un qui partage sa foi. Sans quoi, cela risque de provoquer des tensions insupportables dans le couple.

— Vanessa a reçu sa confirmation. Ce n'est pas une athée, ni une pratiquante assidue, voilà tout. (Je pris une profonde inspiration.) Par ailleurs, cela peut être le moyen de la ramener à l'église.

— Je prierai pour que vous ayez raison.

— Vous n'avez pas l'air très optimiste.

— C'est seulement que, si j'étais vous, j'irais à pas comptés. Je sais d'expérience qu'un pasteur doit se comporter en mari avec sa femme. S'il tente d'être prêtre en même temps, cela crée des difficultés. C'est comme un médecin qui soigne sa famille. Ce sont deux ensembles de priorités distincts et elles risquent d'entrer en conflit.

— Je comprends ce que vous voulez dire. Je tâcherai de m'y prendre adroitement. Vanessa pourrait bien être le genre de personne à apprécier le côté intellectuel de la théologie d'après-guerre. Tillich, Bultmann, Bonhoeffer... des gens comme cela. Peut-être lui montreront-ils le chemin du retour dans le sein de l'Eglise. Je doute qu'elle ait même lu *Honest to God*. Je vous connais et je ne vois pas exactement les choses comme...

— David ?

— Excusez-moi. Je crois que je radote.

— En avez-vous discuté avec Rosemary ?

— Pas encore. (J'hésitai, sachant que Peter attendait que je poursuive.) C'est vrai. Je remets à plus tard. J'aurais dû lui en parler quand elle est rentrée à la maison, pendant les vacances de la Toussaint.

— Vous êtes manifestement décidé à demander Vanessa en mariage, dit-il lentement. Très bien. Mais en ce cas, je crois que vous devez l'annoncer à Rosemary dès que possible. Ça va certainement la troubler. Et si elle apprend la nouvelle de la bouche de quelqu'un d'autre, ce sera encore plus perturbant.

— Vous avez raison, naturellement.

— Elle risque même de se montrer jalouse. Je souris.

— Certainement pas.

Tout en parlant, je me souvins de cette soirée de septembre, sinistre, où je me trouvais, comme dans un rêve, à l'intérieur de l'église : l'impression d'être souillé, les ailes des oies qui volaient au-dessus d'un estuaire. Ce même soir, Vanessa avait appelé au presbytère et laissé un message pour moi à Rosemary. Je n'avais jamais pensé à

lui demander pourquoi elle ne me l'avait pas transmis. L'avait-elle tout simplement oublié ? Sinon, pourquoi ne l'avait-elle pas fait ?

Le lendemain soir, j'allai chez Vanessa, à Richmond. Elle me conduisit dans le séjour. Un paquet était posé sur la table basse.

— Le livre est prêt, m'annonça-t-elle. J'ai apporté des exemplaires de lancement pour Audrey et vous...

— Au diable le livre, dis-je. Voulez-vous m'épouser ? Elle fronça les sourcils en me fixant.

— Je ne sais pas.

— Vous ne voulez pas ?

— Ce n'est pas ça. Mais je ne suis pas certaine de vous convenir.

— Je suis persuadé du contraire.

— Mais je ne ferais pas une bonne épouse de pasteur. Je n'ai pas les références qu'il faut. Et je ne veux surtout pas les avoir.

— Je ne tiens pas à épouser une femme de pasteur. (Je posai la main sur son bras et la vis cligner des yeux, comme si ça lui avait fait un petit choc électrique. Mais elle ne se déroba pas.) C'est vous que je veux épouser.

Nous restâmes là, l'un en face de l'autre, quelques instants. Elle eut un frisson. Je passai un bras autour d'elle et l'embrassai sur la joue. Je me sentais aussi gauche qu'un adolescent avec son premier flirt. Elle s'écarta et, les mains sur les hanches, m'adressa un regard noir d'une colère feinte.

— Je ne savais pas que ce fichu livre conduirait à...

— Vous voulez m'épouser ? Vous voulez bien ?

— D'accord. (Son visage s'éclaira d'un sourire.) A la condition que je n'aie pas à être une femme de pasteur. J'aimerais que ce soit couché par écrit.

Je la pris dans mes bras et l'embrassai. Mon corps réagit avec un enthousiasme prévisible. Je me demandai si j'allais être capable de tenir jusqu'au mariage.

Vanessa sortit ensuite une bouteille de cognac et nous trinquâmes à notre avenir. Tels des adolescents, nous nous assîmes côte à côte sur le canapé en nous tenant les mains et en parlant à voix basse comme s'il y avait un risque que quelqu'un nous entende et jalouse notre bonheur.

— Je n'arrive pas à croire que vous ayez accepté.

— Et moi je n'arrive pas à croire que vous ayez réussi à rester

célibataire si longtemps. Vous êtes beaucoup trop bel homme pour un pasteur, a fortiori pour un pasteur célibataire. (Elle me regarda et se mit à rire.) Vous rougissez !

— Je ne suis pas habitué à ce que de jolies femmes me fassent des compliments.

Nous prîmes nos verres en même temps. Je crois que nous étions tous les deux un peu embarrassés. Il n'est pas facile de bavarder en amoureux quand on n'en a plus l'habitude.

Vanessa tenait délicatement son verre.

— Vous m'avez permis de me rendre compte à quel point j'étais seule, dit-elle lentement. Je me suis plus amusée avec vous au cours de ces deux derniers mois que pendant les trois années précédentes.

— Amusée ?

Sa main serra la mienne.

— Quand on vit seul, cela n'a guère de sens de s'amuser. De faire de l'humour ou de sortir dîner. Ne l'aviez-vous pas constaté ?

— Si. Mais Ronald est certainement...

— Ronnie est gentil. C'est un type bien. J'ai confiance en lui. Je lui suis reconnaissante. Mais il n'est pas très drôle.

— Je ne suis pas sûr de l'être moi-même, me sentis-je obligé de dire. Je veux dire, au quotidien.

— Nous verrons cela. (Elle tourna la tête pour me regarder.) Vous savez ce que j'aime vraiment en vous ? Vous donnez l'impression qu'il est possible de changer.

J'étais enclin à annoncer tout de suite nos fiançailles. Elles m'emplissaient d'une joie que j'avais envie de partager au plus vite. Vanessa pensait cependant que mieux valait garder le secret tant que nous n'en avions pas parlé à Ronald et à Rosemary.

Elle tardait à le dire à Ronald et cela me rendait fou. Je ne pouvais me sentir réellement fiancé à elle tant qu'elle n'aurait pas clairement signifié à Ronald qu'elle ne se marierait jamais avec lui. Elle ne le fit que dix jours après avoir accepté de m'épouser. Ils allèrent déjeuner au restaurant italien où nous avions parlé de Francis Youlgreave.

Vanessa ne me rapporta pas ce qu'ils s'étaient dit et je ne le lui demandai pas. Mais quand je revis Ronald, à l'occasion d'une réunion diocésaine, il se montra froid et même glacial. Il ne parla pas de Vanessa et moi non plus. J'avais fait part à Peter de mon intention de parler à Ronald, mais, le moment venu, je ne trouvai rien à dire. Il était sérieux et poli, mais je sentais bien que toute l'amitié qu'il avait

eue pour moi s'était volatilisée.

Sa sœur Cynthia montra moins de retenue. J'étais allé à Londres un après-midi et je la rencontrai par hasard à la gare de Waterloo sur le chemin du retour. Nous nous vîmes au même moment. Nous traversions le hall de la gare et nos routes allaient se croiser dans les quelques secondes à venir. Elle leva le menton, serra les dents et changea de direction. Après quelques pas, elle se ravisa et revint vers moi.

— Bonjour, Cynthia. Comment allez-vous ?

Elle approcha son visage du mien, ses joues soudain empourprées.

— Ce que vous avez fait est ignoble. Profiter ainsi de la situation, lâcha-t-elle, les larmes aux yeux. J'espère que vous le paierez.

Elle tourna les talons et disparut dans la foule des banlieusards. Je me dis qu'elle n'avait pas été raisonnable : le fait est que Vanessa avait choisi de m'épouser de son plein gré sans qu'il y ait eu la moindre tromperie.

La routine du travail paroissial continuait. En temps normal, j'aurais pris plaisir à tout cela. Semaine après semaine, les services religieux rythmaient mon existence, l'équivalent en public de mes prières en solitaire. Mariages, baptêmes et funérailles ponctuaient l'ensemble.

Le sentiment d'entretenir une tradition forgée pendant près de deux millénaires, de jeter un pont entre le présent et l'éternité grâce aux rites de l'Eglise, était très satisfaisant. Le côté pastoral des tâches paroissiales l'était beaucoup moins : les écoles et les maisons de retraite, les visites aux malades, l'obligation de siéger dans d'innombrables comités.

À l'époque, Roth Park, qui fut jadis la maison de maître du village, était encore une maison de retraite. Les Bramley, ses propriétaires, réduisaient peu à peu leur activité. Les pensionnaires étaient de moins en moins nombreux, de plus en plus âgés et décrépits. Leur politique commerciale avait sur moi un effet flagrant. Quand j'y allais, il m'arrivait parfois de me sentir comme aspiré dans un monde de ténèbres, une sorte de trou noir spirituel.

Rosemary revint du lycée pour les vacances de Noël. Elle avait changé, encore une fois. J'étais certainement de parti pris, mais il me semblait qu'elle devenait de plus en plus jolie, se transformant en Time de ces jolies jeunes filles anglaises à la beauté classique : cheveux blonds, yeux bleus, grand front et traits réguliers.

Le soir de son retour, je lui parlai de Vanessa pendant que nous faisions la vaisselle après le dîner. Je n'arrivais pas à voir son visage parce qu'elle avait la tête penchée au-dessus du tiroir à couverts. Quand j'eus fini, elle resta silencieuse et continua de ranger soigneusement les cuillères à l'emplacement qui leur était dévolu.

— Eh bien ? dis-je.

— J'espère... (Elle marqua une pause.) J'espère que vous serez heureux.

— Merci, ma chérie.

Ses paroles étaient de pure forme, son ton guindé, mais c'était mieux que je ne l'avais craint.

— Quand allez-vous vous marier ?

— Après Pâques. Avant que tu ne repartes au lycée. A propos, Vanessa et moi, nous nous demandions si tu n'aimerais pas poursuivre ton année dans un établissement plus proche. Tu pourrais ainsi être externe et...

— Non.

— La décision t'appartient. Tu peux très bien estimer que c'est moins perturbant de rester où tu es, dans un endroit où tu es habituée à tes professeurs, où tu as tes amis...

Rosemary prit une pile d'assiettes et s'accroupit près du buffet. Une à une, avec une régularité de métronome, elle les rangea dans le meuble. Je ne voyais toujours pas son visage.

— Rosie, dis-je, je sais que ce n'est pas facile pour toi. Il y a si longtemps que nous sommes seulement tous les deux...

Elle ne dit rien.

— Mais Vanessa n'aura rien d'une méchante belle-mère. Rien ne sera changé entre toi et moi. Je te le promets, ma chérie.

Elle ne disait toujours rien. Je m'accroupis à côté d'elle et posai une main sur son épaule.

— Alors ? insistai-je. Qu'en penses-tu ?

Elle me regarda enfin. Avec horreur, je vis que ses yeux étaient pleins de larmes. Elle avait le visage rouge. L'espace d'un instant, elle me parut affreuse. Le torchon glissa de ses mains et tomba par terre.

— Quelle importance ? dit-elle. Nous finirons par faire ce que tu veux. Comme toujours.

Noël arriva et passa. Vanessa et moi annonçâmes nos fiançailles, soulevant une vague de sourires et de murmures au sein de ma congrégation. Nous convînmes également d'une date pour le mariage : le premier samedi après Pâques, juste avant que Rosemary ne retourne au pensionnat pour le dernier trimestre.

— Ne pourrions-nous pas organiser ça plus tôt ? dis-je à Vanessa pendant que nous discussions de la date.

— Il me semble que nous allons déjà assez vite comme ça.

Je laissai mon regard errer sur elle. Le désir engendrer une sensation de faim, de vide qui exige d'être comblé.

— J'aimerais que nous n'ayons pas à attendre. J'ai envie de me délecter de vous. Est-ce si extraordinaire ?

Elle me sourit et posa la main sur la mienne.

— A propos, j'ai bavardé avec Rosemary. Tout s'est bien passé... Elle semble très contente pour nous.

— Cela me réjouit.

— « J'espère que Père et vous serez très heureux. » Voilà exactement ce qu'elle a dit. (Vanessa fronça les sourcils.) Elle vous appelle toujours « Père » ? Ça paraît tellement cérémonieux...

— C'est elle qui l'a voulu ainsi, aussi loin que remonte mon souvenir. Elle l'a toujours fait, dès le départ.

— C'est parce que vous êtes prêtre ? Elle s'intéresse beaucoup au cérémonial de la religion, n'est-ce pas ?

— C'est probablement parce qu'elle a grandi en odeur de sainteté.

Vanessa rit.

— Je croyais que les ecclésiastiques n'étaient pas censés faire des plaisanteries sur la religion.

— Pourquoi pas ? Dieu nous a donné le sens de l'humour.

— Pour en revenir à Rosemary, elle a accepté d'être demoiselle d'honneur.

Le mariage serait célébré à Richmond et Peter Hudson était d'accord pour officier. Nous n'invitâmes que deux anciennes camarades d'Oxford de Vanessa et les Appleyard, un couple que j'avais connu à Rosington et avec lequel nous passâmes une journée peu après le nouvel an.

— Ils me paraissent tout à fait normaux, dit-elle pendant que je la raccompagnais à Richmond. Pas le moindre col de pasteur à l'horizon. Vous les connaissez depuis longtemps ?

— Des années. Nous louions une chambre à Henry quand nous habitions à Rosington.

— Ils connaissaient donc Janet ?

— Oui.

Nous gardâmes le silence un moment. J'avais parlé à Vanessa de Janet, ma première femme. Je ne lui avais pas tout dit, bien sûr, seulement ce qui importait pour Vanessa et moi.

— Michael est charmant, continua-t-elle. Quel âge a-t-il ?

— Bientôt onze ans, je crois.

— Vous l'aimez bien, n'est-ce pas ?

— Oui.

Après une pause, j'ajoutai :

— C'est mon filleul.

Ce qui n'expliquait pas mon affection pour lui.

Michael et moi avions rarement beaucoup de choses à nous dire, mais nous nous plaisions en la compagnie l'un de l'autre depuis qu'il était tout petit.

— Il leur arrive de venir à Roth ?

— De temps en temps.

— Nous devrions leur demander de rester. Je la regardai et souris.

— Ça me ferait plaisir. Elle me rendit mon sourire.

— C'est drôle, n'est-ce pas ? Quand on se marie, on épouse aussi les amis et les relations de l'autre.

En janvier, Rosemary repartit au lycée. Vanessa passa le samedi suivant avec moi. Maintenant que nous avions toute la maison pour nous, nous voulions penser aux changements qu'il nous faudrait apporter quand elle emménagerait ; nous aurions trouvé peu délicat de le faire en présence de Rosemary. Après le déjeuner, on sonna à la porte. Je ne fus guère surpris de trouver Audrey Oliphant sur le seuil.

Elle portait un tailleur en gros tweed, trop petit pour elle, et un imper en plastique semi-transparent qui lui donnait une apparence mal définie, presque fantomatique.

— Désolée de vous importuner, dit-elle. Je me demandais si vous n'aviez pas vu lord Peter...

Vanessa sortit de la cuisine et la salua.

— Lord Peter... mon chat, lui expliqua Audrey. Quel souci ! Il considère le presbytère comme sa seconde maison.

Je m'appuyai nonchalamment contre la porte, l'empêchant ainsi de pénétrer dans le vestibule.

— Je regrette, nous ne l'avons pas vu, dis-je.

— La bouilloire est sur le feu, annonça Vanessa. Voulez-vous boire une tasse de thé ?

Audrey se glissa à l'intérieur et la suivit dans la cuisine.

— Lord Peter doit traverser la route pour venir ici et il y a de plus en plus de circulation, surtout depuis qu'on a commencé les travaux sur l'autoroute.

— Les chats savent très bien se débrouiller, dit Vanessa.

— J'espère que je ne vous dérange pas. (Sans le faire exprès, probablement, Audrey, par un mouvement imperceptible des sourcils, laissa supposer quelque inconvenance dans l'éventualité contraire.) Je

suis certaine que vous êtes très occupés.

— Rien qui ne puisse attendre, répondit Vanessa. Comment se vend le livre ?

— Magnifiquement bien, merci. Nous en avons vendu soixante-trois exemplaires à Noël. Je savais que ça plairait.

— Pourquoi ne débarrasses-tu pas Audrey de son imperméable ? me suggéra Vanessa.

— Les gens aiment en apprendre sur leur village, poursuivit Audrey en me laissant lui retirer son imper. Je sais qu'il y a eu du changement, mais Roth reste un village.

Du changement ? Un village ? Je songeai à l'énorme réservoir au nord, au projet d'autoroute qui devait traverser la partie sud de la paroisse, à la marée de pavillons de banlieue qui encerclait la place gazonnée. J'apportai le plateau à thé dans le salon.

— Il n'en reste plus grand-chose, fit remarquer Vanessa. Du village, je veux dire.

Audrey la regarda.

— Oh, vous faites erreur. Laissez-moi vous montrer. (Elle fit signe à Vanessa de venir jusqu'à la fenêtre, qui donnait sur l'allée, la route et la place.) Voilà le village, dit-elle en indiquant sur la gauche les maisons de l'allée du presbytère. Ici, à gauche, le presbytère et son jardin. Et sur votre droite, Saint Mary Magdelene, et plus loin le portail de Roth Park et la rivière. Si vous traversez le pont de pierre et continuez votre chemin, vous arrivez au vieux manoir, où habite lady Youlgreave...

— Il faut que je vous fasse faire la connaissance de lady Youlgreave, dis-je à Vanessa pour tenter d'enrayer le flot de paroles. En un sens, elle est mon employeur...

Peine perdue. Audrey s'était tournée vers la place gazonnée et montrait la supérette Malik, située au coin de la route, à l'angle nord-ouest de la place.

— C'était la forge du village, quand j'étais petite. (Elle rit, un rire haut perché et irritant. Sa voix avait pris un ton légèrement chantant.) Ça a évidemment changé un peu depuis... comme nous, n'est-ce pas ? Et à côté, c'est ma petite maison, Tudor Cottage. Je suis née là, vous savez, à l'étage. La fenêtre de gauche... Ensuite, il y a le Queen's Head. Je crois qu'une partie des caves est encore plus ancienne que Tudor Cottage.

Nous regardions tous le Queen's Head, un édifice modernisé tant de fois depuis un siècle qu'il avait perdu toute trace de son caractère

d'origine. Le pub comportait maintenant un restaurant où l'on servait des steaks-frites et du vin bon marché. Le week-end, la discothèque en sous-sol attirait des jeunes à des kilomètres à la ronde et les gens – Audrey, le plus souvent – se plaignaient régulièrement du bruit.

— L'abribus n'était pas là quand j'étais enfant, poursuivit Audrey. L'ancien était bien plus joli, avec un toit de chaume.

L'abribus se trouvait sur la place même, en face du pub. C'était un antre malodorant, dont la fonction principale était de servir de quartier général, les jours de pluie, aux jeunes des HLM de Manor Farm.

— Et évidemment, Manor Farm Lane a subi aussi un ou deux changements. (Audrey montra la route qui partait du coin nord-est de la place en direction des

HLM en question et fit une grimace théâtrale.) Nous allions pique-niquer au bord de la rivière au-delà de la grange, chuchota-t-elle sur le ton de la confidence. Un peu plus loin. Il y avait de magnifiques fleurs sauvages au printemps.

La grange avait depuis longtemps disparu et la petite rivière avait été transformée en caniveau. Mais, pour Audrey, elles étaient toujours là et les HLM n'existaient pas.

Son doigt se déplaça vers le côté est de la place, jusqu'à une succession de pavillons des années trente tout à fait quelconques, la bibliothèque et la salle paroissiale délabrée.

— Il y avait là une rangée de jolis cottages des XVI^e et XVII^e siècles, expliqua-t-elle.

Le regard de Vanessa croisa le mien. J'ouvris la bouche – trop tard. Audrey avait tourné la tête vers la côté sud et les quatre maisons edwardiennes dont les jardins, à l'arrière, allaient jusqu'à la Rowan. Deux d'entre elles avaient été divisées en appartements, l'une était louée en bureaux et la quatrième était celle où le docteur Vintner vivait avec sa famille et avait son cabinet de chirurgie.

— Un colonel en retraite des lanciers du Bengale habitait celle du bout. Il y avait un avocat sympathique dans la deuxième et la dame de la troisième était une cousine éloignée des Youlgreave.

Une masse de fourrure noire apparut soudain sur le rebord de la fenêtre. Lord Peter était venu se joindre à nous.

— Oh, regardez ! s'exclama Audrey. Quel malin ! (Elle se pencha, sa tête à la hauteur de celle du chat.) Tu savais que Maman venait te chercher, n'est-ce pas ? Et tu es venu à sa rencontre !

En février, lady Youlgreave demanda à voir Vanessa. Elle nous invita à venir boire un verre de sherry avec elle après l'office dominical.

Dès que Vanessa l'apprit, son visage s'éclaira.

— Oh, très bien.

— J'aurais préféré qu'elle choisisse un autre jour, dis-je, le dimanche étant le jour où j'étais le plus occupé.

— Peut-être pouvons-nous changer le rendez-vous ?

— Ce sera plus diplomatique d'y aller, dis-je. Inutile de la contrarier.

— Après, je t'emmènerai déjeuner. En guise de récompense.

— Pourquoi es-tu si impatiente de faire sa connaissance ?

— Pas vraiment impatiente. Seulement intéressée.

— A cause de son lien avec Francis Youlgreave ? Vanessa acquiesça.

— Ce n'est pas tous les jours qu'on a la chance de rencontrer un parent survivant d'un poète disparu. (Elle me regarda d'un air malicieux.) Ou le gardien de sa dépouille mortelle.

— Je me demande si ce n'est pas là la seule raison pour laquelle tu as voulu m'épouser...

— Nécessité fait loi. Quoi qu'il en soit, je veux faire la connaissance de lady Youlgreave pour elle-même. N'est-elle pas ta patronne ?

La vieille dame était effectivement la patronne de la paroisse, ce qui voulait dire qu'au départ d'un titulaire elle avait le droit de nommer le suivant. Cette pratique était une survivance de l'époque où un tel patronage représentait le moyen de subvenir aux besoins financiers des fils cadets. En fait, les patrons déléguaient d'ordinaire la faculté de choisir à l'évêque. Mais lady Youlgreave avait décidé d'exercer son droit en me nommant. Un sentiment de possessivité demeurait dans tout cela. Bien qu'elle vînt rarement à l'église, je l'avais entendue plus d'une fois dire « mon pasteur » en parlant de moi.

Le dimanche, emmitouflés dans nos manteaux, Vanessa et moi

sortîmes du presbytère. Bras dessus bras dessous, nous franchîmes les grilles de l'église avant de passer devant l'entrée de l'allée de Roth Park. De mémoire d'homme, le grand portail en fer forgé était toujours resté ouvert. La lettre Y était inscrite dans un cadre ovale au milieu de chaque battant. Au sommet du pilier de gauche, un poing de pierre brandissait une dague, les armoiries des Youlgreave. Il n'y avait qu'une pointe de fer sur l'autre pilier.

— Qu'est-il arrivé à l'autre poignard ? demanda Vanessa.

— D'après Audrey, des blousons noirs l'ont fauché une nuit de la Saint-Sylvestre. Avant mon arrivée à Roth.

Vanessa s'arrêta pour regarder l'allée, une large bande d'herbes folles qui séparait deux ornières boueuses gravillonnées et s'enfonçait sous un tunnel d'arbres qui avaient grand besoin d'être taillés. De la route, on ne voyait pas la maison.

— Comme c'est lugubre... dit-elle.

— Les Bramley n'ont pas dépensé beaucoup d'argent pour entretenir les lieux. J'ai entendu dire qu'ils essayaient de vendre.

— Il reste beaucoup de terrain ?

— Seulement la bande le long de l'allée et un petit bout autour de la maison. La plus grande partie a déjà été vendue à des lotisseurs.

— Tout semble parfois si vain... Tant de temps et d'argent investis dans un lieu comme celui-là et pour quel résultat ?...

Je jetai un coup d'œil au portail.

— De quand date-t-il, à ton avis ?

— Début du siècle ? Manifestement fait pour durer des générations.

— Et pour impressionner. Tout cela impliquait que la demeure et le parc devaient rester entre les mains des descendants jusqu'à la fin des temps.

— C'est cela qui est triste, dit Vanessa. On construisait pour l'éternité, et l'éternité prend fin soixante-dix ans plus tard.

— Dans le cas présent, elle est même plus courte que cela. Les Youlgreave ont vendu dans les années trente.

— Je m'en souviens. C'est dans le livre d'Audrey. Ils n'y sont pas restés longtemps, si j'ai bien compris ? D'un point de vue dynastique, voulais-je dire.

Nous traversâmes le pont. Un camion en provenance des carrières de cailloux éclaboussa mon pardessus de boue. Vanessa regarda les eaux gadouilleuses en contrebas. La Rowan n'était guère qu'un ruisseau, mais là, quoique peu profond, il était plutôt large.

Nous arrivâmes au vieux manoir, une longue bâtisse basse séparée de la route par une rangée de pieux reliés par des chaînes. De ce côté de la maison, la façade était à deux étages, avec six baies et de hautes fenêtres de style géorgien. A un certain endroit, la façade avait été plâtrée et peinte en bleu-vert pâle, maintenant passé et écaillé. Des taches plus sombres sur les murs signalaient les endroits où l'eau avait coulé des gouttières cassées.

Entre la route et la demeure s'étendait une pelouse circulaire que contournait l'allée. L'herbe était haute et grêle, des feuilles mortes s'étaient accumulées contre la maison. Des mauvaises herbes pointaient à travers les fissures du macadam. Au milieu de la pelouse trônait une mangeoire pour les oiseaux au-dessous de laquelle lord Peter était embusqué. En entendant nos pas, le chat jeta un coup d'œil dans notre direction et s'éloigna sans se presser. Il se faufila à travers les barreaux du portail sur le côté de la bâtisse et disparut derrière les poubelles.

— Ce chat est omniprésent, fit remarquer Vanessa. Tu ne le trouves pas inquiétant ?

Je la regardai.

— Non. Pourquoi ?

— Je ne sais pas. (Son regard se détourna de moi.) Il me semble qu'on nous fait signe par la fenêtre. La dernière.

Quelqu'un agitait en effet lentement la main derrière la fenêtre du bout. Nous nous dirigeâmes vers la porte d'entrée.

— Tu n'as pas peur des chiens ? demandai-je.

— Non. Pourquoi ?

— Lady Youlgreave en a deux.

Je tournai la poignée. La porte était fermée à clé. Un chien se mit à aboyer de l'autre côté. Vanessa eut un mouvement de recul.

— N'aie crainte, ils sont attachés. Il va falloir qu'on fasse le tour par-derrière.

Nous longeâmes le côté de la maison, dépassâmes les poubelles et entrâmes dans l'arrière-cour. Pas de lord Peter en vue. La clé était cachée sous un pot de fleurs près de la porte.

— Un peu trop évident, non ? dit Vanessa. C'est le premier endroit où on a envie de regarder.

Nous entrâmes dans l'arrière-cuisine avant de passer dans la cuisine proprement dite, où flottait une mauvaise odeur, en direction des aboiements dans le hall.

Beauty et Beast étaient attachés par leur laisse au bas de la rampe de l'escalier. Beauty était un berger allemand presque aveugle, si vieux qu'il avait du mal à se tenir debout, Beast, une femelle teckel, encore plus vieille mais plus alerte. Elle avait cependant elle aussi ses problèmes : une tumeur en forme de saucisse, qui pendait de son ventre presque jusqu'au sol. Quand elle marchait en se dandinant, on avait l'impression qu'elle avait cinq pattes. A mon arrivée à Roth, les deux chiens et leur propriétaire étaient beaucoup plus actifs, et on les croisait souvent tous les trois sur les sentiers qui sillonnaient les restes de Roth Park. Leur existence était maintenant confinée. Les chiens n'étaient plus capables de garder la maison ni d'attaquer quiconque. Ils mangeaient, dormaient, déféquaient et aboyaient.

— Par ici, dis-je à Vanessa en élevant la voix pour me faire entendre malgré le vacarme.

— Ça sent toujours aussi mauvais ? chuchota-t-elle en plissant le nez.

Je hochai la tête. Doris Potter, l'une de mes fidèles les plus assidues, venait deux fois par jour pendant la semaine et une infirmière envoyée par une agence se chargeait du week-end. Mais elles n'avaient guère le temps de faire plus que de s'occuper de lady Youlgreave elle-même.

Le hall d'entrée était en forme de T, l'escalier dans le fond. Je précédai Vanessa dans la branche droite du T et frappai à la porte au bout du couloir.

— Entrez, David, répondit une voix haut perchée comme celle d'une enfant.

La pièce avait été jadis une salle à manger. Quand j'étais arrivé à Roth, lady Youlgreave m'avait invité à manger et nous avions dîné aux chandelles, chacun à un bout de l'immense table en acajou. Maintenant, comme alors, le mobilier était principalement victorien et conçu pour une pièce plus grande. Nous avions mangé des conserves et bu une bouteille de bordeaux qui avait dû être ouverte cinq ans plus tôt.

Je portai sur la pièce un regard neuf, comme Vanessa. Je remarquai les toiles d'araignées autour des corniches, un nid d'oiseau dans les cendres de la cheminée et la poussière sur toutes les surfaces horizontales. Le temps avait fait passer la plupart des couleurs et usé la laine du tapis turc, qui n'était plus qu'une présence fantomatique. Les murs étaient couverts de peintures à l'huile dont aucune n'était particulièrement ancienne et pour la plupart de moindre valeur que leur lourd cadre doré. Seule exception, le portrait au-dessus de la cheminée : il représentait un sergent, un homme imposant au visage

rouge, vêtu de tweed, le beau-père de lady Youlgreave, représenté en pied près de la Rowan, sa grande maison rouge au second plan et un épagneul springer à ses pieds.

Notre hôtesse était assise dans un fauteuil rembourré près de la fenêtre. C'était là qu'elle passait d'ordinaire ses journées. Elle dormait dans la pièce voisine, qui avait été le bureau de son mari, et n'utilisait plus l'étage. Une couverture sur les genoux, une desserte à côté de son fauteuil et un déambulateur à portée de la main. Des livres et un bloc de papier sur une écritoire à pince étaient posés sur la desserte ; un coffret métallique, ouvert, occupait un tabouret bas près du fauteuil.

Lady Youlgreave nous regarda comme si elle avait oublié la raison de notre venue. Les chiens continuaient d'aboyer derrière nous, mais avec moins de conviction qu'avant.

— Fermez la porte et débarrassez-vous de vos manteaux, dit-elle. Mettez-les où vous voulez.

Lady Youlgreave avait toujours été petite et l'âge l'avait tassée plus encore. Elle nous fixait de ses yeux sombres enfoncés dans les orbites d'un air interrogateur. Elle portait une robe à col haut en tissu raide, devenue trop grande pour elle, et sa tête sortait des plis du col comme celle d'une tortue de sa carapace.

— Eh bien, fit-elle. C'est une surprise...

— J'aimerais vous présenter Vanessa Forde, ma fiancée. Vanessa, voici lady Youlgreave.

— Comment allez-vous ? Rapprochez l'une de ces chaises et asseyez-vous ici, que je puisse vous voir.

Je disposai deux chaises pour Vanessa et moi-même. Nous étions assis tous les trois en demi-cercle devant la fenêtre. Vanessa était la plus près du coffret métallique et je remarquai qu'elle jetait un coup d'œil à l'intérieur.

Lady Youlgreave examinait Vanessa avec une curiosité non dissimulée.

— Si vous voulez mon avis, David a plus de chance qu'il n'en mérite.

Vanessa sourit et secoua poliment la tête.

— Ma femme de ménage m'a dit que vous étiez dans l'édition.

— Oui... par hasard, en fait.

— J'imagine que vous allez vous arrêter quand vous serez mariée.

— Non. (Vanessa me jeta un coup d'œil.) C'est mon métier. De toute façon, ce revenu supplémentaire sera le bienvenu.

Lady Youlgreave pinça les lèvres, puis les relâcha et dit :

— De mon temps, le mari subvenait aux besoins de sa femme.

— Je me suis sans doute habituée à subvenir seule aux miens.

— Et une femme subvenait à ceux de son mari à sa manière. Elle s'occupait de la maison. (Elle se mit à rire, un borborygme sifflant venu de l'arrière-gorge.) Et si elle était femme de pasteur, en général elle gérait aussi la paroisse. Vous aurez de quoi faire ici sans aller travailler.

— Il appartient à Vanessa d'en décider, naturellement, dis-je. Et vous, comment allez-vous ?

— Affreusement mal. Ce satané médecin n'arrête pas de me donner de nouveaux médicaments, mais leur seul effet est de me constiper et de me faire faire des cauchemars. (De sa main brune et déformée par l'arthrite, elle montra le coffret sur le tabouret.) J'ai rêvé de ça la nuit dernière. J'ai rêvé que je trouvais un oiseau mort à l'intérieur. Une oie. J'ai alors dit à la femme de ménage qu'elle la fasse griller pour le déjeuner. Je me suis ensuite aperçue qu'elle grouillait de vers. (Elle rit à nouveau.) Ça m'apprendra à fouiller dans le passé.

— C'est ce que vous faisiez ? demanda Vanessa. Là-dedans ?

— Il faut bien que je fasse quelque chose. Je n'aurais jamais imaginé qu'on pût à la fois être fatigué, souffrir et s'ennuyer. Ma femme de ménage m'a dit que la Oliphant a écrit une histoire de Roth. Je lui ai demandé de m'en acheter un exemplaire. Pas aussi mauvais que ce à quoi je m'attendais. (Elle me lança un regard noir.) Je suppose que vous y êtes pour quelque chose...

— Vanessa et moi l'avons en effet révisée et Vanessa s'est chargée de l'impression.

— C'est ce que je pensais. Quoi qu'il en soit, ça a aiguisé ma curiosité. Je savais qu'il y avait un tas de vieilleries au grenier. Des papiers, etc. George les avait mis là quand nous avons déménagé de l'autre maison. Dieu sait pourquoi, il disait qu'il allait écrire l'histoire de la famille. La littérature n'était pas du tout son fort. Il ne savait pas distinguer une extrémité d'un stylo de l'autre. De toute façon, il n'en a pas eu le temps. Et toute cette paperasse est restée là-haut. Vanessa se pencha en avant.

— N'avez-vous jamais songé vous-même à écrire quelque chose ?

Lady Youlgreave leva la main droite.

— Avec des doigts comme ceux-là ? (Elle laissa retomber sa main sur son giron.) Et puis, quel intérêt ? Tout cela appartient à un passé révolu. Ils sont tous morts et enterrés. Qui se soucie de ce qu'ils ont

fait et des raisons pour lesquelles ils l'ont fait ?

Elle regarda par la fenêtre la mangeoire pour les oiseaux. Je me demandai si la morphine affectait ses facultés mentales. James Vintner m'avait dit qu'il avait récemment augmenté ses doses. Comme la maison et les chiens, leur propriétaire se délabrait peu à peu.

— Vanessa a beaucoup lu les poèmes de Francis Youlgreave, dis-je.

— J'ai un exemplaire des *Quatre Fins dernières*, ajouta Vanessa. Le recueil où se trouve « Le jugement des étrangers ».

Lady Youlgreave la fixa quelques instants.

— Il y a eu deux autres recueils, *Les Langues des anges* et *Derniers Poèmes*. Il a publié *Derniers Poèmes* quand il était encore à Oxford. Un sot. Et d'une prétention ! (Elle tourna son regard vers moi.) Passez-moi ce carnet, demanda-t-elle. Le noir au coin de la table...

Je le lui tendis. Elle l'ouvrit et le feuilleta pour trouver la page qu'elle voulait. Vanessa et moi la regardions faire. J'entrevis le papier jauni du carnet, semé de taches d'humidité et couvert de vers irréguliers écrits à l'encre marron.

— Voilà, dit enfin lady Youlgreave en tournant le carnet ouvert posé sur la desserte vers Vanessa et moi. Lisez ça.

Le manuscrit était plein de ratures et de taches. Deux vers attirèrent cependant mon regard, parce qu'ils étaient les seuls lisibles.

Puis les ténèbres descendirent et des murmures vicièrent Le jugement de l'étranger, de la veuve et de l'enfant.

— C'est son écriture ? demanda Vanessa d'une voix forcée.

Lady Youlgreave acquiesça.

— C'est un volume de son journal intime. Ça date de mars 1884, quand il était encore à Londres. (Elle fit la moue.) Il était le pasteur de Saint Michael, à Beauclerk Place. C'est sans doute le premier jet. (Elle leva les yeux vers nous, attentive, puis referma lentement le carnet.) D'après son journal, ça lui aurait été dicté.

Vanessa leva les sourcils.

— Je ne comprends pas.

Lady Youlgreave serra le carnet sur son giron.

— La première partie a été écrite d'une seule traite aux aurores, sur une inspiration. Il venait d'avoir la visite d'un ange, disait-il, persuadé que l'ange lui avait demandé d'écrire le poème. (Elle fit de nouveau la moue et regarda Vanessa.) Il se droguait, évidemment, à ce moment-là. Il avait fumé de l'opium la veille au soir. Il fréquentait un établissement de Leicester Square. (Sa tête oscilla sur son cou.) Un

établissement qui semblait satisfaire les goûts les plus variés de ses clients.

— Y a-t-il beaucoup d'autres carnets de son journal ? s'enquit Vanessa. Des manuscrits de ses poèmes ? Des lettres ?

— Quelques-uns. Je n'ai pas encore eu le temps de tout éplucher.

— Comme vous le savez, je suis éditrice. Je me demande si vous n'auriez pas là les matériaux d'une biographie de Francis Youlgreave...

— C'est fort probable. Son journal donne, par exemple, une vision différente du scandale de Rosington. Un témoignage de première main. (Ses lèvres se tordirent et elle émit une sorte de sifflement.) L'ennui, c'est qu'on ne peut pas toujours se fier au témoin. Le père de George disait... mais vous n'avez pas encore eu votre sherry ! Je suis certaine qu'il y en a une bouteille quelque part...

— Ça n'a pas d'importance, dis-je.

— La femme de ménage doit le savoir. Elle est en retard. Elle doit m'apporter mon déjeuner.

Ses lourdes paupières, pareilles à du caoutchouc couleur de pâte à pain, tombèrent sur ses yeux. Ses doigts se contractèrent convulsivement mais ne lâchèrent pas le journal de Francis Youlgreave.

— Peut-être ferions-nous mieux de nous en aller, de vous laisser déjeuner tranquillement... dis-je.

— Pouvez-vous d'abord me donner mon médicament ? (Elle avait à nouveau ouvert les yeux, soudain pleins de vivacité.) Le flacon sur la cheminée...

J'hésitai.

— Vous êtes certaine que c'est le bon moment ?

— Je le prends toujours avant le déjeuner, rétorqua-t-elle sèchement. C'est ce que m'a prescrit le docteur Vintner. Nous sommes avant le déjeuner, n'est-ce pas ? Et la femme de ménage est en retard. Elle est censée m'apporter mon déjeuner.

Il y avait un verre propre et une cuillère près du flacon. Je mesurai une dose et lui donnai le verre. Elle le prit des deux mains et but d'un trait. Elle se renversa sur son fauteuil, serrant toujours le verre. Quelques gouttes dégoulinèrent sur son menton.

— Je vais laisser un petit mot, dis-je. Juste pour signaler que vous avez eu votre médicament.

— Inutile, je le dirai moi-même à Doris.

— Ce ne sera pas Doris, lui fis-je remarquer. C'est le week-end et

c'est donc l'infirmière qui va venir.

— Une idiote. Elle croit que je suis sourde. Que je suis sénile. De toute façon, c'est moi qui le lui dirai.

J'étais moi aussi capable de faire preuve d'obstination. Je griffonnai quelques mots sur une page arrachée à mon agenda et la laissai sous le flacon à l'intention de l'infirmière. C'est tout juste si lady Youlgreave réagit quand nous lui dûmes au revoir. Mais, au moment où nous arrivions à la porte, elle lança :

— Revenez me voir bientôt. Tous les deux. Peut-être vous intéressera-t-il de jeter un coup d'œil aux papiers de Francis Youlgreave. Il était très porté sur la chose, vous savez. (Elle émit de nouveau un son sifflant, sa façon d'exprimer de la gaieté.) Exactement comme vous, David.

Le mariage eut lieu un samedi pluvieux d'avril. Henry Appleyard était mon témoin. Michael nous fit un cadeau, une édition française en mauvais état mais magnifique de l'Ecclésiaste ; d'après l'ex-libris, elle avait naguère appartenu à la bibliothèque du collège de théologie de Rosington.

— C'était son idée, me chuchota sa mère. Il l'a acheté avec son argent. Quelle coïncidence... je veux dire, Rosington.

— J'espère qu'il ne s'est pas ruiné...

— Cinq shillings. Il l'a trouvé chez un brocanteur.

— Nous avons été gâtés, dit Vanessa. Rosemary nous a offert une superbe cafetière. Du vrai Denbigh.

C'est alors seulement que je m'aperçus que Rosemary écoutait attentivement la conversation. Plus tard, je la vis examiner le vieux livre, le feuilleter comme s'il l'irritait.

Vanessa et moi prîmes l'avion pour l'Italie l'après-midi même. Elle s'était occupée de tout, y compris de réserver une chambre dans une *pensione* de Florence, où nous devons demeurer. J'avais pensé que nous passerions notre lune de miel en Angleterre. Mais Vanessa avait envie d'aller à Florence, et l'idée lui plaisait tant que je n'avais pas eu le courage d'essayer de lui faire changer d'avis. (Son projet avait d'ailleurs reçu le soutien inattendu de Peter Hudson : « Elle a raison. Tout laisser pendant quelque temps vous fera le plus grand bien à tous les deux. Vous vous devez bien ça. »)

Il pleuvait aussi à Florence. C'était sans importance. La ville aurait pu être enfouie sous un mètre de neige, ça ne m'aurait pas gêné.

Nous allâmes dîner dans un petit restaurant. Vanessa était très séduisante dans sa robe sombre qui mettait en valeur sa chevelure. Nous parlâmes plus de Rosemary que de nous. Je regardais subrepticement ma montre. Je ne mangeai guère, mais bus plus que ma part.

Tout en bavardant, je laissai libre cours à mon imagination pour la première fois depuis dix ans. J'avais l'impression d'être un écolier à la fin de l'année scolaire, un détenu à la veille de sa libération.

Plus le repas avançait, moins nous parlions. Une gêne s'installa entre nous. Mon esprit battait la campagne, comme si j'avais la fièvre. Une ou deux fois, Vanessa me regarda, prête à dire quelque chose.

Le garçon nous proposa du café. Il me tardait de rentrer à la pension, mais Vanessa commanda un café et un cognac, qu'elle but presque d'une traite.

— David, je me sens un peu nerveuse, dit-elle. J'allumai une cigarette.

— Pourquoi ?

— A cause de ce soir.

Nous restâmes silencieux un moment.

— Nous nous y ferons, dis-je. Je crois que nous avons perdu un peu l'habitude, tous les deux. (Ça me démangeait de plus en plus. Je posai ma main sur celle de Vanessa.) Ma chérie... il n'y a pas de raison que ce ne soit pas agréable.

— Charles ne semblait pas... Il n'était pas très porté sur la chose. Je ne sais pas pourquoi. Evidemment, nous faisons ça assez souvent au début de notre mariage, puis ça s'est espacé, peu à peu.

— Tu n'es pas obligée de me raconter cela.

— Je voulais t'expliquer. Charles lisait souvent très tard et je dormais déjà quand il se mettait au lit. Il n'y avait plus d'occasions propices.

— Ne t'inquiète pas, ma chérie. Ses lèvres se contractèrent.

— J'espère que ça se passera bien.

— J'en suis sûr. Et ce sera de mieux en mieux. Je demande l'addition ?

Nous revînmes à la pension à pied, tranquillement, bras dessus bras dessous. J'avais envie de faire l'amour avec elle, là, tout de suite ; j'avais envie de l'entraîner dans une ruelle, de la pousser contre un mur et de lui arracher ses vêtements, avec la pluie tombant sur nos têtes et nos épaules, le réverbère se reflétant dans les flaques, les klaxons et le grondement de la circulation faisant au loin comme une musique sauvage.

En arrivant à la *pensione*, nous prîmes notre clé à la réception. Je fermai la porte à double tour derrière nous et me retournai : elle était au milieu de la pièce, les bras ballants.

— Vanessa, tu es adorable, dis-je d'une voix qui me sembla être celle d'un inconnu.

J'enlevai ma veste et la laissai tomber sur une chaise. J'allai à elle,

posai mes mains sur ses épaules, me baissai et embrassai doucement ses lèvres. Les siennes remuèrent sous les miennes. Je lui ôtai son manteau et le laissai choir par terre, puis lui mordillai le cou. Mes doigts trouvèrent la fermeture de sa robe, que je lui retirai. Elle était là, en petite tenue, dévoilée et vulnérable. Ses bras se serrèrent autour de mon cou.

— J'ai froid, dit-elle. Si on se mettait au lit ?

J'étais un peu déçu : voilà des mois que j'attendais avec impatience le moment de la déshabiller lentement, d'explorer son corps avec ma bouche. Mais tout cela pouvait attendre. Elle me laissa l'aider à retirer rapidement ses sous-vêtements, se précipita dans le lit et me regarda me déshabiller en vitesse. Mon excitation était évidente.

— Dans mon sac... j'ai un diaphragme.

— J'ai un préservatif, dis-je en posant mon portefeuille sur la table de nuit et en me glissant dans le lit à côté d'elle.

Elle avait la chair de poule. Je ne pouvais guère bouger car elle me serrait contre elle. Cette entrave m'excitait encore plus. J'embrassai ses cheveux frénétiquement.

— J'ai envie de toi, murmurai-je. Laisse-moi te prendre. Elle relâcha son étreinte. Je me retournai et cherchai le préservatif dans mon portefeuille. J'étais deux fois plus maladroit qu'autrefois, mais réussis finalement à l'extraire de son emballage et à le mettre. Couchée sur le dos, les jambes légèrement écartées, Vanessa me regardait. Mes oreilles bourdonnaient.

— Maintenant, chérie, dis-je. Maintenant, maintenant. Je montai sur elle en écartant ses jambes davantage avec mes genoux. Plus question d'être subtil. Je ne voulais qu'une chose et je la voulais tout de suite. Le regard rivé sur moi, l'air très grave, Vanessa mit ses mains sur mes épaules. Je la pris avec force. Elle émit un petit cri et essaya de se dégager, mais je la tenais par les épaules et elle ne pouvait bouger. Je poussai un gémissement, une plainte qui montait en moi depuis dix ans. Puis, avec une rapidité embarrassante, tout fut fini.

Tremblant, j'étais étendu sur elle comme un poids mort et ce tremblement se mua en sanglots.

Elle me serra de nouveau dans ses bras.

— Chut. Ça va. Ça y est.

Ça n'allait pas et ça n'y était pas, ni pour elle ni pour moi. Deux heures après, j'eus de nouveau envie d'elle. Nous étions encore réveillés, parlant de l'avenir. Vanessa était d'accord avec moi sur le fait qu'il nous faudrait manifestement du temps pour arriver à

l'harmonie sexuelle. Tout se déroula plus lentement la deuxième fois. Elle me laissa explorer les creux et les courbes de son corps et faire tout ce que je voulais.

— David chéri, murmura-t-elle à plusieurs reprises. Après avoir joui de nouveau, je lui demandai si elle désirait quelque chose. Elle me répondit que non, pas cette fois, et alla dans la petite salle de bains. J'allumai une cigarette et écoutai le bruissement de l'eau courante. Quand elle revint, le visage rose et frais, elle avait passé une chemise de nuit. Elle ne tarda pas à éteindre et s'apprêta à dormir. Je posai mon bras sur elle et elle prit ma main.

— Comment c'était ? demandai-je. Très douloureux ?

— Un peu.

— Je suis désolé. J'aurais dû...

— Ça ne fait rien. Je voulais te rendre heureux.

— Tu y réussis parfaitement.

Nous restâmes une semaine à Florence. Nous allions au musée, dans des cafés, nous écoutions de la musique. Nous faisions l'amour. Elle me laissait faire tout ce qui me plaisait et je ne m'en privais pas. La septième nuit, je la trouvai en pleurs dans la salle de bains.

— Chérie, qu'est-ce qu'il y a ?

Elle leva vers moi son visage baigné de larmes, spectacle que je trouvai étrangement érotique.

— Ce n'est rien. Je suis fatiguée, c'est tout.

— Dis-moi.

— C'est un peu douloureux. Irrité. Je lui souris.

— Je sais, moi aussi. Le manque de pratique. Nous n'allons pas tarder à nous aguerir. C'est comme marcher pieds nus. Il faut s'exercer.

Elle tenta de sourire, mais n'y réussit pas tout à fait.

— Et mes seins sont assez douloureux, aussi. Je crois que je vais avoir mes règles.

— Nous n'avons qu'à nous reposer ce soir, dis-je, désireux d'être gentil malgré ma déception.

Nous avons lu au lit. C'est elle qui éteignit la première. La soirée me donnait une impression d'incomplétude. Allongé sur le dos, j'avais le regard perdu dans le noir.

— Vanessa ? dis-je à voix basse. Tu dors ?

— Non.

— Ça te gêne de faire l'amour pendant tes règles ? (Il m'était brusquement apparu que j'allais être contraint à plusieurs jours d'abstinence.) Moi, ça ne me dérange pas, tu sais.

— En fait, c'est très douloureux pour moi. J'ai des règles très abondantes. Je suis désolée.

— Ne t'en fais pas, dis-je en me tournant pour passer mon bras autour d'elle. Ça n'a pas d'importance. Dors bien. Dieu te protège.

Comme d'habitude, sa main serra la mienne. Le pénis aussi raide qu'une sentinelle au garde-à-vous, je restai ainsi, à écouter sa respiration.

10

Après notre retour d'Italie, nous nous installâmes peu à peu, Vanessa et moi, dans la routine de notre nouvelle vie commune. Nous étions heureux, de manière partielle, comme le sont les êtres humains. Si ce que nous réservait l'avenir était ancré en nous – dans notre personnalité et notre histoire individuelle –, nous n'avions pas la moindre idée de ce qui allait arriver. Comme tout le monde, nous avions des secrets vis-à-vis de nous-mêmes et de l'autre.

Vers la fin mai, Peter et June Hudson vinrent dîner à la maison. Nos premiers invités. Le repas célébrait l'avancement proposé à Peter. Bien qu'il n'y ait eu encore aucun avis officiel, il allait être le prochain évêque de Rosington.

— C'est une perspective terrifiante, dit placidement June. Plus question pour moi de rester en coulisses, fini mes moments d'intimité avec l'évier de la cuisine. Il va me falloir devenir l'épouse de Monseigneur et serrer la main de tous les gens du comté.

— Vous pourrez en profiter pour diriger le diocèse de votre époux d'une main de fer, suggéra Vanessa.

— L'idée est séduisante. June sourit à son mari.) Je suis certaine que Peter n'en serait pas fâché. Ça occuperait sa petite femme.

La nouvelle me perturba. Je n'étais pas jaloux de l'avancement de Peter, alors que j'aurais pu l'être dans le passé. Mais l'idée de son départ pour Rosington réveillait inévitablement des souvenirs.

Après le repas, June et Vanessa prirent le café dans le salon pendant que Peter et moi faisions la vaisselle.

— Quand partez-vous pour Rosington ? demandai-je.

— A l'automne. Probablement en octobre. Je vais prendre un mois de congé en août pour essayer de me préparer.

— Vous allez me manquer. Et June aussi, dis-je en envoyant un jet de liquide vaisselle dans un plat allant au four.

— Il faudra que vous veniez nous voir, Vanessa et vous. Ce n'est pas la place qui manquera.

— Je ne sais pas. Revenir où on a vécu n'est pas toujours une bonne chose.

— En rester éloigné est parfois pire.

— Bon sang, Peter, vous ne me facilitez pas les choses ! Il essayait un verre en silence avec la méticulosité qu'il mettait à faire toute chose. Il faisait lourd et j'eus un brusque besoin d'air. J'ouvris la porte de derrière pour sortir la poubelle. Lord Peter entra comme une flèche dans la cuisine.

Si j'avais été seul, j'aurais crié après lui, mais je ne voulais pas que Peter – mon ami, pas le chat – me croie plus déséquilibré que je ne l'étais. Quand je rentrai après avoir déposé la poubelle, les deux Peter étaient plongés dans une béate admiration réciproque.

— J'ignorais que vous aimiez les chats.

— Oh si. C'est le vôtre ?

— Il appartient à l'une de mes paroissiennes.

Le chat ronronnait. Peter, accroupi à côté de lui la pipe à la bouche, leva les yeux vers moi.

— Vous ne les aimez pas beaucoup, ni lui ni sa maîtresse, n'est-ce pas ?

— C'est une brave femme. Elle fait beaucoup pour la paroisse.

— Ce n'est pas une réponse.

— C'est la seule que vous aurez.

— Nos rencontres me manqueront.

— A moi aussi.

— Quand je serai à Rosington, il vous faudra un autre directeur spirituel.

— J'imagine.

— Le changement vous fera du bien. (Le ton de Peter était soudain devenu grave et le chat s'éloigna de lui.) Peut-être nous connaissons-nous trop bien. Un nouveau directeur spirituel vous sera sans doute plus utile.

— Je préférerais continuer avec vous.

— Ce ne serait pas commode. Nous serons trop éloignés l'un de l'autre. Vous avez besoin de voir quelqu'un régulièrement, vous ne croyez pas ?

— Si, puisque vous le dites, répondis-je d'un ton morne, presque irrité.

— Je le dis. Comme ces moteurs poussés, vous avez constamment besoin de réglages. (Il me regarda en souriant.) Sinon, vous tombez en panne.

S'il n'y avait pas eu le sexe, ou plus exactement son absence, Vanessa et moi serions probablement encore mariés. Il existait entre nous une réelle amitié et beaucoup de tendresse. Chacun comblait des vides de la vie de l'autre. Une sorte de jumelage ? Peut-être. En tout cas, l'arrangement nous convenait à tous les deux. Vanessa avait son travail, moi le mien.

L'une des choses que j'aimais le plus en elle, c'était son sens de l'humour, parfois si pince-sans-rire que je le remarquais à peine. Un jour, elle fut à deux doigts de faire fondre Audrey en larmes – de rage – en suggérant d'inviter le groupe de rock qui jouait le samedi soir au Queen's Head à se produire à l'office du soir : « Cela inciterait les jeunes à venir à l'église, vous ne croyez pas ? »

Une autre fois, un début d'après-midi d'août, Vanessa et moi étions à la petite bibliothèque du village. Elle porta au bureau les livres qu'elle voulait emprunter, pour les faire tamponner par M^{me} Finch, la bibliothécaire. Audrey rôdait, tel un oiseau de proie prêt à frapper, devant la section des romans policiers.

— Je voudrais également réserver un livre qui sort à l'automne, dit Vanessa d'une voix haute et claire. *La Femme eunuque*, de Germaine Gréer.

Je levai les yeux à temps pour surprendre l'échange de regards scandalisés entre M^{me} Finch et Audrey.

M^{me} Finch referma le dernier des ouvrages demandés par Vanessa, le posa au-dessus des autres et poussa la pile vers elle. Elle enfonça avec hargne les fiches des livres dans les pochettes en carton. Trop timide pour s'en prendre aux gens, elle déchargeait son agressivité sur les objets.

Pendant que Vanessa remplissait sa fiche de réservation, je la rejoignis au bureau de sortie pour faire tamponner mes livres. Audrey fondit sur nous, toute rouge, probablement à cause de la chaleur.

— Je suis contente de vous trouver là, dit-elle son regard passant alternativement de Vanessa à moi. Je voulais vous toucher un mot de la kermesse...

Je n'osai pas regarder Vanessa. La kermesse annuelle de la paroisse

était un sujet délicat. Elle avait lieu dans mon jardin, le dernier samedi d'août. Audrey l'organisait depuis neuf ans. Bien qu'elle se fût probablement opposée à toute volonté de la libérer de cette responsabilité, l'organisation de la kermesse était selon elle l'affaire de l'épouse du pasteur. Elle l'avait signifié clairement à Vanessa et à moi à mots couverts au cours des semaines précédentes.

De son côté, Vanessa était bien décidée à ne pas devenir mon vicaire bénévole de quelque manière que ce soit, et je respectais sa décision. Nous en étions convenus avant notre mariage. Elle avait un travail à temps plein fatigant, qui ne lui laissait guère de temps libre : je ne pouvais espérer qu'elle en accomplisse un de plus, même si elle l'avait voulu.

Cette année-là, nous avions un problème supplémentaire à résoudre. Nous étions en banlieue et beaucoup de gens venaient à la kermesse en voiture. Ces dernières années, les Bramley nous avaient permis d'utiliser comme parking leur enclos à chevaux, un champ situé juste derrière l'église et le presbytère. Malheureusement, ils avaient brusquement quitté Roth Park, début juin. Ils avaient vendu la demeure et le terrain sans en parler à personne. Des factures restaient impayées. Le bruit courait, transmis par Audrey, qu'un procès ne tarderait pas.

Le nouveau propriétaire de Roth Park n'avait pas encore emménagé et nous n'avions donc pas pu lui demander s'il nous laissait la jouissance du champ. Il ne serait pas facile de trouver une solution de rechange.

— Le temps commence à presser, nous dit Audrey. Nous devons vraiment y réfléchir.

— Ils pourraient peut-être se garer dans Manor Farm Lane, suggèrai-je.

— Il leur faudrait marcher des kilomètres. En plus, ce n'est pas un endroit très sûr pour laisser des voitures. Il faut en convenir : sans le champ, nous sommes paralysés. J'ai même appelé les agents immobiliers. Ils n'ont pas la moindre idée.

— Il nous reste encore plusieurs semaines. Dans le pire des cas, on se passera de parking...

— C'est impossible, rétorqua Audrey. Si les gens n'ont pas d'endroit où se garer, ils ne viendront pas.

Ce n'était pas tant ce qu'elle disait qui me gênait, que la façon dont elle le disait. Le ton de sa voix était presque vindicatif. Dans le silence, Audrey nous regarda successivement, Vanessa et moi. Elle avait le visage rouge et moite. Aux premières loges, M^{me} Finch nous observait

de derrière le bureau. La bibliothèque était très tranquille. Une guêpe au long abdomen jaune et noir entra par la porte et se posa sur le bord de la corbeille à papiers métallique tandis que des camions remontaient pesamment la route. La chaleur était oppressante.

Audrey grogna : un son pareil à celui produit par la vapeur qui s'échappe d'une soupape, libérant la pression de sa chaudière intérieure. Elle se retourna et laissa tomber les romans qu'elle portait sur le chariot des livres rendus.

— J'ai la migraine, dit-elle. Ce n'est rien. Je vais rentrer chez moi me reposer.

M^{me} Finch et Vanessa se mirent à parler en même temps :

— Ma mère disait toujours qu'une flanelle fraîche et de la pénombre... commença M^{me} Finch.

— Y a-t-il quelque chose que nous... dit Vanessa. Chacune s'arrêta au milieu de sa phrase, car Audrey n'écoutait pas et n'avait manifestement pas la moindre intention d'écouter. Elle sortit en quatrième vitesse de la bibliothèque. Je remarquai qu'elle avait des taches de sueur sous les aisselles. L'instant d'après, elle avait disparu. Je jetai un coup d'œil dehors vers la place, la route, le clocher de l'église et les chênes de Roth Park. J'entendis alors au loin un sifflement admiratif. Je me demandai si l'un des jeunes du coin n'était pas en train de se moquer d'Audrey tandis qu'elle se hâtait vers chez elle.

— Ça fera un shilling, madame Byfield, dit M^{me} Finch en tendant la main pour prendre la fiche de réservation. Cinq pence. Nous ferons de notre mieux, bien sûr, mais je ne peux rien vous garantir. C'est le responsable des achats qui décide. Il pourrait ne pas trouver celui-là opportun...

Vanessa lui sourit et résista vaillamment à la tentation de répondre. Peu après, elle et moi longions le côté sud de la place pour rentrer au presbytère.

— Audrey est souvent comme ça ? demanda-t-elle.

— La kermesse lui tient beaucoup à cœur, dis-je, sentant que je devais lui expliquer son caractère, voire l'excuser. Pour elle, c'est le grand moment de l'année.

— Je me demande pourquoi. (Vanessa me regarda.) En temps normal, elle est aussi irritable ?

J'étais mal à l'aise.

— Elle semblait effectivement un peu grincheuse...

— Je me demande quel âge elle a. La cinquantaine... Peut-être est-

ce la ménopause ?

— C'est possible. Pourquoi ?

— Ça expliquerait beaucoup de choses.

— Oui. (En fait, je ne réalisais pas très bien ce que ce changement pouvait entraîner chez une femme. J'accélérai le pas, tout en essayant de changer de sujet :) Mais elle ne se comporte vraiment pas de façon habituelle. Elle a dit qu'elle avait la migraine...

— David, dit Vanessa en posant la main sur mon bras pour m'obliger à m'arrêter et à la regarder, tu connais Audrey depuis si longtemps que tu ne te rends pas compte de la bizarrerie de son comportement.

— Sans doute.

Nous continuâmes à marcher le long de la route et attendîmes pour traverser.

— Je ferais bien d'aller lui rendre visite ce soir, dis-je. Pour voir comment elle va.

— A ta place je n'irais pas. Ça ne ferait que jeter de l'huile sur le feu.

— De l'huile sur le feu ? Ne dis pas de bêtises. Nous traversâmes la route en silence en direction du presbytère.

— Ce n'est pas que j'aie envie de la voir, poursuivis-je en me demandant s'il n'y avait pas une part de jalousie chez Vanessa. Veiller sur des gens comme Audrey fait partie de mon travail.

Vanessa enfonça la clé dans la serrure de la porte d'entrée.

— Tu me fais parfois l'effet d'être un vrai petit saint.

Je la regardai fixement. Nous n'avions jamais été aussi près de nous quereller. C'était la première fois que l'un de nous parlait de l'autre de manière critique.

Vanessa poussa la porte. Le téléphone sonnait dans le bureau. Je décrochai. Les problèmes d'Audrey et ma chamaillerie avec Vanessa furent instantanément refoulés au second plan.

12

Quand j'étais petit, j'avais un puzzle de près de mille pièces, aux découpes compliquées. Certaines avaient la forme d'objets sans aucun lien avec le sujet de l'image représentée.

Je me souviens d'un verre à cocktail comme renversé dans le bleu du ciel et d'une cigogne couchée sur le côté au milieu du feuillage d'un chêne. Un fusil à limette était appuyé contre une porte. Au départ, on ne savait pas que c'était une porte ou que la cigogne était dans le chêne. La photo du puzzle fini n'était pas fournie. On devait assembler les pièces pour en découvrir le sujet. La plus grande partie de l'image consistait en ciel, arbres, herbe et route, et il fallait avoir beaucoup avancé dans sa reconstitution pour comprendre qu'elle représentait une diligence de l'époque de Dickens arrêtée devant une auberge campagnarde au toit de chaume.

L'analogie est peut-être un peu tirée par les cheveux, mais quelque chose d'analogue se produisit à Roth en 1970. Une à une, les pièces se mirent en place. Mon mariage avec Vanessa, par exemple. *L'Histoire de Roth*. Les préparatifs de la kermesse. Le départ soudain des Bramley de Roth Park. La promotion de Peter Hudson. L'acharnement de lord Peter à s'incruster au presbytère.

L'intérêt tardif de lady Youlgreave pour les relations de son défunt mari, celui, ancien, de Vanessa pour la poésie de Francis Youlgreave.

La liste n'est pas exhaustive. Lentement, le tableau s'assemblait, au fil de l'agencement de ses éléments. Et l'un d'eux était mon filleul Michael.

L'appel téléphonique reçu en cet après-midi d'août venait d'Henry Appleyard. On lui avait proposé une tournée de conférences de quatre semaines grassement payée aux Etats-Unis, en remplacement du conférencier prévu, qui s'était désisté au dernier moment.

— Je prends l'avion après-demain, à Heathrow, m'annonça-t-il. J'ai pensé que je pourrais m'arrêter déjeuner avec vous.

— Avec plaisir. A quelle heure est votre avion ?

— Dans la soirée.

— Vous serez tous les trois ?

— Non, non, je serai seul.

Les organisateurs de la tournée avait offert de payer aussi le voyage à sa femme, mais elle devait rester pour s'occuper de Michael.

— Vous ne pouvez pas le laisser chez quelqu'un ?

— C'est un peu précipité et tous ses camarades de collège sont partis en vacances.

— Nous pouvons l'héberger. S'il ne nous trouve pas trop rébarbatifs...

— Il ne va pas vous déranger ?

— Pourquoi nous dérangerait-il ? C'est mon filleul. Mais ne va-t-il pas se sentir un peu seul ?

— Ça, ça ne m'inquiète pas. Il est très indépendant.

— Rosemary sera à la maison dans quelques jours. Au moins sera-t-il avec quelqu'un d'à peu près son âge. Et notre médecin a un garçon de onze ans.

— Cela me gêne quand même d'accepter...

— Ecoutez, je vais en toucher un mot à Vanessa et je vous rappelle, d'accord ?

Je raccrochai et allai à la cuisine pour en parler à Vanessa. Elle écouta en silence, puis sourit.

— C'est une excellente idée.

— Je suis content qu'elle te plaise. Mais pourquoi un tel enthousiasme ?

— Cela facilitera les choses, au retour de Rosemary. Pour elle comme pour moi. (Elle me toucha le bras. Notre querelle était finie.) En plus, ça te fait plaisir, n'est-ce pas ?

Deux jours plus tard, les Appleyard arrivaient pour déjeuner.

— Je suis désolé que tout cela se fasse si précipitamment, me dit Henry tandis que nous fumions une cigarette dans l'allée.

— Aucune importance. Michael est le bienvenu. Je suis content que Vanessa soit là. Pour lui, je veux dire.

Henry s'apprêta à dire quelque chose mais s'arrêta en voyant la porte s'ouvrir et Michael sortir pour se joindre à nous. C'était maintenant un garçon de onze ans, blond et mince. Il vint se placer à côté d'Henry. Le père et le fils ne savaient pas quoi se dire.

A cet instant, une voiture bleu marine descendit lentement la route en direction du pont sur la Rowan. Avec son immense capot et son petit cockpit, elle faisait davantage penser à une fusée qu'à une

automobile. On ne distinguait que vaguement les silhouettes de ses deux passagers à travers les glaces teintées. Le conducteur ralentit, mit son clignotant à droite et s'engagea dans l'allée de Roth Park.

— Mince alors ! Une Jag E ! dit Michael, son visage s'animant pour la première fois depuis son arrivée.

Une autre pièce du puzzle venait de se mettre en place.

Le soir, j'appelai Audrey pour savoir si elle allait bien. Je ne l'avais pas revue depuis son éclat à la bibliothèque. Au téléphone, sa voix me parut faible.

— Une simple migraine, dit-elle. Ça ira mieux dans un jour ou deux. Le repos est le meilleur remède. C'est ce qu'a dit le docteur Vintner.

— Vous êtes allée le voir ?

— C'est lui qui est venu. Je n'étais pas en état de sortir.

Je me sentis coupable, ce qui était peut-être ce qu'elle voulait.

— Est-ce que nous pouvons faire quelque chose pour vous ?

— Non. Ça ira. Enfin, si... Apparemment, les nouveaux propriétaires de Roth Park ont emménagé. Vous pourriez aller les voir et les sonder à propos du parking. Je me sentirais beaucoup mieux si cette histoire était réglée. Ça me tracasse.

Je me souvins de la Jaguar.

— Quand sont-ils arrivés ?

— Aujourd'hui. M. Malik l'a dit à Charlene quand il a fait ses livraisons. Ils ont ouvert un compte chez lui. Ils s'appellent Clifford.

— C'est un couple, une famille ?

— M. Malik n'a rencontré jusqu'ici qu'un jeune homme. C'est peut-être le fils.

Je promis d'aller leur rendre visite dans la matinée. Je raccrochai quelques instants plus tard et allai rejoindre les autres au salon. Michael avait perdu l'air glacial qu'il avait depuis le départ de ses parents. Il parlait de son collègue à Vanessa. Tous deux levèrent la tête à mon arrivée. Je me laissai entraîner dans une partie de cartes avec eux. Je n'y avais pas joué depuis des années. A ma grande surprise, j'y pris beaucoup de plaisir.

Le lendemain matin, je me rendis à pied jusqu'à Roth Park. Vanessa était à son travail et nous avons fait en sorte que Michael passe la journée avec Brian, le fils du docteur Vintner. Je n'étais pas retourné à Roth Park depuis le mois de mai, lorsque le dernier des pensionnaires des Bramley était parti pour une autre maison de retraite. A titre

personnel, je n'avais guère passé de temps avec les Bramley, des gens rougeauds qui parlaient fort et que je soupçonnais de malmenier leurs pensionnaires.

Il faisait encore une belle journée. Un exemplaire du magazine de la paroisse sous le bras, je remontai la route en flânant et dépassai l'église. Il y avait encore beaucoup de circulation. Depuis trente ou quarante ans, les pavillons étaient sortis de terre comme des champignons le long des routes et chemins de Roth, avant de dévorer les champs situés entre eux. Les familles qui habitaient ces maisons avaient toutes au minimum une voiture.

J'obliquai dans l'allée, le mur sud de l'église sur ma droite. A gauche, on apercevait les eaux turbides de la Rowan à travers un écran de branches, d'orties et de feuilles. On était en milieu de matinée et il faisait déjà très chaud. Trop pour se presser.

Je n'étais pas d'excellente humeur. J'avais eu envie de faire l'amour la veille au soir, mais, quand je m'étais mis au lit, Vanessa dormait. A moins qu'elle n'ait fait semblant.

Après une soixantaine de mètres, l'allée s'enfonçait sous un dais de chênes. Il y faisait plus frais et je m'attardai quelques instants. Un chemin partait sur la droite et longeait le côté ouest de l'église ; il traversait l'enclos à chevaux, derrière le jardin du presbytère, celui que nous espérions pouvoir utiliser comme parking lors de notre kermesse, et courait nord-ouest vers les terres agricoles noyées par le réservoir du Jubilé.

Je poursuivis ma route. Après les chênes s'ouvrait le parking. Loin au sud, la Rowan, devenue un ruban argenté, paraissait ravissante. Au-delà, des lotissements couvraient ce qui avait été des pâturages au sud de la rivière. Sur la droite, les toits des maisons d'un autre lotissement au sud du réservoir empiétaient sur les terres par le nord.

L'allée, qui s'était éloignée de la rivière, changeait de direction et effectuait un long virage paresseux autour d'un tertre. Là, abritée par la butte, face au sud, se dressait la demeure de Roth Park.

Objectivement, la bâtisse n'avait rien de bien joli. Grâce au livre d'Audrey, je savais maintenant que le grand incendie de 1874 avait détruit la majeure partie du manoir construit à la fin du xvn^e siècle. Le maître des lieux, Alfred Youlgreave, avait édifié sur le site même une affreuse baraque en brique rouge, affublée à l'extrémité ouest d'une tourelle dans le goût italien tout à fait incongrue.

Quand la maison apparut, il se produisit deux choses. D'abord, j'eus la sensation d'être observé, que quelqu'un derrière l'une des nombreuses fenêtres vides me regardait à la dérobée, voire avec

malveillance. Il était fort possible que je me trompe, peut-être ne faisais-je que projeter mes problèmes personnels sur le monde extérieur, mais l'impression n'en était pas moins déplaisante.

L'autre sensation était encore plus forte. J'avais envie de partir en courant, de tourner les talons et de décamper le long de l'allée aussi vite que possible. Ce n'était pas à proprement parler une prémonition ni une sorte d'avertissement. J'avais peur, tout simplement. Je ne savais pas pourquoi. Tout ce que je savais, c'est que j'avais envie de faire demi-tour et de prendre mes jambes à mon cou.

Je n'en fis rien, bien sûr. Après tout, j'avais passé la plus grande partie de mon existence à me dominer. Je me souviens d'avoir pensé combien cela paraîtrait bizarre à un éventuel observateur de voir un pasteur dans la cinquantaine renâcler devant la maison avant de partir au galop. Nous sommes presque tous soucieux de notre dignité, et la crainte de perdre la face est une motivation bien plus puissante que les gens ne l'imaginent.

Je me dirigeai vers la bâtisse. Il y avait un massif d'arbustes envahissant sur la droite. Devant la maison, perdue sur une mer de gravier semée de mauvaises herbes, trônait une grande urne de pierre couverte de lichen jaune. Sur le socle, toujours selon Audrey, une plaque commémorait une visite que la reine Adélaïde avait faite aux prédécesseurs des Youlgreave en 1839. Je m'y arrêtai en feignant d'examiner les lettres à moitié effacées par le temps. Je voulais me donner le temps d'observer la maison plus attentivement.

Je ne voyais personne, à aucune des fenêtres, mais cela ne prouvait rien. La demeure n'était pas aussi imposante qu'elle en avait l'air, vue de loin. Plusieurs ardoises manquaient à l'extrémité est de la toiture. Un morceau de gouttière s'était détaché et pendait de guingois. Une grande marquise en fer forgé soutenue par des colonnettes en fonte rouillées protégeait l'entrée et donnait à la maison l'air d'une gare de province.

La Jaguar E des Clifford, la voiture qui avait suscité l'admiration de Michael, était garée en dessous. Je montai d'un pas décidé les quelques marches du perron et tirai sur la poignée de la sonnette. Apparemment sans aucun résultat. Je remarquai avec agacement que mes doigts avaient taché de sueur la couverture bleu pâle du magazine de la paroisse.

Personne ne venant ouvrir, je sonnai à nouveau et attendis. Toujours rien. J'étais soulagé ? irrité ? Impossible à dire. Je m'éloignai de la porte et fis quelques pas dans l'allée. Ça ressemblait à une fuite et cette idée me déplaisait. C'est alors que j'entendis de la musique.

Je m'arrêtai pour écouter. De la pop, à peine audible. C'était une

belle matinée, leur première dans leur nouvelle maison. Les Clifford étaient probablement dans le jardin.

Je connaissais bien la disposition des lieux pour avoir rendu visite aux pensionnaires des Bramley pendant des années. J'empruntai un chemin qui, à travers le massif d'arbustes sur le côté de la maison, menait à la pelouse de croquet sous la terrasse de la façade est. L'herbe de la pelouse montait maintenant à hauteur du genou. Sur la terrasse, un bon mètre plus haut, deux personnes étaient installées dans des chaises longues, un petit transistor bleu entre elles. Une voix masculine rauque s'élevait sur un fond de musique rythmique discordante. Je m'avançai et levai mon panama.

— Bonjour. Pardonnez-moi de vous déranger. Je m'appelle David Byfield.

Deux visages, aussi inexpressifs que des masques, se tournèrent vers moi. L'étonnement efface toute trace d'individualité. Si le Diable était apparu devant eux dans un nuage de fumée, l'effet aurait été à peu près le même.

L'effet de surprise passé, le jeune homme éteignit la radio et se leva. Il était maigre, sa silhouette accentuée par sa chemise en jean ajustée et son jean à pattes d'éléphant. Il avait le nez busqué et des yeux bleu pâle vifs. Son épaisse tignasse blonde aux reflets roux bouclait sur ses épaules. Un hippie, pensai-je, ou quelque chose d'approchant. Mais je dus reconnaître que les cheveux longs lui allaient bien.

— Bonjour. Que puis-je pour vous ? fit-il.

— Tout d'abord, je voulais vous souhaiter la bienvenue à Roth. J'en suis le pasteur.

Le jeune homme laissa tomber sa cigarette dans le buisson de lavande qui poussait dans un bac au bord de la terrasse.

— L'église qui est à la porte ? fit-il en descendant les quelques marches jusqu'à la pelouse, la main tendue. Je suis Toby Clifford. Enchanté de faire votre connaissance.

Nous nous serrâmes la main. Je me rendis compte qu'il était un peu plus âgé que je ne l'avais cru au premier abord – vingt-cinq ans, ou plus près de trente.

— Voici ma sœur Joanna, ajouta-t-il en se tournant vers elle. Jo, viens saluer le pasteur.

Je regardai vers la terrasse. Il y eut une grande agitation dans l'autre transat. Une jeune fille se leva. Elle portait un grand T-shirt qui lui descendait jusqu'à mi-cuisse et, détail que je ne pus m'empêcher de

remarquer quand elle s'extirpa de la chaise longue, un slip du plus beau vert. Des cheveux courts encadraient son visage triangulaire.

— Le pasteur, répéta-t-elle avec un petit rire. Excusez-moi. Il n'y a pas de quoi rire. Ce n'est pas drôle.

Je lui tendis la main.

— C'est le col d'ecclésiastique, dis-je. Ça a souvent cet effet-là sur les gens.

Elle avait l'air étonnée. Elle devait avoir un an ou deux de moins que son frère.

— Voulez-vous un café ? demanda Toby. Nous étions sur le point d'en préparer.

— Volontiers, mais il ne faut pas que ça vous dérange. Toby tapota l'épaule de Joanna. Elle entra dans la maison par une porte-fenêtre en traînant les pieds. Toby m'invita à m'asseoir dans l'une des chaises longues et alla en chercher une troisième. Il s'y assit avec précaution.

— Je n'ai aucune confiance dans ces transats, dit-il. Nous les avons trouvés dans la vieille écurie. Ils m'ont l'air vieux comme Hérode.

— Je vous ai apporté un magazine de la paroisse.

— Merci. Il faut que vous nous abonniez.

Nous bavardâmes pendant quelques minutes. L'allure de Toby était trompeuse : il était bien élevé et savait mener une conversation – en fait, il s'y entendait mieux que moi. Tout en parlant, je me demandais comment aborder la question de ses parents. Etaient-ils encore en vie ?

— Qui aurait pensé que ce serait aussi tranquille à la périphérie de Londres ? dit Toby. (A cet instant, un jet passa à basse altitude, en direction de l'aéroport d'Heathrow. Il eut un petit grognement amusé.) Enfin, parfois... corrigea-t-il.

— Que comptez-vous faire de la maison ? demandai-je. Elle a une taille hors du commun, pour l'époque.

Il me jaugea rapidement du regard – regard qui ne s'accordait guère avec ses sourires, ses propos légers et sa posture désinvolte dans la chaise longue.

— A long terme, je ne sais pas, répondit-il. Mais dans l'immédiat, il nous faut à Joanna et à moi un endroit où nous loger. Et nous aimons tous les deux disposer de beaucoup d'espace. (Il se pencha vers moi et baissa la voix :) Jo a besoin de calme. Elle a eu une période difficile.

— Vous n'habitez donc que tous les deux ? fis-je abruptement.

Toby acquiesça.

A cet instant, Joanna revint en portant un plateau avec trois tasses de café, une bouteille de lait à moitié pleine et un paquet de sucre. Elle avait toujours son grand T-shirt mais avait passé un jean. Nous fûmes bientôt assis tous les trois en rang d'oignons face à la pelouse-forêt vierge, une tasse dans une main, une cigarette dans l'autre.

— Qu'est-ce qu'il fait chaud ! dit Joanna.

— Ça ira mieux quand la piscine sera remise en état, dit Toby. Le technicien vient demain.

— Ça ne va pas être trop de travail ? demandai-je. Voilà des années que les Bramley ne l'utilisaient plus.

— Je ne sais pas nager, dit Jo.

— Tu vas apprendre très vite, rétorqua Toby en agitant sa cigarette avec impatience. Quand on a une piscine dans son jardin, ça change tout.

— A propos de jardin, dis-je, j'ai une faveur à vous demander...

Toby sourit sans mot dire.

— C'est la kermesse de la paroisse. Les Bramley nous permettaient de nous servir de l'enclos à chevaux comme parking. Aurez-vous l'amabilité de nous autoriser à continuer comme avant ?

— Un enclos à chevaux ? gloussa Joanna. Nous avons un enclos à chevaux ?

— A ma connaissance, on n'y a jamais gardé de chevaux depuis que je suis ici, répondis-je. J'imagine que l'appellation remonte à une période antérieure aux Bramley. C'est le champ situé derrière l'église.

Toby hocha la tête.

— A quelle date a lieu la kermesse ?

— Le dernier samedi d'août.

— Je ne vois aucune raison de vous refuser ça. Ce sera avec plaisir. N'est-ce pas, Jo ?

Sa sœur ne répondit pas.

Peu après, je me levai pour m'en aller. Toby me reconduisit jusqu'au massif d'arbustes. Arrivé là, je me retournai dans l'intention de saluer Joanna de la main. Toujours assise dans la chaise longue, elle me fixait du regard, l'air sérieuse. Elle ne me fit aucun signe de la main et je m'abstins également de lui en faire un.

Après quelques pas dans l'allée, je m'aperçus que j'avais oublié mon panama près de ma chaise longue. Je retraversai le massif d'arbustes. Toby parlait d'une voix basse et agréable :

— Tu ne dois pas te laisser aller, Jo. Il faut qu'on se fasse apprécier par les gens du cru.

Elle répondit quelque chose d'inaudible.

— Tu feras ce que je dis, répliqua-t-il. On n'est plus à Chelsea maintenant, putain de merde !

J'aurais pu téléphoner à Audrey pour lui annoncer la bonne nouvelle à propos de l'enclos à chevaux, mais jugeai préférable d'aller la voir. Je n'en avais que pour vingt minutes.

La porte de Tudor Cottage était ouverte. Le vestibule carré se trouvait à un peu plus d'un mètre en sous-sol. L'endroit était frais, même en cette chaude journée d'août. Une odeur d'humidité flottait derrière le parfum des fleurs séchées disposées dans une coupe sur la table en chêne. Le rez-de-chaussée du cottage était presque entièrement consacré à l'accueil du public. La longue pièce située sur la gauche du vestibule était le salon de thé proprement dit. La cuisine, à l'arrière de la maison, donnait sur le jardin clos de murs où, dans les beaux jours, on sortait tables et chaises. Une petite pièce lambrissée, qu'Audrey utilisait comme bureau, se trouvait sur la droite.

Je jetai un coup d'œil dans le salon de thé. A la table près de la fenêtre, deux femmes accompagnées de trois bambins bavardaient avec des voix aiguës. A en juger par les sacs qui les entouraient, elles avaient fait leurs achats à la supérette Malik. Charlene Potter, assise près de la caisse, astiquait mollement toute une série de médaillons de martingale suspendus autour de la cheminée et aux poutres du plafond. C'était une grosse fille boutonneuse, aux cheveux blondasses et drus, la bouche pleine de plombages. Elle leva les yeux à mon entrée et sourit. Elle avait un des sourires les plus chaleureux que Ton puisse imaginer, de ceux qui vous donnent l'impression que leur propriétaire est vraiment content de vous voir. Les deux femmes et les trois enfants cessèrent de parler et me regardèrent.

— Si vous voulez voir M^{lle} Oliphant, dit Charlene, elle est dans le bureau.

— Merci. Comment va ton père ? Nouveau sourire.

— Il a trouvé du travail. Aux carrières de gravier. C'est un homme neuf.

— Transmets-lui mes salutations, ainsi qu'à ta mère. Doris, la mère de Charlene, était une pratiquante assidue. C'était une des raisons pour lesquelles Audrey lui avait donné ce travail, une autre étant que Doris s'occupait de lady Youlgreave. La famille habitait un des

logements sociaux, et Audrey avait fortement mis en doute les capacités de Charlene. Mais la piété de sa mère, son lien avec lady Youlgreave et l'absence d'autre candidate avaient fait pencher la balance en sa faveur.

Je frappai à la porte du bureau et Audrey m'invita à entrer. Elle était assise à un bureau à cylindre et tournait les pages d'un cahier d'exercices rouge. Elle rougit en me voyant. Elle referma nerveusement le cahier, ôta ses lunettes et poussa sa chaise en arrière.

— David... Quelle bonne surprise ! Je vais demander à Charlene d'apporter du café...

— Pas pour moi, merci. Je viens d'en prendre un chez les Clifford.

— Comment sont-ils ?

— Très aimables. Et ils nous laissent la disposition de l'enclos.

Audrey voulut en savoir davantage. Je lui dis ce que je savais. J'estimais qu'elle apprécierait Toby en dépit de son allure louche, mais j'étais moins sûr de sa réaction face à Joanna.

— C'est un nom très respectable, fit-elle remarquer quand j'eus fini.

Je me demandai si Audrey n'était pas en train d'imaginer quelque origine aristocratique pour les nouveaux occupants de Roth Park.

— Roth Park redevenue une demeure particulière, poursuivit-elle. J'ai peine à le croire. Cela peut vraiment changer le village, lui donner une atmosphère différente.

Les deux femmes et leurs enfants s'en allaient et on entendait leurs voix dans le vestibule. Audrey grimaça.

— Il va y avoir des miettes partout. La dernière fois que ces deux-là sont venues, j'ai trouvé de la confiture étalée sur l'une des chaises. (Elle prit une expression rêveuse.) Ce serait si agréable d'avoir des clientes comme il faut !

— Vous vous sentez mieux, maintenant ? Elle posa la main sur son front.

— Une légère migraine. J'ai l'impression que cette chaleur ne me réussit pas. Et puis, il y a eu ces voyous la nuit dernière...

— Des voyous ?

— Toute une bande. Dans l'abribus. Je les voyais très distinctement depuis la fenêtre de mon salon. Ils passaient leur temps à fumer et à boire. Il y avait aussi une fille, avec eux. J'ai fermé les fenêtres, mais je les entendais toujours. Et... (elle baissa la voix, les joues encore plus roses) je n'aime pas parler de ça. J'ai... j'ai vu une flaque qui s'élargissait par terre. Un liquide noir à la lumière du réverbère. (Elle

rougit encore davantage.)

J'ai compris soudain que l'un d'eux devait être en train d'uriner...

— Peut-être avaient-ils renversé une de leurs boissons ?

— Oh non. Il arrive que l'abribus sente aussi mauvais que des vespasiennes. Quoi qu'il en soit, j'ai appelé la police et, franchement, ils n'ont pas fait grand-chose. Ils m'ont répondu qu'ils allaient envoyer quelqu'un, mais s'ils l'ont fait, je ne l'ai pas vu. Je désespère parfois de cet endroit. Je me demande ce qu'est en train de devenir le village.

Je restai encore quelques minutes avec Audrey et essayai de l'apaiser. A un certain moment, il me sembla que son haleine sentait l'alcool, ce qui ne manqua pas de me surprendre. Je savais qu'elle buvait parfois un sherry avant le déjeuner, mais il n'était pas encore midi. Je tentai de la distraire de ses pensées en l'amenant à parler de la fête paroissiale. James Vintner avait proposé de préparer un barbecue. Audrey était instinctivement hostile à toute innovation, mais James l'avait persuadée d'en accepter le principe. Quand je la quittai, elle était dans de meilleures dispositions d'esprit.

Charlene m'arrêta au passage dans le vestibule.

— Vous trouvez qu'elle est en forme ? me demanda-t-elle.

— Pourquoi cette question ?

Charlene me précéda dehors et dit, à voix basse :

— Elle semble un peu tourneboulée. Les jeunes qui traînaient sur la place la nuit dernière l'ont contrariée. Et lord Peter n'était pas ici au petit déjeuner ; ça la tracasse toujours.

— Il ne faut pas se faire de souci pour lui. Les chats retombent toujours sur leurs pattes.

— Je ne m'inquiète pas pour le chat, dit Charlene. Je m'inquiète pour M^{lle} Oliphant.

Ma fille Rosemary, arriva en fin d'après-midi. Depuis le début des vacances, elle était dans la famille d'une camarade de classe, sur l'île de Wight.

Vanessa n'était pas encore rentrée, mais Michael était revenu de chez les Vintner, et je l'amenai avec moi à la gare à la rencontre de Rosemary. Brian et lui semblaient s'être plu dans la compagnie l'un de l'autre et avaient convenu d'aller au cinéma le lendemain après-midi. J'espérais vaguement que Michael et Rosemary s'amuseraient ensemble. J'aurais dû me rendre compte qu'une fille de dix-sept ans et un garçon de onze n'ont pas grand-chose en commun. Cette fille et ce garçon-là, en particulier.

Sur le chemin de retour de la gare, la conversation resta languissante. Rosemary était assise à côté de moi sur la banquette avant ; superbe, le visage grave, elle répondait à mes questions par des monosyllabes. Ce n'était pas de la grossièreté ; elle s'était seulement repliée sur elle-même. Je le savais, car j'avais tendance à faire la même chose quand j'étais stressé. Je croyais en connaître la raison : les résultats du bac n'allaient pas tarder à arriver.

Michael était assis à l'arrière. Je jetais de temps en temps un coup d'œil vers lui dans le rétroviseur. Il ne cessait de regarder par la portière.

Rosemary ouvrit son sac, en sortit un petit miroir et se regarda. Plongée en elle-même, elle avait oublié jusqu'à mon existence. Nouveau coup d'œil dans le rétroviseur : Michael était aussi absorbé dans la contemplation du paysage que Rosemary dans celle de son visage. Pour eux, je n'étais guère qu'une sorte de machine qui conduisait la voiture. Ils auraient pu aussi bien être seuls au monde.

Nous arrivâmes à Roth et je me garai dans l'allée du presbytère. La voiture de Vanessa n'était pas là – elle avait promis de quitter son travail plus tôt en l'honneur du retour de Rosemary, mais il était peu probable qu'elle arrive avant six heures et demie. Rosemary disparut dans la maison et, quelques instants plus tard, j'entendis se refermer la porte de la salle de bains. Michael m'aida à porter ses bagages à l'intérieur. Comme il ne semblait pas savoir quoi faire, je lui suggérai de mettre de l'eau à chauffer.

Je ressortis fermer la voiture. Je sursautai en voyant une silhouette familière me faire signe de l'autre côté de la rue. Audrey traversa la chaussée comme une flèche et s'engagea dans l'allée du presbytère.

— Je les tiens, annonça-t-elle. Je les tiens pour de bon !

— Qui cela ?

— Ces petits voyous. Il fallait bien que quelqu'un tire la sonnette d'alarme. Si on les laissait faire, ils tueraient père et mère !

J'eus la vision improbable de l'un de ces jeunes, déchaîné, courant en tous sens en brandissant une hache.

— Mais qu'ont-ils fait ?

— Ce qu'ils font toujours. (Audrey était maintenant d'un rouge foncé tirant sur le violet.) Ils ne valent pas mieux que des bêtes. Quand le Queen's Head a fermé, à l'heure du déjeuner, ils sont venus en bande dans l'abribus. Je savais ce qu'ils mijotaient. Quels cochons !

— Audrey, pourquoi n'entrez-vous pas vous asseoir un moment ? Nous allions justement faire du thé.

— Je ne vous dirai pas ce que j'ai trouvé là ce matin. C'est trop horrible. Des bêtes !

Je me demandai de quoi elle parlait. Un préservatif ? Des excréments ?

— Figurez-vous qu'ils étaient encore là cet après-midi et il s'est trouvé qu'une voiture de police passait dans l'allée. Ah ah, ai-je pensé, je vais vous régler votre compte. Je suis donc sortie en vitesse et je me suis fait accompagner par les deux policiers jusqu'à l'abribus. Si vous aviez vu la tête de ces hooligans ! Ils étaient cinq. Vous ne le croirez pas, deux étaient des filles ! J'ai dit à la police que je voulais qu'ils soient poursuivis en justice et punis comme ils le méritent !

— Mais enfin, que faisaient-ils ? Audrey agita la main.

— Ils fumaient, ils buvaient. On voyait très bien où tout cela allait mener. Les gens de cette sorte ne s'intéressent qu'à une chose. (Le visage d'Audrey changea comme si une éponge invisible l'avait lavé de sa colère et de son agitation.) Ça alors, Rosemary ! Quel plaisir de te voir ! J'ignorais que tu rentrais aujourd'hui.

Quand j'allai fermer l'église, ce soir-là, une surprise m'attendait. Il n'était pas tard – un peu plus de sept heures. J'avais laissé Vanessa préparer le dîner, Michael l'aidait en épluchant des pommes de terre. Rosemary était dans son bain et ça menaçait de s'éterniser.

J'entrai dans le cimetière par la porte du jardin. Le ciel était gris et les longues herbes entre les tombes ondulaient sous la brise. Je

contournai l'extrémité est de L'édifice pour gagner la porte sud. Avant de la fermer à clé, j'entrai pour m'assurer que l'église était vide.

J'avais été bien inspiré. Quelqu'un se trouvait dans le chœur.

— Bonsoir, dis-je après m'être raclé la gorge.

La personne se retourna et je reconnus Joanna Clifford. Je traversai l'église pour la rejoindre. Elle avait les bras croisés sur la poitrine comme si elle avait froid. Elle regardait par terre.

— Ça n'est pas gênant que je sois là ? marmonna-t-elle.

— Bien sûr que non, répondis-je. C'est votre église.

— Il faut que j'y aille. Toby va se demander où je suis passée.

Je me souvins que Toby m'avait confié que Joanna avait été souffrante. Je l'accompagnai jusqu'à la porte. Lorsque je l'avais rencontrée, le matin, elle m'avait donné l'impression d'être renfrognée. Maintenant, elle me semblait plus timide que maussade. Je lui ouvris la porte et la suivis sous le porche.

— Où habitiez-vous avant ? demandai-je.

— Nous avions un appartement tout près de King's Road. Joanna me regarda fermer la porte.) C'est si calme ici...

Je me tournai face à elle et remarquai ses yeux pour la première fois. J'étais tout près d'elle, sous la voûte entre le porche et la cour de l'église. Ses yeux me rappelèrent un instant de l'eau de mer stagnante, dans un trou de rocher sous le soleil. Ils n'étaient pas grands mais leur couleur était inhabituelle : un brun-vert tacheté. Leur éclat était accentué par de petites pupilles et par un bord noir qui séparait l'iris du blanc. Elle était plus petite que Vanessa, le sommet de sa tête dépassant à peine mes épaules.

— Il faut que je rentre, dit-elle.

— Vous devez avoir beaucoup à faire.

— Que voulez-vous dire ? demanda-t-elle en levant les yeux vers moi, l'air surprise.

— Emménager dans une nouvelle maison, c'est toujours beaucoup de travail.

— Ah, ça... Oui. Bon, au revoir.

Elle s'éloigna à la hâte vers la petite porte ménagée dans le mur ouest du cimetière, qui menait directement à l'intérieur de Roth Park. Je la regardai partir. Quelle enfant étrange, pensai-je – si ce n'est que ce n'était plus une enfant : elle avait sans doute nettement plus de vingt ans.

Je rentrai lentement à la maison. Toute la soirée, le souvenir de Joanna Clifford me trotta dans la tête.

A la suggestion de Vanessa, nous avons essayé de donner un air de fête au premier repas de Rosemary à la maison : nous mangeâmes un bon poulet arrosé d'un bordeaux blanc. Michael eut droit à un demi-verre et se détendit suffisamment pour nous raconter une interminable blague qui mettait en scène un Anglais, un Ecossais et un Irlandais.

Puis, au cours du repas, Vanessa dit :

— Vous ne devinerez jamais qui m'a téléphoné aujourd'hui.

Michael et moi la regardâmes, dans l'expectative.

— La femme de ménage de lady Youlgreave. M^{me} Potter... c'est ça ? Elle m'a appelée au bureau ce matin. Lady Youlgreave désire que j'aille la voir.

— Pourquoi ? demandai-je.

— Pour parler de Francis Youlgreave. Apparemment, elle voudrait faire cataloguer ses papiers de famille. Et elle veut savoir si je parlais sérieusement quand je lui ai dit que je souhaitais publier une biographie de son grand-oncle Francis.

— Et ?

— Ça m'intéresse, bien sûr. Dans la mesure où il y a des éléments nouveaux. Ce carnet de notes qu'elle nous a montré avait l'air prometteur. Si je trouvais le temps, je l'écrirais volontiers moi-même, cette biographie.

— Qui la lirait ? dit Rosemary. La plupart des gens n'ont jamais entendu parler de lui. (Elle jeta un regard de défi autour de la table.) Ce serait très différent si c'était un vrai poète.

— J'ai entendu parler de lui, fit Michael. Nous le regardâmes tous et il rougit.

— Qu'as-tu entendu dire ? s'enquit Vanessa.

— Qu'il était fou. Dans un sermon, il a dit qu'il faudrait des femmes prêtres. Et il avait l'habitude de découper des animaux en morceaux.

— Tu es bien renseigné, fit remarquer Vanessa. Comment sais-tu ça ?

— C'est Papa qui me l'a dit. Il y avait un article dans les journaux sur les femmes prêtres des méthodistes et Papa a dit que l'Eglise anglicane n'allait pas tarder à en avoir à son tour. Maman a ri et elle a dit que c'est exactement ce que voulait Francis Youlgreave. Alors j'ai demandé qui était Francis Youlgreave.

— Il découpait des animaux en morceaux ? répéta Rosemary. Je ne

savais pas. Il faisait ça ici ?

— Surtout à Rosington, dis-je brusquement. C'était un grand malade. Il avait des fantasmes. Cette histoire de femmes prêtres en était un. Et tout ce cirque autour de sacrifices d'animaux un autre.

— Les précédents ne manquent pas, fit remarquer Vanessa. Et dans l'Ancien Testament, notamment.

— Pourquoi ? demanda Michael. A quoi servaient ces sacrifices ?

— A l'époque, les gens croyaient que les dieux les appréciaient... Comme des cadeaux qu'on leur faisait. (Je ne tenais pas à m'étendre sur le sujet.) L'idée était que si les dieux aimaient vos cadeaux, ils se montraient gentils avec vous.

— Ou méchants avec vos ennemis, ajouta Rosemary. Ce qui revient à peu près au même.

— Mais c'était l'Ancien Testament, dit Michael. Francis Youlgreave ne vivait pas il y a très longtemps.

— C'était un malade mental, déclarai-je. Il était...

— Fou, coupa Rosemary. Ou peut-être génial. « Les grands esprits sont certes de proches alliés de la folie », ajouta-t-elle d'un air suffisant. Dryden, Absalom et Achitophel.

Il y eut un silence stupéfait. C'est alors que le téléphone sonna.

— Oh non... dit Vanessa. On ne peut donc pas te laisser tranquille, ne serait-ce qu'un soir...

Je repoussai ma chaise et allai dans le bureau. Je décrochai le téléphone.

C'était Audrey Oliphant. Elle butait sur les mots comme si on l'avait secouée en tous sens. Lord Peter n'était toujours pas rentré et quelqu'un avait jeté une pierre à travers la fenêtre de son bureau, à Tudor Cottage.

Une carte postale de Peter et June Hudson arriva le lendemain. Ils visitaient des ruines en Crète, mangeaient des olives et se baignaient tous les jours. *Rosington semble bien loin*, écrivait Peter. *Rendez-vous le 9 septembre*. C'était la date à laquelle je devais faire la connaissance de mon nouveau directeur spirituel, un moine anglican qui vivait à Ascot. (« Impitoyable, m'avait dit Peter au téléphone. Tout à fait ce qu'il vous faut. »)

Vanessa avait pris ses dispositions pour voir lady Youlgreave dans la matinée. Je lui demandai si ça la gênait que je l'accompagne.

— Pourquoi voulez-vous la voir ?

— Je n'ai pas de raison particulière. J'aime faire un saut là-bas de temps en temps et j'ai pensé qu'il serait agréable d'y aller ensemble.

Vanessa ne dit rien. J'entrevis soudain les ténèbres que recouvrait l'harmonie fondée sur l'amitié qui régnait entre nous. Peut-être Peter avait-il eu raison : j'avais profité de sa vulnérabilité. Le besoin et l'amour sont si curieusement et inextricablement mêlés...

Lorsque nous arrivâmes au vieux manoir, une fourgonnette de Harrods était stationnée devant l'entrée. Lady Youlgreave n'effectuait jamais ses achats à la supérette Malik. Chaque semaine, elle se faisait livrer par Harrods tout ce qu'il lui fallait, depuis le papier hygiénique jusqu'au sherry. Si Doris n'était pas là, le livreur prenait la clé cachée près de la porte de derrière.

La porte de devant était ouverte. Beauty et Beast aboyèrent après nous, mais avec moins de conviction que d'habitude, peut-être parce que le livreur de Harrods les avait déjà épuisés. Avant que j'aie eu le temps de sonner, Doris, la mère de Charlene, entra dans le hall avec le conducteur de la fourgonnette. C'était un petit bout de femme replète au visage doux, engoncée dans un tablier en Nylon bleu pâle brillant. Elle venait deux fois par jour au manoir, le matin et le soir, pour tenter de s'occuper d'une vieille femme entêtée qui aurait dû être dans une maison de retraite et d'une demeure délabrée aussi vaste qu'un petit hôtel.

— Salut, pasteur. Madame Byfield. On ne vous attendait pas tous les deux.

— Cela ne dérange pas ? demandai-je.

— Oh non. Plus on est de fous, plus on rit. Vous n'avez pas besoin de moi pour vous montrer le chemin ? Je suis débordée, ce matin. Ce serait super si vous l'occupiez pendant un moment.

Les chiens n'aboyaient plus. Beast agita même la queue à notre passage. Vanessa et moi longeâmes le couloir jusqu'à la salle à manger. Lady Youlgreave était dans son fauteuil habituel, la tête penchée sur une vieille lettre. Elle avait considérablement vieilli depuis la dernière fois.

— Ah, David, fit-elle comme si nous nous étions croisés quelques minutes plus tôt. Qui est cette personne ?

— Vanessa Byfield, répondit Vanessa. Vous vous souvenez ? Vous avez demandé à Doris de me téléphoner à mon bureau hier, afin que nous parlions de Francis Youlgreave.

— Un imbécile, commenta lady Youlgreave en tirant doucement sur le plaid qu'elle avait sur les genoux. Il croyait faire se lever les morts. Il croyait leur parler et qu'eux lui parlaient.

— A qui parlait-il ? demandai-je. Elle ne sembla pas m'avoir entendu.

— Parfois, ils lui demandaient d'écrire des poèmes, comme le faisaient les anges. L'un d'eux lui fit prononcer ce sermon sur les femmes prêtres. Puis ils le chassèrent de son travail – pas les morts, bien sûr, les vivants... bien qu'ils soient tous morts, maintenant. Lui aussi. Il est revenu ici pour mourir.

— Ici, répéta Vanessa. Dans cette maison ? Lady Youlgreave secoua la tête.

— Non. A Roth Park. Il avait la chambre en haut de la tour.

— Comment est-il mort ?

— Il a sauté par la fenêtre. Alors qu'il ne savait pas voler. (La main de la vieille femme s'agita faiblement en direction du coffret en métal noir près de son fauteuil.) Il y a là-dedans quelque chose sur le sujet. La dernière page de son journal. Un ange était venu le visiter et allait l'emmener avec lui là-haut, jusqu'à Dieu. (Sa bouche se tordit en un rictus.) Pour ainsi dire, c'est exactement ce qui s'est passé.

— Sauf qu'il est descendu au lieu de monter, fit remarquer Vanessa.

Lady Youlgreave la regarda fixement. Elle comprit alors le trait et gloussa. J'approchai les chaises que nous avions utilisées la dernière fois. Vanessa et moi prîmes place. Le flacon de médicament était toujours sur la cheminée. Dehors, deux merles picoraient quelque chose sur la mangeoire. La porte d'entrée claqua et les merles

s'envolèrent. Les pas du livreur crissèrent dans le gravier.

Quelques instants plus tard, la fourgonnette de Harrods reprenait la route. Vanessa se pencha vers lady Youlgreave.

— Souhaitez-vous toujours que j'examine ces papiers ? demanda-t-elle.

La vieille dame acquiesça.

— Si vous le voulez, je peux les cataloguer et vous serez alors à même de décider de ce que vous voulez en faire. S'il y a assez de matière pour une biographie, je suis certaine que nous trouverons quelqu'un pour les mettre en forme.

Lady Youlgreave poussa un grognement.

— Mon beau-père n'aurait pas aimé cela du tout. Un livre sur l'oncle Francis ! s'exclama-t-elle en jetant un coup d'œil au portrait du sergent accroché au-dessus de la cheminée. Il était si respectueux des conventions... Ça ne l'aurait pas gêné que Francis ait été évêque. Mais un poète fou, ce n'était pas la même chose.

— Vous voulez donc que j'aille de l'avant ? La vieille dame fixa la mangeoire.

— Si vous voulez. Vanessa s'humecta les lèvres.

— Autant battre le fer tant qu'il est chaud. Je suis certaine que ça ne dérangera pas David d'amener la voiture, dit-elle en me regardant. Nous pourrions ainsi emporter le coffret tout de suite...

— Oh non, fit lady Youlgreave en se pelotonnant au fond de son fauteuil, comme pour tenter de se replier sur elle-même. Les papiers doivent rester ici. Tout doit rester ici. Il peut arriver que j'aie envie de les regarder. Vous devrez les lire ici. Dans cette pièce. Que je puisse vous voir.

Il y eut un silence. Dehors, les merles étaient revenus à la mangeoire ; l'un des deux picorait tandis que l'autre laissait échapper un trille.

— Vous êtes sûre que cela ne vous dérangera pas ? dis-je. Vous pourriez peut-être laisser Vanessa emporter un ou deux documents à la fois. Je suis certain qu'elle en prendra le plus grand soin et vous tiendra ponctuellement au courant de ce qu'elle y trouvera.

— Naturellement, confirma Vanessa, souriante, en se laissant aller contre le dossier de sa chaise, mais les mains serrées sur ses genoux. Ce serait en effet la meilleure façon de procéder, ne croyez-vous pas ?

Le visage de ma femme exprimait un vif désir, une expression presque sexuelle par son intensité.

— Si vous voulez les lire, vous devrez le faire ici.

Le visage ratatiné se figea en un masque à peine humain. Rien ne bougeait dans la pièce mal aérée, étouffante, où flottait l'odeur du passé. C'était comme si nous retenions notre souffle tous les trois. Même les merles se taisaient.

— Je suis fatiguée maintenant, David. Je veux que vous me donniez mon remède. Il est sur la cheminée, avec la cuillère.

Lady Youlgreave accepta de laisser Vanessa commencer à examiner les papiers le samedi matin et Vanessa dut s'en contenter. Nous partîmes peu après, Vanessa pour aller à son bureau, moi pour reprendre mon travail.

— Je suppose qu'elle a envie d'avoir de la compagnie, dit Vanessa sur le chemin du retour. Mais ça ne va pas me faciliter la tâche.

Dans l'après-midi, lord Peter réapparut : sur le rebord de la fenêtre du salon du presbytère. Je n'y étais pas, à ce moment-là. Mais Rosemary était à la maison et elle téléphona à Audrey pour lui annoncer la bonne nouvelle. Audrey arriva tout de suite avec le panier du chat. Lord Peter, qui avait été attiré dans le salon à l'aide d'une soucoupe de lait, protesta violemment quand Audrey le mit dans le panier et lui laissa deux griffures sur l'avant-bras.

Audrey me les montra. La preuve de l'intrépidité de lord Peter et de l'empressement d'Audrey à endurer des tourments, si nécessaire, pour le bien-être de son chat.

L'incident eut une conséquence inattendue. Audrey manifesta une reconnaissance débordante à Rosemary. A l'entendre, cette dernière avait épargné à lord Peter un terrible sort en donnant beaucoup d'elle-même. Elle invita Rosemary à venir prendre le thé le lendemain après-midi, soi-disant pour voir comment lord Peter s'était remis de cette rude épreuve. A ma grande surprise, Rosemary accepta. Elle paraissait prendre plaisir à l'expérience. Quelques jours plus tard, elle retourna à Tudor Cottage pour le café.

J'étais content. Rosemary considérait autrefois Audrey comme une plaie. Maintenant, une sorte d'amitié semblait se nouer entre elles deux. Selon Vanessa, elles se tenaient compagnie. Elle pensait que Rosemary prenait de l'indépendance affectivement par rapport à moi, ce qui dans l'ensemble était bon signe. Vanessa se piquait de psychologie.

Peu à peu, notre vie à tous les quatre au presbytère prit une allure routinière. Vanessa allait à son bureau tous les jours mais trouvait le temps de faire les courses et le dîner. Rosemary et moi préparions un petit quelque chose pour le déjeuner, des sandwiches ou de la soupe.

Rosemary restait des heures d'affilée dans sa chambre, où elle travaillait ou écoutait une musique qui m'écorchait les oreilles. Après l'été, elle devait retourner en classe pour le trimestre préparatoire à l'examen d'entrée à Oxford. Le soir, nous parlions parfois de ses lectures et je lui donnais un coup de main en latin. J'appréciais beaucoup ces entretiens – sur le plan intellectuel, nous fonctionnions de façon remarquablement similaire.

— J'aimerais bien que vous puissiez m'aider à me préparer pour Oxford, me dit-elle un jour alors que nous étions tous les deux au salon. Je suis sûre que je m'en tirerais beaucoup mieux qu'au lycée.

— J'aimerais bien, moi aussi.

— Je voudrais... commença-t-elle.

La porte s'ouvrit alors, Michael et Vanessa entrèrent.

— Il a fait quelque chose ici, annonça Michael. Je le regardai, déconcerté.

— Qui cela ?

— Francis Youlgreave.

— Je viens de raconter ça à Michael, expliqua Vanessa. Lady Youlgreave m'a montré une lettre.

— C'était un chat. (Comme beaucoup de gamins, Michael se délectait de ce qui était grand-guignolesque.) Il l'a coupé en morceaux. Mais on ne l'a pas mis en prison pour ça. Sans doute parce que c'était seulement un animal, ça n'avait pas grande importance.

— La famille a étouffé l'affaire, précisa Vanessa. C'était juste avant sa mort. Ça s'est passé dans un champ appelé Carter's Meadow. J'imagine que c'est maintenant couvert de maisons.

— Carter's Meadow ? (Rosemary se leva et entreprit de rassembler ses livres.) Non, l'endroit existe toujours. C'est un champ, de l'autre côté de Roth Park.

— Nous venions voir si vous vouliez faire une partie de cartes, dit Vanessa.

Rosemary leva les sourcils.

— Une partie de cartes ? Je n'ai pas vraiment de temps pour ce genre de choses.

Elle monta dans sa chambre. Vanessa, Michael et moi commençâmes à jouer.

Plus tard, dans notre lit, je chuchotai à Vanessa :

— Je ne sais pas si c'était une bonne idée d'avoir parlé du chat à

Michael...

— Les garçons adorent ce genre d'histoires. (Elle me regarda.) Apparemment, il est très content de son séjour.

— Grâce à Brian Vintner. Un ami de son âge, ça change tout.

— Et il est beaucoup plus détendu avec nous qu'au début.

— Mais pas avec Rosemary. Et elle n'est pas très gentille avec lui. Tu ne crois pas que je devrais lui en toucher un mot ?

— Non.

— Pourquoi cela ?

— Rosemary traverse une période très difficile. Il me semble que tu ne t'en rends pas compte. Pendant des années, elle t'a eu pour elle toute seule et voilà que je viens t'enlever à elle. En plus, elle s'inquiète pour ses examens. Pour couronner le tout, nous avons Michael à la maison. Il saute aux yeux que tu as de l'affection pour lui et que lui en a pour toi. Il est traité comme le petit chouchou de la famille et nous n'avons même pas le temps de gêner Rosemary.

— Ça n'a aucun sens...

— Ce n'est pas une question de logique, coupa Vanessa. Il s'agit de rapports humains. Tu t'imagines que tout le monde se comporte de manière rationnelle.

— Ça te gêne ?

— Qu'est-ce qui me gêne ? Que tu t'attendes à ce que les autres soient rationnels ?

— Qu'il y ait tout ce monde dans la maison. Le manque d'intimité...

Vanessa me fixa. Assise dans le lit, ses cheveux auburn tombant sur les épaules de sa chemise de nuit en coton, elle était très attirante.

— Moi ? dit-elle enfin. Pour le moment, j'essaie seulement de maintenir la paix et de survivre.

J'aurais voulu qu'elle m'explique ces mots, mais elle n'en fit rien. Elle déclara qu'elle était fatiguée et éteignit sa lampe de chevet.

Durant cette période, j'évitai Audrey autant que possible. Je n'avais pas voulu participer aux préparatifs de la kermesse. Par ailleurs, me disais-je, j'étais si occupé qu'il me fallait gérer mon temps soigneusement.

A mon grand soulagement, sa querelle avec les adolescents des logements sociaux s'était éteinte. La descente sur l'abribus n'avait eu aucune suite judiciaire, la police avait laissé les jeunes en liberté sous

caution. La vitre cassée d'Audrey avait été remplacée et, chaque fois qu'on évoquait l'incident, elle prenait des airs de martyre.

Ce n'était que le calme avant la tempête – ou plutôt, la série de tempêtes – qui était sur le point d'éclater. L'accalmie dura jusqu'au jeudi 13 août, le jour de la réception donnée par Vanessa.

Elle avait estimé poli de souhaiter la bienvenue aux Cliford à Roth et de leur rendre l'hospitalité dont ils avaient fait preuve avec moi la semaine précédente. C'était aussi une façon de les remercier pour le prêt de l'enclos. Nous invitâmes Audrey ainsi que plusieurs autres paroissiens, dont les Vintner, afin de pouvoir discuter avec eux des questions pratiques liées à la kermesse. James et Mary s'occuperaient de l'organisation et Brian tiendrait compagnie à Michael.

Quant à Rosemary, elle ne souhaitait inviter personne. Je la revois enroulant une mèche de cheveux blonds autour de son doigt et disant : « Je n'ai pas d'amis à Roth. »

Vanessa avait une autre raison de faire la connaissance des Cliford.

— J'aimerais bien aller visiter leur maison, m'expliqua-t-elle au moment de se coucher, le mercredi soir. On en parle beaucoup dans les papiers des Youlgreave. Ainsi que de la propriété. Je voudrais en particulier voir la chambre de Francis dans la tour.

— N'est-ce pas un peu morbide ?

— Pas du tout.

— Mais que veux-tu faire dans cette chambre ? Chercher des éraflures sur le rebord de la fenêtre ?

Elle me regarda, prête à me rembarrer.

— Ecoute, plus j'avance dans ma lecture de ces papiers, plus j'ai envie d'écrire cette biographie. Francis est vraiment intéressant. Il était issu de l'establishment et vivait pourtant en marge de la société. Il faisait tout ce que les gens de son époque n'étaient pas censés faire. Même son histoire de femmes prêtres a des accents modernes. Peut-être Rosemary a-t-elle raison – peut-être n'était-il pas aussi fou qu'on le pensait.

— L'ordination des femmes n'est pas saine sur le plan théologique. Elle ne l'était pas alors et ne l'est toujours pas, quoi qu'en pensent les méthodistes.

Elle éluda ma remarque d'un haussement d'épaules.

— Si seulement cette vieille dame me laissait emporter les papiers et les examiner comme il faut...

— Quand est prévue ta prochaine visite ?

— Demain après-midi. J'ai pris mon après-midi à cause de la réception. Si tu pouvais te charger d'une partie des courses, j'aurais une heure ou deux après le déjeuner pour m'occuper des papiers. (Elle prit un stylo et un bloc-notes sur la table de nuit.) Je vais te faire une liste de ce qu'il nous faut...

La petite réception de Vanessa du 13 août : le jour où nous avons franchi le point de non-retour, même si nous n'en avons pas eu conscience sur le moment.

16

La journée du jeudi commença mal.

Après le petit déjeuner, Rosemary alla dans le bureau pour téléphoner au lycée. C'était le jour des résultats. Elle n'en finissait pas et je traversai le vestibule pour écouter à la porte du bureau. Il n'y avait rien à entendre, si ce n'est le tic-tac de l'horloge et le bruit de la circulation. Je frappai et ouvris la porte.

Rosemary était assise à mon bureau, les yeux fixés sur la bibliothèque contre le mur d'en face. Elle tourna le regard vers moi une fraction de seconde avant de revenir à la bibliothèque. Elle était toute pâle.

— Tu te sens bien ? demandai-je. Elle hocha la tête.

— Tu as réussi à avoir le lycée ? Autre hochement de tête.

— On a donné les résultats ? Elle s'humecta les lèvres.

— Oui.

— Et ?

Elle ne dit rien. Je mis mon bras autour de ses épaules. Elle se dégagea.

— Qu'est-ce que tu as eu ?

— « Bien » en latin et en histoire. « Très bien » en anglais.

— Magnifique, dis-je en l'embrassant sur le front. Je suis fier de toi. Elle m'écarta et se leva.

— C'est sûrement une erreur. J'aurais dû avoir trois « très bien ».

— Ce n'est pas grave. Tes résultats sont excellents. Tu...

— Je voulais trois « très bien », rétorqua-t-elle. Je les méritais.

— Mais, Rosie...

— Ne m'appellez pas comme ça !

Elle sortit précipitamment de la pièce. La porte de la maison claqua.

Rosemary revint avant midi. Elle semblait s'être accommodée de ses résultats. Je lui remis un chèque en guise de récompense et

Vanessa lui en donna un autre quand elle arriva à l'heure du déjeuner.

— J'aimerais bien que vous n'en parliez pas, à moins qu'on ne vous pose la question, dit-elle pendant le repas. Je ne veux pas qu'on en fasse toute une histoire.

Après le déjeuner, nous nous séparâmes. Vanessa se rendit au vieux manoir, Rosemary monta dans sa chambre, Michael partit à la bibliothèque et je pris la voiture pour aller faire les courses à Staines.

Dans le magasin de vins et spiritueux, je tombai sur Victor Thurston ; je ne l'avais pas vu depuis près d'un an, le soir où nous avions dîné chez les Trask et où j'avais fait la connaissance de Vanessa. Ils avaient une forte propension, sa femme et lui, à siéger dans des comités et on parlait souvent de lui dans le journal local. J'arrivai avec deux bouteilles de sherry, une de gin et une de limonade au comptoir, où il était en train de commander trois caisses de Moët & Chandon. Il se retourna et me vit. Il avait un visage élastique, les traits toujours en mouvement.

— Salut, dit-il. Nous nous sommes déjà rencontrés, n'est-ce pas ?

Il leva les sourcils d'un air combatif, comme si j'avais soutenu le contraire.

— Oui, c'était...

— Je me souviens. Chez Ronnie et Cynthia Trask, l'année dernière.

— C'est ça. En septembre.

— Comment ça va, Vanessa et vous ? (Si je n'avais pas porté un col d'ecclésiastique, je crois qu'il m'aurait poussé du coude.) Elle s'est adaptée à la vie au presbytère, j'imagine. Ha ha.

Je souris aimablement. J'essayai sans y parvenir de me rappeler le prénom de sa femme. Pendant un moment, nous eûmes une conversation laborieuse à propos des Trask.

Puis Thurston dit :

— Vous habitez Roth, n'est-ce pas ? J'ai cru comprendre qu'il y avait du changement dans l'air.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai bavardé avec un type qui songeait à acheter une maison là-bas. Tout cela entre nous, bien sûr. C'était tout juste il y a quelques semaines. Un jeune gars.

— Toby Clifford ?

— C'est ça. Un peu trop chevelu à mon goût, mais il avait l'air assez sympa.

— Sa sœur et lui se sont installés à Roth Park... la grande maison derrière l'église.

— J'imagine donc que vous avez entendu parler de ses projets. Ça pourrait entraîner quelques changements.

J'acquiesçai.

— La réalisation de projets de ce genre exige évidemment pas mal d'argent. Il y a loin de la coupe aux lèvres, hein ? Et puis il y a le service de l'urbanisme. En fait, le gaillard me sondait, de façon officieuse. Au premier abord, je n'y ai vu aucune objection. Mais le responsable de l'urbanisme pourrait voir les choses autrement et l'on ne sait jamais de quel côté vont pencher les autres membres du service.

Aucun de nous deux n'entendait prolonger la conversation – nous n'avions pas grand-chose à nous dire. En rentrant à la maison au volant de ma voiture, je me demandai cependant ce que signifiaient ses remarques à propos de Roth Park. Toby m'avait laissé entendre que Joanna et lui avaient l'intention de faire de la demeure leur domicile. Il n'avait évoqué aucun aménagement ultérieur de la propriété. Mais, d'après ce qu'avait dit Thurston, Toby en avait étudié la possibilité avant même leur installation. Peut-être prévoyait-il seulement l'avenir. Thurston avait affirmé clairement que Toby n'avait pas déposé de demande officielle de permis de construire ou de lotir.

A mon retour au presbytère, Michael passait l'aspirateur dans le salon. Vanessa, qui avait écourté ses recherches au vieux manoir, préparait des amuse-gueules à la cuisine. Elle me plaqua une bise sur la joue.

— Mary Vintner a téléphoné, annonça-t-elle. Ils se sont décommandés. James doit remplacer son associé ce soir et elle a attrapé un rhume épouvantable.

— Ça résout le problème du manque de chaises.

— Tu peux vérifier s'il y a de la glace dans le réfrigérateur ? Et on va peut-être devoir aller chercher encore du Schweppes chez Malik.

— Comment va lady Youlgreave ?

— Elle perd encore un peu plus la boule que d'habitude. Je me demande combien de temps elle va durer. Elle n'a pas d'enfants, n'est-ce pas ?

— Non, répondis-je en remplissant le bac à glaçons.

— Qui va hériter des papiers à sa mort ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— C'est ennuyeux. Tu sais, j'ai trouvé une lettre d'Oscar Wilde aujourd'hui. Tout ça est très frustrant. J'étais sur le point d'éplucher un autre paquet de lettres quand lady Youlgreave s'est inquiétée à propos de la mangeoire.

— La mangeoire ?

— Celle qu'on voit de sa fenêtre. Un couple de corbeaux qui s'y étaient posés faisaient fuir les petits oiseaux. Elle a sorti des jumelles de théâtre pour essayer de découvrir ce qui les intéressait. Elle a voulu que j'aille voir. Mais quand je suis sortie, il ne restait pas grand-chose. Ça ressemblait à un bout d'os ou à quelque chose de ce genre. Tout frais – il y avait encore du sang dessus.

— Sur la mangeoire ? C'est bizarre. Vanessa secoua la tête.

— J'imagine que l'un des oiseaux l'a apporté. Ou peut-être Doris. L'ennui, c'est que pendant que j'étais dehors, lady Youlgreave en a eu assez. Ma présence la fatigue beaucoup, la pauvre vieille. Tout ce qu'elle veut, c'est son remède, un peu de calme et ne pas souffrir. (Elle me regarda, son couteau suspendu au-dessus d'un morceau de cheddar.) C'est vraiment terrible de vieillir.

Je remis le bac à glaçons dans le freezer et refermai la porte.

— Où est Rosemary ?

— Elle est allée voir Audrey.

— Dieu sait de quoi elles peuvent bien parler ! Le téléphone sonna de nouveau.

— Il m'arrive d'avoir envie de couper le fil, dit Vanessa. Les gens ne comprennent donc pas qu'on a besoin de temps en temps de cinq minutes de tranquillité ?

C'était le secrétaire du conseil de l'église paroissiale. Sa femme était terrassée par la grippe et ils ne viendraient donc pas à la réception. Je retournai à la cuisine le dire à Vanessa.

— Bon, dit-elle. Après tout, ce n'est pas plus mal qu'on soit moins nombreux. Ça nous permettra de mieux connaître les Clifford.

— Audrey sera là.

— Ça, je n'en doute pas. Elle sera à la porte à six heures et demie pile.

En l'occurrence, Vanessa se trompait. Rosemary revint à l'heure du thé et annonça que lord Peter avait de nouveau disparu. Audrey était très inquiète et s'était mise à sa recherche dans le quartier. Elle avait demandé à Rosemary de nous avertir qu'elle serait peut-être en retard et de l'excuser.

Ni Vanessa ni moi n'étions disposés à prendre cette dernière disparition très au sérieux. Vanessa marmonna qu'elle comprenait très bien que le chat veuille échapper de temps en temps à la compagnie de sa maîtresse.

A sept heures moins le quart, la Jaguar E qui transportait nos seuls invités restants se gara devant la porte du presbytère. J'entendis Vanessa retenir sa respiration quand Toby descendit de voiture. Il portait un pantalon à pattes d'éléphant très collant et une chemise blanche sans col. Joanna s'extirpa avec peine du siège du passager, découvrant presque entièrement ses jambes nues. Elle portait une courte robe verte chiffonnée, apparemment en soie. Nous sortîmes à leur rencontre.

— Si je n'avais pas été au courant, dit Toby à Vanessa quand ils se serrèrent la main, j'aurais juré que Rosemary et vous étiez sœurs.

La pointe des oreilles de Vanessa rosit, comme chaque fois qu'on lui faisait un compliment. Puis vint le tour de Rosemary. Je l'entendis lui demander à quelle université elle allait. Nous rentrâmes dans la maison. Michael attendait dans le vestibule, hésitant. Je le présentai aux Clifford. Les yeux de Michael étaient invinciblement attirés par la Jag E garée dans l'allée.

— Tu peux monter dedans, si tu veux, dit Toby en suivant son regard. Elle n'est pas fermée.

— Vraiment ? Merci.

— Tu devrais essayer le fauteuil du conducteur. Il est fantastiquement bien dessiné.

J'aurais aimé que Michael me regarde comme il regardait Toby. Il fila à la voiture et nous entrâmes dans le salon, où je servis à boire. Toby bavardait avec Vanessa et Rosemary. Joanna s'installa dans un fauteuil et demanda un gin tonic. Quand je le lui apportai, elle se pencha en avant et le col de sa robe bâilla. Je remarquai malgré moi qu'elle ne portait pas de soutien-gorge.

— Merci, dit-elle en levant les yeux vers moi.

Son visage attira mon attention. Elle avait les traits tirés, un air soucieux, et le blanc de ses yeux était injecté de sang.

— Vous vous sentez bien ? murmurai-je, assez bas pour que les autres n'entendent pas.

— Ça va, répondit-elle tout aussi doucement. Ici, ça va bien.

Nos regards se croisèrent. J'étais sur le point de dire quelque chose quand Toby apparut à côté de sa sœur.

— Tu as tes cigarettes, Jo ? demanda-t-il. J'ai dû laisser les miennes

à la maison.

Elle fouilla dans son sac, un patchwork de cuirs colorés fermé par un cordon, et en sortit un paquet de Rothmans.

— Je suis tombé sur Thurston cet après-midi, dis-je à Toby.

Il plissa les yeux un instant comme s'il avait été brusquement ébloui.

— Ah oui. Un type sympa. Je ne l'ai rencontré qu'une fois. Je suis allé le voir juste avant de signer la promesse de vente de Roth Park. L'agent immobilier pensait que c'était utile.

— Il semblait croire que vous aviez des projets de construction sur la propriété.

Toby se comporta exactement comme il fallait : détendu, souriant, la franchise personnifiée.

— A long terme, évidemment, tout est possible. Il s'agissait seulement de savoir ce qu'il est permis de faire sur le terrain. Comme je l'ai dit, l'agent immobilier m'a pratiquement forcé à aller le voir.

— Si vous construisiez sur Roth Park, que feriez-vous ?

— J'envisagerais de le transformer en hôtel. Il y a un grand nombre de chambres et ce n'est pas mal placé. Heathrow n'est qu'à quelques kilomètres. Il va bientôt y avoir deux autoroutes toutes proches. Et, bien sûr, Londres n'est pas loin.

— L'endroit pourrait plaire aux Américains, suggéra Vanessa. Ça alimenterait leurs fantasmes sur l'aristocratie anglaise. Vous pourriez leur vendre de la culture.

— Francis Youlgreave ?

Elle lui adressa un sourire, qu'il lui rendit ; j'avais l'impression d'assister à un match de tennis.

— Vous vous êtes manifestement renseigné, dit-elle.

— J'ai acheté un exemplaire de *L'Histoire de Roth* chez M. Malik.

— Pour en revenir à Francis Youlgreave, je suis en train d'effectuer des recherches sur sa vie. Ça vous ennuerait que je vienne visiter la maison, un de ces jours ? Je ne l'ai jamais vue.

— Quand vous voudrez, dit Toby en écartant les mains. En fait, Jo et moi pensions organiser une petite pendoise de crémaillère après la fête paroissiale. Vous croyez que c'est une bonne idée ? Vous pourriez en profiter pour faire le tour du propriétaire. Nous devrions être plus ou moins installés, à ce moment-là. Pour l'instant, c'est encore la pagaille.

La conversation tourna autour de la kermesse et de la pendaison de crémaillère. Le temps passait rapidement et j'étais conscient de boire plus que de coutume.

A huit heures moins le quart, Toby jeta un coup d'œil à sa montre.

— Il est déjà si tard ? s'étonna-t-il. Nous ferions bien d'y aller.

— Michael est encore dans votre voiture, fit remarquer Vanessa en regardant par la fenêtre. Il est assis au volant, l'air très sérieux. J'ai l'impression qu'il s'amuse beaucoup.

— Tu pourrais l'emmener faire un tour, Toby, suggéra soudain Joanna. Je rentrerai à pied à la maison. C'est pas vraiment loin.

Toby la regarda, puis Vanessa et moi.

— Bien volontiers, dit-il. Si ça ne chamboule pas vos projets pour la soirée.

— Je suis certaine que ça fera grand plaisir à Michael, dit Vanessa. Mais vous avez le temps ?

— Oh, ce ne sera pas long. Une vingtaine de minutes. C'est parti !

Nous étions tous dans le vestibule maintenant. J'ouvris la porte. Et aperçus Audrey, qui marchait très vite sur le gravier. Elle avait le visage rose et brillant ; elle ne portait pas de chapeau et ses cheveux pendaient sur son oreille gauche.

— Bonsoir, lançai-je. Lord Peter est revenu ? Elle secoua la tête.

— Je l'ai cherché partout. J'ai trouvé ça.

Elle exhiba une mince bande de cuir vert à laquelle était attaché un petit médaillon de cuivre.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Vanessa.

— Le collier de lord Peter, répondit-elle d'une voix haletante. Il était dans l'abribus. J'ai téléphoné à la police mais... ils n'ont pas été très coopératifs.

Ensuite, la soirée partit rapidement à vau-l'eau. Vanessa et Rosemary conduisirent Audrey au salon. Rosemary lui tint compagnie tandis que Vanessa préparait du thé. Pendant ce temps-là, Toby emmenait Michael faire un tour en Jaguar, comme convenu ; c'était le mieux pour tout le monde.

— Tu te débrouilleras ? demanda Toby à Joanna avant de partir.

— Bien sûr. Ce n'est jamais qu'à quelques centaines de mètres.

— Vous passerez par la porte du jardin et le cimetière, ce sera plus court, dis-je. Je vous montrerai.

Les raisons de cette proposition étaient confuses. Pour être franc

j'étais content de pouvoir laisser Audrey à Vanessa et Rosemary. Et puis la politesse la plus élémentaire exigeait que j'indique le chemin à Joanna. Je la précédai dans la petite allée qui longeait la maison et menait au jardin à l'arrière. Nous traversâmes en silence la pelouse jusqu'à la porte ménagée dans le mur du cimetière. Je la lui ouvris.

— Suivez le sentier autour de l'église, dépassez la porte sud, vous arriverez à celle qui donne sur l'enclos. Celle par laquelle vous êtes venue l'autre jour.

Joanna s'arrêta sur le pas de la porte et leva le regard vers moi. Je plongeai mes yeux dans les siens, d'un vert profond et changeant. Je les trouvai magnifiques ; en même temps, une autre partie de moi-même se félicitait du caractère purement esthétique de cette appréciation.

— Puis-je vous parler ? dit-elle soudain.

— Bien sûr, répondis-je, m'attendant un peu à cette question. Je suis là pour ça.

Elle eut un petit rire inattendu.

— Comme ces femmes qui tiennent la rubrique du courrier du cœur ?

— Un peu, dis-je en lui souriant.

— Vous m'accompagnez un petit bout de chemin ? Je la suivis dans le cimetière et refermai la porte derrière nous.

— Ça fait un drôle d'effet ici, dit-elle. Le bruit de la ville me manque. Là où on habitait, il y avait toujours du monde autour de nous, le jour comme la nuit. Mais ici, en dehors de la route nationale et des avions, la plupart du temps, c'est vraiment mort.

Nous dépassâmes l'extrémité est de l'église et la volée de marches qui descendaient à la cave sous le chœur.

— Ce n'est pas la ville et ce n'est pas la campagne non plus, continua-t-elle. Ça a quelque chose d'irréel.

— C'est l'inconvénient des banlieues, dis-je. On a l'impression d'être au milieu de nulle part. Mais on finit par s'y habituer.

Elle me regarda et pour la première fois je la vis sourire. Elle s'arrêta brusquement. Nous étions à côté du porche sud. Tout était tranquille, comme si le cimetière s'était échappé de la banlieue pour revenir à la campagne de jadis. Je me souvins distinctement d'avoir entendu une abeille dans le rosier qui poussait à l'angle sud-ouest, entre le porche et l'église.

— Vous croyez aux fantômes ? me demanda-t-elle en me jetant un

coup d'œil avant de regarder au-delà.

Là, elle écarquilla les yeux. Son expression changea complètement, comme si un masque était tombé sur son visage. Elle m'empoigna le bras.

— Qu'est-ce qu'il y a ? dis-je.

— Regardez. Là... sous le porche. Derrière la porte, fit-elle, articulant avec peine.

Je fis un pas sous la voûte du porche. Devant moi se dressait la lourde porte en grosses planches de chêne blanchies par le temps qui ouvrait sur la nef de l'église. Le tableau d'affichage que nous utilisions pour communiquer les nouvelles de la paroisse était fixé sur la gauche.

Quelqu'un lui avait trouvé une nouvelle fonction : plaquée contre lui pendait une masse de fourrure noire déchiquetée. Je sentis mon estomac se retourner. Il y avait des zones blanches et rouges au milieu du noir.

Joanna était là et je me retournai. Elle fixait toujours cette horrible chose accrochée sous le porche. Je mis le bras sur son épaule et pressai sa tête contre ma poitrine. Elle tremblait. Je la serrai davantage. Elle essayait de me dire quelque chose.

— Comment ? Elle leva la tête.

— Comment peut-on faire une chose pareille ? dit-elle avant de se blottir de nouveau contre ma poitrine.

Je baissai la tête pour sentir ses cheveux. Doux Jésus, j'avais un début d'érection. Ça faisait trop longtemps que Vanessa et moi n'avions pas fait l'amour.

La question de Joanna resta sans réponse, terrible de par ses implications. Qu'est-ce qui avait pu conduire quelqu'un à abattre lord Peter et à exposer son cadavre à la porte de mon église ?

Il me sembla que le plus jeune des policiers, un certain Franklyn, regardait Vanessa avec un intérêt qui n'était pas que professionnel. C'était un gars mince, au teint cireux, aux sourcils épais, qui paraissait avoir tout juste quitté l'école. Vanessa était probablement consciente d'être lorgnée car elle se tourna légèrement sur sa chaise en croisant les jambes.

— Bon, reprenons, dit le sergent Clough d'un ton las. Nous étions dans le living, au milieu des restes de notre petite réception. Les deux policiers étaient arrivés en voiture, trois quarts d'heure après que Vanessa eut composé le 999. Le crâne bosselé et bronzé du sergent Clough me faisait penser à une pomme de terre non lavée. Il posait les questions pendant que Franklyn prenait des notes. Audrey était assise face à Clough, dans le grand fauteuil près de la cheminée ; courbée sur son deuxième verre de cognac, elle faisait penser à une enfant effrayée. Elle était blanche comme un linge, ses cheveux tout de travers ; elle avait décliné la proposition de Vanessa d'aller se reposer à l'étage.

— C'est hier soir que vous avez vu votre chat pour la dernière fois ? poursuivit le sergent.

Le visage d'Audrey se décomposa.

— J'essaie de le garder à l'intérieur pendant la nuit, mais c'est très difficile, surtout en été, expliqua-t-elle.

Clough se racla la gorge.

— Vous n'avez pas à culpabiliser, mademoiselle. Bon, alors, quand exactement l'avez-vous vu pour la dernière fois ?

— Il a eu son dîner, un beau morceau de poisson, vers sept heures et demie. Je l'ai vu faire un somme sur sa chaise vers huit heures et demie. Ensuite, il a dû se faufiler dehors par la fenêtre de la cuisine au rez-de-chaussée. Vous pourriez demander à M. et M^{me} Malik, bien sûr, et voir si...

— Oui, mademoiselle Oliphant. Vous vous êtes aperçue de sa disparition ce matin, quand il n'est pas revenu pour le petit déjeuner ?

— Au début, je ne me suis pas inquiétée, pas outre mesure en tout

cas. Il lui arrivait souvent de faire des escapades. C'était un chat très aventureux. Cela me causait beaucoup de souci, à cause de la route. Il y a toujours une circulation intense, des voitures, des camions, même la nuit. J'ai commencé à me mettre vraiment à sa recherche vers cinq heures. J'ai parcouru tout le village en l'appelant. J'étais sur le point de venir au presbytère – M. et M^{me} Byfield m'avaient invitée –, quand j'ai eu une idée. L'abribus.

Elle lança un regard triomphant au sergent, qui la fixa à son tour.

— J'aurais dû y penser tout de suite, poursuivit-elle. Vous ne voyez donc pas ? C'est évident. Ils m'en ont voulu d'avoir appelé la police, l'autre semaine.

— Qui cela ?

— Les vandales. Ils m'ont même cassé un carreau avec une pierre. J'ai appelé la gendarmerie pour vous le signaler. Vous vous souvenez ?

— Je crois que c'est un de mes collègues qui s'est occupé de l'affaire, répondit Clough. Vous avez donc jeté un coup d'œil à l'abribus, parce que les gamins se retrouvent là et que vous les soupçonniez d'avoir enlevé votre chat pour se venger. C'est bien ça ?

— Il n'y avait personne sous l'abribus, dit Audrey, ignorant la question. Ils devaient être tous en train de se remplir de bière au pub. Et par terre, sous le banc, j'ai trouvé ça. (Avec un geste théâtral, elle montra le fin collier de cuir vert posé sur la table basse devant le canapé.) Une preuve formelle, sergent.

Franklyn griffonna rapidement quelques mots dans son carnet et jeta un coup d'œil vers Vanessa. Clough se grattait le genou gauche.

— Comment ont-ils pu faire ça ? s'exclama Audrey. Lord Peter n'a jamais fait de mal à personne !

Clough cligna.

— Qui ça, mademoiselle ?

— Mon chat, fit-elle sèchement, les joues empourprées. Ça me rend malade.

Vanessa se pencha vers elle et posa la main sur le bras de son fauteuil.

— Il s'est peut-être fait écraser et quelqu'un l'aura ramassé...

— L'autopsie nous le dira, dit Audrey. J'espère, en effet, que ça s'est passé comme ça. Il aura moins souffert. Et cela l'aura moins traumatisé – il faisait toujours confiance aux gens, vous savez. (Elle fixa Clough.) Quand allez-vous procéder à l'autopsie ?

— Euh... en général, nous ne pratiquons jamais d'autopsie sur les

animaux, mademoiselle Oliphant. Voilà ce qu'on va faire : je vais vous le rapporter et vous l'enterreriez comme il faut, dans votre jardin...

— Mais je veux savoir comment il est mort !

Le sergent se gratta doucement le genou, comme si ça le démangeait.

— Il me semble que vous devriez demander à un vétérinaire de l'examiner, dans ce cas.

— Mais il s'agit de preuves, sergent ! Il peut être important pour votre enquête de savoir comment lord Peter est mort...

— Si vous tenez à l'autopsie, mademoiselle, je crois que la meilleure solution est de faire appel à un vétérinaire. (Il jeta un coup d'œil par la fenêtre.) Bon, s'il faut qu'on le décroche, je propose que nous y allions tout de suite. Ça risque d'effrayer des gens. (Il se leva et s'étira.) Monsieur Byfield, auriez-vous par hasard un carton ou quelque chose comme ça que nous pourrions utiliser ?

J'allai à la cuisine. Assise à la table, Rosemary mangeait un yogourt à la fraise, apparemment plongée dans la lecture de *La Nausée*, de Sartre, en français. Elle leva la tête à mon entrée.

— Comment ça se passe ? demanda-t-elle.

— Audrey est encore dans tous ses états. Ça se comprend. Ils ont besoin d'une boîte en carton pour y mettre le chat.

— Il y en a dans le garage, dit Rosemary en se levant.

Elle traversa la remise et ouvrit la porte de communication du garage. Tandis qu'elle y farfouillait, Vanessa entra dans la cuisine.

— Je vais faire chauffer de l'eau. Une bonne tasse de thé nous fera du bien à tous.

— Tu as quelque chose pour envelopper le corps ? lui demandai-je.

— Quoi ?

— Quelque chose qui servirait de linceul. Vanessa cligna des yeux.

— Il y a une vieille taie d'oreiller sous l'évier. Je voulais la couper pour en faire des chiffons. (Elle emplit la bouilloire et la brancha.) Tu as dit ça comme si lord Peter allait avoir droit à des funérailles nationales. Un chapitre du livre de messe prévoit ce cas ? « Cérémonie pour l'inhumation des animaux de compagnie assassinés » ?

Je passai mon bras autour d'elle. Elle se pencha contre moi, pour se redresser aussitôt quand Rosemary revint avec un carton qui avait contenu des boîtes de cacao.

— Le cercueil, annonça celle-ci.

Je trouvai la taie d'oreiller sous l'évier et l'emportai avec le carton dans le salon. Audrey et les deux policiers ne semblaient pas avoir bougé depuis mon départ.

Clough se leva à la hâte.

— Très bien. Nous allons régler ça. Frankie, vous pouvez porter le carton ?

Franklyn se leva péniblement et me prit le carton et la taie des mains.

Clough se tourna vers Audrey.

— A votre place, je rentrerais chez moi. Peut-être M^{me} Byfield pourra-t-elle vous raccompagner...

— Je ne peux pas rentrer chez moi tant que lord Peter...

— Je crains que vous ne puissiez rien faire pour l'instant. Le mieux est de retourner chez vous, boire une bonne tasse de thé, vous mettre au lit et prendre une bonne nuit de sommeil. Vous avez des somnifères ?

Audrey secoua la tête avec véhémence.

— Vous feriez peut-être bien d'appeler votre médecin. A moins que M^{me} Byfield ne s'en charge à votre place. Vous avez reçu un choc, vous savez.

— Je ne veux pas de docteur, rétorqua Audrey en lui lançant un regard mauvais avant de se rappeler les bonnes manières : Merci, ajouta-t-elle.

— Comme vous voudrez.

— Je veux qu'on attrape les coupables.

— Les coupables ? Vous pensez donc qu'ils sont plusieurs ?

— Ces voyous sont toujours en bande. Clough soupira.

— Nous ne savons pas si c'est eux.

— Qui d'autre cela pourrait-il être ?

Il haussa les épaules sans répondre. Un lourd silence tomba sur la pièce. Franklyn lança un regard nostalgique vers la porte de la cuisine. Vanessa revint au salon et demanda :

— Qui veut du thé ?

Franklyn et Clough refusèrent. Audrey déclara qu'elle prendrait bien un autre verre de cognac, mais on la persuada d'opter pour le thé. En sortant, Clough demanda s'il pouvait me dire un mot. Nous sortîmes dans l'allée, Franklyn alla prendre une torche électrique et des gants en caoutchouc dans sa voiture. Pendant que nous faisons le

tour jusqu'à la porte du cimetière, Clough fourra une pipe de bruyère entre ses lèvres et l'alluma avec la grande flamme de son briquet.

— Est-ce qu'il est déjà arrivé des choses de ce genre, monsieur ?

— Des chats mutilés ?

— Pas uniquement. De temps en temps, nous tombons sur quelqu'un qui a lu trop de romans de Dennis Wheatley...

— Du satanisme ? !

— Appelez ça comme vous voulez. De la sorcellerie. Des singeries. Des invocations au diable. D'ordinaire, c'est seulement un prétexte pour des parties de jambes en l'air dans des tenues bizarres. Parfois, ça devient plus méchant.

— Non. Pour autant que je sache, il n'y a jamais rien eu de pareil par ici.

— Vous en êtes sûr ?

— Tout à fait. Je l'aurais remarqué.

— Vous avez bien regardé le chat ?

— Non. (Je n'avais pas voulu le faire.) J'ai vu qu'il a été éventré.

— Pas seulement. On lui a coupé la tête.

— Quoi ?

— Faites-le-moi savoir, si vous la trouvez, d'accord ? (Clough alluma son briquet et une langue de feu lécha le fourneau de sa pipe.) Est-ce que vous fermez l'église ?

— Seulement la nuit.

— Il serait peut-être sage de le faire aussi le jour. Il y a des malades qui traînent, en ce moment.

— Il y en a toujours eu.

— A votre place, j'en ferais pas une affaire personnelle, poursuivit-il. N'importe quelle vieille église aurait probablement convenu. (Il se tapota la tête.) Un cinglé de plus, hein ? Oh... à propos, qui était la jeune personne avec laquelle vous étiez quand vous avez trouvé le chat ?

— Joanna Clifford. Vous avez besoin de lui parler ? Elle habite à côté.

— Où ?

— Son frère et elle viennent d'emménager à Roth Park. Vous voyez où c'est ? La grosse demeure derrière l'église. Ils avaient pris un verre avec nous et je lui montrais le raccourci par le cimetière pour rentrer

chez elle.

— Son frère ? Ne serait-ce pas Toby Clifford ?

— C'est ça. Vous le connaissez ? Clough s'arrêta pour rallumer sa pipe.

— Quelqu'un m'a dit qu'il y avait de nouveaux propriétaires à Roth Park.

Il continua jusqu'à l'entrée sud de l'église. Le jour tombait rapidement. Les briques du porche rougeoyaient faiblement dans le crépuscule.

— Décrochez-le, Frankie, dit Clough. Je tiendrai la torche.

— Bien, chef.

— Finissons-en, mon petit. (Il ajouta à mon adresse, en chuchotant :) Le privilège du grade, hein ?

Franklyn tendit la torche à Clough et enfila des gants. Le faisceau lumineux parcourut le sol du porche et remonta vers le tableau d'affichage, à gauche de la porte. Lord Peter ne nous avait pas attendus. Clough souffla un nuage de fumée dans l'air du soir.

— Nous ne sommes partis qu'une demi-heure, dit Franklyn d'un ton chagrin, comme si l'absence de lord Peter était une insulte personnelle.

Clough éclaira de nouveau le sol et poussa un sifflement de soulagement. Il y avait un petit tas de fourrure noire dans un coin, en partie caché par le porte-parapluies en fonte.

— J'ai cru un moment qu'on l'avait perdu, dit-il. C'aurait été une sacrée surprise.

— L'affaire de la disparition du minet, suggéra Franklyn en s'avançant avec le carton et la taie d'oreiller.

— Comment a-t-il pu tomber ? demandai-je. Clough entra sous le porche. Le faisceau de la lampe zigzagua à travers le tableau d'affichage, puis redescendit vers le chat. Franklyn se pencha et souleva la queue. Un bout de ficelle y était encore attaché.

— C'est pas compliqué, dit Clough en faisant remonter le faisceau lumineux jusqu'au crochet auquel était suspendu le tableau. Une extrémité de la ficelle était attachée au crochet, l'autre au chat. Les nœuds ne sont manifestement pas leur fort.

— Ce n'est sans doute pas un boy scout, fit remarquer Franklyn.

— Vous allez le photographe ? Ou au moins l'examiner ? demandai-je.

— Nous avons vu tout ce que nous avions besoin de voir, monsieur, répondit Clough. Il y a des limites à ce que nous pouvons faire dans des affaires comme celles-là. C'est une question de moyens.

Je haussai les épaules, ayant compris au ton de sa voix que je l'avais irrité. Nous regardâmes Franklyn fourrer le corps de l'animal dans la taie d'oreiller et laisser tomber linceul et cadavre dans la boîte en carton. Il en referma les rabats avec un grand geste.

— Vous feriez bien de venir jeter un coup d'œil ici demain matin, monsieur, me dit-il. Il se pourrait qu'il y ait du sang ou autre chose. Vous aurez sûrement un peu de nettoyage à faire.

Ils s'en allèrent peu après. Vanessa et moi raccompagnâmes Audrey jusqu'à Tudor Cottage. Le cognac et le choc faisaient leur effet : nous dûmes la soutenir, un de chaque côté. Elle ne voulut pas se laisser mettre au lit par Vanessa mais accepta de prendre un de mes somnifères.

— Qu'avez-vous fait de lord Peter ? me demanda-t-elle.

— Il est dans le garage.

— Je l'enterrerai dans le jardin. Après l'autopsie.

— Je ne suis pas certain que la police...

— Je paierai pour que ce soit fait. Ils verront que j'ai raison. Pourquoi les policiers sont-ils si stupides ? (Elle porta la main à sa tempe.) J'ai mal à la tête...

Vanessa et moi retournâmes au presbytère. Des rires et de la musique s'échappaient par les portes ouvertes du Queen's Head, et le flot de la circulation automobile ne tarissait pas sur la grand-route.

— Tu crois qu'elle est sérieuse quand elle parle d'autopsie ? demanda Vanessa.

— Audrey est toujours sérieuse.

Il y avait de la lumière dans la chambre d'amis. Michael ne dormait pas encore. Nous trouvâmes Rosemary au salon, toujours plongée dans *La Nausée*.

— Comment va-t-elle ?

— Audrey ? demanda Vanessa. Encore sous le choc. Ça se conçoit.

— C'est horrible. (Rosemary me regarda.) Je ne comprends pas qu'on fasse une chose pareille.

— Aucun de nous ne le comprend, dis-je en lui touchant l'épaule.

Pendant que Vanessa préparait du thé, je montai voir Michael. Il était assis sur son lit, en pyjama à rayures bleues et blanches, les

cheveux bien brossés, en train de lire un livre. Il leva les yeux vers moi mais ne dit rien. Je lui trouvai l'air inquiet.

— Que lis-tu ? demandai-je.

Il leva le livre, une édition de poche, dans la collection « thrillers » vert et blanc de Penguin.

— *Les Aventures de Sherlock Holmes*. Il était dans la bibliothèque.

— Tu dois te barber ici, dis-je. Michael me sourit et secoua la tête.

— J'ai peur que tu ne te soies ennuyé, ce soir. Est-ce que tu as mangé quelque chose, au moins ?

— Tante Vanessa m'a fait un sandwich.

— Bon. Cette histoire de chat... elle ne doit pas t'attrister.

— Elle n'est pas attristante, objecta Michael. Elle est intéressante.

Vanessa et moi n'eûmes pas la possibilité de parler en tête à tête avant de nous mettre au lit.

— Alors, qu'en penses-tu ? chuchota Vanessa. Est-ce une attaque personnelle ?

— La police semble plutôt croire à un déséquilibré. N'importe quelle église aurait fait l'affaire. Saint Mary Magdelene est la première qui lui est tombée sous la main.

— Et n'importe quel chat ? Il est parfaitement possible qu'Audrey ait raison. Elle a vraiment mis en rogne ces gamins des logements sociaux...

— J'espère que tu te trompes.

Elle poussa un grognement d'exaspération.

— Tu dois au moins envisager la possibilité que je ne me trompe pas. Et il y a deux autres choses auxquelles tu dois penser. La première est Francis Youlgreave.

— Ce qu'il a fait n'est certainement pas connu de tout le monde, dis-je en arrachant une plume de l'édredon.

— Tu serais surpris. C'est le genre de choses dont les gens se souviennent à propos de quelqu'un quand ils ont oublié tout le reste. Après tout, toi-même tu t'en souviens.

— Cela ne restreint pas beaucoup le champ de recherche, fis-je remarquer. Et je ne crois pas que cela suffise pour établir un lien.

— Ce n'est pas tout. Tu te rappelles les corbeaux dont je t'ai parlé ? Ceux qui étaient venus picorer dans la mangeoire de lady Youlgreave.

Je la regardai.

— Non. Tu ne veux pas dire... ?

— Pourquoi pas ? La tête du chat a bien dû passer quelque part. Pourquoi quelqu'un ne l'aurait-il pas déposée sur la mangeoire ? Ce serait une façon de corroborer le lien avec Francis Youlgreave.

— Mais pourquoi faire ça ?

— Comment le saurais-je ? répondit Vanessa en prenant son livre. N'est-ce pas davantage ton domaine que le mien ?

Je jetai un coup d'œil vers elle pour tenter de voir si elle parlait sérieusement. Elle était parfois très pince-sans-rire. Elle mit ses lunettes et ouvrit le livre, son exemplaire des *Quatre Fins dernières*. J'avais l'impression de commencer à découvrir la vraie Vanessa. J'étais comme un de ces explorateurs du XIX^e siècle qui remontaient une rivière jusqu'au cœur d'un continent inconnu et entrevoyaient un vaste territoire non encore cartographie, plus mystérieux à chaque kilomètre.

— Je ne te suis pas, dis-je enfin. Quel est mon domaine ?

— Le mal, évidemment. Quoi d'autre ?

Le problème suivant se manifesta de manière inattendue. Je travaillais dans mon bureau, le lendemain après-midi, quand le téléphone sonna.

— David, c'est Ronald Trask. (Le ton était sec, à la limite de la grossièreté.) Qu'est-ce que c'est que cette histoire de satanisme à Saint Mary Magdelene dont me parle Cynthia ?

Il avait assené le terme « satanisme » comme un coup de trique. Je pris une profonde inspiration et tentai de me persuader que Ronald ne faisait que son devoir. On le savait, un archidiacre était l'œil de l'évêque. Les questions de ce genre étaient donc de son ressort.

— On ignore s'il s'agit de satanisme. Il n'est pas raisonnable de tirer des conclusions hâtives. C'est peut-être seulement une farce de gamins qui a dégénéré...

— Une farce ? Un chat décapité dans l'église de votre paroisse ?

— Il n'a pas été décapité dans l'église. On a seulement retrouvé son corps suspendu à un crochet sous le porche.

— Quoi qu'il en soit, là n'est pas la question.

— Quelle est-elle alors ?

— Cela peut conduire à un désastre en matière de relations publiques. (Ronald baissa la voix comme s'il craignait d'être entendu.) Pas uniquement pour l'église. Pour vous, personnellement.

Il y eut une pause. Vanessa était allée au bureau, ce matin-là. Elle avait dû rapporter les événements de la veille au soir à Cynthia, qui n'avait évidemment pas perdu de temps pour en faire part à son frère. La moutarde me monta au nez. Peut-être Ronald avait-il le droit de se mêler de cette affaire, mais pas d'une manière aussi insistante.

— Nous avons une petite chance d'étouffer ça dans l'œuf, poursuivait-il. Je crois que le mieux est d'appeler Victor Thurston...

— Je ne vois pas la nécessité de mêler Thurston à cette histoire. Ça n'a rien à voir avec lui. En tout cas, je préfère m'en occuper moi-même.

Ronald soupira, plus irrité que chagriné.

— Laissez-moi mettre les points sur les i. C'est exactement le genre d'histoires dont se délecte la presse à sensations. Primo, nous sommes en août, la période creuse. Les journalistes n'ont rien à se mettre sous la dent. Deuxio, tout ce qui fleurit le culte satanique fait vendre. C'est regrettable, mais c'est ainsi. Tertio, Cynthia me dit qu'il y a un élément couleur locale sous la forme de ce fichu poète, le prêtre qui donnait dans le satanisme Youlgreave, celui dont Vanessa est si entichée. Enfin, une fois que les journaux auront commencé à creuser, Dieu sait ce qu'ils risquent de trouver. Qu'est-ce que vous direz s'ils font le lien entre vous et l'affaire de Rosington ? Qu'est-ce que dira Vanessa ?

J'étais si surpris que j'en oubliai un instant de respirer. J'ignorais même que Ronald était au courant, à propos de Rosington. Je n'en avais jamais parlé. Je me rendis alors compte combien j'étais naïf. Bien sûr qu'il était au courant. Tout chrétien actif dans cette partie du diocèse s'imaginait sans doute tout connaître sur le sujet.

L'Eglise anglicane est un nid de pipelettes, et ce n'est pas là son aspect le plus plaisant.

— Ecoutez-moi, David. (Sa voix était maintenant plus douce, presque suppliante.) Vous allez avoir une armée de journalistes à votre porte et des cars entiers de badauds vont probablement venir camper devant l'église. Des incidents identiques risquent même de se reproduire...

Je ne dis rien. Il est vrai que les adorateurs du diable ont tendance à manquer d'imagination. De manière générale, le mal a quelque chose de banal ; l'imagination n'est pas une qualité qu'il nourrit et il est donc souvent marqué par la répétition. La vision de laisses de vase grises, de filets d'eau argentés et d'un ciel également gris me vint à l'esprit et j'entendis des bruits d'ailes loin au-dessus de moi. La main avec laquelle je tenais le combiné était glissante de sueur et les aisselles me picotaient. Les causes vicieuses entraînent des effets vicieux, devenant eux-mêmes la cause de maux nouveaux. Peut-on espérer mettre un terme à cet enchaînement pervers, ou bien les conséquences s'en font-elles sentir à travers les siècles ?

J'essayai de concentrer mon attention sur Ronald, un Ronald sensé et inoffensif. Je l'imaginai assis derrière son bureau ciré, entouré de livres poussiéreux ; pour faire bonne mesure, j'y ajoutai un vase en argent plein de roses blanches en boutons. Rien sur le bureau, en dehors du sous-main, d'un bloc-notes et peut-être d'un casier contenant les lettres auxquelles il fallait répondre. Et Ronald, costume et col d'ecclésiastique impeccables, l'image même de l'homme d'Eglise de rang supérieur en attente d'un évêché.

Cela ne suffit pas. Le battement d'ailes devenait de plus en plus

fort. J'avais la bouche sèche.

Le mur, pensai-je, le mur près de son bureau. Pas de bibliothèque. Un crucifix. Un simple crucifix en bois.

Pas de Christ dessus, mais de la paille fourrée derrière la barre transversale et laissée là après le dimanche des Rameaux. Je pensai si fort au crucifix que je visualisai la couleur du vernis et le grain du bois.

— David ? J'essaie de vous aider.

Ronald est sain d'esprit, me dis-je. Ronald est bon. Ce n'était pas facile à admettre. Il faisait de son mieux pour accomplir son devoir de chrétien, selon ses capacités. Je lui avais pris la femme qu'il voulait épouser. Il avait toutes les raisons d'éprouver de l'antipathie à mon égard, et même de me détester. Et pourtant, il se donnait du mal pour m'aider – ou peut-être aider Vanessa. Il se pouvait que je n'apprécie pas sa façon de s'arroger de l'autorité, mais cela était sans grande importance.

— Vous êtes toujours là, David ?

— Oui. Je réfléchissais. Pourquoi les journaux auraient-ils vent de tout cela, après tout ?

— Par le biais de la feuille de chou locale, bien sûr. Ils vont rester en contact régulier avec la police. Heureusement, Victor Thurston fait partie du conseil d'administration du groupe du *Courier*. Je vais lui en toucher un mot ce soir. (Ronald avait maintenant l'air guilleret, enchanté d'avoir les choses en main.) Il a également de bons contacts avec la police, par l'intermédiaire des Mason. Ne vous inquiétez pas. Nous allons faire de notre mieux pour que les choses se tassent.

Il y eut une autre pause dans la conversation. Il n'y avait qu'une seule chose à répondre, à cet instant, et je m'obligeai finalement à la dire :

— Merci.

Les moments de lucidité de lady Youlgreave étaient de plus en plus rares. Son corps était un champ de bataille où s'affrontaient la vieillesse, la souffrance, le délabrement physique, un cocktail de médicaments et une répugnance presque obstinée à mourir.

La morphine favorisait la dérive de son esprit. Il lui arrivait souvent de ne plus savoir quel était le jour de la semaine, parfois même le mois et, au moins une fois, le siècle. Le temps est une notion fuyante, un ensemble d'hypothèses qu'elle avait de plus en plus de mal à saisir.

C'était en fin de matinée ou en début d'après-midi qu'elle allait le

mieux. Le vendredi après-midi, je sortis du presbytère à cinq heures, peu après le coup de téléphone de Ronald Trask. J'étais agité, las de ma propre compagnie. Faire n'importe quoi valait mieux que ne rien faire. J'appelai Rosemary à l'étage, en vain. J'allai au jardin. Michael faisait des réussites dans l'herbe, à l'ombre d'un vieux pommier. *La Nausée* gisait sur une chaise longue. L'après-midi avait été ensoleillé, mais ça commençait à se couvrir et une humidité persistante annonçait la pluie.

— Je sors un moment, annonçai-je à Michael. Une demi-heure, tout au plus. Tu te débrouilleras tout seul ? Je suis certain que ça ne dérangerait pas les Vintner si tu...

— Non, non. Ça ira.

— Si on a besoin de moi, je serai au vieux manoir.

— D'accord.

— Rosemary est dans sa chambre ?

— Je crois qu'elle est partie se promener. Elle était ici il y a cinq minutes.

— Tante Vanessa devrait être de retour entre cinq heures et demie et six heures.

— D'accord.

Il me sourit et retourna à son jeu. Je longeai la route, passai le pont et entrai dans la cour du manoir. La mangeoire était légèrement en biais par rapport à la perpendiculaire qui passait par le centre de la pelouse mal entretenue. Je m'en approchai. L'aménagement était simple, manifestement bricolé : un petit plateau de bois cloué à un pieu. La surface du bois était craquelée et couverte d'une patine de poussière laissée par les intempéries et la circulation. Je ne trouvai aucune trace du sang et de l'os qu'avait vus Vanessa et qui avaient attiré les corbeaux.

Je me baissai et regardai l'herbe sous la table. Je me sentais ridicule, comme un écolier à la recherche d'indices, cendres de cigarette ou cheveux. Je renonçai, marchai jusqu'à la porte et sonnai. Les chiens aboyèrent. Doris vint ouvrir.

— Bonjour, pasteur.

— Lady Youlgreave est-elle en mesure de recevoir une visite ?

— Elle sera contente de vous voir. Elle vient de prendre un thé et ça la remonte toujours un peu. Ce qui veut dire qu'elle a envie de parler. Et je n'ai pas le temps de l'écouter.

Je la suivis dans la pénombre du hall. Attaché à la rampe de

l'escalier, Beauty ne se mit pas en peine de se lever et se contenta de battre le sol avec sa queue. Traînant sa tumeur, Beast se dandina vers moi et renifla mes chaussures.

— Il vous faudrait une aide supplémentaire, dis-je à Doris. Ou bien que lady Youlgreave accepte de partir dans une maison de retraite...

Doris secoua la tête.

— Elle n'aime pas avoir des inconnus chez elle. Et si vous lui parlez d'aller dans une maison de retraite, elle se met à pleurer.

— Ce n'est quand même pas chic pour vous.

— J'assume. Le docteur Vintner vient souvent et ça m'aide. Et puis, le week-end, il y a l'infirmière de l'agence Fishguard. Non qu'elle soit très utile, d'ailleurs...

— Malgré tout...

— Elle veut mourir chez elle, coupa Doris. Alors, pourquoi ne le pourrait-elle pas ?

Il n'y avait pas de réponse à cette question, ou plutôt aucune que Doris pût accepter. Je me demandai combien lady Youlgreave la payait.

— J'ai entendu dire que votre mari avait trouvé un emploi, dis-je, malheureusement incapable de me souvenir de son prénom.

— Il était temps. S'il y avait une médaille d'or olympique pour récompenser l'aptitude à rester vautré devant la télé, Ted aurait toutes ses chances.

Beast bava sur ma chaussure et leva vers moi un regard implorant. Que voulait-elle ? Que tout aille de nouveau bien ? Que Beauty, sa maîtresse et elle redeviennent jeunes ?

— Allez la voir, me dit Doris, estimant qu'il était temps de me congédier. Je vais aller refaire son lit. Vous connaissez le chemin... Sinon, je vais aussi me faire piéger.

Quand j'entrai, lady Youlgreave dodelinait de la tête au-dessus d'un livre. Elle leva les yeux en sursautant.

— David ? C'est vous ?

— Oui. Comment allez-vous aujourd'hui ?

— Comme d'habitude. Où est la bonne ? C'est l'heure de mon remède.

— Doris ne va pas tarder à venir.

Je n'étais pas certain qu'elle m'ait entendu. Elle referma le livre lentement, un mince volume relié de cuir vert, avec le titre en lettres

d'or sur le dos.

— Elle est en retard. Elle est toujours en retard. Si elle ne se dépêche pas, je la flanque à la porte.

Mieux valait ne pas relever.

— Doris est en train de faire votre lit.

— C'est bizarre.

— Pourquoi ?

— On fait les lits le matin. Tout le monde sait ça. Nous sommes le matin ?

— Non. Je regardai ma montre.) Il est cinq heures et quart. Vendredi après-midi. (Lady Youlgreave me fixait toujours, dans l'expectative, le sourcil froncé.) Vendredi 14 août, précisai-je, ajoutant aussitôt : Mille neuf cent soixante-dix.

— Ah. Où est votre femme ? Elle n'est pas venue aujourd'hui. Elle est venue ?

— Non. Vanessa est à son travail.

— Je n'aurais jamais cru que vous vous remarieriez. Pauvre vieille Oliphant. Je parie qu'elle a fait la grimace. (Lady Youlgreave s'interrompit et ses lèvres remuèrent comme si elle mâchait quelque chose. Un filet de salive dégouлина du coin de sa bouche, laissant une marque de son passage ainsi que l'aurait fait un escargot.) Il fut un temps où vous m'auriez bien plu, à moi aussi. Toutes ces histoires sont complètement stupides, vous ne trouvez pas ?

— Quelles histoires ?

— Les coucheries. Ce qu'il y a de bien quand on vieillit, c'est que le sexe ne vous travaille plus. (Elle me dévisagea avec ses petits yeux et détourna le regard.) Vous devriez empêcher Vanessa de perdre son temps avec Oncle Francis.

— Je ne le peux pas. Je ne suis pas son maître.

— Vous devez faire preuve d'autorité.

J'imaginai la réaction de Vanessa si je tentais une démarche aussi stupide.

— Qu'est-ce qui cloche avec Francis, après tout ? Je croyais que vous vouliez que Vanessa examine les papiers...

— Je ne m'étais pas encore rendu compte de ce qu'il était vraiment. Un esprit malsain, fit lady Youlgreave en tapotant le livre posé sur ses genoux. Et ça va de mal en pis. Savez-vous pourquoi il s'est mis à tuer des animaux ? Je ne répondis pas.

— Je crois que vous le savez. (Elle soupira.) C'est son dernier livre.

— *La Voix des anges* ?

— Plutôt celle des démons. Il y a un poème intitulé « Les enfants d'Héraclès ». Ecœurant. Il devait avoir un bien mauvais esprit pour inventer des choses pareilles.

J'avais envie de prendre le livre et de jeter un coup d'œil au poème, mais les doigts de lady Youlgreave s'étaient refermés sur la couverture.

— Ça vient d'un mythe grec, dis-je.

— Héraclès a donc bel et bien tué ses enfants ? Il les a vraiment coupés en morceaux ?

— Si je me souviens bien, Héra, l'épouse de Zeus, haïssait Héraclès et, une nuit, elle lui a jeté un sort. Dans son sommeil, il a donné de grands coups d'épée, rêvant qu'il abattait des ennemis imaginaires. Quand il s'est réveillé, il a constaté qu'il avait tué ses propres enfants.

— Et les avait coupés en morceaux. (Lady Youlgreave renifla, un son qui pouvait exprimer de la gaieté.) Il a fait cela, lui aussi.

— Francis ? (Je souris.) Mais pas avec des enfants.

— Qu'en savez-vous ? (Elle me fixa.) Il y a beaucoup de choses que vous ignorez.

Elle ouvrit le livre et parut se plonger dans la lecture d'un poème. J'attendis un moment. Vanessa m'avait averti que ses sautes d'humeur devenaient de plus en plus fréquentes et marquées. Je me raclai la gorge.

— Vanessa m'a parlé de votre mangeoire. Du morceau de viande ou de je ne sais quoi que picoraient les corbeaux. J'imagine mal que vous ayez pu bien le voir... avec vos jumelles de théâtre ?

Elle releva la tête et je compris tout de suite que je n'étais ni pardonné ni oublié.

— Je le répète, il y a beaucoup de choses que vous ignorez, David. Même sur votre propre famille.

— Que voulez-vous dire ?

— J'ai tout vu. Je ne suis pas aveugle. (Les iris de ses yeux étaient d'un brun couleur de boue, les pupilles presque invisibles.) C'était dans un sac en papier.

— Quoi donc ?

— La chose. Une petite tête ?

— Vous savez donc qui l'a déposée là ?

— Je vous l'ai dit. Je ne suis pas aveugle. (Elle renifla, les yeux

voilés de larmes.) Je ne comprends pas. Il est tard ? Ma montre s'est arrêtée ? Quelle heure il est ?

La porte s'ouvrit et Doris entra.

— Qu'est-ce que vous pensez d'une bonne tasse de chocolat avant d'aller au lit ? lança-t-elle.

— Mon médicament. Il est l'heure de mon médicament ! s'énerma lady Youlgreave.

— Pas tout à fait. J'ai tout laissé sur la table de nuit, comme d'habitude. Vous pourrez boire le premier verre quand vous vous coucherez. (Doris me regarda.) J'imagine que vous avez envie de rentrer chez vous, pasteur. J'ai vu passer la voiture de M^{me} Byfield.

Rosemary sortit en courant de l'allée de Roth Park, les bras tendus vers moi.

— Père ! Attendez !

Je m'arrêtai. La pluie tombait doucement du ciel gris. Rosemary s'appuya à l'un des piliers du portail. Elle était essoufflée et débordante de vie. Avec un jean et une chemise blanche qui m'avait appartenu elle réussissait à avoir l'air élégante.

— J'ai découvert quelque chose. Vous feriez bien de venir voir...

— Qu'est-ce que c'est ? Elle secoua la tête.

— Venez avec moi. (Elle me saisit le bras et me tira doucement.) S'il vous plaît, venez.

Je me laissai entraîner dans l'allée.

— Pourquoi fais-tu tout ce mystère ? dis-je.

— Je ne fais pas de mystère.

Nous dépassâmes l'église avant de pénétrer dans la chênaie. Au lieu de continuer dans l'allée jusqu'à la maison, elle obliqua à droite dans le sentier qui menait à l'intérieur de l'ancien enclos à chevaux que nous devons utiliser comme parking le jour de la kermesse. Il pleuvait plus fort maintenant et je proposai d'aller chercher un parapluie. Mais Rosemary me poussa à aller de l'avant.

De l'autre côté de l'enclos, le sentier bifurquait : un embranchement continuait vers le nord en direction d'un ensemble de maisons louées à la municipalité et du réservoir du Jubilé, l'autre filait vers l'ouest à travers une friche suivant une direction grosso modo parallèle à l'allée. Ces terres avaient fait partie du domaine de Roth Park et appartenaient aux Clifford.

— Où allons-nous ? demandai-je.

Elle me regarda par-dessus son épaule, les yeux brillants, le visage coloré.

— Carter's Meadow. Regardez... il y a une entrée. Nous longeâmes le sentier jusqu'à un portillon à cinq barreaux en tubes d'acier rouillé, en permanence condamné par un fil de fer. Nous passâmes par-dessus.

Carter's Meadow était un terrain vague coincé entre les vestiges des jardins à la française de Roth Park et un lotissement. Comme tant d'endroits en bordure des villes, il était toujours sale : même les mauvaises herbes n'y semblaient pas nettes.

Rosemary me conduisit à un bosquet au-delà d'une voiture abandonnée, un bouquet d'arbres et d'arbustes tout en longueur qui avait poussé seul. Une piste zigzaguait entre frênes et bouleaux, ronces et orties. Elle s'y engagea. Je me demandai ce qu'elle était venue faire là. Fumer ? Rencontrer un garçon ? Ça sentait mauvais, comme si le bosquet avait été le cadavre d'un gros animal en décomposition. Nous ressortîmes de l'autre cote.

Elle s'arrêta brusquement, essuyant la pluie de son visage.

— Là, dit-elle en montrant le sol près d'un sureau mort en lisière du bouquet d'arbres. Regardez ça.

Je suivis la direction de son doigt. Une bouteille vide était contre l'arbre. Au pied, l'herbe était colorée en brun-rouge.

— Regardez, répéta-t-elle en frappant l'air de son doigt. Vous ne voyez pas ce qui a dû se passer ici ?

Je remontai mon pantalon et m'assis sur les talons. L'herbe était sèche. C'était une bouteille de cidre de la marque Autumn Gold. L'état de l'étiquette attestait qu'elle n'était pas là depuis longtemps, peut-être la veille. Des mégots de cigarettes plus ou moins vieux étaient éparpillés entre les touffes d'herbe. L'endroit respirait la tristesse.

— C'est du sang, dit Rosemary. C'est du sang, n'est-ce pas ?

— Il semble que oui.

Je pris la bouteille entre le pouce et l'index. Une touffe de poils noirs était collée dessous.

— C'est ici qu'ils l'ont fait, déclara Rosemary. On trouve du cidre comme celui-là chez Malik. Vous le saviez ?

J'aurais préféré qu'elle ne fasse pas cette découverte. Des ennuis en perspective. Rien ne prouvait que c'était du sang, a fortiori celui de lord Peter. Mais il faudrait malgré tout le signaler à la police. Je devais aussi en parler à Audrey, et cette découverte entretiendrait ses fantasmes à la Conan Doyle – et incidemment sa conviction que les jeunes des logements sociaux avaient fait le coup. Pourquoi avait-il fallu que ce soit Rosemary qui trouve ça ?

— Qu'est-ce que tu faisais là ? demandai-je d'un ton plus acerbe que je ne l'aurais voulu.

— Je me promenais.

— Ici ? !

— Si on suit le chemin, on arrive à la rivière. C'est joli.

Joli ? Je n'étais pas venu par là depuis des années. J'avais un vague souvenir d'un terrain bourbeux où poussait un enchevêtrement d'arbres à travers lesquels la Rowan, qui n'était guère plus qu'un ruisseau, déroulait ses méandres. Mais les adolescents ont des critères de beauté différents de ceux des adultes. Je regardai Rosemary et me rappelai soudain que, adolescent, j'avais trouvé une satisfaction perverse à lire Auden dans la carcasse d'une maison détruite par un incendie, assis sur un tas de décombres où poussaient des épilobes, tout en fumant des cigarettes.

Je me levai. La pluie tombait maintenant encore plus dru. Les arbres nous abritaient à moitié mais je ne voulais pas rester là trop longtemps. Il y avait du poison en ce lieu et je le sentais s'infiltrer en moi.

— Vous croyez qu'ils ont mutilé lord Peter ici ? demanda Rosemary.

— C'est possible, mais nous devons nous garder de tirer des conclusions trop hâtives.

— C'est ici que Francis Youlgreave a découpé un chat en morceaux, n'est-ce pas ?

— C'est ce qu'on dit. Allez, viens.

— Mais on va se faire tremper !

Je jetai un coup d'œil vers elle. Son regard croisa le mien. Son visage était calme et beau. Ma fille. Je voulais croire que vérité était synonyme de beauté et réciproquement. Mais si Keats s'était trompé, si la beauté n'avait pas de dimension morale ? Si la beauté était mensongère ? Rosemary avait déjà menti. Trop jeune, toutefois, pour savoir ce qu'elle faisait. Les enfants ne deviennent des êtres moraux que peu à peu. Je chassai le souvenir.

Je m'éloignai rapidement du couvert des arbres. Je me sentais mieux en terrain découvert. Rosemary me suivit. Ne percevait-elle donc pas l'atmosphère de l'endroit ? Il y eut un grondement de tonnerre. La pluie tombait à verse, maintenant. L'eau ruisselait sur mon cou et trempait les épaules de ma veste. Lave-moi. Allait-elle laver l'herbe, effacer toute trace ? Si oui, ce serait une bonne chose.

Rosemary me reprit par le bras – ce qui était inhabituel chez elle, car d'ordinaire elle évitait tout contact physique avec moi.

— Ça va ? demanda-t-elle.

— Oui. On ferait bien de rentrer se sécher à la maison.

— Vous allez téléphoner à la police ?

— Oui.

Elle fourra son nez contre moi, comme pour me pousser à agir.

— Si nous coupons par le jardin des Clifford, nous rattraperons l'allée. Ce sera plus rapide que de revenir sur nos pas.

Je la suivis sans mot dire. C'était plus facile que de s'opposer à cette intrusion chez autrui. D'une certaine façon, ça me soulageait. D'habitude, je ne suis pas indécis. J'ai même tendance à exagérer dans l'autre sens, au point d'en être arrogant. Mais, en cet instant, je n'étais pas plus capable de faire un choix que de jouer une note sur un violon aux cordes détendues. Le poison sous le couvert des arbres faisait son effet, sapait ma volonté.

Il avait d'autres effets. Rosemary ouvrait le chemin ; elle semblait le connaître, contrairement à moi. Nous longions une haie irrégulière en direction d'un massif d'arbres et d'arbustes vert sombre. La pluie plaquait ses cheveux et ses vêtements. Je ne voyais pas son visage, seulement sa silhouette et le balancement cadencé de ses fesses. Je sentis une bouffée de désir, comme la veille, lorsque j'avais mis mes bras autour de Joanna. Là, c'était bien pire. Rosemary était ma fille. Que m'arrive-t-il ? Je fixai le sol. Il y avait si longtemps que Vanessa et moi n'avions pas fait l'amour...

— Ayez pitié. Seigneur, marmonnai-je. Ayez pitié, Seigneur.

Elle ne pouvait m'avoir entendu, mais elle se retourna et dit gaïement :

— Je suis trempée comme une soupe.

Nous arrivâmes à une clôture en fil barbelé qui séparait la bande de friche de l'allée bordée d'arbres et de buissons. Le fil de fer était rouillé et des montants manquaient ou penchaient.

Rosemary en souleva un, ouvrant un espace de près d'un mètre entre le sol et le fil inférieur.

— Après vous, dit-elle.

Je rampai par-dessous. Il était évident que des gens étaient déjà passés par là et je soupçonnai Rosemary d'être l'un d'eux. Je me sentais ridicule : un ecclésiastique dans la cinquantaine retombé en adolescence. Rosemary franchit la clôture après moi. Je n'étais jamais venu là, mais je devinai que nous étions dans ce qui avait été les jardins de Roth Park. Les arbres étaient dominés par un grand hêtre pourpre. Au milieu de ce fouillis de jeunes arbres s'en dressaient d'autres, plus vieux : des rhododendrons et des lauriers, les vestiges d'une haie d'ifs et la longue carcasse d'un cèdre tombé.

— Par ici, me pressa Rosemary, la pluie ruisselant le long de ses joues. Suivez-moi, fit-elle avec un sourire radieux.

Nous nous frayâmes un chemin à travers le sous-bois et passâmes sous le hêtre. Malgré la protection des branches, la pluie continuait à tomber à grosses gouttes. Les arbres devinrent soudain plus clairsemés et la pluie redoubla d'intensité. J'entrevis les cheminées et les fenêtres supérieures de la maison.

Rosemary s'arrêta net et se tourna vers moi.

— Oh, non, lâcha-t-elle d'une voix sifflante. C'est embêtant.

Le terrain descendait en pente douce. Devant nous s'étendait ce qui avait été une roseraie entourée de murs de pierre. Il s'y trouvait maintenant un bassin en béton en forme de haricot, plein non pas d'eau mais de feuilles mortes. Un plongeur surplombait toujours l'extrémité la plus profonde, son tapis de coco gluant de pluie. Le pourtour de la piscine était dallé de pierres plates. Des bancs avaient été aménagés par intervalles dans le mur, et au milieu de l'un des côtés les plus longs s'élevait une construction en bois au toit asphalté, avec une petite véranda qui courait sur le devant. Là, assis sur une chaise de metteur en scène, Toby Clifford fumait une longue cigarette blanche.

Il nous aperçut quelques secondes après que nous l'eûmes vu.

— Venez vous mettre à l'abri ! cria-t-il en nous faisant signe.

Nous fîmes le tour de la piscine en direction de la construction, à la fois vestiaire et pavillon d'été. Pieds nus, avec son jean et sa chemise indienne à encolure brodée, Toby avait l'air plus hippie que jamais. Il éteignit sa cigarette alors qu'il n'en avait fumé que la moitié et jeta le mégot dans les buissons. Il y avait une autre chaise sous la véranda. Il la déplia avec un grand geste. Rosemary arriva la première en haut des marches. Avec une révérence, il lui offrit la chaise.

— Je suis désolé, commençai-je. Nous traversions Carter's Meadow et il s'est mis à pleuvoir à torrents...

— Et vous vous êtes mis en quête d'un abri. Bonne idée. Asseyez-vous.

— Je crois bien que nous nous sommes retrouvés chez vous.

— Vous êtes les bienvenus, dit Toby en se penchant sur la balustrade. Je vais aller vous chercher un parapluie et des serviettes à la maison.

— C'est inutile.

— Vous risquez d'attraper froid.

— Je n'ai pas froid, dit Rosemary. Je suis en nage.

Nous la regardâmes tous les deux, confortablement installée dans la chaise, nous souriant, presque riant. Elle était trempée, mais plus belle que jamais, comme si la pluie avait révélé une autre facette de sa beauté : la nature semblait l'avoir faite pour être trempée et luisante de pluie. Sa chemise collée au corps marquait la silhouette de son fin soutien-gorge, à travers lequel pointaient les bouts de ses seins en érection. J'avais maintenant envie de la cacher aux yeux de cet étranger. Toby arborait un demi-sourire.

— Nous ne voulons surtout pas vous déranger, dis-je. Nous repartirons quand la pluie se sera calmée.

— Vous ne me dérangez pas. Je suis content de pouvoir vous rendre votre hospitalité. Comment va M^{lle}... M^{lle} Oliphant, c'est ça ? Jo m'a parlé de cette sombre histoire de chat.

— Elle le prend...

— C'est pour cela que nous sommes sortis, coupa Rosemary. Nous avons trouvé du sang.

— Du sang ? dit-il en la regardant. Où ça ?

— Dans Carter's Meadow. Vous savez, le champ situé au-delà de votre jardin. Il fait partie du parc, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment... mais qu'entendez-vous par « du sang » ?

— Sous l'un des arbres... Mon père y a aussi trouvé un bout de fourrure.

Toby poussa un petit sifflement.

— C'est peut-être là qu'ils ont coupé la tête du chat, dit Rosemary d'un ton compassé. Nous allons devoir le signaler à la police.

— Vous pouvez téléphoner d'ici, si vous voulez, proposa Toby, s'adressant à Rosemary et non à moi. C'est plus près. Ensuite, je vous raccompagnerai chez vous d'un coup de voiture.

Elle acquiesça.

— Merci.

— Vous croyez que la police va faire quelque chose ?

— Je ne sais pas. Mais il faut essayer. Pauvre Audrey ! J'avais remarqué que depuis quelques jours Rosemary avait cessé d'appeler Audrey « M^{lle} Oliphant ».

— Restez ici, je vais chercher un parapluie, dit Toby en se levant.

— Ce n'est pas la peine, fit remarquer Rosemary. Nous sommes déjà complètement trempés.

Toby la fixa de nouveau et ils échangèrent un sourire.

— Bon, d'accord. Alors, on va courir sous la pluie. (Puis il se souvint que j'étais là.) Je peux vous rapporter le parapluie, David.

— Inutile, merci. Mais je ne courrai pas. La marche est plus dans mes cordes, en ce moment.

Tous deux partirent en avant au pas de course, grimpant quatre à quatre les marches derrière le pavillon et ouvrant sur leur passage un sillon dans l'herbe haute de la pelouse de croquet. Je montai à leur suite sur la terrasse où j'avais pris le café avec Toby et Joanna. Dans mon état de manque, je percevais bien le désir chez autrui. Il était évident que Rosemary était attirée par Toby et lui par elle.

Ils entrèrent dans la maison par l'une des portes-fenêtres qui donnaient sur la terrasse. J'entendis Toby crier :

— Jo ! De la visite !

Je les suivis. La pièce était vaste, lumineuse et de belles proportions, un double cube d'au moins huit mètres de long. Deux hautes fenêtres ouvertes sur l'allée faisaient pendant aux deux portes-fenêtres de la terrasse. Du temps des Bramley, c'était le salon des pensionnaires.

— Désolé, c'est toujours un peu la pagaille, s'excusa Toby en souriant à Rosemary. Si vous cherchez un boulot de gouvernante, c'est quand vous voulez !

J'hésitai sur le seuil, conscient qu'une flaque se formait rapidement à mes pieds.

— Entrez donc, dit Toby. Ce n'est pas un peu d'eau qui va abîmer la maison.

Les dimensions de la pièce écrasaient ce qu'elle contenait : du simple mobilier utilitaire, deux fauteuils, un matelas, un rouleau de moquette. Près de la cheminée vide trônaient une stéréo – une série de boîtiers d'apparence coûteuse reliés par des câbles – et plusieurs cartons remplis de 33 tours. Il restait quelques traces de la présence des Bramley : des taches claires indiquaient l'ancien emplacement des tableaux et des meubles. Il y avait des cigarettes et du whisky sur le dessus de la cheminée. Derrière eux, appuyé contre le mur, était posé un grand miroir à cadre doré très orné, sa glace fendue en diagonale. Nos pas laissaient des chapelets d'empreintes humides sur le parquet.

— Allons chercher des serviettes, dit Toby. Par ici.

Il nous précéda dans le couloir qui conduisait au hall central et à l'entrée principale. J'étais venu là assez souvent, à l'époque des Bramley, mais on avait maintenant l'impression d'être dans une autre

maison. Il n'y avait plus de fauteuils roulants au pied de l'escalier. Les tapis, tableaux et meubles, minables, avaient disparu, ainsi que l'odeur de désinfectant et de vieillesse mêlés. Je pouvais presque sentir les pièces vides autour et au-dessus de nous, les caves sous nos pieds, les espaces clos et silencieux, l'humidité et le renfermé.

Le hall était éclairé par une verrière sur le toit. Les carreaux étaient fendus et tachés de fientes d'oiseaux. A droite, un escalier en pitchpin se divisait en deux à hauteur de l'entresol et montait jusqu'à une galerie.

— Bon sang ! s'exclama Toby. Il y a une fuite. Ça ne m'étonne pas.

Une flaque s'étalait déjà sur les carreaux noirs et blancs. Je regardai une goutte décrire une trajectoire apparemment incurvée entre la verrière et le sol.

— Jo ! lança Toby, sa voix se répercutant dans l'escalier. Jo, où es-tu ?

Des pieds nus martelèrent le plancher du palier au-dessus de nos têtes, et le visage pâle de Joanna apparut soudain à sept mètres du sol, par-dessus la rampe.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-elle d'une voix essoufflée.

— Il nous faut des serviettes, dit Toby. David et Rosemary se sont fait prendre par la pluie et moi aussi. Il y en a des propres dans la chambre, près de la salle de bains. Dans la malle bleue.

La tête disparut. Quelques instants plus tard, Joanna descendait l'escalier, les bras chargés de serviettes. Elle portait un T-shirt moulant dos nu bleu foncé et une jupe portefeuille longue. Elle avait les pieds pas très nets, les ongles des orteils décorés de vernis vert aux trois quarts écaillé. Elle distribua les serviettes. Nos regards se croisèrent quand elle fut à ma hauteur et je vis qu'elle avait les paupières gonflées.

Toby se séchait vigoureusement.

— Jo a certainement quelques vêtements pour Rosemary. Et pour vous, David, je vais voir...

— Ce n'est pas la peine, coupa Rosemary. Merci. Je n'ai pas froid du tout et ça ne va pas tarder à sécher.

— Moi aussi, ça va, dis-je à Toby.

— Pour être honnête, je ne suis pas certain d'avoir quelque chose qui vous aille, fit-il en souriant.

— Vous ne feriez pas bien d'appeler la police, Père ? suggéra Rosemary.

— La police ? Qu'est-ce qui s'est passé ? s'enquit Joanna, le visage figé comme un masque, ses yeux verts maintenant ternes.

— Nous avons trouvé un bout de fourrure et ce qui pourrait bien être du sang dans le terrain vague près de votre jardin, expliquai-je. Cela a peut-être un lien avec l'histoire d'hier soir.

— Le chat ? (Elle serra ses bras autour d'elle et, les yeux toujours levés vers moi, murmura :) C'est horrible.

— Il y a un téléphone par ici, David, dit Toby de l'autre côté du hall.

J'adressai à Joanna un sourire qui se voulait rassurant et suivis Toby dans une petite pièce sur le devant de la maison. Les Bramley s'en étaient servis comme bureau. Une table rayée de partout, deux chaises de cuisine et une rangée d'étagères vides vissées au mur la meublaient. Un cendrier et un téléphone se trouvaient sur la table.

Toby me laissa seul. L'opératrice me mit en liaison avec le commissariat. Je demandai à parler au sergent Clough. Il prit la communication au bout de quelques instants. Je lui expliquai ce que nous avions découvert.

— Bien, c'est très intéressant, dit-il quand j'eus fini. (Il y eut une pause, coupée seulement par un dé clic et un léger sifflement : Clough allumait sa pipe.) Je prends note. Pas trace de la tête du chat, j'imagine.

— Non. (J'hésitai à lui parler de la théorie de Vanessa. J'étais à peu près certain que ses spéculations sur la mangeoire de lady Youlgreave n'intéresseraient pas Clough.) Allez-vous envoyer quelqu'un sur place ? demandai-je.

— Idéalement, je le ferais, oui. Mais nous sommes débordés en ce moment, monsieur Byfield, débordés... (Autre pause, autre dé clic, autre sifflement.) Nous devons répartir nos gars au mieux. Nous avons une ou deux affaires un peu plus importantes que cette histoire de chat. Et, si je peux vous parler franchement, nous ne sommes même pas certains que ce que votre fille et vous avez trouvé a un lien avec elle. Je regrette, monsieur, mais vous savez comment ça se passe...

Je reconnus que je le savais, alors qu'évidemment je l'ignorais. Je n'aimais guère Clough, mais je devais admettre qu'il connaissait sans doute son affaire.

— Faites-nous savoir s'il y a du nouveau, monsieur Byfield. On ne sait jamais.

Nous nous saluâmes et je retournai avec les autres. Ils attendaient dans la grande pièce. Agenouillés par terre, Rosemary et Toby

fouillaient dans un carton de disques. Près de la cheminée, une cigarette à la main, Joanna me regardait dans le miroir.

— La police vient ? demanda-t-elle.

— Non.

— Pourquoi ? s'enquit Rosemary en levant les yeux, le visage rouge.

— Ils ne trouvent pas ça suffisamment important. Elle se releva.

— Incroyable... Bien sûr que c'est important ! (Elle tourna brusquement la tête vers Toby, faisant virevolter sa chevelure.) Vous n'êtes pas de mon avis ?

— Les flics ne sont pas comme tout le monde, dit-il. Leurs voies sont impénétrables.

— Mais il s'agit peut-être d'un indice essentiel, insista Rosemary, s'adressant toujours à Toby. Vous saviez qu'Audrey veut payer un vétérinaire pour pratiquer une autopsie ?

Il secoua la tête.

— Vous disiez qu'il y avait une touffe de poils ? Rosemary acquiesça.

— Si on la regardait au microscope, continua-t-il, on pourrait la comparer à la fourrure du chat. Enfin, je pense... (Il leva rapidement les sourcils.) La science moderne fait des merveilles. On ferait peut-être bien d'aller chercher votre trouvaille...

— Maintenant ? dit Rosemary.

— Le plus tôt sera le mieux. (Il me lança un coup d'œil, puis sourit à Rosemary.) Sinon, on va se sécher pour se retremper. Et puis, si nous la laissons là, qui sait ce qui peut arriver. La pluie risque de l'emporter. Ou... (Il s'interrompit et s'humecta les lèvres.) Ou ça pourrait être nettoyé sciemment.

— C'est vrai, il faut y aller. Par correction pour Audrey. (Rosemary me regarda.) Vous ne trouvez pas ?

Avant que j'aie eu le temps de répondre, Toby intervint :

— Du moins, ça ne nuira pas. Et qui sait, ça servira peut-être à quelque chose.

Je regardai vers le miroir, mais Joanna avait tourné la tête, si bien que je ne voyais plus le reflet de son visage.

— Vous allez quand même attendre que la pluie cesse ? dis-je.

— Vaut mieux pas, répondit Toby. De toute façon, Rosemary et moi pouvons emporter un parapluie. Pourquoi ne restez-vous pas pour

prendre une bonne tasse de thé avec Joanna ?

Rosemary écarta de sa joue une mèche de cheveux humides, comme un chat qui se lave le museau avec la patte.

— Inutile qu'on se mouille tous, dit-elle.

Tous deux étaient déjà à la porte. Je percevais l'excitation de Rosemary. Je ne l'avais encore jamais vue ainsi. Son corps était tendu et dans chacun de ses mouvements il y avait une conscience de son effet possible sur Toby. Il jeta un coup d'œil à sa sœur.

— Ça ira ? demanda-t-il.

La question était bizarre. Elle était chez elle, en compagnie d'un pasteur quinquagénaire. Jo hocha la tête et jeta son mégot dans l'âtre vide.

— Réflexion faite, il est un peu tard pour le thé, poursuivit-il. Il doit être six heures. Peut-être David préférera-t-il prendre un apéritif ?

Puis ils disparurent tous les deux. J'entendis leurs pas dans le couloir. Rosemary rit de ce que disait Toby, un rire bref, haut perché. Un claquement de porte, au loin. Puis le silence. On n'entendait que le crépitement de la pluie. Joanna regardait ses mains et faisait jouer les articulations de ses doigts. Je fouillai dans mes poches à la recherche de cigarettes.

— Que voulez-vous boire ? demanda Joanna sans me regarder.

— Rien pour le moment, merci.

Elle leva les yeux vers moi et me sourit ; son visage était chaleureux et charmant.

— Ça ne vous dérange pas si je bois sans vous ?

Je souris et allumai une cigarette. Tandis que je la regardais, elle alla chercher un verre dans le placard près de la cheminée et se versa trois doigts de whisky.

— Allons nous asseoir, proposa-t-elle.

Elle me précéda jusqu'à la porte-fenêtre la plus proche. Les deux fauteuils se faisaient face, de chaque côté. Une caisse renversée servait de table. Joanna s'assit et, tenant son verre à deux mains, but à petites gorgées. Son visage se colora. Sa jupe s'écarta et remonta un peu au-dessus du genou. Je détournai les yeux, me rappelant à mes devoirs.

Tout en fumant, je regardais la pluie tomber sur les dalles de la terrasse, l'herbe longue se balancer et s'incliner sous l'assaut, les arbres du jardin frissonner.

— Puis-je avoir une cigarette ? demanda-t-elle. J'ai fini les miennes.

Je lui tendis une Players N° 6. Je me penchai vers elle pour l'allumer, nos visages un instant tout proches. Ses yeux étaient soulignés de khôl et elle portait un parfum léger mais insistant qui me fit songer à des épices orientales. Elle avait sur la joue un fin duvet blond. Je me redressai à la hâte et soufflai l'allumette.

— Croyez-vous aux fantômes ? dit-elle.

Joanna avait le chic pour me prendre au dépourvu. La question avait-elle un rapport avec notre conversation écourtée de la veille au soir, quand elle m'avait fait comprendre qu'elle avait des problèmes, juste avant la découverte du cadavre de lord Peter ?

— Je ne connais rien aux fantômes, dis-je enfin, mais je crois en effet qu'il existe des phénomènes qui ne cadrent pas avec notre vision du monde habituelle...

— Quoi, par exemple ? demanda-t-elle.

— N'importe quel prêtre a connaissance d'événements étranges et inexplicables. On a tendance à faire appel à nous dès qu'il y a un parfum de surnaturel.

— Comme le plombier ? Pour réparer les fuites spirituelles ?

— D'une certaine façon.

— Et vous pouvez les expliquer, ces événements ? Je secouai la tête.

— Ce n'est pas l'essentiel. Il est parfaitement possible qu'il y ait des explications rationnelles à tout ce que nous rangeons actuellement dans la catégorie du paranormal, mais nous ne les avons pas encore trouvées. En attendant, l'Eglise peut parfois aider les gens à s'accommoder de l'existence de ces phénomènes, ne serait-ce que parce que le théologien admet l'existence du surnaturel, contrairement au scientifique moyen. Il est curieux que le matérialisme actuel soit bien plus dogmatique dans ses croyances que la théologie moderne...

Je m'interrompis, conscient de jouer les profs. Exactement comme je l'avais fait avec toutes les femmes qui m'avaient attiré ; il est terriblement facile de répéter ses erreurs. Je la regardai à la dérobée, assise face à moi, courbée sur son verre, une cigarette allumée entre ses doigts. La lumière grise et dure révélait sans la flatter tous les détails de sa physionomie, mais ce que je voyais me plaisait.

— Je vous fais perdre votre temps, dit-elle tout à coup. Mais je ne sais pas à qui d'autre parler de ça.

— Bien sûr que non, vous ne me faites pas perdre mon temps. Vous croyez avoir vu un fantôme ?

Joanna haussa les épaules ou frissonna ; son corps se mouvait avec

fluidité, comme l'eau se ploie pour laisser passer une ondulation.

— Je ne l'ai pas vu, à proprement parler. Mais j'ai entendu des choses.

— Toby aussi ? Elle secoua la tête.

— C'était l'avant-dernière nuit. Je... je ne dors pas bien. Vous connaissez la tour, à l'autre bout de la maison ? C'est là qu'est ma chambre – pas la plus haute, celle juste en dessous. Au début, je voulais prendre celle du dessus, mais je n'ai pas aimé l'atmosphère, et Toby trouvait qu'elle sentait le moisi. Enfin... j'étais au lit et j'ai entendu un homme marcher. Du moins, je crois l'avoir entendu. Dans la chambre du haut. Il marchait de long en large.

— Qu'avez-vous fait ?

— Rien. J'ai fermé la porte à clé et je me suis cachée sous les draps. Au bout d'un moment, le bruit s'est arrêté. Ou peut-être ai-je somnolé... Vous me prenez pour une peureuse ? J'en suis sans doute une.

— Avoir peur n'est pas être peureux. En avez-vous parlé à Toby, le lendemain matin ?

Elle écrasa sa cigarette dans le cendrier.

— Il a dit que je m'imaginais des choses. (Elle se mordit la lèvre.) Je ne sais pas... il a peut-être raison. Je l'ai envoyé chercher la clé et nous sommes montés ensemble dans la chambre du haut. On n'a rien trouvé, bien sûr. Seulement une pièce vide.

J'attendis en regardant la pluie.

— Vous ne me croyez pas ! s'exclama-t-elle. Vous êtes exactement comme Toby.

— Je vous crois.

Elle me regarda fixement, comme pour essayer de lire sur mon visage si elle pouvait me faire confiance ou non.

— Vous pensez qu'une pièce, une chambre, peut avoir des émotions ? Etre gaie ou triste ?

Je me souvenais de l'expérience déplaisante que j'avais vécue, l'été précédent, dans le chœur de Saint Mary Magdelene, le soir où Rosemary avait omis de me transmettre le message de Vanessa.

— J'ignore si les lieux possèdent une atmosphère ou si nous créons celle-ci en projetant nos émotions sur eux, répondis-je.

Elle parut déçue.

— La chambre était triste, dit-elle catégoriquement. Je ne sais

pas... peut-être quelqu'un y a-t-il été malheureux. D'après Toby, ce poète dormait là... c'est Vanessa qui le lui a dit. Ou peut-être que ça venait de moi : c'était peut-être moi qui étais malheureuse.

J'attendis un moment en écoutant la pluie et en regardant Joanna, qui se tenait la tête penchée en avant. Elle avait le cou et les épaules nus, et j'aurais aimé les caresser.

— Joanna, dis-je lentement, cela vous ferait du bien si...

Il y eut des petits coups frappés à la vitre. Joanna et moi levâmes brusquement la tête. L'espace d'un instant, j'éprouvai de la honte, comme si j'avais été surpris au beau milieu d'une activité coupable.

Toby et Rosemary se tenaient sur la terrasse, tous deux à moitié trempés malgré le parapluie que tenait Toby. De l'autre main, il portait un sac à provisions en nylon contenant apparemment une bouteille. Les yeux brillants, les cheveux plaqués, Rosemary leva ce qui ressemblait à une boîte à tabac, la tapota du doigt et lança, d'une voix étouffée par le carreau :

— Nous l'avons !

Joanna sourit à Toby et s'apprêta à aller leur ouvrir. Il secoua la tête et indiqua la terrasse : il ne voulait pas entrer par la porte-fenêtre pour ne pas mouiller le parquet. Ils disparurent et l'on ne vit plus que le ciel gris et le jardin balayé par la pluie.

— Je commençais à croire qu'ils s'étaient perdus, dit Joanna.

Au loin, on entendit claquer une porte et rire Rosemary. Joanna leva les yeux. Il n'y avait plus trace de sourire sur son visage.

— S'il vous plaît, David, murmura-t-elle. Il faut que je vous parle sans que Toby le sache.

20

La pluie lavait à grande eau le pare-brise et crépitait sur l'interminable capot de la Jaguar. La voiture roula sur le gravier de l'allée du presbytère et s'arrêta devant la porte. Il y avait de la lumière à certaines fenêtres, plus tôt que d'habitude à cause de la semi-obscurité.

— Vous avez le temps de prendre un verre ? demanda Rosemary, assise sur le minuscule siège arrière, paraissant plus âgée qu'elle n'était ; elle avait eu un tremblement sur le dernier mot.

— C'est très gentil. (Toby se retourna, m'incluant dans la conversation :) Vous êtes sûrs que je ne vais pas vous déranger ?

— Pas du tout, répondis-je comme il se devait. Nous sortîmes péniblement de la voiture. Toby prit un parapluie et nous abrita jusqu'à l'entrée. Le geste était courtois mais peu efficace. Nous entrâmes en débandade dans le vestibule. Vanessa ouvrit la porte de la cuisine. Michael était là, assis à la table, une assiette devant lui.

— J'étais sur le point d'envoyer une équipe à votre recherche, dit-elle en plaisantant. Bonjour, Toby. Vous les avez sauvés ?

— Oui, il nous a sauvés, répondit Rosemary à sa place, aspirant toujours au statut d'adulte. Et nous allons le récompenser en lui offrant un verre.

Vanessa chercha mon regard et, n'y voyant aucune objection, acquiesça :

— Bien sûr. Venez au salon. Il semble que vous ayez besoin de vous changer, tous les deux...

Rosemary commença à dire quelque chose puis s'arrêta.

— Je reviens dans un moment, déclara-t-elle. Rougissant soudain, elle monta en quatrième vitesse à l'étage, avec une gaucherie inhabituelle.

— Tenez, je vous donne ça, dit Toby en me tendant le sac à provisions qui contenait la boîte à tabac et la bouteille de cidre vide.

— Qu'est-ce que c'est ? s'enquit Vanessa.

— Des pièces à conviction, répondit Toby avec un grand sourire.

Je donnai une brève explication à Vanessa et montai à l'étage. Pendant que je me changeais, j'entendis l'eau couler à flots dans la salle de bains. En redescendant, je pointai la tête dans la cuisine. Michael avait attaqué une énorme coupe d'apple crumble.

— Tout va bien ? demandai-je.

Il hocha la tête, la bouche pleine.

— Nous sommes au salon. Viens nous rejoindre si tu veux.

— D'accord, dit-il.

Il reprit une cuillerée de crumble. Je refermai la porte. Comment s'adresser aux enfants ? Quelque chose chez Michael incitait à le traiter comme plus grand qu'il n'était : son calme, peut-être, sa circonspection, son sourire grave.

J'entrai au salon. Vanessa riait à gorge déployée de ce que venait de dire Toby. C'était un vrai rire. Cela faisait longtemps que je ne l'avais pas vue si contente.

— Nous avons pris un gin tonic, me dit-elle, et je t'en ai versé un aussi.

— Vanessa m'a parlé de son livre, dit Toby. Bigrement intéressant. Je suis impatient d'en avoir un exemplaire dédié.

Vanessa rougit légèrement.

— On n'en est pas encore là.

Il y eut des pas dans l'escalier et Rosemary entra. Elle semblait avoir pris un bain, s'être lavé les cheveux, et elle était transformée. Elle portait une jupe courte en velours turquoise, un T-shirt collant à manches longues, des bracelets en argent au poignet ; un nuage de parfum courait dans son sillage.

— Je m'enverrais bien un gin tonic, dit-elle d'un ton léger.

— Je te demande pardon... commençai-je. Vanessa s'était déjà levée.

— Je vais le préparer, dit-elle.

En allant au chariot à boissons, le dos tourné à Toby et Rosemary, elle me lança un regard, me signifiant en silence de ne pas me mêler de ça.

— J'aime bien vos bracelets, dit Toby. Jo en cherche de semblables.

— On appelle ça une semaine marocaine. Sept bracelets, un pour chaque jour.

Vanessa versa une larme de gin et du Schweppes dans un verre

haut qu'elle tendit à Rosemary, qui le leva et dit « A la vôtre ». J'aurais pu croire qu'elle était déjà un peu éméchée, mais les gens sont capables de produire sur autrui un effet semblable à celui de l'alcool.

Vanessa s'assit à côté de moi sur le canapé.

— A propos, il y a eu un message pour toi en ton absence. Doris a téléphoné.

— Mais je l'ai vue cet après-midi chez lady Youlgreave...

— Elle a appelé après ton départ. La vieille dame veut que tu ailles la voir lundi matin.

— Ça ressemble fort à un ordre, dis-je en essayant de plaisanter, alors que le ton impérieux que prenait parfois lady Youlgreave m'irritait profondément. Doris a dit pourquoi ?

Vanessa hésita.

— Apparemment, c'est à propos de la mangeoire. Lady Youlgreave veut te révéler, euh... le nom de celui qui a donné à manger aux oiseaux...

Ce que voulait dire Vanessa était clair. Elle était discrète et diplomate, à bien des égards une femme idéale pour un pasteur.

— Doris a dit qui c'était ? murmurai-je. Vanessa secoua la tête.

— Elle avait l'air assez contrariée.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'elle avale, disait Toby à Rosemary, qui venait, me sembla-t-il, de l'interroger sur la consommation de sa Jaguar. (Il fronça les sourcils d'une façon que je soupçonnai être propre à plaire aux femmes.) Je conduis et ce qui se passe sous le capot reste pour moi un grand mystère. (Il se tourna vers Vanessa et poursuivit :) A propos de mystère, je voulais vous poser une question. Ce poète a vécu dans la maison et j'éprouve à son égard un certain sentiment de propriété, vous comprenez.

— Il y a vécu et y est mort, fit remarquer Rosemary d'une voix posée.

— C'est exact, dit Toby en lui souriant avant de se retourner vers Vanessa. Jo a trouvé le texte de son poème « Le jugement des étrangers » dans une anthologie. Je l'ai lu hier soir et je n'y ai strictement rien compris. De quoi est-ce censé parler ? Que signifie le titre ?

— Personne ne le sait vraiment, répondit Vanessa. J'espère le découvrir quand lady Youlgreave me laissera enfin examiner les parties appropriées des journaux intimes. On y voit généralement la description d'un procès médiéval, une femme accusée de tous les

crimes, de l'hérésie au meurtre. Elle est finalement condamnée et brûlée sur un bûcher...

— Un peu comme la sainte Jeanne de Shaw ? dit Toby à la façon d'un bon étudiant au cours de travaux dirigés.

— D'une certaine manière. Mais n'oublions pas que c'est de la poésie narrative et non une pièce de théâtre. Comme l'« Eve de la Sainte-Agnès » de Keats ou l'« Abt Vogler » de Browning. Youlgreave devient mystique tout à trac et l'on retrouve sans cesse le thème assez déplaisant de la souillure. L'idée est que lorsque le jugement est vicié, tout part à vau-l'eau. Mais il est difficile d'en être certain. Francis se montre obscur presque à dessein.

— Il a probablement trouvé le titre dans le missel de l'Eglise anglicane, dis-je.

Son intérêt piqué – Vanessa était une lettrée manquée, une sorte de Sherlock Holmes intellectuelle, qui gaspillait son talent comme éditrice de province –, elle demanda :

— Dans quelle partie ?

— Dans le service de commination, je crois. Je vais voir si je peux trouver ça...

J'allai dans le bureau chercher un missel. Lorsque je revins, Rosemary était debout. Elle vida son verre et le posa sur la table.

— Je vous laisse, annonça-t-elle. Je ferais bien d'aller travailler un peu.

Elle sortit et referma la porte derrière elle.

— Elle travaille très dur en ce moment, dit Vanessa comme pour excuser la soudaineté du départ de Rosemary. Prépa pour Oxford et Cambridge le trimestre prochain. On n'imaginerait pas qu'elle est en vacances.

— Voilà, j'ai trouvé, dis-je. « Une commination ou dénonciation de la colère et du jugement divins contre les pécheurs »... Il y a une liste de malédictions. Un peu comme les Dix Commandements... « Maudit soit celui qui vicie le jugement de l'étranger, de l'orphelin et de la veuve »...

— D'où cela vient-il ? demanda Vanessa.

— Peut-être des services du mercredi des Cendres du Moyen Age. Mais au départ, c'est probablement tiré de l'Ancien Testament. Je peux vérifier, si vous voulez.

— Volontiers. (Vanessa sourit à Toby.) Vous devez trouver tout cela très ennuyeux...

— Pas du tout, fit-il poliment. Mais n'oubliez pas de me dire ce que signifie le poème quand vous l'aurez trouvé.

— De mon côté, je suis impatiente de voir la maison – surtout la chambre de Francis Youlgreave. Comment ça se passe avec la piscine ?

— Ils auraient pu la terminer pour la semaine prochaine. (Toby jeta un coup d'œil par la fenêtre.) Si le temps avait été de la partie...

Il termina son verre. Vanessa lui en offrit un autre, mais il refusa.

— Il faut que j'y aille, merci. Je n'aime pas laisser Joanna seule trop longtemps. (Malgré ces paroles, il resta dans son fauteuil, son regard passant de Vanessa à moi.) En fait, je voulais vous faire une confidence, reprit-il lentement. Et c'est peut-être le moment. Je vous avais dit que Joanna n'avait pas été très bien, vous vous en souvenez ? C'était surtout des troubles psychologiques. Notre mère est morte – d'une overdose, pour tout dire – et c'est cette pauvre Joanna qui a trouvé le corps.

— C'est terrible, fit Vanessa. Pour tous les deux.

Il lui sourit.

— Après cela, elle a eu une sorte de dépression nerveuse. (Il hésita.) Elle n'aime pas qu'on le sache, mais j'ai cru préférable de vous en parler. Au cas où il lui arriverait de se comporter de manière un peu bizarre. Comme ça, vous saurez pourquoi. (Il regarda sa montre.) Il faut vraiment que je parte.

Vanessa et moi l'avons raccompagné à la porte. Rosemary ne descendit pas lui dire au revoir.

Dans le dos de Toby, Vanessa articula silencieusement : « Elle boude. »

— Ne la dérangez pas, dit Toby. Je ne veux pas interrompre son travail.

Nous le regardâmes filer sous la pluie jusqu'à sa voiture. Le moteur de la Jag E rugit.

— Ce n'est pas une voiture. C'est un symbole phallique sur roues, dit Vanessa tandis que la Jaguar sortait doucement de l'allée.

21

A mesure que l'on avançait dans la soirée, la tempête se calma mais la pluie continua de tomber à verse. Il faisait étonnamment froid pour un mois d'août.

Après le départ de Toby, j'entrai dans le bureau et, sans allumer, composai le numéro de Tudor Cottage. Le téléphone sonna longtemps. Je regardai par la fenêtre. Il y avait moins de circulation que d'habitude et quasiment aucun piéton. Le parking du Queen's Head était presque vide.

Le salon de thé avait dû fermer bien plus tôt. Audrey devait être sortie. Qu'est-ce qui avait bien pu l'attirer dehors par un temps pareil ? Je finis par reposer le combiné. L'annonce de la découverte faite par Rosemary pouvait attendre.

Le lendemain, samedi, on sonna à la porte alors que nous étions encore attablés pour le petit déjeuner. Vanessa leva les yeux au ciel. Rosemary alla ouvrir. J'entendis des voix tout excitées et des bruits de pas, puis Audrey fit irruption dans la cuisine. Elle semblait plus grande, plus rose que d'ordinaire, et paraissait sur le point d'éclater dans ses vêtements comme un poussin prêt à sortir de sa coquille.

— Eh bien, je ne me trompais pas ! annonça-t-elle en s'arrêtant dans l'embrasure de la porte.

Vanessa me lança ce qu'autrefois les romanciers appelaient un regard expressif. Celui-là disait clairement : « Tes satanées paroissiennes ne peuvent pas nous ficher la paix, même à l'heure du petit déjeuner ? »

J'abandonnai mon pain grillé et me levai.

— Pourquoi n'allons-nous pas dans mon bureau ? Vous prendrez bien un café... ?

Rosemary, le visage brillant et fiévreux, apparut à la hauteur d'Audrey.

— Que voulez-vous dire ? En quoi aviez-vous raison ?

— Je suis allée chez le vétérinaire, hier soir. Il a confirmé ce que je ne cesse de répéter depuis le début. (Audrey renifla.) Lord Peter a été décapité. Heureusement, le pauvre chéri était... était mort quand on

lui a fait subir ces choses terribles. Le vétérinaire affirme que la colonne vertébrale a été brisée, sans doute par une voiture qui lui est passée dessus, et que c'est probablement ça qui l'a tué. Il ne s'est peut-être même pas rendu compte de ce qui lui arrivait... (La voix lui manqua, elle se reprit.) S'il n'y avait eu que cela, je crois que je l'aurais accepté.

Michael la regardait, fasciné. Je fis un pas vers elle, espérant l'entraîner dans le bureau. Elle tint bon.

— Il a été décapité un certain temps après sa mort, continua-t-elle d'un ton bizarrement triomphant. Ce n'était pas un accident, M. Giles en est sûr. Cela a été fait presque certainement avec une scie, en tout cas avec une lame en dents de scie. J'aimerais bien savoir ce qu'est devenue sa pauvre chère tête...

Je n'osais pas regarder Vanessa.

— Audrey...

— Et puis on l'a laissé à la porte de l'église pour que nous l'y trouvions. (Elle avala péniblement sa salive et ses yeux s'embuèrent de larmes.) Suspendu par la queue.

Michael réprima de justesse un rire. Je ne pouvais lui en faire grief. Audrey faisait partie de ces malheureux dont les tragédies étaient mêlées de farce.

— David, dit-elle d'une voix sifflante, vous rendez-vous compte combien tout cela est diabolique ? Chaque détail mûrement pensé...

Je hochai la tête.

— C'est une sorte de blasphème, murmura Rosemary.

— Oui, ma chère, exactement, confirma Audrey en lui souriant. Peut-être la police se contente-t-elle de faire comme si ça n'était pas arrivé, mais moi pas. Enfin ! Nous sommes là à deux doigts d'un meurtre pur et simple. Je ne suis pas disposée à faire l'autruche, voilà tout. Si la police ne fait pas son travail, eh bien il faudra que je le fasse à sa place !

— Comme Miss Marple, pour ainsi dire, suggéra Rosemary.

— Précisément. Je crois pouvoir l'affirmer, j'ai une certaine connaissance de la nature humaine...

J'effectuai une autre tentative pour diriger Audrey vers le bureau. Elle refusa à nouveau d'y aller. Elle voulait un public.

— Ne croyez-vous pas que dans ce genre d'histoires il est préférable de laisser agir la police ? dis-je en désespoir de cause.

— Ça ne va guère faire avancer l'affaire. Si on leur laisse la bride

sur le cou, il ne se passera rien.

— Il est parfois plus sage d'oublier ce genre de choses.

— Je n'oublierai pas lord Peter. Tant que je ne connaîtrai pas le fin mot de l'histoire.

— Nous avons trouvé quelque chose hier après-midi, intervint Rosemary. Je crois que c'est un indice. C'était dans Carter's Meadow.

Audrey se retourna brusquement, bloquant toujours le passage.

— Quoi ?

Rosemary avait à la main la boîte à tabac Golden Virginia, qui avait passé la nuit sur la console du vestibule. Elle l'ouvrit et montra à Audrey ce qu'elle contenait.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Audrey.

— Nous pensons que ce peut être un bout de la fourrure de lord Peter. Et cette chose brune, vous voyez, je crois que c'est peut-être du sang.

Audrey prit la boîte en fer-blanc. Pendant qu'elle en examinait le contenu, ses lèvres remuaient convulsivement.

— J'étais avec Toby – enfin, Toby Clifford – quand je l'ai ramassé. C'est sa boîte. Toby pensait que vous pourriez peut-être comparer les poils avec ceux de lord Peter. Il est possible que le vétérinaire...

— Si c'est possible, M. Giles le fera. Je m'en assurerai. (Audrey releva la tête, le visage rose.) Merci, ma chère. Ce n'est qu'un début. Dites-moi très exactement où vous l'avez trouvé.

Harcelée de questions par Audrey, Rosemary décrivit ce qui s'était passé la veille dans l'après-midi. Quand elle apprit que j'avais vu moi aussi le bout de fourrure par terre, Audrey parut contente.

— Vous ferez un témoin idéal, David. On croit toujours ce que dit un pasteur.

Ce n'était pas exactement ce que l'expérience m'avait enseigné.

— Il y avait aussi une bouteille de cidre vide à côté, expliquait Rosemary. Toby dit que le verre garde bien les empreintes digitales. C'est pourquoi nous l'avons emportée.

— Du cidre de quelle marque ?

— Autumn Gold.

— Je le savais ! fit Audrey vivement. Je les ai vus en boire dans l'abribus. Ils y laissent leurs bouteilles vides...

— Elle est dans le bureau de Papa, si vous en avez besoin. Toby dit que ce pourrait être important s'il s'avère que la fourrure est bien celle

de lord Peter.

— Ce jeune homme semble très attentif à autrui, dit Audrey. Il a l'air tout à fait charmant.

— Oui, confirma Rosemary d'un ton plein de sous-entendus.

— Bon, maintenant que c'est réglé, peut-être pourrions-nous... commença Vanessa en lançant un regard vers la cafetière.

— Les faits s'accumulent, reprit Audrey. J'ai envisagé l'affaire sous un angle neuf. Et j'ai réussi à trouver une autre preuve. (Elle marqua une pause comme si elle s'attendait à être applaudie.) Il se trouve que j'étais chez Malik ce matin, en même temps que Doris Potter. Une brave fille... Elle m'a demandé s'il y avait du nouveau à propos de lord Peter. Les gens sont très gentils. Même M. Malik a exprimé sa sympathie, mais comme il est musulman – ou hindou ? –, on ne saurait attendre de lui qu'il se rende compte combien tout cela est terrible. Mais au moins il essayait. Où en étais-je ? Ah oui, Doris... Elle est entrée dans l'église mardi après-midi. Dieu sait pourquoi – ce n'était pas son tour de changer les fleurs et elle n'est pas sur la liste du nettoyage. (La possibilité que Doris ait eu d'autres raisons d'aller à l'église échappait complètement à Audrey.) Elle se rendait chez lady Youlgreave. Elle pense donc qu'il devait être autour de quatre heures. L'important est qu'elle était absolument certaine que lord Peter ne se trouvait pas sous le porche à ce moment-là. Elle se souvient d'avoir regardé l'un des avis en sortant, celui sur l'Afrique du Sud. Voilà qui est utile, n'est-ce pas ? Le tableau d'ensemble se reconstitue lentement. Je sais que nous ignorons encore beaucoup de choses, mais au moins nous savons que lord Peter a été déposé à l'église entre quatre heures et sept heures mardi après-midi. (Elle adressa un sourire radieux à Rosemary, découvrant des dents auxquelles étaient collées des petites particules jaunes, peut-être des corn flakes.) Et si nous mettons bout à bout cette information avec ce que nous avons déjà découvert, il apparaît possible, ma chère, que celui ou ceux qui ont fait ça soient entrés dans le cimetière par la porte de Roth Park et non par la route. (Elle hésita de nouveau, puis ajouta, avec un manque de subtilité accablant :) A quelle heure exactement les Clifford sont-ils arrivés ici, dans la soirée ?

Le reste du week-end s'écoula tranquillement. Samedi après-midi, je fis le brouillon d'un sermon, que je révisai après le thé parce qu'à la première lecture il m'avait paru abstrus et pontifiant. J'avais projeté de passer une partie de la soirée à rechercher l'origine de la phrase qui avait vraisemblablement donné à Francis Youlgreave le titre de son poème : « Maudit soit celui qui vicie le jugement de l'étranger, de l'orphelin et de la veuve. » En l'occurrence, je dus passer le gros de la

soirée au chevet d'un homme qui rendit l'âme peu après minuit. Ni lui ni sa femme n'étant pratiquants, cela amena ensuite une discussion animée avec Rosemary, qui ne comprenait pas pourquoi je devais m'occuper de ces gens aussi bien que d'Audrey Oliphant ou de Doris Potter.

Le dimanche, je célébrai deux fois la communion le matin, fis un somme après le déjeuner et dirigeai l'office du soir. J'allai me coucher tôt.

A première vue, tout cela était routinier et rassurant, mais j'avais l'esprit moins en paix que je ne l'aurais voulu. Je pensais beaucoup aux Clifford. D'où leur venait leur argent ? Qui avaient été leurs parents ? Leur père était-il encore en vie ? Je visualisais très distinctement les visages de Toby et de Joanna : les traits anguleux de Toby, ses cheveux frisés, ses narines dilatées en permanence, qui lui donnaient un air apparemment trompeur de perpétuel dédain. Et Joanna... Ce dont je me souvenais d'elle le plus nettement était le duvet sur sa joue et ses yeux à l'iris souligné d'une bordure sombre et au vert tacheté comme l'eau d'une mare sous les arbres par une journée ensoleillée. Surtout, je m'interrogeais sur leurs rapports. Je me demandais si Toby était ce qu'il semblait être, si la crainte qu'il suscitait chez Joanna était due à un calcul, à de la paranoïa, ou si elle n'était qu'une réaction simple et tout à fait rationnelle à une menace véritable. Et puis il y avait Rosemary, qui paraissait attirée par Toby.

J'essayai de parler de ça, partiellement du moins, avec Vanessa le dimanche soir à l'heure du coucher.

— Une amourette de gamine, dit-elle vivement. Rosemary est trop jeune pour lui. Il n'y a pas lieu de s'inquiéter : il paraît être tout à fait raisonnable et ça passera tout naturellement. Quant à Joanna, d'après ce qu'a dit Toby, elle a eu une sorte de dépression nerveuse. Mais je suis certaine qu'avec l'aide de son frère elle s'en remettra. Ceci dit, j'aimerais éprouver pour elle plus de sympathie, mais elle est assez peu engageante, tu ne trouves pas ?

Je ne savais trop que penser de Joanna Clifford. En fait, j'avais grand besoin de parler avec mon directeur spirituel, des Clifford en général et de Joanna en particulier. Mais Peter Hudson n'était pas en Angleterre et je n'avais pas encore fait la connaissance de son successeur. Pour ne rien arranger, je ne savais pas vraiment si je considérais l'absence de Peter comme un problème ou comme un coup de chance. Je n'avais pas réellement envie de parler des Clifford avec qui que ce soit – pas avec Peter, et encore moins avec un prêtre que je ne connaissais pas. En organisant l'absence de Peter à ce moment-là, c'était comme si la Providence m'avait laissé les coudées franches.

— Non, tout ira bien pour Rosemary, continuait Vanessa. Mais j'en suis moins sûre pour Audrey...

— Cette histoire de Miss Marple ?

— C'est absurde, n'est-ce pas ?

— Elle est si têtue que c'en est presque magnifique. Vanessa fit claquer ses lèvres en signe de désaccord.

— Elle est adulte, David. Il n'y a rien de magnifique dans le fait d'avoir une foi absolue dans les vertus des recettes médico-légales des romans d'Agatha Christie. (Elle me regarda et cligna des yeux.) Si tu veux mon avis, il est malavisé d'avoir une foi absolue en quoi que ce soit.

Je lui souris.

— Tu es sûre ?

— Tu te moques de moi, dit-elle en riant.

Les choses en étaient là le lundi matin, 17 août. Vanessa et moi préparions le petit déjeuner dans la cuisine en écoutant le journal de huit heures à la radio. Michael se brossait les dents dans la salle de bains, on l'entendait distinctement, la cuisine étant juste au-dessous. Rosemary était encore au lit ; elle dormait tard, ces derniers temps. Le téléphone sonna.

— Je ne supporte plus ça, me dit Vanessa, soudain toute rouge, la voix sifflante. Ils ne te fichent pas la paix une minute. Tu ne peux pas laisser sonner, pour une fois ?

J'avais déjà une main sur la poignée de la porte.

— Non... désolé, je ne peux pas.

— C'est vraiment n'importe quoi ! Il est huit heures ! fit-elle d'un ton sec, en haussant le ton. Dis-leur que tu rappelleras !...

Elle me lança un regard furieux, que, Dieu me garde, je lui rendis. Je retournai dans le vestibule en refermant la porte un peu plus fort que je ne l'aurais dû. Dans un accès d'indignation puéril, j'entrai en trombe dans le bureau et décrochai le téléphone. Dehors, la benne à ordures venait de stopper devant le presbytère. Un éboueur laissa tomber par terre avec fracas le couvercle de notre poubelle avant de la soulever.

— Ici le presbytère...

Il y eut un son étranglé à l'autre bout de la ligne, dans lequel je crus reconnaître un sanglot.

— Qui est à l'appareil ? demandai-je en essayant d'adoucir le ton de ma voix.

Le camion s'éloigna. Quelqu'un sifflait. Sur la ligne, le sanglot se mua en reniflement.

— C'est moi, Doris.

— Que se passe-t-il ?

— Elle est morte. Lady Youlgreave est morte. Nouveaux sanglots.

— Doris, je suis désolé...

Les sanglots continuaient. Je ne m'étais pas rendu compte que Doris était si attachée à sa patronne, et elle n'avait rien d'une hystérique, bien au contraire. La mort est un grand révélateur.

— Vous venez de la trouver, j'imagine ? (Elle ne répondit pas, mais je persévérerai :) Vous le savez, c'était une vieille dame. Ça devait arriver. (Les platitudes habituelles me venaient automatiquement :) Elle souffrait beaucoup et il n'y avait rien à espérer. (Les platitudes ont le grand avantage d'être vraies.) Et songez combien elle aurait détesté aller dans une maison de retraite ou à l'hôpital. Au moins est-elle morte dans son lit...

— Non, pleurnicha Doris.

— Elle a réussi à se lever pendant la nuit ? (Peut-être voulait-elle atteindre son pot de chambre.) Après que l'infirmière a...

— Je la tuerai.

— Qui ça ?

— L'infirmière. Cette garce n'est pas venue. Lady Youlgreave est restée par terre pendant deux jours. (Elle se remit à pleurnicher, mais ses paroles, bien que déformées, étaient très claires :) Ses chiens l'ont à moitié dévorée.

Ronald Trask aimait les comités comme d'autres aiment le football ou regarder passer les trains. Il y était dans son élément, surtout quand il les présidait. Il avait le chic pour naviguer à travers l'ordre du jour, pour parvenir à ses fins en préservant toutes les apparences d'une procédure démocratique. Il était devenu archidiacre deux ans plus tôt et m'avait, depuis, convié à plus de réunions que son prédécesseur ne l'avait fait en huit années.

L'une d'elles était prévue à dix heures et demie, ce lundi matin 17 août. Le temps était frais et couvert. Nous étions une demi-douzaine dans la salle à manger des Trask, assis autour de la table en bois verni si brillant qu'on y voyait le reflet de nos visages. Il y avait des fleurs, une carafe d'eau, des verres, des cendriers impeccablement propres et, devant chacun de nous, l'ordre du jour soigneusement tapé à la machine, œuvre de Cynthia. Les détails s'enfonçaient dans mon esprit comme des épingles dans une pelote : des petits bouts de réalité, durs et pointus, plantés dans un caoutchouc mousse d'incertitude. Je me concentrais sur eux parce qu'ils repoussaient le souvenir du macabre spectacle qu'il m'avait été donné de contempler, une heure plus tôt, au vieux manoir.

« Nous constituons moins un comité qu'une équipe de travail », nous avait informés Ronald en préambule.

Le murmure de sa voix, ajouté à celui des autres participants, formait un bruit de fond apaisant. Le but de la réunion était de trouver le moyen d'enrayer la baisse de fréquentation du catéchisme. Par deux fois, Ronald tenta de me faire participer au débat, mais sans succès notable.

Tandis que les autres s'en allaient, il me demanda de rester un moment et m'entraîna dans son bureau.

— Ça va, David ? Vous n'aviez pas l'air dans votre assiette pendant la réunion.

— Je suis désolé... J'ai la migraine.

Je ne pouvais me résoudre à lui raconter en détail ce qui était arrivé à lady Youlgreave et me bornai donc à ajouter :

— Deux de mes paroissiens sont morts pendant le week-end.

— Ça fait toujours quelque chose. Même quand la mort est attendue. Asseyez-vous, dit-il en m'indiquant une chaise devant son bureau, avant de se hâter de poursuivre : Dites-moi, avez-vous revu les Clifford ?

— Nous sommes pour ainsi dire voisins. Ils nous ont aimablement prêté leur enclos pour la kermesse paroissiale.

— Ah...

— Qu'y a-t-il ?

— Ne vous inquiétez pas, rien de grave, répondit-il en me regardant bizarrement. (Il s'installa derrière son bureau en caressant du bout des doigts le cuir de son agenda.) Seulement des raisons de se montrer prudent...

— Que voulez-vous dire, bon sang ?

— Nous avons déjeuné avec les Thurston, hier. Victor était à une fête maçonnique la veille, où il a bavardé avec l'un de ses amis de la police. J'ai cru bon de vous faire part de ce qu'il m'a dit. Parole de sage, quoi.

— Qu'est-ce qui ne va pas avec les Clifford ?

— Rien en ce qui concerne les enfants – pour autant que je le sache, rien de certain en tout cas, bien que le jeune Toby ait apparemment quelques amis peu recommandables. Non, le problème, c'est plutôt du côté des parents. Vous avez entendu parler de Derek Clifford ?

Je secouai la tête.

— Moi non plus jusqu'à hier, poursuivit-il. Ce n'était pas son nom de baptême, soit dit en passant – ses parents venaient de Pologne. Apparemment, il était propriétaire d'une chaîne de clubs à Londres. Des petits night-clubs, je suppose. La plupart ont eu une vie éphémère. Rien n'a jamais été prouvé, mais la police est absolument certaine que c'était une façade pour toutes sortes d'autres activités : jeux, prostitution, et même recel d'objets volés.

— Mais rien n'a été prouvé...

— Pas de façon à pouvoir tenir devant un tribunal. Mais si j'ai bien compris, il n'y avait pas le moindre doute là-dessus.

— Le père est en vie ?

— Il est mort l'année dernière. La mère, au printemps. Il y a eu une enquête. (Ronald croisa les doigts et regarda le plafond, comme s'il priait, ce qu'il faisait peut-être.) La pauvre femme était alcoolique et,

la nuit en question, elle avait pris des somnifères. Elle a vomi et s'est étouffée. On s'est interrogé sur la cause du décès : suicide ou accident ?

Je pensai à Joanna découvrant le cadavre de sa mère.

— Et puis il y a la question de l'argent, disait Ronald. Je ne sais pas combien ces jeunes gens ont payé Roth Park, mais la somme venait probablement de leur père.

Il y a toutes les chances qu'il n'ait pas été gagné honnêtement.

— Ils n'y sont pour rien...

— Ça dépend.

— Que voulez-vous dire ?

Ronald se pencha en avant, les coudes sur le bureau, et me sourit.

— Les enfants étaient peut-être impliqués dans les activités de leur père. Thurston a demandé à son ami policier d'en parler à quelques collègues de Londres. Au cas où...

— Je n'aime pas du tout ça, dis-je en me levant. Je suis désolé, Ronald, mais vous semblez condamner les Clifford à partir de on-dit concernant ce qu'aurait pu faire ou ne pas faire leur père...

— Condamner ? répéta Ronald en se levant à son tour. Bien sûr que non ! C'est de ma faute... Je ne suis pas fichu de me faire comprendre. Tout ce que je dis, c'est qu'il est sage de prendre des précautions élémentaires. Surtout dans notre position, vous ne croyez pas ?

— Si vous le dites. (Je ne pris pas la peine de cacher la colère dans le ton de ma voix.) Autre chose ?

— Non, pas pour le moment. (Il me suivit dans le vestibule.) Je vous tiendrai informé.

Nous nous dîmes au revoir. Je me demandai si Ronald faisait son travail ou s'il se servait des Clifford pour me compliquer la vie. Peut-être les deux – les motifs des gens sont souvent confus, parfois même pour eux-mêmes. En rentrant à Roth au volant de ma voiture, je pensai aux raisons qui me poussaient à m'intéresser aux jeunes Clifford. J'en conclus que je n'avais pas le droit de condamner Ronald ni qui que ce soit d'autre pour la confusion de leurs motifs.

Vanessa était à son travail et nous n'étions donc que trois à déjeuner dans la cuisine du presbytère. Personne n'avait faim. Nous mangeâmes du bout des lèvres du jambon et une salade un peu flétrie.

— Vous avez eu le temps d'effectuer cette recherche sur l'altération du jugement des étrangers ? dit Rosemary pendant que nous faisions

la vaisselle.

— Pas encore. C'est dans l'Ancien Testament. Dans le Deutéronome, j'en suis presque certain.

— Est-ce que ça veut dire embrouiller les étrangers ? demanda soudain Michael. Désorienter les visiteurs ?

— Non, répondis-je en lui souriant. C'est à propos des conflits juridiques en Israël. Les veuves, les orphelins et les étrangers étaient les personnes les plus vulnérables d'une communauté.

Cela parut satisfaire la curiosité de Rosemary et Michael, mais stimula la mienne et me rappela que j'avais promis à Vanessa de rechercher l'origine de la phrase. Après avoir fait la vaisselle, j'emportai mon café dans le bureau.

Je trouvai le passage du Deutéronome, chapitre 27, verset 19. La Bible de 1611 et celle de 1884 donnaient des traductions presque identiques à celle du missel. Je regardai dans mon exemplaire de la Vulgate pour vérifier la traduction latine : *Maledictus qui pervertit iudicium advenae pupilli et viduae*. La traduction la plus récente que j'avais sur mes étagères était la Bible de Jérusalem. « Maudit soit celui qui fait dévier le droit de l'étranger, de l'orphelin et de la veuve. » Les notes du commentaire renvoyaient à des textes semblables dans un chapitre antérieur du Deutéronome et à un autre bien plus ancien de l'Exode, chapitre 22 : « Tu ne molesteras pas l'étranger ni ne l'opprimeras, car vous avez vous-mêmes résidé comme étrangers dans le pays d'Egypte. Vous ne rudoierez pas une veuve ni un orphelin. Si tu le rudoies et qu'il se plaigne à moi, je prêterai l'oreille à sa plainte. Ma colère s'enflammera et je vous ferai périr par l'épée : vos femmes seront veuves et vos fils orphelins. »

J'ouvris un tiroir et pris une liasse de papiers, pensant que je devais rédiger quelques notes à l'intention de Vanessa. Je n'ignorais pas, bien sûr, que j'essayais d'oublier lady Youlgreave et ce que sa mort impliquait. Les travaux de ce genre étaient pour moi un luxe ; l'érudition pouvait être un piège, aussi sûrement que les tentations les plus ordinaires. Tandis que j'enlevais le capuchon de mon stylo, il me vint à l'esprit que je n'étais pas le seul à rechercher une distraction. Sinon, pour quelle raison Rosemary aurait-elle abordé le sujet du « jugement de l'étranger » au déjeuner ? Pourquoi aucun de nous n'avait-il évoqué lady Youlgreave ?

J'écartai ces questions et pris des notes. La législation instaurée par le Deutéronome au VII^e siècle avant J. -C. avait été comparable à la Réforme et à la Contre-Réforme en Europe plus de deux mille ans plus tard : une tentative déterminée de réformer la religion nationale. Ses rédacteurs ne toléraient pas la dissidence, mais leur enseignement

moral était d'une grande humanité. Le fait que l'expression « vicier la justice » ait été si bien établie dans l'Ancien Testament donne à penser que de tels abus existaient depuis longtemps.

Je me réfèrai au texte hébreu d'origine et à la version des Septante, la traduction grecque de l'Ancien Testament la plus importante. Le terme que je voulais vérifier, le mot essentiel du passage, était « étranger ». En hébreu, le terme était *gêr*, qui signifiait « étranger protégé » – autrement dit, un étranger qui vivait sous la protection d'une famille ou d'une tribu à laquelle il n'appartenait pas. (Les Arabes disposaient d'un terme semblable, *jâr* pour désigner l'étranger jouissant d'une protection.) Il arrivait cependant que la vie d'un *gêr* soit dure – je fis une note à propos de la plainte formulée par Jacob au chapitre 31 de la Genèse, concernant le traitement que lui infligeait Laban. Une famille ou un clan entier pouvait être *gerim*. On retrouvait la même distinction dans la version grecque des Septante. « Etranger » n'était pas traduit par *xenos* mais par *proselutos*, qui désignait un résident étranger agréé. Cela impliquait-il que les véritables étrangers étaient sans protection, qu'ils étaient la proie légitime de ceux sur le territoire desquels ils s'égarait ?

Je prenais des notes sur le sujet pour Vanessa quand j'entendis une voiture s'engager dans l'allée du presbytère. Je jetai un coup d'œil par la fenêtre et vis une Austin Maxi s'arrêter devant la maison. La portière du passager s'ouvrit et le sergent Clough mit pied à terre, la pipe à la bouche. Franklyn sortit de la voiture, côté conducteur. Adieu la tranquillité... J'arrivai avant eux à la porte.

— Bonjour, monsieur, dit Clough en grattant son crâne chauve tout en regardant dans le vestibule derrière moi. On peut entrer ? Ce ne sera pas long.

Je les conduisis dans mon bureau et les invitai à prendre place sur des chaises face à moi.

— M^{me} Byfield n'est pas là ? Elle travaille, n'est-ce pas ? demanda Clough sur un ton sous-entendant qu'il y avait là quelque chose de légèrement inconvenant.

— Que puis-je pour vous ?

— Il s'agit de lady Youlgreave cette fois-ci, et non du chat, répondit Clough en levant les sourcils, signalant peut-être ainsi qu'il plaisantait un peu. Triste histoire.

— En effet.

Franklyn sortit son carnet et un stylo.

— Ne vous formalisez pas si Frankie prend quelques notes, monsieur. C'est juste pour le dossier.

— Je ne vois pas très bien en quoi je pourrais vous être utile. Ce n'est pas moi qui ai trouvé le corps, mais Doris Potter. Et le docteur Vintner pourra vous en dire plus sur les blessures subies par lady Youlgreave, il a dû arriver un quart d'heure après moi...

— Oh, nous devons explorer toutes les pistes, monsieur. Ce peut être une voie sans issue, pour ainsi dire, mais nous devons vérifier. Vous n'imaginez pas tout le temps que Frankie passe à prendre des notes qui ne servent strictement à rien. Mais on ne sait jamais, n'est-ce pas ? On ne peut rien considérer comme allant de soi.

Clough m'agaçait dans son rôle de philosophe bonhomme.

— Que voulez-vous savoir exactement ? demandai-je.

— J'aimerais le savoir, si je puis dire, monsieur. Tout et rien. Dans les affaires comme celle-ci – le décès d'une vieille dame très malade, appelé à se produire tôt ou tard, et probablement plus tôt que tard –, il n'y a généralement pas de problème. Pas en ce qui nous concerne, en tout cas. Et il se pourrait qu'il n'y en ait pas du tout. Mais le docteur Vintner a estimé qu'il devait en toucher un mot à l'adjoint du coroner et que nous devrions en discuter avec vous. Compte tenu des circonstances, vous comprenez ?

— Quelles circonstances ?

— Bon, d'abord, la dernière personne à avoir vu la vieille dame est apparemment sa femme de ménage, M^{me} Potter. Et c'était vendredi vers sept heures du soir. Mais le corps n'a été trouvé que lundi matin. Et puis...

— Un instant, coupai-je. Savez-vous pourquoi l'infirmière de l'agence Fishguard n'est pas venue, ce week-end ? M^{me} Potter va – allait – là-bas pendant la semaine, du lundi au vendredi. Mais c'est l'infirmière de l'agence qui s'occupait de lady Youlgreave le samedi et le dimanche. Elle venait deux fois par jour, le matin et en début d'après-midi...

— Mais elle n'est pas venue ce week-end, effectivement, monsieur Byfield. (Clough m'observait attentivement.) Etrange, hein ? Apparemment, lady Youlgreave a téléphoné à l'agence vendredi soir – d'après eux, ce devait être autour de sept heures et demie – pour leur dire que des connaissances étaient venues passer le week-end au manoir et allaient s'occuper d'elle.

— J'ignorais que lady Youlgreave avait des proches. Mais je sais par contre qu'elle n'aimait pas se servir du téléphone.

Clough gratta une allumette et la tint au-dessus de sa pipe.

— Pourquoi êtes-vous passé voir lady Youlgreave vendredi,

monsieur ?

Je ne tenais pas à me lancer dans des explications concernant la mangeoire. J'imaginai déjà la réaction de Clough. Lord Peter m'avait déjà rendu suffisamment ridicule auprès de la police. J'éludai la question tout en paraissant y répondre :

— Je lui rendais régulièrement visite, sergent. Aller voir les vieillards et les infirmes fait partie de mon travail.

Il hocha la tête et j'eus le sentiment déplaisant qu'il n'était peut-être pas dupe.

— Comment vous a-t-elle paru ? De bonne humeur ?

— Aussi bien que possible. S'il ne l'a déjà fait, le docteur Vintner peut vous renseigner sur son état de santé. Cependant, elle déclinait rapidement. Et puis, elle souffrait beaucoup. Nous avons bavardé et je suis parti vers cinq heures et demie.

— Quel était son degré de mobilité ? De manière générale, je veux dire.

— Ça dépendait beaucoup de son état, répondis-je, sans comprendre où il voulait en venir. Elle passait le plus clair de son temps au lit ou dans son fauteuil. Mais elle pouvait se déplacer à l'aide de son déambulateur.

— Pouvez-vous nous décrire exactement ce qui s'est passé ce matin ? Qu'avez-vous vu, au vieux manoir ?

— Ce que j'ai vu ? Je ne comprends pas.

— Il est arrivé une chose très regrettable, monsieur. Après que vous êtes partis, le docteur et vous, M^{me} Potter est restée seule dans la maison pendant près d'une heure. Il ne fait aucun doute que la pauvre femme était en état de choc. Quoi qu'il en soit, elle s'est mise à faire le ménage. Elle a mis la vieille dame dans son fauteuil. Elle l'a couverte. Elle a passé l'aspirateur. Quand elle nous a ouvert, elle avait un chiffon à poussière à la main...

— Peut-être ne s'est-elle pas rendu compte qu'elle ne devait toucher à rien.

— Le docteur Vintner a affirmé qu'il le lui avait dit, pourtant.

— En ce cas, comme vous l'avez fait remarquer, c'est qu'elle devait être sous le choc. Mais en quoi cela est-il important ? Le coroner estime-t-il que le décès de lady Youlgreave est suspect ?

— Nous devons régler tous les points de détail avant d'en avoir fini, répondit Clough avant de changer de sujet : A propos, comment entrait-on dans la maison quand M^{me} Potter était absente ?

— Il y avait une clé dissimulée à l'arrière de la bâtisse, dans la cour de la cuisine. Elle y était depuis des années.

— Qui était au courant ?

— Tous ceux qui en avaient besoin, j'imagine. Je crois que M^{me} Potter avait sa propre clé, mais il y avait un certain nombre d'autres personnes qui entraient régulièrement chez lady Youlgreave et se servaient de cette clé quand M^{me} Potter n'était pas là pour leur ouvrir. Elle est sous le pot de fleurs, près de la porte. (Je réfléchis un instant.) J'étais au courant. Le docteur Vintner et l'agence Fishguard aussi. Harrods effectuait une livraison hebdomadaire et je sais que le livreur entrait parfois en l'absence de M^{me} Potter. Et il y en avait peut-être d'autres. Pensez-vous que lady Youlgreave a eu une autre visite vendredi soir après le départ de Doris Potter ?

— Je ne sais que penser à l'heure qu'il est, monsieur. J'examine seulement toutes les éventualités. M^{me} Byfield était-elle au courant au sujet de la clé ?

— Oui.

Clough me regarda, attendant des explications.

— Ma femme a travaillé sur les papiers de famille de lady Youlgreave, ces dernières semaines. Elle les étudiait dans la salle à manger, en la présence de lady Youlgreave.

— Et les chiens ? Comment réagissent-ils quand il y a des visiteurs ?

— Ils aboient quand ils en ont la force. J'avalai ma salive.) Ils sont bien trop vieux pour faire quoi que ce soit, en dehors de manger et dormir.

— Si donc un inconnu s'était approché, ils ne l'auraient pas chassé ?

— J'en doute. Peut-être auraient-ils aboyé, mais personne n'aurait entendu au-dehors de la maison.

Clough hocha la tête.

— Pouvez-vous nous dire maintenant ce qui s'est passé ce matin ?

Je me renversai dans mon fauteuil.

— Nous prenions le petit déjeuner à la cuisine quand M^{me} Potter a téléphoné. C'était un peu après huit heures. Elle était bouleversée. J'ai néanmoins compris que lady Youlgreave était morte. Elle a dit également quelque chose à propos des chiens, mais... J'avalai de nouveau ma salive) mais j'ai cru que le choc lui avait embrouillé l'esprit, et même l'avait rendue hystérique. J'ai appelé le docteur

Vintner et suis allé tout de suite au vieux manoir. Les chiens étaient dans le jardin de derrière. Il y a un portillon métallique sur le côté de la maison : ils pointaient le museau entre les barreaux et aboyaient après les éboueurs.

— Les éboueurs savaient ce qui s'était passé ?

— Pas à ma connaissance. Leur camion était stationné sur la route. L'un d'eux venait de ramasser la poubelle près du portail.

Un petit homme crasseux, qui avait évité mon regard. Il m'avait dit bonjour machinalement mais était passé à côté de moi comme si j'avais été invisible et n'avait pas cessé de siffler « Waltzing Matilda » sur un rythme funèbre.

— Et où était M^{me} Potter ?

— Elle a ouvert la porte avant même que je sonne. (Les yeux rouges, mais pas de larmes. Les joues pâles et marquées comme un mouchoir froissé.) Elle m'a tout de suite emmené dans la salle à manger pour me montrer lady Youlgreave.

Clough tournait et retournait sa pipe dans ses mains.

— Prenez votre temps, monsieur, prenez votre temps. Dites-nous exactement ce que vous avez vu, comment était la pièce, où se trouvait la vieille dame.

J'avalai ma salive derechef.

— Elle était à plat ventre sur le tapis près de la fenêtre. A peu près à mi-chemin entre son fauteuil et la cheminée, la tête du côté du pare-feu. Le déambulateur était sur la carpeste, couché sur le côté.

Je marquai une pause et pris une cigarette. La salle à manger sentait l'urine et les excréments, humains et canins. Le téléphone était sur la table et la petite malle en fer-blanc par terre. Le beau-père de lady Youlgreave nous lançait un regard noir depuis sa position avantageuse au-dessus de la cheminée.

— Elle était en vêtements de nuit, continuai-je. (Chemise de nuit, chaussettes remontées jusqu'au genou et robe de chambre. Sa tête reposait de côté sur la carpeste, les yeux grands ouverts, comme d'étonnement, la bouche aussi. Gencives roses. Je n'avais jamais vu lady Youlgreave sans son dentier.) Sa chemise de nuit était remontée, peut-être par les chiens. Jusqu'à la taille. (Jambes blanches et ridées, sans beaucoup de force et de chair. Des taches brunes et, aux endroits les plus charnus, la chair à vif.) De toute évidence, les chiens mouraient de faim, continuai-je lentement. Je suppose que c'est la raison pour laquelle James Vintner doit en référer à l'adjoint du coroner... Vous savez comment sont les chiens quand ils vieillissent,

sergent ? Leur dressage fiche le camp. Les interdits perdent de leur force. Comme chez les humains. Ils ont essayé de la manger, en fait...

Je ne pus terminer ma phrase. Clough fixait sur moi un regard affable. Franklyn écrivait dans son carnet.

— Bon sang ! m'exclamai-je, me surprenant moi-même autant que les deux policiers. Qu'avez-vous fait des chiens ?

— Ne vous inquiétez pas, monsieur, dit Clough. Nous prenons soin d'eux pour le moment. Bon, pour en revenir à ce matin, parlez-moi du reste de la pièce.

— Tout était à peu près comme d'habitude.

En dehors du tas de crottes de chien près du fauteuil de lady Youlgreave.

— Les rideaux de la fenêtre étaient tirés ?

— Non.

— Y avait-il quelque chose sur la table près du fauteuil ?

— Un livre, je crois. (Un mince volume relié en cuir vert : *La Voix des anges*.) Je suppose qu'elle a dû se lever après que M^{me} Potter l'a laissée au lit. Sa chambre est voisine de la salle à manger. Elle est sans doute venue là pour lire un peu. Puis, j'imagine, elle s'est levée et aura trébuché...

— Vous avez probablement raison, dit Clough. Elle s'est levée. Pourquoi serait-elle allée vers la cheminée ?

— Son médicament y était.

— Ah. Le médicament. (Clough gratta la maigre touffe de cheveux qu'il avait au-dessus de l'oreille droite.) Intéressant, ça... C'est un flacon, n'est-ce pas ? Vous savez à quoi il ressemble ?

J'acquiesçai.

— Et vous l'avez remarqué, ce matin ?

— Non. J'avais d'autres choses en tête. (Je me souvins combien lady Youlgreave tenait à son remède.) Elle a sans doute voulu prendre une dose, elle s'est dirigée vers la cheminée et s'est probablement pris les pieds dans le bord de la carpe...

Il y eut un silence. Quelque chose clochait, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus. Franklyn bâilla. L'air triste, Clough regardait par la fenêtre par-dessus mon épaule.

— Attendez, dis-je lentement. Quand j'étais là, vendredi, Doris a annoncé qu'elle avait laissé le médicament dans la chambre.

— Elle l'a fait. Dans trois verres séparés, afin que lady Youlgreave

ait les doses requises jusqu'à l'arrivée de l'infirmière, samedi matin. Mais les verres ont été renversés.

— Ce qui expliquerait qu'elle soit allée dans la salle à manger ?

Clough ne répondit pas.

— Dites-moi, monsieur Byfield, vous connaissez M^{me} Potter depuis longtemps ?

— Une bonne dizaine d'années.

— Elle est digne de confiance ?

— Absolument. Elle est pratiquante et je la connais donc bien. Elle a beaucoup fait pour lady Youlgreave.

— Elle était payée pour ça, j'imagine.

— Je ne crois pas que l'argent ait été particulièrement important pour elle. Lady Youlgreave et M^{me} Potter se connaissaient depuis des années.

Je m'arrêtai net, sachant que j'étais sur le point de me mettre en colère. A leur façon, les deux femmes avaient été amies et Doris avait donné bien plus qu'elle n'avait jamais reçu. Les questions de Clough étaient une insulte à la gentillesse de Doris.

— M^{me} Potter et lady Youlgreave s'entendaient donc bien ?

— Très bien. Clough soupira.

— Il est de notre devoir de poser ces questions, monsieur. Je sais que cela doit être pénible pour vous, mais c'est ainsi.

— Va-t-il y avoir enquête ?

— Ce n'est pas à moi d'en décider, monsieur. Cela dépend du coroner.

Mes yeux se posèrent sur les notes que j'avais prises à l'intention de Vanessa.

— Y a-t-il autre chose ? demandai-je.

— Non, pas pour l'instant. (Clough se leva et me tendit la main.) Merci de nous avoir accordé un peu de votre temps.

Nous échangeâmes une poignée de main et je fis le tour du bureau pour les raccompagner. En me levant, je surpris un mouvement furtif de l'autre côté de la fenêtre. Je jetai un coup d'œil dehors, juste à temps pour voir

Michael courir vers le côté de la maison. Était-il en train d'écouter ? La fenêtre était ouverte. Clough et Franklyn semblaient ne rien avoir remarqué. Je les suivis dans le vestibule.

— Sergent ?

— Oui, monsieur.

— Deux mots seulement, à propos du chat de M^{lle} Oliphant.

— Ah. Ce ne sera pas long ? Nous avons...

— Non. Je crois bon de vous signaler que, l'autre jour, il y avait quelque chose sur la mangeoire de lady Youlgreave. Elle nous a dit, à ma femme et à moi, qu'elle croyait que c'était une tête.

— Une tête ?

— Une petite tête, à moitié mangée par les oiseaux. Nous nous sommes demandé si ce n'était pas celle du chat.

— Vous êtes allé voir ?

— Oui, mais quand je l'ai fait, il n'y avait plus rien. (Après quelques instants, j'ajoutai :) Elle a dit que quelqu'un l'avait apportée là dans un sac en papier.

Franklyn renifla, dissimulant un rire avec peine.

— Elle a dit qui c'était ? demanda Clough.

— Elle n'a pas pu ou n'a pas voulu.

— Je vois. (Il posa la main sur la poignée de la porte.) Vous avez dit qu'il y avait autre chose ?

— Vous vous souvenez que je vous avais téléphoné, à propos de cet endroit où le chat a peut-être été mutilé ? (Clough hocha la tête.) Ça s'appelle Carter's Meadow. On raconte que Francis Youlgreave, notre poète local, a fait la même chose au même endroit.

Après une nouvelle pause, Clough dit :

— Merci, monsieur. Si vous me permettez, tout ça est un peu... un peu vague. Mais je le garde à l'esprit. (Il ouvrit la porte, mais s'arrêta sur le seuil et se retourna vers moi.) Oh... à propos. Vous connaissez ces jeunes gens de Roth Park ? Les Clifford ?

— Oui, répondis-je, tendu.

— Est-ce que vous savez s'ils ont rencontré lady Youlgreave ?

— Pas à ma connaissance. Il n'y a pas longtemps qu'ils habitent ici.

— Merci, monsieur.

Clough fourra ses mains dans ses poches et se dirigea d'un pas nonchalant vers la voiture, dont Franklyn, toujours reniflant joyeusement, ouvrit la porte côté conducteur.

— Pourquoi ? lançai-je.

D'abord Trask, maintenant Clough.

— Je me posais seulement la question, dit-il pardessus son épaule.
Après tout, ils étaient voisins.

Peu après le départ de la police, j'allai rendre visite à la veuve de l'homme décédé au cours du week-end. Elle habitait l'un des logements sociaux loués à la municipalité dans Manor Farm Lane, non loin de chez les Potter. La maison était pleine de gens, amis et connaissances, et la télévision resta allumée pendant tout le temps que je passai là-bas. Je fis ce que je pouvais et pris congé dès que ce fut décemment possible ; toutes les dispositions avaient été prises pour l'enterrement, ma présence n'était donc plus nécessaire.

Je rentrai au presbytère en longeant le côté nord de la place. En passant devant l'abribus, je m'entendis appeler. Audrey était penchée à la fenêtre de son salon du premier étage.

— Vous avez un moment ? demanda-t-elle, l'air gaie et alerte. Une ou deux choses à propos de la kermesse...

Elle descendit dans le vestibule pour m'accueillir. Le salon de thé venait de fermer et Charlene Potter débarrassait les tables. Elle m'adressa un sourire en me voyant passer. Je suivis Audrey à l'étage. Elle me fit asseoir dans le fauteuil à oreilles qui avait été celui de son père.

— C'est un fauteuil fait pour les hommes, vous ne trouvez pas ? Je ne m'y assois jamais.

Ce disant, elle ouvrit la porte du buffet et en sortit des verres et une bouteille.

— Vous prendrez bien un verre de sherry avec moi ?

— Volontiers, merci. Elle versait déjà le sherry.

— C'est terrible, ce qui est arrivé à lady Youlgreave. Elle était très âgée évidemment et cela pouvait advenir à tout moment... Vivre seule dans cette maison délabrée avec ces chiens pour toute compagnie... (Elle me tendit un verre rempli à ras bord.) Je me demande qui va hériter. Elle avait des cousins quelque part dans le Herefordshire, je crois, mais ils n'étaient pas en relation. Et certains d'entre eux ont émigré. En Nouvelle-Zélande, non ? (Elle s'installa dans le fauteuil près de la fenêtre, poussa un soupir d'aise et leva son verre.) Tchintchin. Voilà des années qu'elle aurait dû aller dans une maison de retraite. Elle y aurait bien été obligée si Doris n'avait pas été là. Je

l'avais dit à Charlene : « Peut-être votre mère croit-elle faire une gentillesse à lady Youlgreave, mais la pauvre dame serait beaucoup mieux dans un établissement comme il faut. » Mais il y a des gens qui ne veulent rien entendre.

Je buvais mon sherry à petites gorgées.

— Ne vous gênez pas pour fumer. Ici, tout est permis ! (Elle se leva avec empressement pour aller chercher un cendrier.) Charlene m'a dit que vous aviez été là-bas...

— Doris m'a téléphoné quand elle a trouvé le corps.

— Ça devait être effrayant, commenta Audrey avec délectation. Evidemment, la police s'est trompée, comme d'habitude. Typique. Je n'en suis pas surprise après avoir vu ce qu'ils ont fait à la mort de lord Peter.

— Elle s'est trompée ?

— Apparemment, ils pensent que lady Youlgreave a trébuché en voulant aller chercher son médicament sur le dessus de la cheminée. Mais ça n'a pas pu se passer comme ça. Charlene était très contrariée. Elle croit que la police tente de faire porter le chapeau à sa mère – pour avoir laissé le médicament sur la cheminée. C'est absurde. Si elle l'a laissé sur la cheminée, c'est parce que lady Youlgreave ne pouvait l'y atteindre. Etonné, je dis :

— La tablette de la cheminée n'est pas si haut que ça, pourtant...

— D'évidence vous n'avez pas vu lady Youlgreave marcher ces derniers temps, répondit Audrey en agitant le doigt dans ma direction en un geste de reproche enjoué. Elle était presque pliée en deux, à cause, semble-t-il, du mauvais état de ses vertèbres ou quelque chose comme ça. Et elle ne pouvait pas lever le bras plus haut que l'épaule. Vous savez, les vieilles personnes ne savent plus trop si elles ont pris ou non leurs médicaments...

J'avais trouvé une cigarette et tapotais mes poches en quête d'allumettes. Audrey s'empessa de nouveau de se lever pour m'apporter du feu et en profita pour remplir nos verres.

— Et puis elle a décommandé l'infirmière de l'agence Fishguard. Très bizarre. (Audrey se laissa retomber dans son fauteuil, plus lourdement cette fois-ci, et sirota son sherry.) Certes, elle n'aimait pas avoir une infirmière avec elle. Elle ne se plaisait vraiment qu'avec Doris. Mais, heureusement pour Doris, le docteur Vintner l'avait obligée à en prendre une.

— Vous avez parlé de la kermesse...

— Il faut en outre considérer qu'elle n'aimait pas téléphoner...

poursuivit Audrey imperturbablement.

Elle avait les yeux mi-clos et regardait par la fenêtre. La pose n'était pas naturelle, aussi rigide que celle d'un personnage de cire et visant, comme elle, à produire un effet sur le spectateur. Je me rendis compte soudain que j'avais sous les yeux une grande détective à l'œuvre, l'avatar local de Miss Marple.

— Selon moi, il y a deux possibilités, continua Audrey. Ou bien lady Youlgreave a décommandé l'infirmière intentionnellement, dans l'idée de se suicider pendant le week-end. Ou bien elle l'a décommandée tout simplement parce qu'elle ne lui plaisait pas. Nous ne devons pas oublier qu'elle ne savait plus trop où elle en était. Entre la douleur et la morphine, elle n'avait presque plus rien d'humain, n'est-ce pas ?

— Nous vieillissons tous, dis-je. Ou du moins la plupart d'entre nous. Est-ce pour autant que nous sommes moins humains ?

De rose, le visage d'Audrey vira au rouge.

— C'est une façon de parler. Je suis attristée comme tout le monde par la mort de lady Youlgreave. C'est la fin d'une époque. La dernière Youlgreave de Roth. Elle était si éblouissante quand elle était jeune ! Elle avait un tel allant ! Elle donnait des fêtes magnifiques avant la guerre... Pas plus tard que l'autre jour, je disais justement à Rosemary l'effet qu'elle nous faisait quand nous étions enfants. Rosemary avait peine à le croire.

J'écrasai soigneusement ma cigarette dans le cendrier.

— C'est gentil à vous de laisser Rosemary passer tant de temps en votre compagnie.

— C'est un plaisir, roucoula Audrey, se laissant un moment détourner de son monologue sur lady Youlgreave. Entre nous, je pense qu'elle est assez seule. Si Vanessa était à la maison pendant la semaine, ce ne serait pas pareil... mais Vanessa travaille. (Elle eut un petit rire.) Moi aussi. J'ai toujours été une femme ambitieuse et fière de l'être. Mais, voyez-vous, je travaille à la maison et je règle mon emploi du temps comme je l'entends. Ça a été un vrai plaisir de la voir plus souvent, pendant ces vacances. Quelle fille charmante ! Encore un peu de sherry ?

— Non, merci, répondis-je en jetant un coup d'œil à ma montre. Il faut vraiment que je...

— Je crois que je vais en reprendre un petit verre, dit Audrey en levant la bouteille. Le docteur Vintner affirme qu'un verre ou deux de sherry est exactement ce qu'il faut pour se détendre après une journée de travail. (Le goulot de la bouteille trembla contre le bord de son

verre et une goutte de sherry dégouлина le long du ballon et forma une toute petite flaque sur la surface brillante de la table basse.) Elle m'a été très précieuse dans mon enquête.

— Rosemary ? Et qu'a-t-elle fait, exactement ? Audrey essuya le sherry avec un mouchoir bordé de dentelle.

— Oh, rien dont vous ayez à vous inquiéter, je vous le promets. Non, elle m'a fait une ou deux suggestions utiles quant à la façon d'aborder le problème. C'est elle qui m'a conseillé de demander à M. Malik qui achetait son cidre. Vous vous rappelez que vous avez trouvé une bouteille d'Autumn Gold avec la fourrure et le sang ?

— J'imagine que des dizaines de gens achètent du cidre de cette marque...

— Ça se peut. Mais il m'a semblé qu'un nom était particulièrement suspect. Kevin Jones, fit-elle en baissant le ton. Le petit ami de Charlene.

— Je crois vraiment que vous devriez être prudente...

— Oh mais je le suis ! Je ferme tout à clé très soigneusement et j'emporte le tisonnier avec moi à l'étage.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Nous ne savons pas si la bouteille de cidre a quelque chose à voir avec ce qui est arrivé à lord Peter. Il n'y a aucune preuve. Et même s'il y avait un lien, rien ne prouve que l'ami de Charlene a acheté la bouteille. Et quand bien même il l'aurait fait, ce n'est pas pour autant qu'il a joué un rôle dans ce qui s'est passé.

Audrey agita son verre et son contenu s'inclina dangereusement près du bord.

— Je l'ai vu sous l'abribus. Il fait partie de cette bande de voyous. Il n'y était pas quand j'ai appelé la police. Mais il aurait très bien pu s'y trouver. Et les autres étaient ses amis. Je répugne à le dire, mais je dois envisager la possibilité que... (elle baissa de nouveau la voix pour prendre un ton de conspiratrice) qu'il y ait un traître dans notre camp. Lord Peter faisait entièrement confiance à Charlene. Il l'aurait suivie n'importe où et...

— Audrey, fis-je sèchement, ça suffit.

Elle se renversa brutalement contre le dossier de sa chaise, en tressaillant comme si je l'avais frappée.

— Mais...

— Je parle sérieusement. Pour votre bien. Dire de telles choses sans preuves constitue de la diffamation. Si vous les répétez en public, vous risquez de vous retrouver devant un tribunal. (Ses lèvres

tremblaient et je m'efforçai d'adoucir mon ton :) Je ne connais pas Kevin, mais Charlene semble être la dernière personne à faire une chose pareille.

— De la diffamation ? Vous avez sans doute raison. (Elle s'était reprise.) J'aurais dû y penser. Cette distinction entre connaissance des faits et preuve est si exaspérante ! Mais ces voyous sont forcément dans le coup. Le collier de lord Peter était sous l'abribus, le fait est là.

Je regardai ma montre, plus ouvertement cette fois-ci.

— Mon Dieu ! m'exclamai-je en simulant la surprise. Il se fait tard. Que vouliez-vous me dire à propos de la kermesse ?

Audrey avala sa salive et je crus un instant qu'elle allait se vexer, mais elle sourit.

— Chère Rosemary. Une tête bien faite sur de jeunes épaules. Je n'y aurais jamais pensé. Il s'agit du parking.

— Je croyais que c'était réglé...

— Rosemary m'a rappelé que, l'année dernière, des gens s'étaient garés sur la double ligne jaune autour de la place. Vous vous en souvenez ? La police était assez ennuyée. De nos jours, Pierre, Paul, Jacques ont leur voiture. A ce que je vois, plus personne ne fait cent mètres à pied. Rosemary se demandait si les Clifford ne nous laisseraient pas utiliser le bas-côté de leur allée comme parking de secours, une fois l'enclos saturé. Nous avons demandé aux Bramley il y a quelque temps, mais ils avaient refusé en arguant que cela risquait d'incommoder leurs pensionnaires. (Cela n'avait rien d'étonnant : c'était effectivement toujours ce qu'ils prétextaient quand ils ne voulaient pas faire quelque chose.) Mais avec les Clifford, nous avons une réelle chance de succès. Rosemary a dit qu'elle était très amie avec eux et qu'elle allait le leur demander. Naturellement, j'ai applaudi – je ne voulais pas blesser sa fierté. Mais je me demandais s'il ne vaudrait pas mieux que la requête vienne de vous...

— Je vais tâcher de leur en toucher un mot, répondis-je en posant avec précaution mon verre vide sur la table.

— Ce serait merveilleux. Et peut-être pourriez-vous aussi voir combien de voitures tiendraient là ? Même si l'estimation est approximative, ça nous sera utile. J'ai déjà ajouté « Parking » sur l'annonce de la semaine prochaine dans le journal.

Je promis de faire ce que je pourrais. Audrey avait toujours eu tendance à se tracasser pour les détails de la kermesse, et cette année plus que d'habitude.

Je me levai, bien décidé à m'en aller. Elle me raccompagna au rez-

de-chaussée en devisant gaiement du barbecue de James Vintner (« J'espère que ça n'attirera pas n'importe quelle sorte de gens... ») et des énormes quantités de gâteaux maison qui avaient été promises pour la buvette. Quand nous arrivâmes dans le vestibule, la porte de la cuisine s'ouvrit et Charlene en sortit, son sac à main au bras. Elle avait retiré son tablier.

— Vous partez ? demanda Audrey. Déjà ?

— Il est six heures et demie passées, répondit Charlene. Tout est en ordre. J'ai mis les serviettes à thé à tremper dans l'évier.

— Je vois... dit Audrey sombrement avant de marquer une pause comme si elle cherchait quelque chose à y redire. Bon. Eh bien, à demain. Vous sortez ce soir, vous et votre ami ?

— Peut-être, dit Charlene en lui lançant un regard circonspect.

— Eh bien, faites attention, lâcha Audrey énigmatiquement. Je ne vous en dis pas plus.

Je m'écartai pour laisser sortir Charlene. Audrey approcha sa tête de mon oreille. Elle sentait la sueur et le sherry.

— Quelle fille vulgaire, fit-elle d'une voix sifflante. Et impossible de la former. Ma pauvre mère se retournerait dans sa tombe.

— Merci pour le sherry, dis-je. Je vous avertirai dès que j'aurai du nouveau à propos du parking.

Nous nous saluâmes. Sur le seuil, Audrey me fit au revoir de la main tandis que je traversais le jardinet et montais les quelques marches jusqu'au portail en fer forgé. J'entendis la porte se refermer alors que j'arrivais sur le trottoir.

Charlene était devant la supérette Malik, apparemment en train de contempler la vitrine.

— Monsieur Byfield ? Vous avez une minute ? Je lui souris.

— Naturellement, répondis-je en me demandant si j'arriverais jamais à rentrer chez moi ce soir-là. De quoi s'agit-il ?

— Ça vous... ça vous ennuerait de venir jusqu'ici ? dit-elle en me faisant signe de la rejoindre devant la vitrine du magasin. C'est seulement que M^{lle} Oliphant va nous voir devant chez elle et va se demander de quoi nous parlons.

— Qu'est-ce que ça a de si extraordinaire de bavarder là ?

— Demain, elle ne me lâcherait pas tant que je ne le lui auras pas dit.

Nous étions côte à côte, le regard fixé sur un éventail de paquets de céréales. Aucun de nous ne parlait, sans pour autant que le silence

devînt pesant. Elle ouvrit son sac et en tira un paquet de cigarettes.

— Ça ne vous dérange pas ? demanda-t-elle.

— Non.

Je secouai la tête quand elle me tendit le paquet.

— Elle ne me permet pas de fumer chez elle, expliqua Charlene en me souriant, soudain malicieuse. Ce n'est pas comme il faut pour une femme. Fumer en public non plus, bien sûr.

Je hochai la tête et attendis.

— Ne vous méprenez pas sur mes paroles, dit Charlene en fixant toujours les paquets de céréales. Elle est gentille avec moi. Tous les chiens qui aboient ne mordent pas.

Comme Beauty et Beast ?

— En fait, je m'inquiète pour elle. Je l'ai dit à Maman hier soir et elle m'a répondu que le mieux était de vous en toucher un mot. (Charlene partit dans une digression :) Pauvre Maman. Ça lui a vraiment fichu un coup.

Doris faisait elle aussi partie de ceux et celles que je devais aller voir. En un sens, c'était elle que la mort de lady Youlgreave avait le plus affectée. Ceux qui s'occupent de personnes dépendantes le deviennent à leur tour. Doris et lady Youlgreave étaient amies, bien qu'aucune des deux n'eût probablement usé de ce terme en parlant de l'autre.

— M^{lle} Oliphant a toujours eu ses petites manies. Vous savez, répéter sans cesse que les choses ont terriblement changé depuis qu'elle était petite, etc. (Charlene jeta un coup d'œil vers moi pour s'assurer que je comprenais ce qu'elle voulait dire.) Mais depuis quelques mois, elle est très différente. Elle passe sans arrêt par des hauts et des bas. Et depuis que le chat a disparu, ça a encore empiré. Elle parle toute seule ; elle n'avait jamais fait ça, avant. Et une fois ou deux, elle a crié après moi, vraiment crié. Je crois aussi qu'elle ne mange pas grand-chose. Et puis elle se fait des idées... Elle croit, par exemple, que les jeunes en ont après elle.

— Et c'est le cas ? Charlene parut surprise.

— Ils ont mieux à faire. Remarquez, ils ne la portent pas vraiment dans leur cœur. Mais ça n'a aucun rapport. Ce qui m'inquiète, c'est qu'elle se prend vraiment pour une détective. Comme dans les bouquins qu'elle lit. (Charlene prit une voix aiguë, pour imiter une façon distinguée de s'exprimer :) « C'est le majordome qui a fait ça, dans la bibliothèque. Avec un tuyau de plomb... » Et... ne pensez pas que je sois indiscrete, monsieur Byfield, mais je crois que Rosemary

n'arrange pas les choses. Elle l'encourage, comme qui dirait.

— Que voulez-vous dire ? (A en juger par l'expression de Charlene, j'avais dû parler assez sèchement.) En quoi l'encourage-t-elle ?

— A chercher des indices, marmonna-t-elle, des choses comme ça.

— Des indices sur ce qui est arrivé à lord Peter ? Charlene acquiesça.

— Oui, je sais, dis-je. Ne vous en faites pas. Je vais en toucher un mot à Rosemary et nous allons tous veiller sur M^{lle} Oliphant.

Quelques instants plus tard, je lui dis au revoir et rentrai chez moi. Je me rendais compte que je n'avais pas bien mené l'entrevue. J'aimais bien Charlene, mais je pensais qu'elle exagérait. Dans chaque paroisse, il y a au moins une quinquagénaire célibataire, grenouille de bénitier et légèrement... originale ; certains hommes, aussi, en prenant de l'âge, ont tendance à se comporter de façon étrange. Mais dans quatre-vingt-dix-neuf pour cent des cas, cela se limite à un comportement excentrique. Pourquoi Audrey ferait-elle exception à la règle ?

La voiture de Vanessa était stationnée dans l'allée du presbytère. J'entrai dans la maison. Michael regardait la télévision dans le salon.

— Salut, lançai-je. Où sont les autres ?

— Rosemary n'est pas encore rentrée. Tante Vanessa est là-haut.

J'étais sur le point de tourner les talons quand une pensée me retint.

— Michael ?

Il arracha son regard à l'écran. J'aurais voulu lui demander s'il avait écouté ma conversation avec Clough et Franklyn en début d'après-midi, mais je n'en fis rien. Lui poser la question reviendrait à l'accuser. Il était sans doute seulement en train de jouer. Par ailleurs, il n'avait probablement pas entendu grand-chose, même s'il avait écouté, car Clough et moi parlions relativement bas.

Le téléphone sonna à point. J'allai dans le bureau pour répondre. C'était James Vintner, qui semblait tracassé.

— Vous êtes au courant ? me demanda-t-il.

— Au courant de quoi ?

— Il va y avoir une enquête préalable. Des interrogatoires...

— Quand ?

— Probablement mercredi. Un après-midi entier de perdu.

— Savez-vous si je dois être appelé comme témoin ?

— J'en doute. S'ils avaient eu l'intention de le faire, je pense qu'ils

vous auraient déjà averti. Mais j'ai cru bon de vous prévenir.

— Vous ne croyez pas...

— Je ne crois rien. Dans des circonstances normales, j'aurais délivré le certificat de décès sans autre forme de procès. Une vieille dame que j'avais vue le matin où elle est morte. En phase terminale. Elle fait une chute et casse sa pipe. C'est très triste, mais cela arrive à des dizaines d'autres personnes âgées. Il n'y a là rien de suspect.

— Pourquoi alors les circonstances ne sont-elles pas normales ?

— Demandez à M^{me} Potter. Tout est de sa faute. Et de ces sales cabots. (Il hésita.) Désolé de rouspéter comme ça. La journée a été longue. Et je n'aime pas quand mes patients meurent. (Il se racla la gorge, conscient peut-être d'avoir pour une fois reconnu ouvertement qu'il prenait son travail à cœur. Il s'empressa d'ajouter :) Surtout ceux qui font partie de ma clientèle privée. Ils se font rares, en ce moment.

Nous raccrochâmes quelques instants plus tard. Je montai à l'étage. Vanessa était dans notre chambre ; assise sur le lit, elle regardait dans le vide, l'air sombre.

— C'était James, dis-je. Il va y avoir une enquête concernant le décès de lady Youlgreave.

Elle hocha la tête mais ne répondit pas.

— Qu'y a-t-il ? demandai-je. Elle tourna la tête vers moi.

— Rien, vraiment. C'est à cause de sa mort, je suppose. Ça me fait une drôle d'impression de savoir que je n'irai plus m'asseoir avec elle dans sa salle à manger.

— J'imagine que ça va poser des problèmes pour le livre.

— Il ne s'agit pas seulement de ça.

— Qu'est-ce que c'est, alors ? Elle me lança un regard noir.

— Oh, mon Dieu, lâcha-t-elle avant de se mettre à pleurer.

Je m'assis à côté d'elle sur le lit et la pris dans mes bras. Elle se laissa aller contre moi. Je la tenais enlacée et sentais la chaleur de son corps. Le désir montait en moi. Elle se détendit peu à peu et ses larmes se tarirent.

Je lui caressai le dos, promenant le bout de mes doigts le long de sa colonne vertébrale. Depuis combien de semaines n'avions-nous pas fait l'amour ?

— Vanessa ?

Elle s'écarta doucement de moi.

— Je vais me passer un peu d'eau sur la figure, dit-elle. Et il est

largement temps que je m'occupe du dîner.

Le mardi matin, j'attendis d'être seul à la maison.

Vanessa partit à son travail. Une demi-heure plus tard, Rosemary alla prendre l'autobus – elle allait passer la journée à Londres avec une camarade de classe. Michael était déjà parti chez les Vintner. Brian et lui avaient l'ambitieux projet de construire une cabane dans un arbre du jardin. J'avais deux heures devant moi avant mon premier rendez-vous de la journée, la visite d'un expert diocésain.

Une fois seul, j'allai dans le bureau et téléphonai à Roth Park. Je me demandai si je n'avais pas de la température. Contrairement à mon habitude, je me sentais excité ; j'avais l'impression de me comporter presque surnoisement. Je laissai sonner plusieurs fois. J'étais sur le point de raccrocher quand Joanna répondit.

Je m'excusai de la déranger si tôt et lui demandai si nous pouvions utiliser l'allée comme parking de complément lors de la kermesse.

— Bien entendu. Vous pouvez vous garer où vous voulez. (Il était presque dix heures et elle semblait encore à moitié endormie.) Ça ne va pas abîmer la pelouse ni les fleurs, de toute façon.

— Est-ce que je dois demander également l'autorisation à Toby ?

— Toby n'est pas là. De toute façon, ça ne le regarde pas.

— Je vous demande pardon ?

— La maison est à moi, répondit Joanna, la voix soudain déformée, comme si elle bâillait. C'est ma propriété. Toby n'a rien à y voir.

— Je comprends. Je me demandais... Pourrais-je faire un saut jusque chez vous pour évaluer le nombre de places de stationnement ? Audrey Oliphant juge important que nous en ayons une idée, même approximative.

— Vous voulez venir maintenant ?

— Si je ne suis pas importun.

— Vous voyez le bosquet de chênes près de l'enclos à chevaux ? demanda-t-elle. J'y serai dans dix minutes.

— Inutile de venir, dis-je après avoir hésité trop longtemps.

— J'ai besoin de prendre l'air. Et puis, il faut... il faut que je voie le

parking avec vous. Au cas où il y aurait un problème.

Nous raccrochâmes. J'observais mes symptômes avec le détachement scientifique qui convenait : en tout bien tout honneur, j'étais en train de prendre des dispositions pour la fête paroissiale et pourtant je me sentais coupable, comme si j'allais à un rendez-vous galant.

C'était une matinée ensoleillée, chose relativement rare en ce lugubre mois d'août. Je traversai nonchalamment le cimetière et entrai dans Roth Park. Quelques instants plus tard, j'arrivai à la chênaie. Je m'appuyai contre un tronc et allumai une cigarette. De l'endroit où je me trouvais, je voyais l'allée, dont je suivais des yeux la courbe autour de la butte qui cachait la maison. Tout était très paisible. Ces instants de loisir n'étaient pas si fréquents dans mon existence. La fumée de ma cigarette et quelques volutes de nuages transparentes haut dans le ciel bleu semblaient être les seules choses en mouvement. En pleine campagne, il y aurait eu des oiseaux, loin du bruit incessant de la circulation, mais c'était déjà très bien ainsi.

Puis Joanna arriva le long de l'allée. Elle leva la main pour me saluer et je lui répondis. Je jetai ma cigarette et la regardai approcher. Elle portait une robe en coton léger qui lui descendait presque aux chevilles. Elle avait les cheveux flottants. Quand elle fut plus près, je vis qu'elle était pieds nus, qu'elle n'était pas maquillée et avait l'air fatiguée. Elle leva vers moi ses yeux verts. L'espace d'un instant, je restai muet. Tout ce que je savais, c'est que je n'aurais pas dû venir là. J'étais en danger, et Joanna aussi.

— Je peux vous piquer une sèche ? dit-elle.

Je lui offris une cigarette et la lui allumai. Pour protéger la flamme, elle me toucha la main tout naturellement. C'est une bonne chose, me dis-je. Si elle avait eu conscience de ce que je ressentais, elle se serait abstenue de le faire.

— Il faut que j'aille en chercher chez Malik, expliqua-t-elle. Typique de Toby. Il est parti ce matin avec le dernier paquet qu'il y avait à la maison.

— Où est-il allé ?

Elle haussa les épaules, puis bâilla.

— Excusez-moi. Je n'arrête pas de bâiller, ce matin.

— Vous n'avez pas bien dormi ? Elle sourit avec espièglerie.

— J'ai essayé de ne pas dormir du tout.

— Pourquoi ?

— Je voulais savoir si le fantôme allait revenir. Vous vous

souvenez ? Les bruits de pas ? J'ai donc pris quelque chose pour me maintenir éveillée et j'ai attendu. Mais il ne s'est rien passé. Sauf que j'ai eu de plus en plus peur. (Elle se tourna à demi pour écraser sa cigarette à moitié fumée contre le tronc d'un chêne.) Je n'ai rien vu, rien entendu. Mais j'ai senti quelque chose. Quelque chose qui attendait, ajouta-t-elle en se retournant vers moi. C'est idiot, hein ?

— Avoir peur n'a rien d'idiot. Elle hocha la tête.

— Et Toby ?

— Toby ? Pour autant que je sache, il a dormi toute la nuit. J'ai entendu la voiture démarrer un peu après neuf heures. Il est parti. Sans me laisser ni petit mot ni cigarettes.

— Il savait que vous passiez une nuit blanche ?

— Il se serait moqué de moi. Surtout après l'histoire que j'ai faite l'autre nuit.

J'aurais été incapable de dire si elle aimait ou non son frère.

— Peut-être avez-vous fait un mauvais rêve, l'autre nuit ? Il arrive qu'on en ait de pareils entre la veille et le sommeil.

Elle secoua vigoureusement la tête.

— David... vous pouvez y faire quelque chose ? Dire des prières spéciales ? Comment appelle-t-on ça ? De l'exorcisme ?

— Je peux dire quelques prières, si vous voulez.

— Vraiment ? Ça ne peut pas faire de mal.

— Ça ne peut faire que du bien, dis-je en me hérissant.

— Oh, bon Dieu... excusez-moi. Et je ne voulais pas dire ça non plus. Double excuse.

— C'est sans importance. Vous voulez qu'on le fasse maintenant ?

— Vous n'avez pas besoin de matériel ?

— Le cierge, la Bible et la cloche ? (Je lui souris.) Nous réservons cela aux cas particuliers. Pour être honnête, je ne connais pas grand-chose à l'exorcisme. Il me semble qu'il y a un exorciste officiel dans le diocèse, qui va où l'envoie l'évêque. Mais les exorcismes dans les règles de l'art sont très rares de nos jours. Quelque chose de moins formaliste fait souvent tout aussi bien l'affaire. Elle rit.

— A vous entendre, tout cela paraît si normal...

— En un sens, ça l'est.

Nous remontâmes l'allée jusqu'à la maison. Joanna spécula sur le nombre de voitures qui pourraient stationner là.

— Une cinquantaine de plus, au bas mot, si nous utilisons le terre-plein devant la maison.

Tandis qu'elle parlait, je me répétais que je ne faisais que mon devoir, mon devoir de prêtre. Nous arrivâmes à la fontaine à sec qui commémorait la visite de la reine Adélaïde. Joanna s'arrêta et s'appuya contre la pierre usée du bassin, puis regarda la façade de la maison.

— Elle est moche, vous ne trouvez pas ?

— Pourquoi l'avez-vous achetée, alors ?

— Toby le voulait. (Elle jeta un coup d'œil vers moi à travers ses longs cils, comme pour évaluer l'effet de ses paroles.) Il est capable de se montrer très persuasif. Il a dit que ce serait un bon investissement, que j'avais besoin de m'éloigner de Londres. (Elle se tourna vers moi et le ton de sa voix monta soudain :) Il vous l'a dit, n'est-ce pas ?

— Il m'a dit que votre mère s'était suicidée. Et que vous aviez trouvé son corps.

Nous nous regardâmes un bon moment, puis elle baissa les yeux.

— Est-ce qu'il vous a dit qu'ensuite j'ai été malade ?

— Oui.

— C'est faux. Je n'ai pas été malade. Il aime bien raconter aux gens que j'ai eu une dépression nerveuse, leur laisser entendre que je suis dingue. Je parie qu'il l'a fait avec vous. (Elle s'interrompit, mais je ne dis rien.)

Elle continua lentement, en pesant ses mots :) Il donne ainsi l'impression qu'il veille sur moi par bonté d'âme, que, sans lui, je m'effondrerais. Que je suis un être fragile qu'il doit traiter avec précaution.

— Et vous ne l'êtes pas ?

— J'ai l'air fragile ?

Je secouai la tête. Et pourtant vous entendez des fantômes, pensai-je.

— Pourquoi fait-il ça, alors ?

— Je vous l'ai dit. Ça lui plaît. Ça lui donne l'impression d'être quelqu'un de bon. (Elle frissonna.) Allons-y et finissons-en.

Nous nous dirigeâmes vers l'entrée, le gravier crissant sous nos pas. La maison était fraîche et silencieuse.

— Vous voulez un café, ou autre chose ? demanda Joanna.

— Non. Nous ne sommes pas là pour ça.

Elle me regarda de nouveau – pourquoi me regardait-elle sans cesse ? – et j'espérai qu'elle ne voyait pas trop profondément en moi. Il n'y a pas plus bête qu'un quinquagénaire saisi par le démon de midi : assez vieux pour savoir ce qu'il devrait faire et trop jeune pour s'abstenir de vouloir faire ce qu'il ne devrait pas.

Je la suivis à l'étage en regardant sa robe flotter autour de ses chevilles. A l'entresol, Joanna passa devant une fenêtre, éclairée à contre-jour, son corps silhouetté à travers la robe, comme celui de Vanessa plusieurs mois auparavant à la soirée chez les Trask. L'histoire a le chic pour se répéter, comme le motif d'un tapis fait main.

— Ça fait une trotte, dit Joanna par-dessus son épaule. Je n'aurais pas aimé être servante, à l'époque. Ça devait être infernal.

— Je ne suis jamais monté ici, dis-je, regrettant immédiatement ces paroles qui me semblaient chargées de sens caché.

Nous arrivâmes sur le palier. Un long couloir parqueté s'enfonçait à l'intérieur de la maison, du plâtre cloqué et écaillé courait sur les murs.

— C'est moins rupin qu'au rez-de-chaussée, fit-elle remarquer. J'ai l'impression que les Youlgreave se sont retrouvés à sec (Nous longions le couloir, le bruit de nos pas pareil à un battement de tambour dans le silence.) Je ne sais pas pourquoi ils avaient besoin d'une maison si grande. C'est stupide. Je préférerais habiter quelque chose de plus petit.

— Pourquoi ne le faites-vous pas ? Elle haussa les épaules.

J'avais envie de lui demander si Toby avait le pouvoir de l'obliger à vivre là, pour quelle raison elle avait acheté cette maison pour lui, mais, évidemment, je n'en fis rien.

— Attention au trou, dit Joanna en me guidant. Toby a passé le pied à travers le plancher, l'autre jour. Mangé par les vers.

— Vous allez bientôt commencer la rénovation ?

— C'est trop cher pour nous. Toby cherche un investisseur. (Elle me jeta un coup d'œil.) Quand Papa est mort, son argent était administré par fidéicommiss pour Toby et moi. Maman en avait l'usufruit, de son vivant. Ça n'a pas empêché Toby d'emprunter en le donnant en garantie ; il avait monté cette société d'importation de machins indiens, mais ça n'a pas marché. Quand Maman a disparu, il a dû utiliser sa part pour rembourser ses dettes.

J'étais un peu gêné. Les Anglais n'aiment pas parler d'argent. Joanna s'arrêta devant une porte au fond du couloir.

— Nous sommes dans la tour, maintenant, annonça-t-elle.

Elle ouvrit la porte et nous entrâmes dans une grande chambre carrée, avec des fenêtres sur trois côtés.

— J'ai toujours eu envie d'habiter dans une tour, ajouta-t-elle en se dirigeant vers une autre porte dans un angle. (De l'autre côté montait un escalier en colimaçon aux marches en bois. Des fenêtres étroites pareilles à d'anachroniques meurtrières conçues pour une maison de nains l'éclairaient.) Ma chambre est à l'étage du dessus, celle de Francis Youlgreave au-dessus de la mienne.

— Qui vous a dit ça ?

— Toby, répondit-elle en commençant à grimper l'escalier. Hier soir.

Pour lui faire peur ?

Nous arrivâmes à une porte ouverte. Ma première impression fut de vide et de lumière. La pièce était carrée, une fenêtre à guillotine percée dans chaque mur. Le papier mural – décoré de tulipes dorées stylisées sur un fond bleu passé –, peut-être aussi vieux que la maison, commençait à se décoller. Une cheminée en fonte toute simple occupait l'angle opposé, son foyer jonché de mégots et de cendres. Un tapis, style salon de pavillon de banlieue, couvrait un tiers du plancher. Les affaires de Joanna étaient rassemblées sur le tapis comme sur un radeau de naufragé : un matelas, la radio que j'avais vue sur la terrasse, une malle verte, deux valises, un fouillis de vêtements et une coiffeuse très ornée en noyer verni surmontée d'un grand miroir. Le dessus était recouvert de cosmétiques, de livres de poche et d'un cendrier rempli à ras bord. Un parfum capiteux, bon marché, flottait dans la chambre et dissimulait une autre odeur, douce et épicée, qui me fit penser à de la cuisine indienne.

— C'est un véritable dépotoir, dit-elle en manière d'excuse avec un sourire en biais. Si j'avais su que vous veniez, j'aurais rangé un peu.

— Ça ne fait rien.

La chambre était comme un coup d'œil derrière un rideau. Rosemary et Vanessa étaient toutes les deux très ordonnées. Leurs chambres montraient qu'elles n'aimaient pas la pagaille. Joanna révélait sa personnalité au visiteur et cela avait quelque chose de touchant. L'espace d'un instant, je me sentis à nouveau jeune et plein d'audace.

J'allai à la fenêtre et jetai un coup d'œil sur l'allée, sur la marquise au-dessus de l'entrée, avec ses ardoises déchaussées et ses excroissances de mousse pareilles à des pustules vertes. J'avais une conscience aiguë de la situation : un pasteur quinquagénaire dans la chambre d'une jeune femme séduisante. Je me retournai, impatient de

finir ce que j'avais commencé. Toujours dans l'embrasement de la porte, Joanna me regardait.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-elle.

— Dire une prière.

— D'accord.

Elle semblait déçue, comme si elle avait espéré quelque chose de plus spectaculaire. Elle inclina la tête et je priai pour que la paix de Dieu emplisse cette pièce. Puis j'invitai Joanna à dire le Notre-Père avec moi. Elle répéta les paroles à voix basse après moi, en hésitant, comme un lointain écho.

— C'est tout ? demanda-t-elle à la fin.

— Oui. Nous montons ?

Elle hocha la tête et sans un mot sortit de la chambre. Je la suivis dans l'escalier en colimaçon. Nos pas résonnaient sur le bois nu. Je ne quittais pas des yeux ses chevilles pâles qui dansaient devant moi. En haut nous attendaient un petit palier, tout juste suffisant pour une seule personne, et une porte close. Il semblait faire plus froid ici qu'à l'étage du dessous.

Joanna tourna la poignée et poussa la porte. La chambre était identique à la sienne : les mêmes dimensions, les mêmes fenêtres plein cintre à guillotine, la même cheminée en fonte. L'une des fenêtres était entrouverte, celle qui donnait sur la marquise et la fontaine, et j'eus la pensée idiote que ce devait être celle par laquelle Francis Youlgreave avait sauté dans les bras de son ange. Le motif du papier mural était moderne, des fleurs encore, mais des pâquerettes psychédéliques turquoise et orange.

J'avancai lentement jusqu'au milieu de la pièce. Elle était dépouillée, ni meubles ni tapis, nulle poussière sur le plancher. Francis Youlgreave avait laissé derrière lui un vide qui semblait attendre d'être rempli.

— Alors ? dit Joanna, debout près de la cheminée, en se massant l'avant-bras gauche avec la main droite. Qu'en pensez-vous ? Est-ce que vous sentez quelque chose ?

— Non. (La chambre n'était que cela, vide, comme l'est une pièce inutilisée, et c'était tout.) Et vous ?

— Je ne sais plus ce que je sens.

J'eus brusquement envie de m'en aller, loin de cette maison et de Joanna. J'expédiai la prière, répétais le Notre-Père à la même allure, tandis que Joanna tentait de suivre. Je me demandai si je devais en dire une autre à l'intention de Francis Youlgreave lui-même. Je jetai

un coup d'œil à Joanna. Elle étreignait toujours son avant-bras, mais ses doigts ne bougeaient plus. Nos regards se croisèrent. Elle me fixait comme si j'étais un inconnu... ou, plus exactement, un fantôme.

— Vous avez entendu ? demanda-t-elle.

— Quoi donc ?

Elle avança d'un pas dans ma direction, s'arrêta et regarda par-dessus son épaule.

— J'ai cru entendre quelqu'un pleurer. Une petite fille. Elle leva la main pour m'intimer le silence et, pendant trente bonnes secondes, nous tendîmes l'oreille. Puis elle secoua la tête.

— Ça s'est arrêté.

Elle fit encore un pas vers moi, puis un autre et un troisième, en hésitant comme si chacun exigeait une décision, parfois fâcheuse. Elle s'arrêta à un mètre de moi et leva son visage vers le mien.

— Vous croyez que j'ai imaginé ça ?

— Je ne sais pas, répondis-je en souhaitant qu'elle cesse de me fixer ainsi. Peut-être.

— Vous croyez que je suis folle ?

— Certainement pas. (Je fis un pas en arrière.) Bon, si on...

— David, coupa-t-elle.

Je la regardai. Un jour, bien des années plus tôt, alors que je traversais les Fens en direction de Rosington par une nuit d'hiver au volant de ma voiture, je faillis écraser un jeune blaireau qui jouait au milieu de la route. L'auto partit en dérapage mais s'arrêta à temps. Pendant un bon moment, l'animal ne bougea pas : il me fixait dans le faisceau des phares.

— C'est vraiment bizarre... murmura-t-elle.

Un nouveau silence s'installa entre nous pendant je ne sais combien de temps. Qu'est-ce qui était bizarre ? Cette maison ? Le cri d'enfant ? Francis Youlgreave ? Ou le fait que nous soyons tous les deux seuls dans cette pièce ?

Nous étions immobiles. Un cheveu retombait sur la joue de Joanna et j'avais une envie terrible de l'écarter. Puis j'entendis, ou crus entendre, au loin un battement d'ailes. Mentalement, je revis le blaireau se ressaisir brusquement et disparaître dans l'obscurité sur le bas-côté de la route.

— Il faut que j'y aille, dis-je. Au revoir.

Sans un mot de plus, je sortis précipitamment de la pièce et

descendis l'escalier presque en courant.

L'enquête judiciaire ordonnée par le coroner commença à quatorze heures trente, le mercredi 19 août. Je n'étais pas appelé comme témoin mais conduisis Doris Potter sur place en voiture.

Ça ne dura pas longtemps. Le coroner était un vieux médecin du nom de Chilbert, un homme vif qui n'arrêtait pas de regarder sa montre, comme s'il avait été impatient de s'en aller. Le jury se composait de sept hommes et trois femmes – soit dix personnes, dont deux entre vingt et trente ans, deux dans la soixantaine, les autres d'âges intermédiaires. La seule chose qu'ils avaient en commun était une expression de timidité circonspecte, qui disparut petit à petit.

Le premier témoin appelé fut le docteur James Vintner. Il confirma l'identité de lady Youlgreave, puis Chilbert lui demanda de retracer son récent passé médical. James l'avait longuement examinée parce qu'elle avait un cancer du sein en phase terminale. De toute évidence, il estimait qu'elle aurait aussi bien pu mourir à n'importe quel moment au cours des derniers mois. Il avait tenté en vain de la persuader d'entrer dans une maison de santé. Sa confusion d'esprit ne faisait que croître à cause de la morphine, expliqua-t-il. Il était exact que son ostéoarthrite aux épaules lui interdisait de lever les bras. Mais elle pouvait très bien avoir oublié qu'elle était incapable d'atteindre le flacon sur la tablette de la cheminée.

A côté de moi, j'entendis Doris prendre une brusque inspiration.

Le rapport du médecin légiste confirma les dires de James. Il déclara que lady Youlgreave s'était fracturé le crâne en tombant, probablement sur le coin du foyer. Il y avait une lacération autour de laquelle la peau était tuméfiée et contusionnée. Une chute en se prenant les pieds dans la carpeppe expliquerait fort bien ces blessures. Le médecin décrivit ensuite les dommages infligés par Beauty et Beast postérieurement au décès, mais dans un jargon technique obscur visant, soupçonnai-je, à dérouter les journalistes présents dans l'assistance.

Le coroner hochait la tête avec une régularité monotone pendant les interrogatoires des deux médecins. Mais il cessa de le faire avec Doris, le témoin suivant. Elle tremblait, sa voix aussi. Mais elle soutint fermement que lady Youlgreave, aussi perturbée qu'elle ait pu être, se

savait incapable d'atteindre son médicament. Elle évoqua aussi le fait qu'elle n'aimait pas se servir du téléphone.

Chilbert fit la grimace, puis dit :

— Dans l'ensemble, vous avez sans aucun doute raison, madame Potter. Mais nous venons d'entendre de la bouche du docteur Vintner dans quelle confusion d'esprit se trouvait lady Youlgreave. (Il jeta un coup d'œil à James, comme s'il cherchait le soutien d'un collègue.) C'est triste à dire, mais les personnes atteintes de cette maladie se délabrent rapidement. J'ai donc du mal à croire que son comportement soit resté prévisible selon les critères habituels. En fait...

— Mais, monsieur, je...

— C'est une question médicale, madame Potter, et mieux vaut laisser y répondre ceux qui possèdent les compétences requises. (Chilbert leva un épais sourcil.) Vous n'êtes pas docteur en médecine, que je sache ?

— Mais pourquoi aurait-elle dit que ses cousins venaient la voir ?

— Qui sait ? Peut-être s'est-elle imaginé qu'ils venaient. Mais nous ne sommes pas ici pour émettre des hypothèses. Voulez-vous nous dire maintenant pourquoi vous avez déplacé le corps de lady Youlgreave et rangé la pièce avant l'arrivée de la police ?

Elle haussa les épaules.

— J'ai cru bon de le faire. Elle aurait tenu à être présentable.

— Vous auriez dû tout laisser en l'état...

— Vous voulez dire laisser les chiens avec elle ? La laisser à moitié nue sous les regards de tous ces messieurs ? Elle n'aurait pas aimé qu'ils la voient ainsi...

Chilbert regarda le visage rouge de Doris et, se montrant plus avisé que je ne m'y attendais, lui dit qu'elle pouvait aller s'asseoir. Il appela ensuite l'adolescent qui avait reçu le coup de téléphone pour décommander l'infirmière. La mère de ce garçon dirigeait l'agence Fishguard, mais elle s'était absentée. L'adolescent, plus jeune que Rosemary, se montra tout à fait sûr de l'heure de l'appel.

— Comment était la voix de la correspondante ? demanda Chilbert.

— Je ne sais pas. Celle d'une vieille dame, j'imagine. Elle a dit qu'elle était lady Youlgreave.

— Que t'a-t-elle dit, exactement ?

— Que ses cousins étaient venus à l'improviste pour le week-end. Qu'ils allaient s'occuper d'elle et qu'elle n'avait donc pas besoin

d'infirmière avant le week-end suivant.

— Qu'as-tu fait ?

— J'ai téléphoné à l'infirmière pour la décommander. (Impassible comme un pudding à la graisse de bœuf, le garçon fixait Chilbert.) Je savais quoi faire. Je m'occupe souvent du téléphone quand Maman n'est pas là, et il y a toujours des gens qui appellent pour changer quelque chose.

Le sergent Clough confirma qu'il y avait bien eu un appel téléphonique du vieux manoir à l'agence Fishguard vers cette heure-là, le vendredi soir. Son crâne chauve luisant sous le néon au-dessus de sa tête, il insista sur le fait qu'il n'avait découvert aucune trace d'effraction.

Le coroner rappela au jury que le décès avait probablement eu lieu le vendredi soir. L'heure d'arrivée prévue de l'infirmière étant huit heures moins le quart le samedi matin, même si elle était venue, elle n'aurait rien pu faire pour sauver lady Youlgreave. Ainsi renseigné, le jury se prononça en faveur du décès accidentel.

Doris et moi retournâmes ensuite à la voiture.

— Je n'y crois pas, dit-elle. Elle n'a pas téléphoné à l'agence.

— Elle l'a forcément fait. On a trouvé trace de l'appel.

— N'importe qui a pu entrer. Tout le monde savait où était la clé.

— Je sais que ça n'est pas facile à accepter, dis-je, mais je crois que le verdict est probablement juste. Les gens font de drôles de choses. Surtout quand ils sont âgés, en proie à une grande confusion d'esprit. Et rien ne laisse supposer que cela ait pu se passer autrement.

Elle fit la grimace comme une enfant têtue, mais ne répondit pas.

— C'est horrible, je sais, continuai-je en déverrouillant la portière de la voiture, et le fait que vous l'ayez trouvée l'est plus encore. (J'ajoutai, en lui tenant la portière :) Pauvres bêtes...

Doris s'assit lourdement sur le siège du passager.

— Qu'est-ce qu'ils vont devenir ?

— Les chiens ? J' imagine qu'on va les faire piquer...

— Non ! (Doris leva brusquement la tête et me regarda, l'air outrée, comme si je l'avais frappée.) Il ne faut pas les piquer. Est-ce que je ne pourrais pas les recueillir ?

— Mais, Doris, enfin... Voilà des années qu'on aurait dû les piquer !

— Je les aime bien. Ils seront bien avec moi.

— J'en suis certain. Mais avez-vous pensé que...

— Ils me connaissent. Je me souviens de Beauty quand il était petit.

— Il faut beaucoup s'occuper d'eux. Et puis il y a les frais de vétérinaire. Vraiment, est-ce que ce ne serait pas plus humain de les faire piquer ?

— Comment pouvez-vous dire ça ? La plupart des gens n'ont pas envie de mourir, même quand ils sont vieux et malades. Pourquoi les bêtes seraient-elles différentes ?

Je la regardai et me souvins du ton moralisateur que j'avais pris lorsque Audrey s'était montrée rien moins que charitable envers les personnes âgées.

— Faites ce que vous jugez bon. Et dites-moi si je peux vous aider en quoi que ce soit.

— Comment dois-je faire ?

— Il faut vous adresser au notaire de lady Youlgreave.

— M. Deakin...

— Il saura comment procéder. En théorie, je suppose que les chiens appartiennent maintenant aux héritiers de lady Youlgreave. Mais j'imagine mal qu'ils s'opposent à ce que vous les recueilliez.

Doris hocha la tête.

— Merci.

Nous retournâmes à Roth. Je bifurquai dans Manor Farm Lane et m'arrêtai devant la petite maison où elle habitait avec son mari, Charlene et ses deux frères cadets. J'essayai en vain d'imaginer l'effet que produirait l'arrivée de Beauty et Beast dans leur foyer. Doris ne sortit pas de la voiture. Je cherchai à tâtons la poignée de ma portière dans l'intention d'aller lui ouvrir.

— Pasteur ?

— Oui ?

Assise bien droit sur son siège, Doris serait la bride de son sac entre ses doigts.

— Il y a quelque chose que j'aurais peut-être dû leur dire.

— Dire à qui ?

— A la police. Au coroner. Je la fixai, alarmé.

— Que voulez-vous dire ? Quelque chose en rapport avec lady Youlgreave ?

— Vendredi, au moment où je m'en allais, elle a voulu que je jette quelque chose à la poubelle. Je sors toujours la poubelle avant de partir. L'infirmière ne veut pas le faire et les éboueurs passent parfois assez tôt le lundi, avant que j'arrive.

— Qu'est-ce que ça avait donc d'extraordinaire ? Elle se tourna pour me regarder.

— C'étaient des papiers qui venaient du coffret métallique. Vous savez, ceux que M^{me} Byfield venait examiner. Pas tout... seulement quelques carnets de notes, des lettres, ce genre de choses...

— Mais c'étaient des papiers de famille, Doris. Ils étaient peut-être importants... Vous n'auriez peut-être pas...

Elle secoua la tête.

— Lady Youlgreave a dit que c'étaient des papiers dont personne ne voulait.

— Je ne crois pas qu'elle était nécessairement la meilleure juge...

— Elle voulait absolument que je les jette. Elle disait que c'était malsain. (Doris avait l'air peinée.) Elle pleurait, pasteur. Comme un enfant. Maintenant qu'elle a disparu, quelle importance ça a ? Elle était si contrariée, et après tout ce n'était que des papiers.

— Vous auriez pu les emporter, dis-je en essayant de parler doucement. Puis peut-être discuter de ce qu'il convenait d'en faire...

— Elle m'a fait promettre de les jeter. C'était le seul moyen de l'empêcher de pleurer. (Doris me lança un regard de défi.) Je ne manque pas à mes promesses.

Il y eut un silence. Je baissai la tête.

— Non, bien sûr, dis-je enfin.

— Mais est-ce que je n'aurais pas dû le dire à la police ? Ou ne vaudrait-il pas mieux que j'en parle maintenant ?

Je réfléchis un moment.

— Je ne le crois. (Ça n'aurait fait que compliquer les choses, pour le coup. L'information n'aurait pas changé le verdict et aurait seulement confirmé l'état de confusion mentale où se trouvait lady Youlgreave.) Peut-être devrais-je en toucher un mot à ma femme. Il se peut qu'elle puisse dire s'il manque des documents importants. Si nécessaire, nous en parlerons au notaire.

— Très bien. Merci de m'avoir ramenée, dit Doris en ouvrant la portière pour sortir de la voiture.

Elle la referma, se retourna et ajouta :

— Elle a agi au mieux, vous savez. Ça n'aurait pas été bien pour les Youlgreave, qu'elle a dit, et elle ne voulait pas que votre femme voie les papiers. Pas convenable. Voilà ce qu'elle a dit, pasteur. Pas convenable.

Doris claqua la portière. Tout en la regardant remonter avec un léger dandinement l'étroite allée bétonnée qui menait à sa porte, je me demandai lequel des vilains petits scandales de Francis lady Youlgreave avait voulu couvrir.

Je rentrai chez moi. Comme je m'y étais attendu, il n'y avait personne au presbytère. Vanessa était encore à son bureau. Michael se trouvait chez Brian Vintner. Rosemary avait annoncé au petit déjeuner qu'elle retournait à Londres avec la même camarade. J'étais soulagé. Je n'étais pas habitué à partager une maison avec trois personnes, et plus on avançait dans l'été, plus j'avais besoin de solitude.

Je retirai ma veste et ma cravate et les laissai tomber sur une chaise du bureau. Je mis de l'eau à bouillir et allai aux toilettes. J'y étais encore quand on sonna à la porte. Je jurai, me reboutonnai à la hâte, me rinçai les mains et allai ouvrir. C'était Audrey. Certaines personnes ont le chic pour arriver au plus mauvais moment.

Rose et tremblante, elle s'avança vers moi, m'obligeant à faire un pas en arrière. L'instant d'après, elle était dans le vestibule à côté de moi. Elle portait une robe en tissu synthétique brillant à carreaux voyants turquoise et jaunes. Le vêtement lui collait au corps comme une deuxième peau. Je remarquai des traces de boue sur ses bas. Sa mâchoire tremblait.

— Excusez-moi, David. Je viens me plaindre...

— De quoi ? dis-je en clignant des yeux.

— De ce garçon. Michael. Je sais que c'est votre filleul et que ses parents sont de grands amis à vous. Mais je ne tolérerai pas ça.

— Qu'a-t-il donc fait ?

— Il m'espionne. Je me promenais dans le parc hier après-midi et il était là. Il me regardait sans arrêt, caché derrière un arbre ou dans les buissons. (Elle hésita, la mâchoire en mouvement, comme si elle ruminait l'insulte.) Et cet après-midi, il a recommencé.

— Dans Roth Park ? Elle piqua un fard.

— Je prenais un peu d'exercice après le déjeuner. Je ne dors pas bien, ces derniers temps.

Je me demandai si cet exercice inhabituel n'avait pas un lien avec son activité de détective.

— Les sentiers sont ouverts à tout le monde, Audrey. Peut-être

Michael était-il en train de jouer par là. Il n'y aucune raison pour qu'il n'y ait pas été en même temps que vous.

— Il m'espionnait. Lui et ce garnement de Brian Vintner. Je ne supporterai pas ça plus longtemps.

Je sentis la moutarde me monter au nez.

— Je ne crois pas que ce soit le genre de Michael...

— Voulez-vous dire que je suis une menteuse ? dit-elle en me foudroyant du regard.

— Bien sûr que non. (Je la fixai, me rendant compte que j'avais été à deux doigts de me mettre en colère et comprenant à quel point mon comportement avait été inopportun.) Excusez-moi, je n'aurais pas dû m'exprimer ainsi.

Elle grommela. A ma grande consternation, je vis des larmes briller dans ses yeux.

— Je reviens à l'instant de l'enquête menée par le coroner sur le décès de lady Youlgreave, m'empressai-je d'ajouter.

— L'enquête ? répéta-t-elle, les bajoues tremblotantes. J'avais pensé y aller, moi aussi. J'espérais que quelqu'un pourrait m'y conduire, mais personne n'a répondu quand j'ai appelé.

— Nous étions tous sortis la plus grande partie de la journée.

— Comment ça s'est passé ?

— Comme on pouvait s'y attendre, répondis-je, surpris par le soudain changement d'attitude d'Audrey. Ils ont estimé que c'était un accident.

Audrey renifla. A cet instant, la bouilloire se mit à siffler.

— J'allais faire du thé, dis-je à contrecœur. Vous en prendrez bien une tasse ?

Je n'eus pas besoin de lutter pour la convaincre. Elle me suivit dans la cuisine et me parla pendant que je préparais le thé. Je promis de dire un mot à Michael et elle d'oublier tout ça. Elle resta une demi-heure. Pendant que je m'efforçais de ne pas penser au travail qui m'attendait, elle parla de lady Youlgreave d'une manière donnant à penser qu'elle avait été pour Roth ce que la reine mère avait été pour la Grande-Bretagne. Elle me fit part aussi de sa détermination à traîner en justice ceux qui avaient mutilé lord Peter. Pour finir, elle parla de la kermesse. Je ne suis pas certain d'avoir écouté tout ça très attentivement.

Elle partit enfin. Je rentrai dans la cuisine pour laver les tasses et la théière. Je traversais le vestibule pour retourner dans mon bureau

quand j'entendis tourner une clé dans la porte d'entrée.

Rosemary fit irruption dans la maison. Elle était tout en jean, pantalon et chemise à boutons-pression que je ne lui avais encore jamais vus. Elle portait autour du cou un foulard en soie, nouveau également, vert sombre et bronze, des couleurs qui seraient très bien allées à Vanessa. J'enregistrai tout cela machinalement. Mais c'est son visage que je vis vraiment : rouge, maculé de larmes et encadré par ses cheveux blonds ébouriffés.

— Rosemary... Que s'est-il passé ?

Le visage crispé, elle me regarda. Puis, sans un mot, elle monta en courant à l'étage et tira derrière elle le verrou de la salle de bains.

Les cloisons et les planchers du presbytère étaient minces. Quelques instants plus tard, je l'entendis vomir.

Le soir même, c'est en traînant les pieds que je me rendis à Saint Mary Magdelene. Cette sensation n'avait cessé de croître, depuis un an. J'avais toujours eu tendance à avoir une vision anthropomorphique des églises, à leur attribuer une personnalité ; comme chez les humains, certaines de ces personnalités se révélaient plus séduisantes que d'autres. Pendant la majeure partie de mon séjour à Roth, j'avais bien aimé Saint Mary Magdelene.

Depuis douze mois, cependant – depuis cette étrange expérience, juste après que Vanessa et moi avions fait connaissance –, l'endroit me laissait une impression indéfinissable. C'était comme une tache d'humidité s'étendant imperceptiblement sur un mur peint à la chaux. Je la savais présente et la sentais même sans la voir. J'avais le sentiment que l'église n'était plus tout à fait mienne, comme si quelque chose ou quelqu'un tentait de me la prendre et y réussissait peu à peu. Je savais fort bien que tout cela était le produit de mon imagination. Homme ou prêtre, j'étais enclin à voir des ombres là où il n'y en avait pas.

Je sortis pour fermer l'église avant le dîner. Après une journée grise, la soirée était belle, même si le ciel était encore en grande partie couvert. Une lumière métallique aveuglante inondait le cimetière : on aurait dit un décor de théâtre. Je laissai Vanessa préparer le dîner. Michael passait la soirée chez les Vintner. Rosemary se reposait dans sa chambre. Elle affirmait avoir mal au ventre ; quelque chose qu'elle avait mangé au déjeuner ne lui avait pas réussi. Je ne savais trop si je devais la croire ou non.

Avant de verrouiller la porte, j'entrai dans l'église pour m'assurer que tout était en ordre. Les dames patronnesses y étaient venues récemment et ça sentait les fleurs et l'encaustique. Les couleurs sombres du « Jugement dernier » rutilaient au-dessus de la voûte du chœur. Je me dirigeai lentement vers ma stalle dans l'intention de prier. Mes pas résonnaient plus fort que d'habitude, comme si je marchais sur la peau d'un tambour.

Tandis que je passais sous la voûte, un mouvement attira mon regard – vers la gauche et au-dessus de ma tête. Je levai les yeux. Je me trouvais juste au-dessous de la plaque de marbre à la mémoire de

Francis Youlgreave. Rien ne bougeait. Le battement de nos cils donne parfois l'impression d'un mouvement tout proche, me dis-je.

La plaque de Francis me fit penser au caveau sous le chœur, où reposaient les Youlgreave. Ils n'y étaient pas nombreux. Je n'étais pas descendu là depuis des années, mais j'avais le souvenir d'une petite crypte poussiéreuse aménagée un peu comme une cave à vins, avec de larges étagères de chaque côté ; elle ne contenait que trois cercueils, dont l'un était probablement celui de Francis Youlgreave. Il restait de la place pour une bonne douzaine d'autres.

Le caveau avait dû être construit à une autre époque pour une autre famille, dont il ne restait plus trace. Le premier des Youlgreave avait voulu s'approprier l'endroit, et désormais seuls des Youlgreave attendaient là le second avènement. Le caveau allait vraisemblablement être rouvert pour accueillir lady Youlgreave.

Je n'avais pas l'esprit à prier. Je retournai vers la porte sud en frissonnant. J'en ignorais la raison, mais j'avais peur. J'avais l'impression d'être un nageur fatigué, seul et trop loin du bord.

Je sortis de l'église en fermant la porte à clé derrière moi. Le soleil m'agressa dès que je quittai le porche. Sur la droite, près de l'allée qui menait à la porte de communication entre le cimetière et Roth Park, se trouvait un banc de bois, un don d'Audrey à la mémoire de ses parents. Quelqu'un y était affalé, les bras posés sur le dossier, éclairé à contre-jour par le soleil aveuglant. Je tressaillis, croyant un instant voir Joanna.

— Bonsoir, David, dit Toby. Belle soirée.

Il se redressa et se déplaça pour que je puisse m'asseoir. Il avait ce soir-là une allure particulièrement androgyne, avec son pantalon rouge et un T-shirt d'un rouge plus foncé, dont l'encolure échancrée et les manches longues évasées lui donnaient un air vaguement médiéval. Il était pieds nus et fumait une cigarette.

— Vous vouliez quelque chose ? demandai-je en clignant des yeux, ébloui par la lumière.

— Oui et non. (Il rit.) En fait, je ne m'étais pas rendu compte que vous étiez dans l'église, mais puisque vous êtes là, profitons-en.

Pris d'une panique soudaine, irrationnelle, je me demandai si Toby savait que j'avais rencontré sa sœur en son absence, qu'elle m'avait emmené dans sa chambre, qu'elle m'avait parlé de lui. J'étais vulnérable, je m'en rendais compte. Toby me posa une question, et je dus lui demander de la répéter. Ce qu'il fit :

— Comment s'est passée l'enquête ?

— Ils ont estimé que la mort était accidentelle.

Toby rit de nouveau, un rire aigu.

— Ce que tout le monde savait déjà. Notre système judiciaire a le chic pour enfoncer des portes ouvertes, vous ne trouvez pas ?

— Il leur faut probablement des certitudes.

Toby se pencha et écrasa soigneusement sa cigarette dans l'herbe.

— Je voulais vous dire un mot à propos de la fête paroissiale. Je me demandais si vous aviez un diseur de bonne aventure...

— Non, pour autant que je sache. Je ne crois pas que nous en ayons jamais eu, en fait.

— J'ai pensé que ce pourrait être amusant. Si vous n'avez pas d'objection, bien sûr.

— Dans la mesure où c'est plaisant, il n'y a pas de problème. Mais je ne voudrais pas de quelqu'un qui se prenne au sérieux...

— Oh non, naturellement, dit Toby.

— A qui songez-vous ?

— En fait, je pensais pouvoir jouer le rôle. Je l'ai déjà fait une fois au collège. Pour rire. C'était une sorte de spectacle que nous avions organisé. Je portais une perruque et une longue robe sombre couverte d'étoiles, expliqua-t-il, les doigts de la main gauche voltigeant pour mimer les plis fluides du vêtement. C'était seulement histoire de s'amuser un peu.

L'idée était séduisante. J'avais l'impression, depuis quelques années, que sous la houlette d'Audrey la kermesse devenait passablement ennuyeuse, avec les mêmes stands, les mêmes attractions d'une année sur l'autre.

— Il y a une vieille tente dans l'écurie, poursuivit Toby. Elle semble en assez bon état. Je pourrais en faire ma baraque foraine.

— Quelle sorte de divination pratiqueriez-vous ? Toby haussa les épaules.

— N'importe laquelle. Lignes de la main, tarot, astrologie, Yi King. Ce que voudra le client.

— Je suis certain que ça plaira. Et c'est très gentil à vous de proposer cela. Mais il vaut mieux que j'en parle d'abord à Audrey. C'est surtout elle qui se charge de l'organisation. !

— Il faudra que je trouve un nom. (Il me sourit.) La Princesse des Prophéties, quelque chose comme ça.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. !

— Il faut que j'y aille. Vanessa ne va pas tarder à servir le dîner.

Toby se leva.

— Où en sont ses recherches, à propos ?

— Le décès de lady Youlgreave a bien compliqué les choses. Nous nous inquiétons un peu de ce que vont devenir les papiers.

— Tout dépend de l'héritier, j'imagine. Pas de nouvelles de ce côté ?

Je secouai la tête.

— Le notaire doit le savoir, continua Toby à mi-voix. Il doit bien y avoir un notaire, non ?

Je hochai la tête sans rien dire. Je n'avais jamais rencontré M. Deakin, bien que lady Youlgreave ait mentionné son nom une ou deux fois. Je me demandai s'il avait assisté à l'enquête.

Toby s'éloigna d'un pas, puis s'arrêta, comme s'il lui était venu une idée,

— Pourquoi Vanessa ne viendrait-elle pas voir la chambre de Francis Youlgreave, dimanche après-midi ? Nous avions prévu cela après la kermesse, mais mieux vaut le faire de jour. En plus, vous savez comment se passe ce genre de fête. Les distractions ne manquent pas.

— C'est très aimable, mais...

— Pas de problème, se hâta-t-il d'ajouter. Pourquoi ne venez-vous pas aussi ? Et si l'un de vous a envie de se baigner, apportez votre maillot. La piscine devrait être prête, d'ici là.

Je le remerciai et lui promis de téléphoner dans la soirée.

— J'espère que vous viendrez, insista-t-il en souriant. Il s'en alla de son pas élastique, non pas dans l'allée, mais entre les tombes. Les poignets de son T-shirt et le bas de son pantalon se balançaient et il avait l'air d'un lutin rouge sang.

Plus tard dans la soirée, Vanessa et moi discussions à voix basse dans notre chambre. Il faisait chaud et nous étions assis dans le lit, appuyés contre les oreillers, moi en pyjama, elle en chemise de nuit bleu foncé avec un passepoil crème à l'encolure et aux poignets. Je n'osais trop la regarder, car cela me donnait envie de faire l'amour.

— Qu'est-ce qui arrive à Rosemary ? fit-elle. Elle a été complètement éteinte toute la soirée.

— Elle est dérangée.

Vanessa secoua la tête vigoureusement.

— Je ne le crois pas un instant.

— Elle était malade quand elle est rentrée à la maison. Je l'ai entendue vomir.

— Peut-être l'était-elle. Mais quelqu'un qui a mal au ventre ne mange pas comme elle l'a fait au dîner. Si tu veux mon avis, il n'y a pas que cela. Quelque chose l'a tourneboulée... Qui est cette mystérieuse camarade de classe ? demanda-t-elle après un moment.

— Je crois qu'elle s'appelle Clarissa. Ou Camilla. Quelque chose comme ça.

— Tu es sûr qu'elle existe ?

Surpris, je me tournai pour la regarder. Ses cheveux flottaient sur ses épaules. Son visage était tout près du mien. L'encolure de sa chemise de nuit bâillait et j'apercevais son sein gauche. J'étais impatient de devenir vieux, d'arriver à cet âge où la sexualité n'est plus une tentation, ne mobilise plus l'esprit.

— Pourquoi cette amie n'existerait-elle pas ? Vanessa prit une lime sur la table de nuit.

— Il se peut que je me trompe, dit-elle songeuse, mais c'est d'un classique... La vieille copine avec qui on va faire des courses, etc. (Elle me sourit.) On recourait à cette tactique quand j'étais gamine. Je soupçonne mes parents de ne pas avoir été dupes, mais ils fermaient les yeux.

— Je croyais que Toby Clifford l'intéressait...

— C'est le cas... Je ne serais pas du tout surprise que ce soit lui, la mystérieuse camarade.

— Mais...

Je n'achevai pas ma phrase. Mais quoi ? Mais il a des années de plus qu'elle. Mais c'est un hippie, ou du moins il s'habille comme tel. Mais je discutais avec lui quelques heures plus tôt à peine. Mais je n'aime pas imaginer ma fille avec un type dans son genre, ni peut-être avec aucun autre, d'ailleurs.

— Je disais ça comme ça, fit Vanessa. Il a peut-être fait une tentative. Ça pourrait expliquer qu'elle soit contrariée.

— Contrariée au point d'en être malade ?

— Ça arrive.

— Qu'est-ce qui arrive ?

Elle me jeta un coup d'œil, puis regarda ailleurs.

— Une soudaine répulsion physique. D'une certaine manière,

Rosemary est très gamine pour son âge.

— Tu crois vraiment qu'il a pu lui faire des avances ? Physiquement ?

— Je n'en sais rien, répondit Vanessa. Je dis seulement que ça a pu se passer de cette façon : si Rosemary avait la tête pleine de romances avec Toby en guest star et qu'il a mal interprété son attitude et le rôle qui lui était dévolu, il a très bien pu se montrer entreprenant et elle trouver ça totalement révoltant. Les hommes et les femmes voient ces choses-là très différemment.

Comme nous ? Les mots restèrent en suspens entre nous et il était inutile de les prononcer.

— Rosemary a dit qu'elle ne voulait pas venir dimanche... dis-je de façon hésitante, comme dans une langue que je ne comprenais pas tout à fait, en faisant référence à l'invitation de Toby.

— Exactement. Alors qu'hier, rien n'aurait pu l'éloigner de Roth Park. Cela vaut peut-être mieux. Il a beaucoup de charme, mais il est vraiment trop âgé pour elle. Et je ne suis pas entièrement certaine que nous puissions lui faire confiance.

Nous restâmes assis en silence pendant un moment, avec la circulation sur la route nationale en bruit de fond.

— Audrey est venue ici cet après-midi pour se plaindre de Michael, dis-je.

— Chut, fit Vanessa en me lançant un regard. Ils vont t'entendre. Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Elle prétend que Brian Vintner et lui l'ont espionnée.

— Où ça ?

— Quelque part dans Roth Park. Je la soupçonne d'avoir traîné là-bas à la recherche d'indices sur la disparition de son chat. J'en ai touché un mot à Michael, mais il a nié, tout en disant qu'ils l'avaient effectivement vue dans le parc cet après-midi.

— Audrey trouvera toujours une raison de se plaindre.

— Elle traverse une période difficile.

— Comme nous tous, rétorqua-t-elle vivement, oubliant de baisser la voix. Cette femme est une peau de vache, voilà tout. Une vache ménopausée, qui plus est.

— Tu as peut-être raison. Mais c'est aussi une victime. Ce qui est arrivé à lord Peter aurait bouleversé n'importe qui.

Vanessa me lança un regard noir.

— A propos, dis-je avant qu'elle ait eu le temps de répliquer, il y a quelque chose dont nous devons discuter. Ça concerne les papiers Youlgreave.

— Tu essaies de changer de sujet...

— Oui, mais il n'en reste pas moins que nous devons parler de cela. Et je ne suis pas certain que nous puissions ajouter grand-chose de constructif à propos d'Audrey.

— Bon, dit Vanessa en levant la main pour examiner ses ongles. Alors, de quoi s'agit-il ?

— Après l'enquête, Doris m'a fait une confidence. Nous devons le garder pour nous, mais elle sait que je vais t'en parler. Il semble que vendredi après-midi, lady Youlgreave lui ait demandé de jeter certains des papiers. Ils ont été enlevés par les éboueurs avec les ordures ménagères lundi matin.

Vanessa me fixa. Elle pâlit et des taches de rousseur que je n'avais encore jamais vues apparurent soudain sur son visage.

— Oh, mon Dieu... des papiers qui étaient dans le coffret métallique ? Lesquels ?

Je lui rapportai ce que m'avait dit Doris. Vanessa appuya la tête sur sa main.

— Je voudrais la tuer, dit-elle lentement. Si seulement Doris avait eu la présence d'esprit de faire semblant de les jeter !

— Ce n'est pas son genre.

— J'aurais aimé que ça le soit, vraiment. Je me demande ce qui a été perdu. Lady Youlgreave était très réticente à me laisser voir certains écrits.

— Ceux qui concernent la période passée à Rosington par Francis Youlgreave et plus tard ?

— Oui, fit Vanessa en fronçant légèrement le sourcil. Comment l'as-tu deviné ?

— Il semble que ce soit la période la plus controversée de sa vie.

— Il n'y a aucune chance de les récupérer, n'est-ce pas ?

— Ils doivent être maintenant enfouis sous plusieurs mètres d'ordures dans une décharge publique.

— Le coffret est toujours dans la maison ?

— Je n'en sais rien. Doris dit qu'un envoyé des notaires est venu chercher tous les objets de valeur faciles à transporter. Par mesure de précaution. Serais-tu capable de déterminer ce qui manque ?

Vanessa secoua la tête.

— Lady Youlgreave ne m'a jamais laissée faire l'inventaire du coffret. Elle me montrait les papiers au compte-gouttes, quand elle le jugeait bon. (Elle posa à brûle-pourpoint sa main sur la mienne, qui était à plat sur le couvre-lit.) Tu es très patient avec moi, David. Tout cela doit te sembler sans grande importance.

Je retournai ma main pour prendre la sienne.

— Si c'est important pour toi, ça l'est pour moi. Mais, quelque part, je ne puis m'empêcher de penser que lady Youlgreave a eu raison. Il se peut que moins on en dise à propos de Francis Youlgreave, mieux cela vaille.

— Je ne te croyais pas capable de penser ça, dit-elle en s'écartant de moi.

— J'exagère peut-être, mais il est possible qu'en définitive, malgré les apparences, ce soit un bien.

Elle ne dit rien. Je me tournai sur le côté, face à elle, et lui caressai doucement le bras de l'épaule à la main. Puis je m'approchai et l'embrassai sur la bouche.

— David, dit-elle doucement. Excuse-moi. Je n'ai pas envie.

Je m'écartai.

— Ne t'en fais pas. Ça n'a pas d'importance.

— Je sais que je te déçois, continua-t-elle, mais il m'arrive de souhaiter que nous arrêtons de faire l'amour. Pour l'instant. Ce n'est pas faute d'avoir essayé. Mais en ce moment je sais que ça ne marchera pas. Ce n'est pas que je ne t'aime pas, ça n'a rien à voir. Pas maintenant. Plus tard peut-être, quand j'aurai eu le temps de me faire à cette idée.

— Vanessa...

— Tu as été célibataire pendant dix ans. Tu as dû t'y habituer. Ne pourrais-tu pas recommencer ? Juste pour quelque temps. Ce que j'aimerais, pour l'instant, c'est qu'on vive ensemble, simplement, presque comme frère et sœur. (Elle marqua une pause.) Comme Toby et Joanna.

La secrétaire parlait d'une voix traînante, sur ce ton aristocratique qu'il faut des générations pour parfaire. Elle me téléphona du Lincoln's Inn le jeudi matin pour arranger un rendez-vous avec le notaire de lady Youlgreave. M. Deakin, m'informa-t-elle, devait se trouver au vieux manoir la majeure partie de la journée et il souhaitait discuter des dispositions à prendre pour les obsèques. Une journée bien remplie m'attendait, mais j'avais un trou en début d'après-midi et proposai donc de venir au manoir entre deux et trois.

Le soleil de la veille au soir avait laissé place à un temps lourd et gris, ni chaud ni froid, qui reflétait bien mon humeur. J'arrivai au manoir vers deux heures un quart. J'étais venu là moins d'une semaine plus tôt, le jour du décès de lady Youlgreave, mais la bâtisse semblait déjà plus délabrée encore qu'elle n'était.

Je sonnai. Quelques instants plus tard, un jeune rouquin vint m'ouvrir, visage fin encadré par de longues rouflaquettes, costume en tweed à carreaux jaune moutarde et noirs.

— Bonjour, révérend, dit-il en me tendant la main. C'est aimable à vous d'être venu. Je suis Nick Deakin.

Nous nous serrâmes la main et il m'entraîna à l'arrière du hall, dans une petite pièce meublée en bureau où je n'étais jamais entré. Je m'étais attendu à trouver un personnage plus conforme à l'idée qu'on se fait du notaire de famille et plus en accord avec sa secrétaire aux manières sophistiquées et si imbue d'elle-même.

— Toute la maison pue, je le crains, dit Deakin. Probablement ces chiens. Installez-vous. Voulez-vous un café, ou autre chose ?

— Non, merci.

La pièce était très sale, toutes les surfaces horizontales couvertes d'une épaisse couche de poussière. Deakin avait ouvert la fenêtre qui donnait sur le jardin envahi par la végétation, à l'arrière de la maison. Les meubles étaient massifs et vieux ; comme ceux de la salle à manger, ils étaient conçus pour une maison plus grande. Il y avait deux fauteuils près de la fenêtre, recouverts de cuir marron, desséché et craquelé. Deakin m'invita à m'asseoir dans le plus proche.

— Je les ai époussetés un bon coup, dit-il avec un grand sourire

découvrant des dents en avant qui lui donnaient l'apparence d'un gentil écureuil. Pauvre M^{me} Potter... Ça devait être un sacré boulot d'essayer de tenir la maison propre tout en s'occupant de la vieille dame. (Il s'assit et m'offrit une cigarette.) Vous connaissez M^{me} Potter ?

— Très bien.

Deakin actionna un énorme briquet doré sous mon nez.

— Elle m'a dit qu'elle voulait recueillir les chiens.

— Elle me l'a dit aussi.

— Je ne crois pas que ça gêne qui que ce soit. Ils sont à moitié morts, en fait. En plus, après ce qui s'est passé, il serait certainement préférable de les expédier ad patres. Enfin... ça ne me regarde pas. Elle sait ce qu'elle fait, n'est-ce pas ? J'ai seulement jugé bon de m'en assurer avant de prendre une décision.

— Oh oui, elle sait ce qu'elle fait. Mieux que la plupart des gens.

Nous discutâmes des obsèques. Deakin avait déjà envisagé plusieurs dates et heures possibles avec l'entrepreneur des pompes funèbres et nous ne tardâmes pas à tomber d'accord sur le lundi suivant, à quatorze heures.

— Enterrement ou incinération ? demandai-je.

— Incinération... Elle l'a précisé dans son testament, répondit Deakin en ouvrant sa serviette pour en tirer un document. Il y a autre chose : elle ne veut pas être placée dans le caveau familial. Elle a laissé des instructions très détaillées concernant la pierre tombale, etc., mais tout cela ne vous concerne pas.

Je fus soulagé à un point qui me surprit. Je n'avais aucune envie de retourner dans ce caveau, sous le chœur de Saint Mary Magdelene. Je me sentis libéré d'un vrai poids. Je me demandai par ailleurs pourquoi lady Youlgreave n'avait pas voulu que sa dépouille mortelle reposât au côté de Francis. Peut-être en avait-elle trop appris sur son compte pour se sentir à l'aise en sa compagnie, mort ou vif.

— Est-ce que des alliés des Youlgreave seront là ? Deakin haussa les épaules.

— Je suis à peu près sûr que non. Il n'y a pas de proches parents. Mais nous allons publier une annonce dans le *Times* et le *Telegraph*. Quelques rares amis se montreront peut-être.

— Il se peut aussi que des gens du coin veuillent venir. Je transmettrai l'information dans la paroisse. Que faisons-nous pour la suite ?

— Comment cela ?

— Les gens s'attendent souvent à quelque chose. Ne serait-ce qu'une tasse de thé.

— Ah, je vois. Que proposez-vous ?

— Nous pourrions faire cela dans la salle paroissiale. C'est sur la place, près de la bibliothèque. L'une de nos dames patronnesses a un salon de thé. Si vous le souhaitez, je peux lui demander si elle veut bien se charger du thé et des biscuits. Ça ne devrait pas coûter bien cher.

— Ça me paraît bien. On ne peut pas organiser cela ici, de toute façon, dit-il en se penchant pour écraser sa cigarette dans un cendrier en cuivre décoloré enchâssé dans ce qui semblait être un pied d'éléphant. Pas tant que les lieux n'aient pas été désinfectés.

— Qu'est-ce qu'il va advenir de la maison ? Il hésita, puis me sourit.

— Aucune raison de ne pas vous le dire. Selon les termes du testament de son mari, lady Youlgreave n'était qu'usufruitière de la plus grande partie de ses biens. Ils iront à des parents – des cousins au second degré ou quelque chose comme ça. Ils habitent maintenant en Afrique du Sud, et je doute donc qu'ils viennent aux obsèques.

— Ma femme travaillait sur certains papiers de la famille Youlgreave. Je ne sais pas si vous avez entendu parler de Francis Youlgreave ? (Deakin secoua la tête.) C'est un poète mineur qui vivait à la fin du siècle dernier et au début de celui-ci. Ma femme préparait sa biographie... avec l'approbation de lady Youlgreave. Que va-t-il se passer, maintenant ?

— Il va falloir qu'elle en discute avec les héritiers. Pourquoi ne lui proposez-vous pas de leur écrire ? Nous pourrions faire suivre la lettre, si vous voulez. Lady Youlgreave a effectué un ou deux legs sur ses biens personnels, mais les papiers de la famille Youlgreave ne sont pas concernés.

Deakin me raccompagna à la porte peu après et nous nous serrâmes la main.

— C'était un vieil oiseau courageux, dit-il gaiement. D'une certaine façon, elle va me manquer, vous savez.

Nous nous dîmes au revoir. Ce n'est qu'en traversant le pont sur la Rowan qu'une question évidente me vint à l'esprit. Comment Nick Deakin avait-il fait la connaissance de lady Youlgreave ? Il n'était sans doute pas diplômé depuis très longtemps – il semblait avoir dans les vingt-cinq ans tout au plus. Il devait s'occuper de ses affaires depuis peu. C'était étrange, assurément.

Au moment où je dépassais l'allée de Roth Park, je jetai un coup d'œil vers la place et remarquai Audrey sortant de Tudor Cottage. Je lui fis signe mais elle ne parut pas me voir. Je profitai d'une brèche dans la circulation pour traverser. Elle avait fait de même et se trouvait maintenant elle aussi sur la pelouse centrale. Il me fallait la mettre au courant des dispositions prises pour les obsèques de lady Youlgreave et de la collation prévue ensuite. Autant lui en faire part tout de suite. Si je l'arrêtais au passage sur la place, je risquais moins d'être retenu par elle.

Audrey ne m'avait toujours pas vu. Elle obliqua vers l'abribus. J'accélérai le pas dans sa direction. Je l'entendis parler sans la voir car nous étions séparés par l'abri. Le ton de sa voix ne cessait de monter. Je jurai entre mes dents et accélérai le pas.

Debout devant l'abribus, elle haranguait ceux qui s'y trouvaient, trois jeunes à cheveux longs en T-shirt et jean et une grosse fille blonde décolorée en robe rose courte.

— Parasites, disait-elle. Vous êtes la honte du village. Si c'était moi, je vous ferais fouetter. Lequel de vous a fait ces horribles choses à mon chat ?

— Audrey, dis-je en posant la main sur son épaule, rentrons au cottage.

Elle pivota sur elle-même. Ses joues tremblaient et elle gloussait maintenant comme un dindon en proférant des sons inarticulés. Son haleine sentait le sherry. Je la pris par le bras, mais elle se dégagea vigoureusement et se retourna vers les jeunes gens. Avant que j'aie eu le temps de l'en empêcher, elle fonça vers le plus grand, un gaillard nanti d'une barbe de plusieurs jours.

— Espèce de salaud ! hurla-t-elle avant de lui cracher au visage.

Je lui saisis le bras et tentai de l'entraîner. Au même moment, la fille en robe rose gifla Audrey, qui se mit à pousser des cris d'orfraie.

— Ta gueule, vieille salope ! lui cria la fille en pleine face. Pour qui tu te prends, à te pavaner comme ça ? Tu vois pas que tout le monde se fout de toi ?

Il y eut un bruit de course derrière moi et Charlene apparut à mon côté à l'entrée de l'abribus.

— Ferme-la, Judy, ordonna Charlene en prenant Audrey par l'autre bras et en la tirant doucement à l'extérieur. Venez, mademoiselle Oliphant.

Judy, la fille en rose, fit un pas en direction d'Audrey, mais Charlene lui lança un regard noir qui l'arrêta net.

— Kevin, tu ne devrais pas être au travail ? lança Charlene à un autre des garçons.

Il baissa la tête et répondit qu'il y allait tout de suite.

Charlene et moi aidâmes Audrey à traverser et à rentrer chez elle. Il n'y avait heureusement pas de clientes au salon de thé. Nous conduisîmes Audrey au salon du premier étage, où elle se laissa tomber dans le fauteuil près de la fenêtre. Elle tremblait toujours un peu et son visage avait viré du rouge au blanc. Je jetai un coup d'œil par la fenêtre. L'abribus semblait déserté.

— Je vais chercher une tasse de thé, me dit Charlene. Et l'un de ces cachets qu'a laissés le docteur Vintner. Vous pouvez rester avec elle ? Je n'en ai pas pour longtemps.

Charlene nous laissa seuls.

— Asseyez-vous, dit Audrey faiblement. Il y a un cendrier, là...

Le fait de se comporter normalement lui demandait encore plus d'efforts. Elle se tut pendant un moment. Sur la petite table près de son fauteuil, je remarquai un verre vide et un cahier rouge, probablement celui que j'avais vu dans son bureau quelques jours plus tôt.

— J'étais assise ici après le déjeuner en train de lire le journal, quand je les ai vus, commença Audrey à voix basse. Je savais qu'ils mijotaient quelque chose. Ils étaient allés au pub. Tous les trois, avec cette horrible fille. Vaut pas mieux qu'une... Ils riaient et je savais qu'ils riaient de moi et de lord Peter. Il fallait que je fasse quelque chose. Personne ne le ferait à ma place. Il n'est pas bon que le mal reste impuni. (Elle me fixa.) Et si personne d'autre ne punit le mal, nous devons le faire nous-mêmes. Vous êtes de mon avis, David ? N'est-ce pas, David ?

Le vendredi, après l'office du soir, Doris Potter m'attendait sur le banc près du porche sud.

— Vous avez un moment, pasteur ? me demanda-t-elle. J'allai m'asseoir à côté d'elle. Je l'avais remarquée à l'église, mais sans y prêter réellement attention. Je disais l'office du soir le mardi et le vendredi, et elle essayait de venir au moins à l'un des deux. Je n'étais pas particulièrement pressé de rentrer à la maison, sachant que nous allions avoir un repas froid. De plus, depuis notre conversation du mercredi soir, Vanessa et moi n'avions plus grand-chose à nous dire.

— J'ai vu le notaire, l'autre jour, me dit-elle.

— M. Deakin ? Elle acquiesça.

— Il m'a demandé de continuer à venir à la maison pendant

quelque temps pour essayer de nettoyer un peu. (Elle regarda ses mains rêches et rougies.) Il a dit que lady Youlgreave m'a laissé quelque chose dans son testament.

— Je n'en suis pas surpris... Après tout ce que vous avez fait pour elle...

Elle haussa les épaules avec impatience.

— Je vais recevoir un peu d'argent, ce qui tombe bien, je le reconnais. Mais il y a aussi autre chose. Elle a ajouté dans son testament, quelques mois avant de mourir, un... un... Comment appelle-t-on ça ?

— Un codicille ?

— Oui, c'est ça. Elle a fait appeler M. Deakin et il est venu à la maison une ou deux fois. Je savais que ça concernait son testament, mais elle ne m'a pas dit précisément de quoi il s'agissait. M. Deakin, lui, l'a fait. Elle m'a laissé un peu de terre. Carter's Meadow. Vous savez, ce bout de terrain dans Roth Park, entre le jardin et le lotissement, près du réservoir... (Elle me regarda, paisible et sérieuse.) A l'endroit où Rosemary et vous avez trouvé le sang et le morceau de fourrure de lord Peter.

— Je croyais que ça appartenait aux Clifford ? ! Doris secoua la tête.

— Ça n'a pas été vendu avec le reste de la propriété. Les Bramley n'en étaient pas propriétaires. Et ce n'était pas non plus une terre de la famille Youlgreave... Ça ne faisait pas partie du vieux manoir. Ça appartenait personnellement à lady Youlgreave.

Carter's Meadow, d'après ce que m'en dit alors Doris, était une anomalie. Selon lady Youlgreave, le terrain avait jadis appartenu à un gros fermier de la partie nord de la paroisse, celle qui était maintenant sous les eaux.

Pendant de longues années, il avait été loué aux Youlgreave, mais le propriétaire avait catégoriquement refusé de le leur vendre, et il avait même essayé de casser le bail.

— Il y avait de l'animosité entre lui et la famille, dit Doris en me regardant attentivement. Quelque chose en rapport avec Francis, pensait lady Youlgreave.

Parce que Francis avait tué un chat dans Carter's Meadow ?

Dans les années trente, selon Doris, lorsqu'on avait construit le réservoir du Jubilé, Carter's Meadow avait enfin été mis sur le marché et lady Youlgreave l'avait acheté, dans l'intention d'en faire cadeau à son époux. Mais la vente de Roth Park, puis la guerre et la

mort de son mari l'avaient empêchée d'aller au bout de son idée ; du fait que le terrain appartenait en propre à lady Youlgreave, il n'avait pas été vendu avec le reste de la propriété.

— Je pense qu'elle l'avait complètement oublié, jusqu'à ce que cet homme vienne lui rendre visite, dit Doris. Il voulait le lui acheter mais elle l'avait pris en grippe.

— Quel homme ?

— Toby Clifford. Il la poussait à vendre mais n'a pas réussi à la faire changer d'avis. Vous savez comment elle était... Il lui arrivait d'être si entêtée ! Puis il a essayé de me soudoyer, fit Doris en fronçant les sourcils. Quel culot ! Nous étions dans le hall et je le raccompagnais à la porte quand il a sorti son portefeuille. Il a dit qu'on pouvait peut-être trouver un arrangement. (Elle émit un petit grognement.) Je lui ai rétorqué que l'on ne voulait ni de lui ni de son argent.

— Pourquoi voulait-il ce terrain ?

— Quelque chose en rapport avec ses projets pour Roth Park. Il voit grand, celui-là. Les yeux plus grands que le ventre, c'est sûr. (Son visage se plissa en un sourire espiègle.) La seule raison pour laquelle elle l'a pris en grippe, c'est parce qu'il a l'air d'une fille, avec ses cheveux longs. Le fait est que maintenant elle a disparu et qu'elle m'a laissé ce terrain. Le gars Clifford a toujours envie de l'acheter, c'est M. Deakin qui me l'a dit. Mais je ne sais pas quoi faire. Elle n'aurait pas aimé que je lui vende Carter's Meadow.

— Vous ne devez pas vous préoccuper de ça, dis-je. Vous pouvez faire ce qu'il vous plaît du terrain, à moins évidemment que lady Youlgreave n'ait fait insérer des dispositions contraires dans le testament.

Je songeai à Toby et Joanna campant comme deux malheureux dans cette maison délabrée. Et je songeai aux insinuations qui avaient été faites sur Toby. Je songeai à ce que Toby m'avait dit à propos de Joanna et à ce qu'elle m'avait dit sur lui.

Toby était un jeune homme plein de détermination et si Carter's Meadow était essentiel à la réalisation de ses projets, la mort de lady Youlgreave arrivait à point nommé. J'entrevois des possibilités mélodramatiques : une visite à une vieille dame seule et vulnérable ; elle lui oppose un nouveau refus, il la bouscule, la fait tomber ; il déguise sa voix au téléphone ; il renverse les verres contenant le médicament préparés dans la chambre afin d'expliquer pourquoi lady Youlgreave serait allée dans la salle à manger et aurait trébuché sur la carpe. Je secouais la tête pour essayer de chasser ces fantasmes.

Mais un doute demeurait.

— A votre place, dis-je à Doris, je ne lâcherais pas le terrain pendant un certain temps. Laissez venir.

Le dimanche suivant, au déjeuner, Rosemary déclara qu'elle n'avait pas le temps d'aller à Roth Park, qu'elle devait travailler. Nous ne cherchâmes pas à la convaincre de changer d'avis. Michael voulait venir à cause de la piscine, Vanessa pour la chambre de Francis Youlgreave. Bien que désormais la possibilité de consulter les papiers de la famille Youlgreave fut pour elle peut-être compromise à jamais et que certains aient déjà été détruits, elle était toujours décidée à écrire cette biographie, plus encore qu'elle ne l'avait été du vivant de lady Youlgreave. C'était comme si les Youlgreave l'avaient contaminée, et il fallait que la maladie suive son cours.

— Il doit y avoir d'autres documents, dit-elle pendant le repas. Ce n'est pas parce que personne ne les a encore trouvés qu'ils ne sont pas quelque part. Il suffit de chercher au bon endroit. Peut-être devrais-je faire un saut à Rosington...

— Je doute que tu y trouves grand-chose.

— Comment le sais-tu ?

— Je suis certain que son nom est mentionné dans des archives, dis-je prudemment, conscient que Rosemary et Michael nous écoutaient. Les dates de ses nominations, son domicile, etc. Quant à trouver autre chose...

— Oui, mais... est-ce qu'on parlait de lui quand tu habitais à Rosington ?

— De temps en temps. Des ragots, surtout. Mais ce n'est pas vraiment ce que tu cherches, n'est-ce pas ?

— Rien n'est à négliger. (Elle me regarda et j'eus l'impression qu'elle me voyait réellement pour la première fois depuis notre conversation du mercredi soir.) Je vais écrire ce livre, David, je vais vraiment le faire.

Nous achevâmes le repas en silence. Je voulais aller à Roth Park parce que j'avais envie de voir Joanna, et je ne voulais pas y aller. Pour la même raison. Depuis mercredi, je rêvais d'elle chaque nuit. J'avais beau essayer de l'oublier, son image s'attardait dans mon esprit même pendant les heures de veille.

A trois heures et demie, Vanessa, Michael et moi remontions lentement l'allée de Roth Park. Michael avait pris son maillot de bain et une serviette, Vanessa son carnet de notes, et moi j'avais un bouquet de roses cueillies dans le jardin du presbytère. Vanessa avait insisté pour que nous les apportions.

C'était un chaud après-midi, mais le temps était lourd, quoique plus ensoleillé que les jours précédents. La maison apparut bientôt ; la Jaguar était stationnée près de la fontaine vide. J'étais mal à l'aise, comme si nous étions observés, comme si nous allions tomber dans une embuscade. Je levai les yeux vers la tourelle à l'autre bout de la maison. Je repérai la fenêtre de la chambre de Joanna, sous celle de Francis Youlgreave.

— Ça fait une belle hauteur, dit Vanessa. Je me demande s'il a été tué sur le coup. Il faudra que je regarde dans les journaux locaux. Ils doivent avoir quelque chose là-dessus dans leurs archives.

— J'imagine que les Youlgreave ont dû tenter d'étouffer l'affaire.

— Oui, mais il doit bien y avoir une trace. La grande question reste bien sûr de savoir ce qu'il y a – ou ce qu'il y avait – dans son journal intime. Il se peut qu'il ait laissé un mot évoquant son suicide. (Elle serra son carnet de notes contre elle.) C'est vraiment frustrant.

Tandis que nous marchions, Michael nous observait, son regard allant de l'un à l'autre. Il avait passé une bonne partie de l'été à nous regarder.

— Bonjour ! lança Toby depuis l'allée qui traversait le massif d'arbustes à l'angle de la maison. Venez par ici. J'ai installé des chaises longues au bord de la piscine.

Il portait un short – un jean coupé aux genoux – et rien d'autre. Il était même pieds nus. Ses cheveux tombaient en boucles rousses, séparés par une raie médiane. On voyait ses clavicules et ses côtes. Il était plus fin que je ne l'imaginais et presque glabre. Je me rappelai alors combien il était jeune, ce qu'il savait si facilement faire oublier.

— Rosemary n'est pas avec vous ? demanda-t-il.

— Elle a du travail, répondit Vanessa. Une liste de livres à lire pendant les vacances longue comme le bras.

— Dommage, commenta Toby en nous précédant dans l'allée. A propos, Joanna vous demande de l'excuser. Elle est couchée. Elle s'est réveillée avec une mauvaise migraine, qui n'a fait qu'empirer.

Couchée dans la chambre au-dessous de celle de Francis Youlgreave. J'étais à la fois frustré et soulagé. Grâce à Dieu, elle n'est pas là. Tout en pensant cela, je mourais d'envie de la voir.

Nous arrivâmes dans le passage près de la terrasse. Quelqu'un avait coupé l'herbe à la va-vite. Sur notre gauche, la façade est de la maison se dressait vers le ciel. Nous nous frayâmes un chemin à travers la pelouse.

— Je crois que ça commence à prendre tournure, dit Toby. J'espère que l'année prochaine à la même époque nous pourrions jouer au croquet.

J'en doutais. Partout on voyait des taupinières et des chardons coupés. Des ronces avaient envahi l'ancien parterre de fleurs sous la terrasse, et la pelouse par endroits. Je fus frappé par l'ampleur de la tâche à laquelle Toby s'était attelé. Il était probablement trop intelligent pour ne pas se rendre compte qu'il lui faudrait investir des sommes énormes dans Roth Park. A moins que, trop sûr de lui, il ne se soit laissé aller à rêver. Ou bien, tout simplement, l'âge n'avait-il pas encore émoussé son ambition, et ne faisait-il pas encore les incessants compromis, propres à la maturité, entre l'idéal et la réalité.

— Mince alors ! s'exclama Michael avec un sifflement. Ayant quelques pas d'avance sur nous, il avait vu la piscine le premier. Repeinte de frais, elle miroitait au milieu de sa bordure de pierres et paraissait bien plus grande que lorsqu'elle était à l'abandon. L'eau était claire et bleue. Les dalles qui l'entouraient avaient été désherbées et balayées. La petite pool-house et sa véranda, où Rosemary et moi nous étions abrités par cet après-midi d'orage, luisaient au soleil, propres et blanches. Le plongeur avait été remplacé ou recouvert.

— Pas mal, hein ? dit Toby. Accordez-vous des petits luxes et pour l'indispensable, l'intendance suivra.

Quatre chaises longues étaient alignées devant la pool-house, une radio, un lourd cendrier en cristal taillé et un livre de poche posés à côté de l'une d'elles.

Comme il se devait, nous avons poussé, Vanessa et moi, des exclamations admiratives. Toby sourit et s'étira, les bras au-dessus de la tête, me rappelant soudain, de façon incongrue, lord Peter quand il était rassasié et content de vivre.

— Qu'est-ce que vous avez envie de faire ? demanda Toby à Vanessa. Vous préférez voir d'abord la chambre ou vous baigner ? Ou bien une tasse de thé vous ferait-elle plaisir ?

— J'aimerais voir la chambre, si vous voulez bien.

— Je crains qu'il n'y ait pas grand-chose à voir, en fait, dit Toby en souriant. A moins que vous ne soyez médium et capable de décoder les vibrations. (Il se tourna vers Michael et moi.) Vous voulez venir avec nous ?

Je ne souhaitais pas revoir la chambre. Je ne voulais pas me rappeler ma dernière visite. En plus, si je montais dans la chambre de Francis, je risquais de tomber sur Joanna. Je ne pouvais pas dire que j'avais déjà vu la chambre, car Toby n'était au courant de rien. Vanessa non plus, d'ailleurs. Je jetai un coup d'œil à Michael : il lorgnait vers la piscine avec envie, me soufflant ainsi ma réplique.

— Je vais rester ici avec Michael et le regarder nager. Vanessa me lança un coup d'œil soudain.

— Comme vous voudrez, dit Toby. Il y a des serviettes dans la pool-house. Vous êtes sûr que ça ira ?

Toby semblait tout excité, pressé de s'en aller. Je me demandai s'il n'avait pas envie de se retrouver seul avec Vanessa, mais c'était ridicule. Tous deux se dirigèrent vers la maison. Michael entra dans le pavillon pour se changer. Je traînai à l'ombre l'une des chaises longues, la plus proche de la piscine. Il y avait une empreinte de pied mouillé sur la dalle qui se trouvait sous le transat : un petit pied nu, trop petit pour être celui de Toby, et donc presque à coup sûr celui de Joanna. Elle se trouvait sans doute encore là, quelques minutes plus tôt. S'était-elle sentie brusquement incapable d'affronter notre présence ? Ou la mienne ?

Michael sortit du pavillon, emprunté dans son slip de bain noir. Il se jeta à l'eau. Il y eut un grand plouf, puis sa tête réapparut, les cheveux collés au crâne.

— Comment elle est ? criai-je.

— Gelée. C'est super.

Il paraissait plus jeune dans l'eau, moins réservé, moins gauche. Il se détourna et se mit à nager vers l'extrémité la moins profonde du bassin, un crawl rudimentaire qui faisait beaucoup de bruit pour un maigre rendement. Tout en regardant Michael, je m'étais avancé d'un pas vers le bord de la piscine. J'entendis un autre bruit derrière moi, à moitié couvert par celui des éclaboussures, et me retournai.

Joanna était en train de s'asseoir dans la chaise longue que j'avais déplacée.

L'espace d'un instant, je fus incapable de dire quoi que ce soit. Je devais avoir l'air d'un imbécile, à rester là bouche bée. Joanna portait un peignoir blanc, en coton, ou peut-être en soie, plissé des aisselles aux cuisses, qui lui descendait aux chevilles, et, dessous, un bikini vert, encore mouillé à en juger par les marques laissées sur le peignoir. Elle me sourit, ce genre de sourire qui suggère des secrets partagés.

— Toby nous a dit que vous étiez couchée. Votre migraine s'est

calmée ?

— Je n'ai pas la migraine. (Elle écarta les bras en un geste fataliste qui entrouvrit les pans de son peignoir, dévoilant son bikini et ses seins hauts et fermes.) Il pensait que je n'étais pas en état de recevoir des visiteurs.

— Eh bien, je suis content que vous ne soyez pas malade.

— Venez vous asseoir.

Je regardai de nouveau la piscine. Michael était arrivé à l'autre bout et revenait vers nous. Joanna lui fit un signe de la main.

Il n'y a rien de mal à bavarder avec elle, me dis-je. Michael était notre chaperon – bien que nous n'en ayons pas eu besoin, évidemment. Je m'assis à côté de Joanna et m'efforçai de ne pas la regarder. Elle avait la voix légèrement pâteuse et le blanc de l'œil injecté de sang. Je me demandai si elle n'avait pas pris de drogue. Ce qui aurait pu expliquer que Toby n'ait pas voulu que nous la rencontrions.

— Alors, Rosemary n'est pas venue ? dit-elle en me jetant un rapide coup d'œil avant de détourner le regard.

— Il fallait qu'elle travaille. La date de l'examen d'entrée à Oxford approche et elle est sous tension.

— Je crois qu'elle n'avait pas envie de voir Toby.

Je ne dis rien. En un sens, je ne souhaitais pas en entendre davantage.

— Je crois qu'ils se sont disputés, continua Joanna. Ils étaient tous les deux ici, dans la maison.

Il y eut un silence. Puis je m'humectai les lèvres et demandai :

— Quand ça ?

— Mercredi. Il l'avait emmenée en voiture à Londres la veille. Mais le mercredi, ils sont venus ici.

Elle tourna ses yeux verts vers moi et me fixa. Je m'entendis dire :

— Vous n'avez pas à me raconter ça.

— Si. Ensuite, je l'ai vue descendre l'allée en courant. Elle était en pleurs. (Elle se mordit la lèvre.) Je ne sais plus... J'essaie seulement de faire ce que je crois bon. J'ai pensé que vous deviez être au courant.

Je ne savais trop si je devais la croire. De telles accusations pouvaient n'être qu'un symptôme de désordre psychologique. Cependant, ce qu'elle disait cadrait parfaitement avec ce qui s'était passé le mercredi après-midi et avec les théories émises par Vanessa

sur les raisons de la contrariété de Rosemary.

— Ne dites pas à Toby que je vous ai raconté ça, ajouta Joanna d'une voix pressante. Il m'en voudrait.

Pendant quelques minutes, nous regardâmes Michael nager dans la piscine. Il sortit de l'eau et courut jusqu'au plongeur. Il se tourna pour s'assurer que nous le regardions et plongea dans un grand jaillissement d'éclaboussures.

— Je ne suis pas comme Rosemary. Surpris, je regardai Joanna.

Elle promena son ongle sur son avant-bras, puis tendit soudain la main et la posa sur la mienne. Je m'écartai brusquement, comme si j'avais été piqué par un insecte. Nous nous dévisageâmes.

— Vous comprenez ce que je dis, David ?

Je jetai un coup d'œil vers Michael, en train de nager sous l'eau, puis me retournai vers elle. Elle n'essaya pas de me toucher une nouvelle fois mais se pencha un peu vers moi. Elle souriait. J'avais envie de lui caresser le visage, le cou, les seins.

— Non, marmonnai-je.

Mais elle ne me regardait plus. Elle regardait au-delà de moi, vers la maison.

Vanessa et Toby traversaient la pelouse dans notre direction. Vanessa riait de quelque chose qu'il venait de dire. A cette distance, ils paraissaient être plus ou moins du même âge. Toby et elle formaient un couple bien mieux assorti qu'elle et moi.

Ils descendirent les quelques marches qui menaient à la piscine. Je me levai. Il me vint soudain à l'esprit qu'on nous voyait peut-être d'une des fenêtres de la maison. Il n'était pas impossible que Toby ou Vanessa ait surpris Joanna au moment où elle me touchait la main.

— Tu es sûre que c'est bien prudent ? dit Toby à Joanna en approchant. Le soleil ne va pas arranger ton mal de tête...

— Je me sens beaucoup mieux à présent, répondit-elle en se calant dans la chaise longue, comme pour résister à une éventuelle tentative de l'en déloger.

Puis elle demanda à Vanessa :

— Que pensez-vous de la chambre de Francis Youlgreave ?

— Un endroit très solitaire.

— Avec une belle hauteur de chute depuis la fenêtre, ajouta Toby avec une ironie désabusée. Que diriez-vous d'un bon thé ?

Nous le bûmes dans des tasses ébréchées tout en nous partageant

un paquet de biscuits. Michael n'arrêtait pas de nager. Il nous distrayait, le spectacle qu'il nous offrait comblait les silences. Et il y avait beaucoup de silences. L'envie de regarder Joanna était presque irrésistible.

Le moment vint de nous en aller. Je devais célébrer l'office du soir, où il n'y aurait sans doute pas plus de trois personnes. Les Cliffbrd nous raccompagnèrent jusqu'à l'allée.

— Oh, pendant que j'y pense, dis-je à Toby, j'ai parlé avec Audrey Oliphant, après l'office de ce matin. Elle est enchantée de votre idée de dire la bonne aventure à la fête de la paroisse.

— Madame Mysterioso : elle lit votre destin dans le marc de cappuccino, si vous me pardonnez ce piètre calembour...

Michael éclata de rire.

— Elle va venir vous voir cette semaine pour discuter des détails, ajoutai-je. C'est vraiment très gentil à vous.

Joanna se trouvait derrière son frère et je vis son visage quand je prononçai le mot « gentil ». Elle avait levé les sourcils. C'était comme si elle m'avait chuchoté à l'oreille : « Gentil ? Vous plaisantez. »

Nous nous dîmes au revoir et descendîmes l'allée.

— Ça valait la peine ? demandai-je à Vanessa. Tu as appris quelque chose ?

— Rien de concret. Mais c'est curieux. Le fait de me trouver dans cette chambre, de regarder par ces fenêtres... C'est comme si j'avais été soudain plus proche de lui. Comme si je le connaissais maintenant beaucoup mieux. Je sais que ça semble bizarre, mais c'est l'impression que j'ai.

— Je comprends, dis-je.

J'avais éprouvé à peu près la même chose avec Joanna.

— L'eau était bonne ? demanda Vanessa à Michael. Pendant le reste du trajet, nous ne parlâmes plus que de la piscine.

Quand j'ouvris la porte du presbytère, il flottait une odeur d'alcool. Nous entrâmes dans le salon. Rosemary somnolait sur le canapé, la télévision était allumée. Sur la table près d'elle, il y avait une bouteille de sherry presque vide.

Les obsèques de lady Youlgreave eurent lieu le lendemain après-midi, le lundi 24 août. Doris Potter était là, évidemment, ainsi qu'Audrey Oliphant et Nick Deakin. Et aussi une demi-douzaine d'autres personnes, des femmes, toutes âgées, certaines que je ne connaissais pas. Il n'y a rien de mieux qu'un enterrement pour faire

apparaître des têtes inconnues. Il n'y avait aucun représentant de la famille.

Hormis les chiens. Doris m'avait demandé si elle pouvait emmener Beauty et Beast dans l'église. La requête était étrange et si elle avait été faite par quelqu'un d'autre, je l'aurais probablement rejetée. Ils étaient affalés par terre à l'extrémité est de l'église, au pied des fonts baptismaux. Doris était assise près d'eux. Beauty ronflait de temps en temps et, sans cela, je n'aurais pas su qu'ils étaient là. Une grande flaque à l'endroit où ils étaient restés couchés fut ensuite le seul signe de leur présence. Le mari de Doris les chargea dans sa voiture et les emporta vers leur nouvelle demeure, la petite maison de Manor Farm Lane.

Doris, Deakin et moi accompagnâmes le cercueil au crématorium. Audrey emmena les autres personnes à la salle paroissiale, de l'autre côté de la route. Lorsque nous les rejoignîmes, elles prenaient le thé et parlaient à voix basse. Ce furent peut-être les obsèques les plus silencieuses et tristes auxquelles il me fut donné d'assister.

Quand tout fut fini, Audrey commença à se plaindre du comportement des chiens dans l'église. Je réussis à m'échapper. J'avais besoin d'air, je suffoquais. En rentrant chez moi, je rencontrai Mary Vintner. Elle voulut savoir comme s'étaient passées les obsèques. Je marmonnai une excuse et continuai mon chemin.

Je devais rentrer au presbytère. J'avais des lettres à écrire, des coups de téléphone à donner, et Audrey m'avait harcelé pour que je rende mon article pour le mensuel de la paroisse. J'avais laissé le travail s'accumuler. La direction de la paroisse me semblait insupportablement assommante. Il n'y avait rien là-dedans de nouveau. Ce qui était nouveau, c'était mon incapacité à combattre l'ennui et à me mettre au travail.

Sur une impulsion, je franchis le portail de Roth Park. Après avoir dépassé l'église, je tournai à droite, suivis le chemin le long duquel Rosemary m'avait entraîné le jour où elle avait trouvé le bout de fourrure et le sang dans Carter's Meadow. J'avais la curieuse impression que tout m'échappait, maintenant, qu'il était trop tard pour que j'intervienne dans le cours des événements.

C'est presque avec soulagement que, quelques instants plus tard, je vis Joanna venir vers moi sur le sentier de Carter's Meadow. Elle portait la robe verte que je lui avais déjà vue et des sandales. Elle se mit à courir en m'apercevant. J'ouvris mes bras et elle se jeta dedans, aussi naturellement que si elle avait fait cela depuis des années. Son corps était ferme et chaud. Elle passa ses bras autour de ma taille.

Nous restâmes là un moment sans bouger. Un démon intérieur me

disait : Ce n'est rien. Il n'y a rien là de sexuel. Tu réconfortes une amie, une paroissienne. Si je laissais la situation évoluer, oui, je risquais de commettre un péché mortel et ne serais plus habilité à être prêtre. Mais cela n'arriverait pas. Il n'y avait pas à s'inquiéter. Les sentiments de Joanna à mon égard devaient être purement filiaux, le désir éprouvé par une orpheline de remplacer son père. Ce serait pure vanité de ma part de supposer autre chose. Comment un geste aussi gentil pouvait-il être répréhensible ?

— David, regardez-moi.

Je regardai Joanna dans les yeux, ses beaux yeux verts. J'ouvris la bouche pour dire quelque chose, mais elle secoua la tête.

— Embrassez-moi, dit-elle. Je penchai la tête et obéis.

Cet été-là, il y avait dans l'air une sorte de folie qui se répandait comme une maladie et infecta chacun de nous jusqu'au dernier week-end d'août. Cela n'excuse pas ce que j'ai fait. De nous tous, j'étais celui qui aurait dû se montrer le plus sage, celui qui aurait dû empêcher tout ça.

La première fois que j'avais embrassé Joanna, c'était en fin d'après-midi, le lundi 24, le jour des obsèques de lady Youlgreave : la fête paroissiale avait lieu le samedi suivant. Après le baiser, nous restâmes là sans bouger ni parler pendant au moins une minute. Soudain, elle me repoussa. Les bouts de ses seins pointaient sous le fin tissu de sa robe. Moi non plus, je n'étais pas resté indifférent.

— Excusez-moi, bredouillai-je. Je n'aurais jamais dû...

— Ce n'est pas ça, chuchota-t-elle en regardant derrière moi. Quelqu'un vient.

Je me retournai. Il y avait deux petites silhouettes dans la chênnaie près de l'allée. Michael et Brian Vintner nous tournaient le dos. Michael paraissait montrer quelque chose près de la rivière.

— Ils ne nous ont pas vus, dit Joanna. J'en suis sûre.

— Il faut que j'y aille.

Elle me fixa.

— Je ne veux pas que vous partiez.

— Je suis marié, je suis prêtre, bafouillai-je. C'est hors de question. Je n'aurais jamais dû...

— J'avais envie de vous embrasser depuis longtemps. Presque depuis le jour où nous avons fait connaissance. Pas la première fois, lorsque vous êtes venu à la maison pour parler de la kermesse. Non. La fois d'après... Vous vous souvenez ?

Je m'en souvenais.

— Dans l'église, continua-t-elle. Tout était tellement silencieux, je croyais que j'allais devenir folle. Et j'avais l'impression que quelqu'un m'observait, quelqu'un de mauvais. Puis vous êtes entré et tout est allé bien de nouveau.

— Mais tout ne va pas bien. Il faut que je parte maintenant.

— Je préférerais que vous restiez. Je n'ai jamais rencontré quelqu'un comme vous.

— Il faut que je parte, répétais-je sans bouger d'un pouce.

Les deux gamins s'éloignaient en direction de la rivière et disparurent.

— J'ai besoin de votre aide, dit-elle.

— Pourquoi ?

— A cause de Toby. A cause... oh, merde. Il y a quelqu'un d'autre qui vient.

Elle regardait dans l'autre direction, vers le sentier menant à Carter's Meadow. Les vestiges d'une haie couraient le long de ce qui avait été la limite est du pré. Quelqu'un marchait derrière, lentement, tête baissée, comme cherchant quelque chose. Audrey.

— Je vous en prie, dit Joanna. J'ai besoin de vous parler.

Sans crier gare, elle partit comme une flèche en direction de l'allée. Je me retournai pour jeter un coup d'œil vers Audrey. Elle ne m'avait toujours pas vu... du moins l'espérais-je. Je me mis à marcher, presque à courir, vers la porte de communication entre Roth Park et le cimetière.

Je me glissai à l'intérieur de l'église. Il y flottait encore l'odeur des obsèques – celle des fleurs et des cierges récemment éteints. J'allai jusqu'au chœur et m'assis dans ma stalle. Je levai les yeux pour essayer de prier et mon regard tomba sur la plaque commémorative de Francis Youlgreave. Sa dépouille mortelle gisait quelque part sous mes pieds. Mais, en cet instant, ce fut comme s'il s'était trouvé avec moi dans l'église, une forme sombre appuyée contre le mur blanchi à la chaux auquel était fixée la plaque. J'avais l'impression qu'il se moquait de moi.

— Est-ce que tout ça est de ta faute ? m'entendis-je dire.

Il n'y eut pas de réponse. Comment aurait-il pu y en avoir une ? J'étais seul dans l'église. Il n'y avait rien ni personne derrière la plaque, pas même une ombre. Un faible écho de mon cri flottait encore dans l'air immobile. La question se tordait comme un serpent qui se mord la queue et je crus un instant que quelqu'un d'autre prononçait ces mots – Est-ce que tout ça est de ta faute ?

Francis Youlgreave était le fil, presque invisible, qui nous reliait. J'étais venu à Roth des années plus tôt à cause de lui. Au départ, l'intérêt que m'avait témoigné Vanessa avait été excité par le fait que j'habitais là où Francis Youlgreave était mort. Lady Youlgreave avait

alimenté le feu. Maintenant elle était décédée, son cadavre à moitié dévoré par ses chiens. Francis Youlgreave avait mutilé des animaux et lord Peter, le chat d'Audrey, avait été mutilé à son tour. Vanessa était de plus en plus décidée à écrire sa biographie. Et moi – je n'avais aucune raison de me le cacher –, j'étais amoureux d'une jeune femme qui habitait la maison familiale de Francis Youlgreave et croyait l'entendre marcher la nuit dans la chambre au-dessus de la sienne.

Assis là dans l'église vide, je sentais un froid m'envahir. Il n'y avait là-dedans aucune ligne directrice ou du moins aucune que j'étais capable de discerner. Où allions-nous ? Comment tout cela allait-il finir ? En lisière de mon champ de vision, la plaque de marbre me fixait comme un visage blanc et vide.

Je ne suis pas en train de devenir fou, me dis-je. J'étais certes terriblement stressé. Les raisons de me faire du souci ne manquaient pas. Mais je n'étais pas en train de devenir fou. Ce dont j'avais maintenant besoin, c'était d'un peu de calme pour affronter la situation. Je fermai les yeux et tentai de me concentrer.

Il y eut un claquement métallique suivi d'un long grincement. Quelqu'un ouvrait la porte sud. Je me levai précipitamment, pris un livre de cantiques, fis semblant de le feuilleter.

C'était Audrey. Elle avait troqué la robe noire qu'elle portait aux obsèques de lady Youlgreave contre un chemisier et une jupe. Elle me vit et traversa la nef.

— Je savais que je vous trouverais ici, dit-elle. J'espère que je ne vous dérange pas ?

Je m'efforçai de sourire. J'étais terrorisé à l'idée qu'elle ait pu me voir avec Joanna.

— Je voulais vous montrer ça tout de suite. Je marchais dans le parc et je passais non loin de l'endroit où Rosemary a trouvé la fourrure et le sang quand j'ai vu quelque chose près de la haie...

Elle tenait ce qui ressemblait à un chiffon taché de rouille. Je voulut le prendre mais elle retira sa main.

— Mieux vaut ne pas trop le toucher. La police pourrait avoir besoin de le faire analyser.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Un mouchoir. Et il est taché de sang. Je parie à dix contre un que c'est celui de lord Peter. Le vétérinaire devrait pouvoir nous le confirmer. (Elle leva les yeux vers moi et son regard se fit soudain circonspect.) Mais d'abord, il y a quelque chose qu'il faut que vous sachiez. Regardez.

Elle leva de nouveau le mouchoir. Elle prit l'ourlet à deux mains et le tendit. Les taches de rouille pouvaient effectivement être du sang. Il y avait d'autres taches, peut-être laissées par de l'herbe et de la boue. Agacée, Audrey fit claquer sa langue contre son palais en faisant glisser le bord du mouchoir entre ses doigts. Elle cherchait quelque chose, qu'elle finit par trouver.

Elle tendit le mouchoir vers mes yeux. Je me reculai un peu pour le voir à la bonne distance. Une marque avait été cousue à l'ourlet. Les lettres rouges m'apparurent distinctement : *M. D. H. APPELYARD*.

— Si tu ne parles pas à Rosemary, c'est moi qui vais le faire, dit Vanessa. Il faut bien que quelqu'un s'en charge.

— Est-ce vraiment la peine de remuer ça ? répondis je Elle a déjà été pas mal secouée...

— Quand on boit plus de la moitié d'une bouteille de sherry, il est certain qu'on ne se sent pas dans son assiette. Mais ça ne dure pas. Il n'en reste pas moins que nous devons lui parler, pour qu'elle comprenne que nous n'approuvons pas ce genre de comportement.

— Il doit bien y avoir une raison pour qu'elle ait fait ça.

— J'en suis persuadée. Probablement cette querelle malheureuse avec Toby Clifford. A moins que ce ne soient les résultats de son bac, qui n'ont pas été aussi brillants qu'elle l'espérait. Quoi qu'il en soit, nous devons dire quelque chose. Tu es son père et le mieux placé pour le faire. — D'accord. Tu as raison.

Le silence s'installa de nouveau entre nous. Nous étions seuls dans la cuisine en train de faire la vaisselle après le dîner. Michael était allé se coucher et Rosemary se trouvait dans sa chambre, en principe en train de travailler. Elle semblait ne pas se porter trop mal après sa cuite de la veille.

Je montai à l'étage sans faire de bruit. Michael lisait au lit et nous nous fîmes un signe par la porte ouverte de sa chambre. Il m'avait fallu plus d'une demi-heure pour convaincre Audrey que le mouchoir taché de sang n'était pas une preuve irrécusable de sa culpabilité. Elle n'en était pas moins toujours décidée à consulter le vétérinaire pour voir si c'était bien du sang et particulièrement celui de lord Peter ; je n'avais pas réussi à lui faire changer d'avis sur ce point.

Tout m'agaçait, ce soir-là. Vanessa avait passé la plus grande partie du dîner à parler de son intention d'écrire aux héritiers de lady Youlgreave pour leur demander si elle pouvait continuer ses recherches dans les papiers de la famille. J'aurais voulu que Doris les flanque tous à la poubelle.

Je n'avais qu'une envie, m'allonger et fermer les yeux. Non pas

pour me réfugier dans le sommeil, mais parce que je savais que je verrais le visage de Joanna et revivrais cet après-midi dans Roth Park. Il fallait que je me souvienne de ce qui s'était passé, me disais-je, ne serait-ce que pour décider de ce que je devais faire. Je me mentais à moi-même : je voulais m'en souvenir parce que cela m'apportait un mélange de plaisir et de souffrance dont je ne pouvais plus me passer.

Je frappai à la porte de la chambre de Rosemary. Pas de réponse.

— Rosemary ? Je peux entrer ? demandai-je à voix basse, à cause de Michael.

Il y eut un bruit de pas de l'autre côté, anéantissant mon espoir qu'elle soit endormie. La clé tourna dans la serrure et la porte s'ouvrit. Vêtue d'une longue chemise de nuit, elle avait les cheveux tirés en arrière, le visage impeccablement propre.

— Qu'y a-t-il ?

— Je peux entrer ? répétais-je. J'aimerais te dire un mot. Nous ne pouvons pas parler sur le palier.

Rosemary hésita une seconde puis ouvrit la porte en grand. Sa chambre était très bien rangée et, en dehors des livres, impersonnelle comme une chambre d'hôtel. Elle s'assit sur le lit, le dos bien droit, les genoux serrés. Je pris la chaise devant la table près de la fenêtre.

La fenêtre était ouverte et il y avait assez de clarté pour distinguer, au-delà du jardin, les arbres de Roth Park. C'était beaucoup plus silencieux que sur le devant de la maison, où Vanessa et moi avions notre chambre. Je regardai les arbres. De l'autre côté de ces chênes, il y a le tertre et, de l'autre côté du tertre, la maison ; à l'autre extrémité de la maison se trouve la tour, et dans la tour... Joanna. Je t'aime. J'aurais voulu lancer cette pensée par la fenêtre comme une flèche.

Je me retournai vers Rosemary. Son visage était aussi inexpressif que la plaque de marbre de Francis Youlgreave. Ce n'était pas moi qu'elle regardait, mais la couverture d'un livre posé près d'elle sur le lit. J'avais l'impression de l'avoir déjà vu et le reconnus l'instant d'après : l'exemplaire des *Quatre Fins dernières* de Vanessa, le recueil de poèmes qui comprenait « Le jugement des étrangers ». Je me demandai si Vanessa savait que Rosemary le lui avait emprunté.

— C'est à propos d'hier, dis-je.

Rosemary fit semblant de ne pas avoir entendu.

— Quand nous sommes revenus de chez les Clifford, tu étais couchée de tout ton long sur le canapé avec une bouteille de sherry à côté de toi. Ou du moins ce qu'il en restait.

Elle ne disait toujours rien.

— Je présume que tu en avais bu une bonne dose et que c'est la raison pour laquelle tu t'étais endormie. (J'attendis, mais elle ne confirma ni ne nia ce que je venais de dire.) Ce n'est pas que ça nous gêne que tu boives de temps en temps, mais...

— « Nous »... J'aurais aimé que vous n'ayez pas continué à dire « nous ».

— Vanessa est ta belle-mère. Elle est très attachée à toi, comme je le suis. Je ne sais pas si tu as bu tout ce sherry parce que tu étais malheureuse, mais en pareil cas l'alcool n'arrange rien.

Ces mots la firent enfin réagir. Rosemary leva la tête et me regarda en face, les yeux brillants.

— Audrey pense le contraire, dit-elle. Quand je l'ai vue l'autre soir... (Rosemary marqua une pause pour ménager son effet), elle était complètement bourrée.

Je la fixai.

— Je n'aime pas que tu parles ainsi de qui que ce soit, a fortiori d'une amie comme Audrey.

— Elle n'est pas votre amie. Vous la détestez. Vous acceptez tout ce qu'elle vous donne, l'aide qu'elle vous procure à l'église, mais en fait vous la considérez comme une gêne.

— Ne dis pas de bêtises, protestai-je.

Mais il y avait largement assez de vérité dans les paroles de Rosemary pour que je me sente encore plus mal à l'aise que je ne l'étais déjà. Je me demandais en outre si elle avait vraiment vu Audrey saoule. Audrey avait toujours aimé prendre un verre de sherry, mais depuis peu elle buvait plus que d'habitude.

— Vous vous moquez d'elle, dit Rosemary à voix basse. Pour vous, elle n'est qu'une enquiquineuse.

— C'est absurde. Quoi qu'il en soit, je ne suis pas venu ici pour parler d'Audrey, mais de toi.

— Je n'ai pas envie de parler de moi. Il n'y a rien à en dire.

— Chérie, je sais que la vie semble parfois difficile. Mais ça va aller mieux. Je sais que tes résultats n'ont pas été aussi bons que tu l'espérais, mais ça n'est pas vraiment important.

Elle détourna la tête.

— Tes résultats sont plus qu'honorables. De toute façon, pour Oxford, c'est l'examen d'entrée qui compte. Et l'entretien.

Elle avait la tête baissée. Du bout du doigt, elle traça une spirale invisible sur la couverture des *Quatre Fins dernières*.

Je me demandai si je devais évoquer Toby. Mieux valait m'en abstenir... Rosemary n'apprécierait pas que je me mêle de sa vie privée. Je persévérerais encore quelques minutes, tentant de l'inciter à me parler. En vain. Elle avait besoin d'aide, je le savais, mais je n'arrivais pas à trouver la manière de la lui procurer. Encore un échec, d'autant plus cuisant qu'il s'agissait de ma fille. Je l'embrassai sur le front en partant. Elle ouvrit le livre et se mit à lire.

Je fermai la porte doucement et traversai le palier jusqu'à la chambre de Michael. Rosemary et moi avions parlé à voix basse – comme il se devait dans cette maison –, mais je me demandais quand même s'il n'avait pas entendu quelque chose. Il lisait toujours, assis dans son lit.

— C'est un bon bouquin ?

— Oui, répondit-il en marquant le passage où il en était avec le doigt. *Cinq Petits Cochons*, d'Agatha Christie. Mais je crois que je sais qui a fait le coup et j'en suis seulement au tiers du livre...

Je m'assis au bout du lit et pendant quelques minutes nous parlâmes d'Agatha Christie.

— A propos, dis-je en m'en allant, M^{lle} Oliphant a trouvé un de tes mouchoirs cet après-midi.

— Où ?

— Dans le parc.

— J'aurais plutôt cru près de la rivière. Nous y allons souvent.

— Non... c'était de l'autre côté. Entre le jardin des Clifford et le lotissement de logements sociaux.

Michael me regarda soudain avec intérêt.

— Dans Carter's Meadow ? Là où Rosemary a trouvé la fourrure et le sang ?

J'acquiesçai.

— Je ne sais pas ce qu'il faisait là, dit-il avec circonspection.

— Ce n'est pas grave. De toute façon, M^{lle} Oliphant va te le rendre bientôt. Je cherchai une raison expliquant ce retard.) Je ne serais pas surpris qu'elle veuille d'abord le laver.

Michael me sourit poliment. En pyjama, il avait l'air vulnérable et plus jeune qu'il n'était. J'aurais aimé l'embrasser comme je le faisais quand il était petit, mais je craignais de le gêner.

Je lui dis bonne nuit et descendis au rez-de-chaussée pour parler de Rosemary avec Vanessa. Dans l'escalier, il me vint à l'esprit qu'un mouchoir taché de sang était exactement le genre d'indice qu'on

s'attendait à trouver dans un roman d'Agatha Christie. Mais quand Agatha Christie mentionnait un mouchoir marqué d'un nom, vous saviez que c'était vraisemblablement une fausse piste. Vous saviez aussi qu'en trouvant la personne qui avait placé là cet indice trompeur vous teniez presque à coup sûr le coupable.

Le mardi, après le petit déjeuner, j'allai acheter des cigarettes à la supérette. Audrey et deux autres dames parlaient avec M. Malik en hochant la tête de concert. A mon arrivée, il y eut une pause dans la conversation.

— David ! s'exclama Audrey. Comment allez-vous, ce matin ? Frais comme la rosée ?

— Ça va, merci. (Je remarquai que les deux autres femmes s'étaient détournées pour examiner une publicité vantant les mérites d'une nouvelle marque de café soluble.) Et vous, comment allez-vous ?

Audrey sourit bravement.

— Aussi bien que possible. Allez-y... Passez le premier, dit-elle en ouvrant son sac et en jetant un coup d'œil dedans. Je cherche ma liste d'achats...

Je demandai un paquet de Players N° 6.

— Alors, voilà M^{me} Potter devenue propriétaire, dit M. Malik en me rendant la monnaie avec un sourire. A partir de maintenant, je vais la traiter avec le plus grand respect.

— Carter's Meadow, commenta Audrey à mon côté. Au moins deux arpents. C'est un peu bizarre. Après tout, Doris n'était que la femme de ménage. Il est vrai que lady Youlgreave n'avait plus toute sa tête, ces dernières années. Quand je pense à ce qu'elle était avant la guerre... Evidemment, nous sommes tous contents pour Doris, mais je ne serais pas surprise si elle s'apercevait qu'elle n'en a pas l'utilité.

Je souris et m'en allai après avoir salué tout le monde. A mon grand dam, Audrey me suivit hors du magasin.

— On pouvait espérer qu'elle aurait eu la décence de laisser quelque chose à la paroisse, vous ne croyez pas ? Après tout, elle était la patronne de la cure.

— Nous survivrons sans cela.

— Et puis choisir ainsi Doris... c'est vraiment très bizarre. Vous savez qu'elle a pris chez elle ces deux affreux chiens ? Après ce qu'ils ont fait à lady Youlgreave ! De ma vie, je n'ai été aussi choquée. Ce n'est pas très délicat...

— Il faut que vous m'excusiez... dis-je en regardant ma montre.

Audrey posa la main sur ma manche.

— Encore une chose. Non, mensonge, deux. J'ai téléphoné au vétérinaire, malheureusement il est en vacances. Nous allons donc devoir attendre la semaine prochaine pour qu'il effectue les tests.

— Vous croyez vraiment que c'est nécessaire ? J'ai parlé avec Michael hier soir et je suis certain qu'il n'a rien à voir avec ce qui est arrivé à lord Peter.

Audrey me regarda et son regard voulait dire : « Ah oui, c'est bien de vous de penser ça. » Elle se hâta d'enchaîner :

— Toby Clifford a appelé ce matin. Tout à fait aimable et amical. Nous allons ajouter la divination à notre publicité dans le journal. Et si vous êtes d'accord, nous installerons sa tente derrière le stand des livres et celui des gâteaux. Dans le coin du jardin. Je crois qu'il y aura assez de place si nous déplaçons un peu les étalages superflus. Ce sera peut-être un peu serré, mais je suis sûre que vous serez aussi d'avis que Toby mérite bien qu'on sacrifie un peu l'aspect pratique.

— Je suis persuadé qu'il va être excellent...

— Il faut que je me sauve. Je suis débordée. Si je ne suis pas sans arrêt après Charlene, elle travaille à la vitesse d'un escargot.

Sur un signe de la main, Audrey disparut dans une bouffée d'eau de Cologne et d'odeur corporelle. Je tournais les talons pour traverser la route à l'instant où Joanna sortait de l'allée de Roth Park.

A ce moment-là, un camion lourdement chargé de gravier passa avec fracas, la cachant à ma vue. J'attendis devant la supérette. Pendant ce court laps de temps, des pensées me traversèrent l'esprit. Peut-être ne serait-elle plus là quand le camion serait passé. Peut-être que mon désir de la voir était si fort que je m'étais imaginé sa présence. Ou que j'avais projeté son apparence sur une autre jeune femme. Ou encore, c'était bien Joanna, mais elle m'avait vu et, embarrassée et mortifiée par ce qui s'était passé la veille, elle avait battu en retraite dans l'allée pour éviter de me rencontrer ou même de me voir. Et, évidemment, il était tout à fait hors de question que je lui parle ou aie une quelconque relation avec elle. La logique d'un amoureux est aussi fantasque et minutieuse que celle d'un schizophrène.

Le camion franchit le pont. Joanna était toujours à la sortie de l'allée. Elle me faisait signe. Plus exactement, elle me faisait signe de venir.

A cet instant, il y eut une brèche dans la circulation et elle traversa

comme une flèche jusqu'à la place. Je traversai moi aussi et nous nous dirigeâmes lentement l'un vers l'autre dans l'herbe jonchée de détritux. Ses cheveux flottaient sur ses épaules comme s'ils avaient été animés d'une vie propre. J'avais envie de m'élancer vers elle et de la prendre dans mes bras. Quand deux ou trois mètres seulement nous séparèrent, nous nous arrê tâmes.

— J'espérais vous trouver ici, dit-elle. J'espérais que vous seriez en avance. Je ne pouvais m'empêcher de penser à vous.

— Nous ne devons pas... Quelqu'un pourrait nous voir.

— Qu'y a-t-il à voir ? dit-elle en me souriant. Nous sommes voisins, non ? (Son sourire se déforma et disparut.) Nos familles se fréquentent, voilà tout.

— La famille du presbytère et celle de la grande demeure, dis-je fiévreusement. Tout à fait comme dans un roman de Jane Austen.

— J'ai encore envie de vous embrasser.

— Joanna...

— Et il faut que nous parlions.

J'avais l'impression qu'elle était plus âgée que moi – ce qui, en un sens, n'avait guère d'importance. Quand on est amoureux, l'âge ne compte pas beaucoup.

— Je me fais du souci, murmura-t-elle. Pas seulement pour nous. A cause de Toby.

— Qu'est-ce qu'il... ?

— Hou ! Hou ! lança une voix.

Je me retournai. Audrey était devant chez elle. Elle nous faisait signe en agitant vigoureusement la main.

— Hou ! Hou ! Mademoiselle Clifford ! Vous avez un moment ? C'est à propos du parking, pour la kermesse !

— J'arrive ! cria Joanna, avant d'ajouter à voix basse à mon intention : Je sortirai faire une promenade vers huit heures ce soir. Non, plutôt neuf heures... Il commencera à faire nuit. Je serai dans l'allée ou pas loin. Ou peut-être dans le cimetière. Venez si vous le pouvez. (Elle leva vers moi un visage implorant.) S'il vous plaît.

Elle me fit un signe de main désinvolte et s'éloigna à travers la pelouse en direction d'Audrey.

Je retournai au presbytère, manquant de peu me faire écraser par une Ford Capri, et me réfugiai dans mon bureau. Je m'assis, la tête dans les mains.

Il y avait une terrible ironie dans tout cela. J'avais épousé Vanessa pour jouir des plaisirs de l'amitié et du sexe. Surtout du sexe. Il en était résulté pour moi une totale déconfiture, et maintenant il m'arrivait quelque chose de bien pire : j'avais envie de faire l'amour avec une femme assez jeune pour être ma fille. Je pouvais tant bien que mal venir à bout de cette envie. J'avais en la matière une longue expérience, ayant passé pas mal de temps à réprimer mes besoins sexuels au cours de la décennie écoulée.

La sexualité n'était pas le vrai problème. Lorsque je m'étais marié avec Vanessa, j'avais cru dans mon arrogance que l'amour, au sens qu'on lui donne dans l'adolescence – en tant que prélude romantique aux impératifs biologiques de la procréation –, appartenait à une période de ma vie révolue depuis Rosington. La Providence m'avait alors envoyé Joanna.

La Providence avait décidé que je devais tomber amoureux d'elle. Et maintenant, que voulait-elle, la Providence, que je fasse ?

— Excellentes nouvelles, m'annonça Vanessa, qui venait de rentrer de son travail, appuyée contre le montant de la porte du bureau. Je suis allée voir Nick Deakin aujourd'hui. Il ne pouvait se montrer plus gentil.

— Vous avez parlé des papiers ?

Elle laissa tomber sa serviette sur une chaise.

— Apparemment, le vieux M. Youlgreave a téléphoné du Cap à propos d'autre chose. Mais Nick lui a dit que j'effectuais des recherches dans les papiers de famille et lui a demandé s'il voyait un inconvénient à ce que je les poursuive. Et M. Youlgreave – il s'appelle Frank, soit dit en passant, et je me suis demandé si Francis n'était pas un prénom habituel dans la famille –, M. Youlgreave, donc, a répondu qu'il était enchanté que je continue si M. Deakin se portait garant de moi, ce qu'il a fait aimablement, bien sûr. Frank Youlgreave veut que je lui envoie une sorte de catalogue raisonné de ce qu'il y a là, puis que nous discussions de ce qu'il conviendra de faire ensuite.

Vanessa était toute rose et débordait visiblement d'enthousiasme. Si seulement j'avais pu la mettre moi-même dans cet état... Tout cela était désormais sans importance.

— Et j'ai les papiers avec moi, j'ai le coffret métallique dans la malle de la voiture. Je n'arrive pas à y croire. Nick a dit que ce n'est pas très régulier, mais compte tenu du fait que leur nouveau propriétaire a donné son accord et que je suis femme de pasteur, il pense que ça ira. Il est si gentil...

— Est-ce que tu as déjà pu déterminer ce qui manque ?

Elle secoua la tête.

— Je n'ai pas eu le temps d'y regarder de près. Ça t'ennuie si on dîne tôt, ce soir ? J'aimerais m'y mettre après le repas.

Ça ne m'ennuyait pas, bien au contraire. C'est un autre effet de l'amour que de transformer ses victimes en conspirateurs.

— En rentrant à la maison, poursuivit Vanessa, je me suis arrêtée à la bibliothèque. Tu savais qu'ils ont tous les vieux numéros du *Courier* ? Jusqu'en 1886. J'ai les doigts d'un sale, ajouta-t-elle en regardant ses mains.

— Tu as trouvé le rapport sur l'enquête ? Elle hocha la tête.

— Ça m'a pris un temps fou, mais je l'ai trouvé. Officiellement, c'était un accident. Francis est tombé de la fenêtre de sa chambre pendant la nuit. Il a atterri près de la fontaine.

— Ça devait donc être la fenêtre est ?

— Je suppose. Il faisait très chaud et il ne s'était pas senti très bien. Une domestique a trouvé le corps au matin. Le coroner envoyait ses condoléances à la famille et mettait en garde contre le danger qu'il y a à trop se pencher par une fenêtre. Pas la moindre allusion à un suicide.

Pas la moindre allusion aux anges non plus ?

— Le *Courier* l'appelle « le distingué poète ». « Chanoine de Rosington jusqu'à ce que sa mauvaise santé l'oblige à prendre sa retraite »... Dîner dans une demi-heure ? conclut Vanessa en emportant sa serviette.

Je m'installai à mon bureau et me mis à fumer tout en regardant par la fenêtre. Ronald Trask téléphona un peu plus tard pour demander si j'en avais fini avec mes statistiques de la paroisse, que j'aurais dû lui remettre depuis plusieurs semaines déjà. Je lui répondis que j'y travaillais. Il voulait discuter de la façon dont j'avais l'intention d'appliquer sa dernière invention, l'initiative œcuménique diocésaine, mais je remis ça à plus tard en lui faisant croire que j'avais un visiteur. J'en avais un, en effet : le fantôme de Joanna.

Michael vint bientôt m'annoncer que le dîner était prêt. Nous mangeâmes rapidement tous les quatre – haricots, pain grillé et fromage. Je semblais avoir perdu l'appétit. Michael et moi fîmes la vaisselle pendant que Rosemary préparait le café.

Tous me facilitèrent les choses. Vanessa voulait examiner les papiers Youlgreave. Rosemary monta travailler dans sa chambre. Michael demanda la permission d'écouter une émission sur Radio Luxembourg pendant qu'il écrivait à ses parents.

A huit heures moins dix, j'allai au salon. Vanessa était à son bureau, la boîte noire posée sur une petite table près de sa chaise. Elle était en train d'éplucher une liasse de lettres et de prendre des notes sur une feuille de papier ministre.

— Je vais fermer l'église, dis-je en essayant de prendre un ton désinvolte. Ensuite, j'irai peut-être rendre une visite ou deux...

Le stylo continuait de courir sur le papier.

— D'accord.

— Je ne sais pas trop combien de temps ça va prendre. Vanessa dépla une autre lettre.

— Prends ton temps. (Elle leva soudain les yeux.) Ça ne t'ennuie pas que je fasse ça, j'espère ?

— Bien sûr que non. (Je m'efforçai de sourire.) Amuse-toi bien.

— J'ai déjà trouvé un poème holographe qui n'est dans aucun recueil. Il est intitulé « L'office des morts »... Non daté, mais de la période intermédiaire ou tardive, je crois. Probablement de Rosington.

— Ça te plaît vraiment, je vois. J'en suis très content. Elle posa une main sur la mienne.

— Tu es très gentil avec moi. Je sais que nous n'avons guère de temps pour nous deux. Je me sens coupable.

— Il ne faut pas.

La culpabilité était ma prérogative. Par ailleurs, je voulais que Vanessa soit heureuse. Et je voulais Joanna. Je dis au revoir et sortis. Tel un élève quittant l'école en catimini, je traversai le jardin et passai la porte du cimetière, puis suivis l'allée qui longeait le côté est de l'église. Absurdement superstitieux, je détournai les yeux des quelques marches qui descendaient au caveau des Youlgreave.

Et si Francis était là en bas, à m'observer ?

Je m'introduisis dans l'église par la porte sud et en fis le tour plus vite que d'habitude. Je répugnais à laisser mon regard s'attarder sur certains objets – la croix sur l'autel, par exemple, les couleurs noircies par la fumée, les formes tourbillonnantes du panneau peint du Jugement dernier, la face vide de la plaque commémorative de Francis Youlgreave.

En retournant vers la porte sud, je pensais froidement que mon comportement était anormal ; peut-être étais-je au bord de la dépression nerveuse. Il fallait que j'aie vu quelqu'un à ce propos, de préférence Peter Hudson, à son retour de Crète. Pas encore, cependant ; je n'étais pas prêt à parler de mon état nerveux à qui que

ce soit d'autre que Joanna. Mais celle-ci devait-elle être considérée comme une cause ou un effet ?

Je fermai la porte à clé derrière moi et traversai lentement le cimetière. Je jetai un coup d'œil à ma montre. Huit heures dix. J'avais cinquante minutes d'avance. Peu importait. J'éprouvais du plaisir au simple fait d'être seul et de pouvoir penser à elle.

Je franchis la porte de communication entre le cimetière et Roth Park. Il faisait plus frais sous les chênes et sensiblement plus sombre que dans le cimetière. Le ciel était nuageux. Je m'arrêtai quelques instants et attendis en regardant alentour. C'était un lieu public, après tout. Des gens promenaient leur chien le long des allées. Des enfants venaient jouer ici. Des adolescents y trouvaient d'autres plaisirs. J'avais cru comprendre que, dans son rôle de détective, Audrey avait choisi ce soir-là pour lancer une autre expédition sur le territoire de Roth Park. La nécessité de se montrer discret augmentait mon plaisir.

Je regardai de nouveau ma montre. Plus que trois quarts d'heure, à supposer que Joanna soit à l'heure. Je me rendis compte que je ne savais rien d'elle, pas même si elle était du genre à être en retard. Je tapotai les poches de ma veste en quête de cigarettes.

A cet instant, Joanna sortit de derrière le tronc d'un chêne, à cinquante mètres de moi. Elle portait une longue robe couleur pastel, qui se balançait quand elle marchait et se détachait sur le vert des feuilles et de l'herbe et le marron des troncs d'arbre. Elle se dirigea vers moi. Elle avançait de plus en plus vite. Je tendis mes mains vers elle et, enfin, je sentis le contact de ses doigts sur les miens.

L'amour est une forme de hantise et Joanna était mon fantôme.

Je savais quel terrible danger je courais, sur le plan social autant que spirituel, ce qui importait bien davantage. Je courais le risque de blesser tous ceux que j'aimais. Je mettais capricieusement en péril le bonheur de Vanessa et de Rosemary. Les sentiments que Joanna et moi partagions étaient sans avenir. Nous avions si peu de choses en commun...

Je savais en outre que, même si j'avais eu le pouvoir de réécrire le passé immédiat et d'empêcher ce qui arrivait maintenant, j'aurais choisi de ne pas l'exercer.

Joanna et moi fîmes beaucoup de choses au cours de cette semaine.

— Tu es en avance, me dit-elle ce mardi soir, sans cesser de tenir mes mains dans les siennes.

Nous étions passés au « tu » sans la moindre difficulté.

— Toi aussi, répondis-je sans pouvoir m'arrêter de sourire tant j'étais heureux.

— Toby est sorti.

— Quand revient-il ?

Elle jeta un coup d'œil sur sa droite, vers l'allée.

— Je n'en sais rien. Il n'a rien dit. (Ses doigts se serrèrent sur les miens.) Je crois que quelqu'un vient.

Nous nous lâchâmes précipitamment et tendîmes l'oreille pendant un moment. J'entendis la circulation sur la route et un éclat de rire au loin, du côté de l'allée du presbytère.

— Il n'y a personne, dis-je.

— Allons dans le jardin.

— Mais si Toby...

— Nous entendrons la voiture arriver. (Elle me sourit.) Fais-moi confiance.

Elle me conduisit au milieu des chênes et dans l'allée en direction de la maison. Nous coupâmes à travers le massif d'arbustes. En

arrivant sur la pelouse, elle me prit la main.

— Nous pouvons aller à l'intérieur, si tu veux.

Un frisson me parcourut. Peur et désir inextricablement mêlés.

— Il vaut mieux pas.

— Alors, allons à la piscine.

Main dans la main, nous traversâmes rapidement la pelouse. Aller à la piscine était une bonne idée. Elle était cachée par des arbres et située en contrebas du jardin alentour. Nous pouvions entendre ce qui se passait sans être vus. Si quelqu'un arrivait de la maison, je pourrais toujours m'éclipser par la clôture de Carter's Meadow. Les conspirateurs sont prévoyants.

Nous nous assîmes sur l'un des bancs aménagés dans des renforcements du mur qui entourait la piscine. La pierre était chaude. Les rayons du soleil couchant traversaient en oblique l'eau bleu clair. Un avion passa au-dessus de nous ; Joanna se couvrit les oreilles et pressa son visage contre mon épaule. Le bruit diminua peu à peu et le silence se réinstalla. Elle me prit par la nuque et attira mon visage vers le sien. De ma main libre, je lui caressai le bras. Sans remuer les lèvres, elle prit ma main et la plaça sur sa poitrine.

Je m'écartai d'elle, tremblant, comme en proie à la fièvre.

— Non, dis-je.

Elle était toute rouge et souriait. Soudain, elle m'embrassa de nouveau. Cette fois-ci, sa langue darda entre mes lèvres.

— J'avais envie de ça depuis notre rencontre dans l'église, dit-elle ensuite.

— Je me rappelle que tu m'as dit que tu n'arrivais pas à t'habituer au calme d'ici...

A cet instant, un autre avion passa au-dessus de nous. Nous éclatâmes de rire.

— Tu te rappelles quand on a trouvé le chat ? demanda-t-elle. Tu m'as prise dans tes bras...

— Je m'en souviens.

Les deux mains de Joanna, maintenant sous ma veste, exploraient mon corps et me caressaient comme deux petits animaux. Elles s'immobilisèrent brusquement. Joanna écarta son visage et me regarda.

— Nous ne devons pas laisser Toby découvrir notre secret.

— Nous ne devons laisser personne le découvrir.

— Non, tu ne comprends pas ce que je veux dire. S'il le découvre, il en profitera.

— Comment ça ? demandai-je en m'efforçant de sourire. En exerçant un chantage ?

J'avais dit cela en manière de plaisanterie, mais Joanna hocha la tête.

— Il tomberait mal, dis-je. Je n'ai pas d'argent.

— Il trouverait autre chose.

— Tu parles de lui comme d'un monstre.

Elle ne répondit pas, détourna les yeux et fixa la surface moirée de la piscine.

— Joanna, murmurai-je.

Le seul fait de prononcer son nom était un plaisir, rehaussé par la souffrance qui le teintait.

— C'est mon frère, dit-elle contre ma poitrine, sans me regarder. Il a toujours fait partie de ma vie, mais je ne sais pas pourquoi il est comme ça. Tout ce que je sais, c'est comment il est. (Elle avala sa salive.) Comment crois-tu qu'il a eu cette fichue Jaguar ?

— Dis-le-moi.

— Il dealait. Pas du hasch ni de l'acide ou même du speed. Ça, j'aurais pu l'accepter. Il dealait de l'héroïne. Il sortait avec une fille, Annabel. Une pauvre petite fille riche. Son père lui donnait tout ce qu'elle voulait, y compris la Jag E. Toby l'a rendue accro à l'héroïne, j'en suis certaine. Puis il s'est servi d'elle comme façade pour dealer. Elle avait un appartement derrière chez Harrods. Il était très malin. Quand la police a commencé à rôder autour, toutes les pistes menaient vers elle, non vers lui. Ils l'ont arrêtée. Ils auraient pu l'avoir pour trafic de drogue, mais le père avait les moyens de se payer un bon avocat. Le nom de Toby n'a même pas été cité. Finalement, elle n'a été accusée que de consommation. Elle est maintenant dans une clinique, en Suisse. Elle adorait Toby, tu sais. Et je suis sûre qu'elle continue. Elle lui a laissé la voiture en son absence.

— Et toi ?

Elle leva les yeux vers moi.

— Eh bien ?

— Tu te drogues ?

— Ne t'en fais pas, rien de sérieux.

— Pourquoi habitez-vous ensemble, Toby et toi ? Pourquoi as-tu

acheté cette maison avec lui ? (J'hésitai et posai une troisième question qui me vint spontanément, me surprenant peut-être plus qu'elle :) Et pourquoi as-tu si peur de lui ?

Joanna ne répondit pas. Mes lèvres effleurèrent ses cheveux. Sa respiration était rapide. Une petite fourmi noire fila sur le banc de pierre et grimpa rapidement sur ma cuisse gauche, avant de s'avancer jusqu'au surplomb du genou. Elle sembla parcourir la piscine du regard, comme Cortez avait dû contempler le Pacifique. Brusquement, elle fit un tour sur elle-même, comme pour chercher ses congénères. Finalement, elle redescendit, le long de mon tibia, jusqu'au territoire inconnu de mon pied et des dalles de pierre. Comme moi, elle était allée trop loin pour revenir en arrière.

— Joanna ? Pourquoi ?

Je voulais lui dire que je l'aimais tant que j'avais le droit de savoir, mais je craignis de l'effaroucher. Elle leva la tête et fixa sur moi ses grands yeux verts innocents. Ses lèvres s'écartèrent, mais, au lieu de parler, elle attira sa bouche vers la mienne.

Pendant que nous nous embrassions, nous entendîmes le feulement de la Jaguar dans l'allée.

Durant le reste de la semaine, le temps s'écoula de manière capricieuse, accélérant et ralentissant alternativement. Joanna et moi réussissions à nous voir tous les jours, généralement le soir. Le mercredi, nous allâmes au cinéma à Richmond. Je ne me rappelle plus quel était le film. Nous achetâmes les tickets séparément avant de nous retrouver dans la salle obscure. Nous étions assis côte à côte, incapables de parler, nos doigts explorant le corps de l'autre. Nous sortîmes chacun de notre côté, juste avant que les lumières ne s'allument, et Joanna me rejoignit dans la voiture, que j'avais garée dans une rue adjacente à la place. Pendant que nous nous embrassions, je me disais qu'un policier pouvait très bien passer par là et éclairer l'intérieur de la voiture avec une torche électrique, qu'un collègue ou l'un de mes paroissiens pouvait reconnaître l'auto et venir me parler.

— Je veux tout de toi. Je veux que tu me prennes, dit Joanna en s'écartant légèrement de moi.

— Non, c'est impossible.

— Je ne suis plus vierge, tu sais. Depuis que j'ai seize ans.

J'avais envie de lui poser des questions sur ses anciens amants.

— J'aurais aimé que tu sois le premier, poursuivit-elle. Je n'ai encore jamais éprouvé ça.

Elle m'embrassa une nouvelle fois.

Quelques minutes plus tard, elle revint sur le sujet :

— Pourquoi est-ce qu'on ne fait pas vraiment l'amour ?

Pourquoi pas en effet ?

— Pas encore, réussis-je à dire.

— Mais pourquoi ? Tu as envie de moi. (Elle me touchait et je pouvais difficilement nier ce que mon corps exprimait si clairement.) Peu m'importe l'endroit. Nous pouvons le faire ici, si tu veux. Maintenant.

— Non.

— Pourquoi pas ?

— Parce que... (Pour moi, je le savais, la pénétration représentait l'ultime étape, le point de non-retour. J'avais abdiqué sur beaucoup d'autres choses, mais je n'étais pas préparé à franchir ce dernier pas.) Je ne suis pas prêt. Laisse-moi un peu de temps.

— C'est ce qui nous manque.

— C'est l'une des choses qui nous manquent... Joanna se mit à rire.

— Je t'aime, murmura-t-elle, sa main se faisant plus vigoureusement entreprenante. Mais je pourrais quand même...

— Oui, dis-je faiblement. Il y a des solutions de remplacement.

Elle baissa la tête vers mon bas-ventre tandis que je lui caressais les cheveux.

Tout cela devait sembler sordide, voire ridicule. Beaucoup auraient utilisé de termes plus sévères et peut-être auraient-ils eu raison. Il est difficile de justifier le comportement d'un pasteur marié, quinquagénaire, qui reçoit furtivement les faveurs d'une jeune femme vulnérable dans diverses situations malcommodes et dépourvues de dignité.

J'avais soif de Joanna comme, en d'autres temps, j'avais eu soif de Dieu. L'inconfort, la culpabilité, la crainte d'être découvert, le manque de temps, tout cela nourrissait les sentiments qui nous liaient. Il ne s'agissait pas seulement de désir sexuel, parce que le désir a quelque chose de simple et que rien dans notre histoire ne l'était pas, parce que le désir peut être satisfait, brièvement du moins, alors qu'ici rien ne pouvait l'être. Une obsession ? Non, car l'obsession est avant tout égoïste, or aucun de nous deux ne souhaitait seulement recevoir de l'autre – nous voulions aussi donner. Que restait-il ? L'amour, seulement l'amour, ce terme vague et tant calomnié : un amour qui incluait désir sexuel et obsession.

Pendant ce mois d'août, je négligeai le cadre religieux de mon existence, le cadre qui m'avait si longtemps soutenu. Je craignais Dieu. J'avais l'impression de me trouver dans le jardin d'Eden sans avoir le droit d'y être, risquant de recevoir à tout moment mon ordre d'expulsion. Je n'avais plus de temps à consacrer à Dieu. Il n'y avait plus assez de place pour Lui dans ma vie.

Il n'y avait plus assez de place pour qui que ce fût, Joanna exceptée. Les lettres restées sans réponses, les factures impayées s'accumulaient sur mon bureau. Le bloc-notes près du téléphone se remplissait de messages me demandant de rappeler des gens, des gens pour qui je ne pouvais plus rien.

Le jeudi, j'inventai une grippe pour échapper à la réunion diocésaine, mensonge qui nous permit de passer ensemble des heures entières de liberté dans l'après-midi et en début de soirée. J'emmenai Joanna à Hampshire et garai la voiture sur une aire de stationnement. Nous suivîmes un sentier à l'intérieur d'un bois. Nous quittâmes le sentier pour longer des pistes laissées par de petits animaux, jusqu'à une petite clairière au fond d'une combe. J'étais par terre le tapis de la voiture. Alors, pour la première fois, je vis Joanna nue.

En dépit de tout ce qu'il advint ensuite, le souvenir de cet après-midi est resté brillant dans ma mémoire. Le soleil qui filtrait à travers le feuillage formait des motifs changeants sur notre peau. Je n'ai jamais connu un plaisir, une excitation, un bonheur plus grands. Moralement, je le savais, éviter la pénétration n'était qu'argutie – ma culpabilité était d'ores et déjà totale. Mais je m'accrochais à ce dernier rempart comme s'il avait signifié quelque chose, tel un naufragé s'agrippant à son dérisoire esquif face à la lame de fond qui va le balayer.

Ce qui se passait ne me semblait en rien pitoyable, plutôt inévitable, triste, chargé de culpabilité, et surtout merveilleux. Nous savions qu'il y aurait un prix à payer, et il y en eut un. Mais aucun de nous n'aurait pu imaginer qu'il serait si élevé.

Même Vanessa, au travail dans la journée et plongée dans les papiers Youldgreave le soir, remarqua que quelque chose avait changé.

— Ta réunion s'est bien passée ? me demanda-t-elle le jeudi soir tandis que nous nous préparions à nous mettre au lit.

— Comme d'habitude.

— Si ce n'est qu'elle a duré encore plus longtemps que d'ordinaire. Tu parais pourtant très satisfait, me dit-elle en souriant.

— J'en ai connu de pires.

J'étais épouvanté par mon hypocrisie, par le soin avec lequel je choisisais mes mots afin d'éviter de mentir.

— J'ai oublié de te dire : Mary Vintner a téléphoné. James veut installer le barbecue sur la section goudronnée sous la fenêtre de notre cuisine. Ça te va ?

— Ça ne te gêne pas ?

— Non, si ce n'est pas moi qui m'en charge. Elle dit qu'ils vont tout apporter, y compris la nourriture, et elle s'assurera qu'il nettoiera en partant. (Elle huma l'air.) Tu sens bon.

— Je crois que j'ai abusé du talc.

J'avais craint que Vanessa ne sente l'odeur de Joanna sur ma peau et j'avais donc pris des précautions.

— J'aime bien ça. Tu as été très occupé cette semaine. C'est tout juste si nous nous sommes vus.

— Ça arrive. La vie de la paroisse est imprévisible. Tu as été passablement occupée de ton côté. Ça avance bien ?

— Avec Francis ? (Vanessa s'assit à sa coiffeuse et entreprit de se brosser les cheveux, rituel nocturne auquel j'avais aimé naguère assister.) Pas mal, oui. J'ai presque de fini de cataloguer tout ce qu'il y a.

— Tu as tout lu ?

— Pas vraiment. Juste assez pour me faire une idée du contenu. Il avait une écriture épouvantable et elle ne s'est pas améliorée avec

l'âge. Tu te souviens de ce poème que j'ai trouvé ?

— « L'office des morts » ?

— Oui... Eh bien, je n'ai pas encore été capable de le déchiffrer entièrement. Et puis il y a une autre complication : il n'était jamais tout à fait à jeun quand il écrivait. Laudanum, cognac, opium... tout ce que tu voudras, il aimait tout. Pour couronner le tout, il y a un tas de références semi-codées que je n'ai pas encore pu tirer au clair.

— Et les papiers que Doris a jetés ? Vanessa fronça les sourcils dans la glace.

— Je sais que Doris est une brave femme, mais honnêtement, par moments, je serais capable de l'étrangler. Je crois que deux volumes du journal intime ont disparu, ainsi que quantité de lettres et d'autres papiers. A ce que je crois, lady Youlgreave a voulu supprimer tout ce qui avait trait à la période de Rosington. C'est vraiment énervant.

Je frissonnai.

— Tu as froid ? me demanda-t-elle.

— Il commence à faire plus frais le soir, tu ne trouves pas ? On sent venir l'automne.

— C'est déprimant, cet été pourri. (Elle posa la brosse et entra dans le lit.) Tu es... tu es très déçu ?

— Par quoi ?

— Par moi.

— Bien sûr que non.

— Tu es gentil. Je ne crois pas que beaucoup de maris accepteraient... d'aussi bonne grâce de me partager avec Francis.

— Je comprends ta fascination. De toute façon, c'est important.

— Francis ?

— De découvrir la vérité. De séparer les faits des spéculations. Tu aurais dû être universitaire.

Elle me caressa le bras, puis laissa sa main posée sur la mienne.

— Et toi ?

— Je te l'ai dit, à une époque, je voulais devenir professeur, puis la prêtrise m'a paru plus importante.

— Nous sommes donc dans le même cas. Je voulais faire de la recherche, puis j'ai épousé Charles et je suis devenue éditrice. (Elle se rapprocha un peu de moi.) Pourquoi ne pouvais-tu pas être prêtre tout en étant prof ?

— J'ai essayé, mais ça n'a pas marché. (Je tournai la tête et lui souris.) Mais tout est très bien ainsi.

Si je n'étais pas devenu le pasteur de Roth, je n'aurais pas rencontré Joanna.

— Je veux te voir heureux, dit Vanessa. J'ai l'impression de te laisser tomber.

— Tu ne me laisses pas tomber, répondis-je en tapotant le bras de Vanessa tout en pensant à Joanna. Je suis très heureux.

Le vendredi, Audrey abandonna temporairement à Charlene la direction du salon de thé de Tudor Cottage, déplaça son quartier général au presbytère et se mit à présider aux préparatifs de la kermesse. Elle semblait prendre les choses encore plus au sérieux que les autres années. Elle s'installa dans la salle à manger, la pièce que nous utilisions le moins. Rosemary faisait office d'aide de camp.

La salle à manger fut bientôt remplie par les objets à vendre les moins volumineux, le garage servant d'entrepôt pour les plus gros et pour tout un assortiment de tables, de chaises, de pancartes faites à la maison. Toby téléphona pour me demander s'il pouvait venir avec Joanna dans l'après-midi pour dresser sa tente.

— Vous êtes venu voir ce que nous fabriquons, déclara Audrey quand je leur apportai du café, à Rosemary et à elle, au milieu de la matinée.

— Vous faites des merveilles, dis-je en me rapprochant tout doucement de la porte. Appelez-moi si je peux me rendre utile.

— Prions pour qu'il fasse beau, répondit Audrey en me regardant d'une manière qui suggérait qu'elle m'en attribuait la responsabilité. Les gens s'amusent toujours plus quand il y a du soleil et ils dépensent davantage.

Vanessa était à son travail, mais, comme Rosemary, Michael avait été recruté pour aider aux préparatifs, ce qui ne sembla pas lui déplaire.

Au cours de la journée, les gens arrivaient au presbytère à jet continu, certains pour donner un coup de main, d'autres pour apporter des objets à vendre, d'autres encore tout simplement pour bavarder. D'autres viendraient le lendemain matin. Il m'arrivait de penser que la kermesse était un moment capital non pas pour les sommes qu'elle permettait de collecter, jamais très importantes en comparaison des efforts déployés, mais parce qu'elle rassemblait les gens.

Toute la journée, j'eus du mal à me concentrer. Je ne savais pas quand Joanna allait arriver. Ni même si elle allait venir. Nous n'avions

pas pu convenir d'un nouveau rendez-vous pour le jour même ; j'étais occupé jusqu'au soir et il ne nous serait peut-être pas possible de nous voir seuls plus tard. Mon amour pour elle était pareil à un prurit : plus je me grattais, pire c'était.

A mesure qu'on avançait dans la journée, la frustration et l'incertitude me rendaient de plus en plus irritable. Je rembarrai Michael parce qu'il avait fait tomber une fourchette en mettant la table pour le déjeuner. Pendant le repas, Rosemary ne dit rien : elle était assise tête baissée, si bien que ses cheveux tombaient de chaque côté de son visage et le cachaient. Quand j'essayais d'engager la conversation, elle répondait par monosyllabes.

— Pour l'amour du Ciel ! éclatai-je finalement. Cesse de faire cette tête !

Rosemary parut avoir un sanglot, repoussa sa chaise et sortit de la pièce. Michael fixait son assiette, rouge et embarrassé. Je montai alors dans la chambre de Rosemary dans l'intention de m'excuser. Je venais à peine de commencer qu'elle me coupa la parole :

— Vous ne vous souciez pas de moi. Vous ne l'avez jamais fait.

— Bien sûr que si. Tu es ma fille.

Elle baissa de nouveau la tête, se retirant derrière sa chevelure dorée.

— Je préférerais vivre n'importe où plutôt qu'ici. N'importe où.

— Ma chérie...

— Tout a changé depuis que vous avez épousé Vanessa. Vous n'avez jamais un moment à me consacrer. Vous parlez avec Michael plus qu'avec moi.

Je m'assis sur le lit à côté d'elle et essayai de lui prendre la main, mais elle se leva brusquement et alla à la fenêtre.

— Ce n'est pas vrai, dis-je. Je t'aime beaucoup et je t'aimerai toujours.

— Je ne vous crois pas. (Elle regarda dans le jardin, vers les arbres de Roth Park.) Je n'ai pas envie de parler de ça. C'est inutile.

— Rosie, vraiment, tu...

— Ne m'appellez pas comme ça.

On sonna à la porte. Joanna et Toby ?

— Allez ouvrir, dit Rosemary. C'est peut-être quelqu'un d'important.

— Nous parlerons de tout ça plus tard, dis-je pour essayer de me

rattraper un peu.

Elle haussa les épaules. Je descendis ouvrir.

— Ce n'est que moi, dit Audrey. (Quelque chose dans mon expression avait dû l'alerter, car elle ajouta presque tout de suite :) Ça ne va pas ?

— Tout va bien, merci, dis-je en m'écartant pour la laisser passer.

Elle entra, nimbée d'un nuage de parfum et d'odeur de transpiration.

— J'ai l'impression que ça va être notre plus belle kermesse, fit-elle gaiement.

— J'espère que vous avez raison. Si vous voulez bien m'excuser...

Elle était entre la porte du bureau et moi.

— Tous les stands sont bien pourvus et je suis aidée efficacement, cette année. Je crois que la tente de Toby Clifford va faire toute la différence. Avec le barbecue des Vintner.

— Très bien.

— Je voulais vous demander... A quelle heure croyez-vous que nous devons annoncer le résultat du concours d'évaluation du poids du gâteau ? La dernière fois, nous avons attendu la fin et je ne suis pas certaine que ce soit une bonne idée. Beaucoup de gens étaient déjà partis, y compris le gagnant d'ailleurs. Vous vous souvenez ? C'était M^{me} Smiley, la dame au caniche qui habite Rowan Road.

— Faites ce que vous jugez bon, dis-je en m'approchant petit à petit de la porte.

En vain, Audrey tenait bon.

— J'ai pensé qu'il serait peut-être opportun d'annoncer le gagnant juste avant le thé... vers quatre heures moins dix. Soyons réalistes, si quelqu'un devine le poids, ce sera au cours des deux premières heures, vous ne croyez pas ? Doris m'a dit que la plupart des estimations étaient déposées pendant la première heure.

— Je suis certain que ce sera parfait.

— Autre chose, les tasses et les soucoupes. L'année dernière, plusieurs ont été cassées. Le comité de la salle paroissiale était très contrarié. Si vous en êtes d'accord, afin qu'il n'y ait aucun doute là-dessus, j'annoncerai dès le départ que nous remplacerons tout ce qui sera cassé en prenant sur les rentrées.

— Audrey, dis-je, excédé, je suis persuadé que vous prendrez au mieux toutes les dispositions nécessaires. Vous n'avez nul besoin de mon approbation.

Ce n'était pas tant ce que j'avais dit que la façon dont je l'avais dit. Je la vis pâlir. Je vis sa bouche trembler et ses yeux se plisser. C'était comme si ses traits s'étaient décomposés et j'en étais le responsable.

— Excusez-moi, dis-je, en posant dans mon agitation la main sur son bras. Je ne voulais pas être désagréable. Vous faites un splendide...

A mon grand dam, elle s'approcha plus près de moi, au point de me toucher.

— Oh, David, dit-elle entre deux sanglots. Je déteste quand vous êtes comme ça...

J'essayai de m'écarter d'elle mais ne réussis qu'à me retrouver dos au mur.

— Vous n'avez pas à vous en faire. Pourquoi ne préparons-nous pas un peu de thé ?

— Tout a changé, pleurnicha-t-elle. Vous n'étiez jamais comme cela avant.

— Là, là. Je tapotai son bras dodu.) Tout va bien. Allons, nous avons encore beaucoup à faire pour demain...

Coincé entre Audrey et le mur, dans une situation ridicule, j'aurais voulu hurler, trépigner de rage, d'irritation et d'embarras. Chacun de nous a un enfant en lui ; le mien n'était pas loin de resurgir et de piquer une crise.

— C'est Vanessa, gémit Audrey, sa voix de plus en plus forte et aiguë. Tout est de sa faute.

A ce moment-là, on sonna de nouveau à la porte. Soulagé par cette diversion, je me détournai. Je me rendis compte qu'Audrey et moi n'étions pas seuls, et ce probablement depuis un certain temps.

Rosemary était en haut de l'escalier. La lumière de la fenêtre derrière elle auréolait son corps et ses cheveux blonds. Elle était aussi belle qu'un ange. Et aussi implacable.

La tente était emballée dans un grand sac de toile dont le bas reposait sur le sol devant le siège du passager de la Jaguar tandis que le haut dépassait du toit ouvrant. Quand je suivis Toby dans l'allée, laissant Audrey se calmer dans la salle à manger, Joanna était en train de s'extraire de la minuscule banquette arrière. Le désespoir et la frustration que j'avais éprouvés un peu plus tôt s'évaporèrent. J'avais imaginé Joanna si intensément que la réalité était presque plus que je n'en pouvais supporter : un rêve exaucé.

Elle sortit de la voiture par la portière du conducteur, me lança un salut désinvolte et fit le tour du capot jusqu'à la portière du passager.

— Joanna a été éclaireuse, me dit Toby. Elle va pouvoir nous dire comment monter la tente...

— Tu es un menteur, fit Joanna par-dessus le toit de la voiture. Je n'ai pas plus été éclaireuse que toi scout.

— Ça ferait pourtant une belle histoire. Et l'uniforme te serait très bien allé.

Joanna l'ignora. Elle ouvrit la portière et essaya de hisser la base du paquet sur le siège. Toby et moi allâmes l'aider. Plus je m'approchais d'elle, plus je me sentais perturbé.

— Comment va la famille ? demanda Toby.

— Bien, merci.

— Et les recherches de Vanessa ?

— Elles suivent leur cours. (Je me rendais compte, comme le font les amoureux, que Joanna écoutait.) Mais ça occupe la majeure partie de son temps libre.

— C'est curieux de penser qu'un poète défunt vienne ainsi s'immiscer entre un mari et une femme, dit Toby avec un sourire. Et Rosemary travaille toujours d'arrache-pied ?

J'acquiesçai.

— Vous la verrez probablement. Elle est ici. Audrey l'a engagée comme bras droit.

Toby écarta Joanna. Il se pencha et leva la tente sur le siège.

— Si je la pousse, tu peux la guider par le toit ouvrant ? dit-il. Ce n'est pas aussi lourd que ça en a l'air.

Nous sortîmes la tente de la voiture et la portâmes jusqu'au jardin, suivis par Joanna. Je jetai un coup d'œil vers la fenêtre de Rosemary mais ne pus voir si elle nous observait. J'expliquai où Audrey voulait qu'on dresse la tente : dans l'angle du jardin où le mur du cimetière coupait celui de Roth Park. Je proposai de donner un coup de main, mais Toby déclara qu'il s'en sortirait mieux seul, au début du moins.

— Je vous préviendrai si j'ai besoin de renfort.

— Je vais aller préparer un peu de thé.

— Je peux faire quelque chose ? demanda Joanna en me regardant. Pour la kermesse, je veux dire.

— Je ne sais pas, répondis-je, hésitant. Vous pouvez demander à Audrey. Elle est dans la salle à manger.

La salle à manger donnait sur l'arrière de la maison et Audrey devait être en train de superviser les aménagements effectués dans le

jardin. Joanna et moi traversâmes tranquillement la pelouse jusqu'à la porte de derrière en marchant à une distance respectueuse l'un de l'autre. Nous entrâmes. La porte de communication entre la cuisine et le vestibule était fermée. Bien en retrait par rapport à la fenêtre et sur le côté de celle-ci, je me tournai vers Joanna. Elle posa les mains sur mes épaules, me fixa un moment puis m'embrassa lentement et doucement.

— J'ai l'impression d'être une abeille, dit-elle. En train de butiner le miel d'une fleur. Ça a l'air idiot, non ?

— Non.

Si elle avait dit que la lune était en argent massif, ça ne m'aurait pas semblé idiot non plus. Elle sentait l'herbe coupée et le tabac. Nous nous embrassâmes encore, sans nous coller l'un contre l'autre.

Elle s'écarta enfin de moi.

— Tu ferais bien de mettre l'eau à bouillir. Et moi d'aller à la recherche de M^{lle} Oliphant.

— Ne pars pas.

— Non, pas encore. (Elle me regarda remplir la bouilloire et la brancher.) David ?

— Mm ?

— Je ne supporte pas ça. De ne pas être avec toi tout le temps. De ne même pas faire l'amour pour de bon.

— Je sais.

Je songeai à ce que pouvait réserver l'avenir. Je m'imaginai renonçant à la prêtrise, divorçant de Vanessa, trouvant un nouveau travail, et en cet instant toute ma vie actuelle me parut dépassée. Qu'est-ce qui importait, si Joanna et moi pouvions être ensemble ?

— J'ai peur, dit-elle. Je lui pris la main.

— Je veux tout de toi, continua-t-elle lentement. Je veux porter un enfant de toi. C'est pour ça que nous devons faire l'amour avant qu'il ne soit trop tard.

— Trop tard ?

— Tu sais ce que je veux dire. Au cas où...

Je jouais avec ses doigts. Faire l'amour maintenant au cas où nous n'aurions pas d'avenir ? Mais nous pouvions en avoir un. Bien sûr que nous le pouvions. Mais au cas où...

— Très bien, dis-je d'une voix rauque.

— Tu veux dire que tu es d'accord ? Que nous le ferons vraiment ?

Je me raclai la gorge.

— Oui.

— Ce soir ?

— Les Vintner doivent venir ici.

— Demain, alors ?

— Il y a la kermesse. Je dois me montrer. Et ensuite, il y aura votre petite réception. Tu ne vas pas être très occupée ?

Elle secoua la tête.

— Toby a commandé des tonnes d'alcool, de chips et des tas d'autres choses. Il a loué des verres. On n'a pas à nettoyer la maison et il n'y a donc rien à faire. Des gens vont se charger de tout.

— Il va commencer à faire nuit.

Ses yeux brillèrent, plus verts et plus sombres que jamais.

— Et s'il fait beau, nous serons dans le jardin aussi bien qu'à l'intérieur. Je suis sûre que nous pourrons nous éclipser. Et si nous n'y arrivons pas à ce moment-là, nous y arriverons après.

J'acquiesçai. Je la voulais maintenant.

— Mais il faudra que nous fassions attention à Toby, continua-t-elle. Il est très malin, surtout dans des cas comme celui-là.

J'eus une bouffée de jalousie : des cas comme celui-là ? Sa sœur avait-elle souvent des aventures clandestines avec des hommes mariés ?

— Il peut être très méchant, insista Joanna.

— Pourquoi restes-tu avec lui, alors ? demandai-je d'une voix dure.

Je n'étais pas en colère contre elle. J'étais jaloux de ses anciens amants, furieux contre Toby parce qu'il faisait peur à sa sœur, et surtout, je mourais d'envie d'avoir Joanna à moi plus que je ne le pouvais alors.

— Il y a des raisons, répondit-elle en s'écartant de moi. (C'était comme si une lumière s'était éteinte en elle.) Je t'expliquerai, mais pas maintenant.

— Pourquoi pas ?

— Ce n'est pas le bon moment.

— Mais tu serais prête à le quitter, n'est-ce pas ? Tu le quitterais pour venir avec moi ?

Elle me sourit et passa ses doigts dans ses cheveux.

— Oui. Si tu veux encore de moi.

— C'est si grave que cela ?

Elle ne dit rien.

— Joanna, je t'en prie, explique-moi. Elle me regarda, les larmes aux yeux.

— Je t'aime, dis-je.

— David...

La porte s'ouvrit et Audrey entra dans la cuisine. Elle évita de croiser mon regard, mais rien n'indiquait qu'elle ait surpris notre conversation.

— Oh, Joanna ! lança-t-elle. Bonjour ! Vous venez nous aider ? Vous sauriez peindre les lettres sur les pancartes ?... Excellent ! Vous avez mis de l'eau à bouillir. Je meurs d'envie de boire une bonne tasse de thé.

Le samedi, au réveil, la pluie crépitait sur les vitres. J'ouvris les rideaux. Le ciel était bouché jusqu'à l'horizon par des nuages noirs et bas, menaçant Londres. Les voitures soulevaient au passage une fine brume et des flaques s'étaient formées dans l'allée du presbytère.

— Il semble que nous soyons bons pour la salle paroissiale, dit gaiement Vanessa au petit déjeuner.

Je jetai un coup d'œil au jardin. La tente de Toby se dressait tristement dans le fond, couverte de taches d'humidité. La salle paroissiale était la solution de rechange en cas de mauvais temps. Certaines de nos attractions, comme le barbecue, devraient être supprimées. Et il n'y aurait probablement pas assez de place pour tout le monde.

Le téléphone sonna. C'était Audrey.

— Il ne nous reste plus qu'à prier pour un miracle, dit-elle d'une voix aiguë. Je n'arrive pas à croire que nous ayons un temps pareil.

Qu'Audrey ait prié ou non, le miracle eut lieu : à neuf heures et demie la pluie cessa, et à dix heures les nuages noirs s'éloignaient vers Londres, dégageant le ciel par l'ouest. A dix heures et demie, le presbytère était aussi bondé qu'une gare aux heures de pointe.

Le soleil avait percé et l'humidité s'évaporait de l'herbe. On montait les stands un peu partout sur la pelouse, suivant les directives d'Audrey. Ma présence était inutile, voire gênante, car les gens se croyaient obligés de me consulter ou de me faire la conversation. Je me retirai dans le bureau et me postai de façon à voir par la fenêtre. Joanna et Toby ne devaient arriver qu'après le déjeuner, mais ils pouvaient toujours changer d'avis et venir plus tôt.

Cette pièce m'était devenue étrangère. A cause de Joanna. Elle m'avait coupé de mon ancienne vie, rendu étranger à ce lieu qui avait été ma demeure. Je regardai le manteau élimé suspendu derrière la porte, les livres – des rangées d'ouvrages de théologie –, la pile de magazines de la paroisse sur l'appui de fenêtre, et enfin le crucifix accroché au mur. Tous ces objets appartenaient à quelqu'un d'autre, à une autre vie ; ils ne m'étaient plus familiers.

A l'heure du déjeuner, Vanessa entra en coup de vent dans le

bureau. Elle me surprit à ne rien faire, sans y prêter attention. Elle portait le coffret métallique et elle était toute rouge.

— Je monte dans notre chambre, annonça-t-elle. Et je ne veux pas être dérangée à moins d'un tremblement de terre !

— Que se passe-t-il ?

— J'ai essayé de travailler dans la salle à manger, mais les gens entrent sans arrêt pour me demander quelque chose. Quand ce n'est pas Audrey, c'est James, et quand ce n'est pas lui, c'est Ted Potter. Je suis peut-être ta femme, mais sûrement pas le bureau de renseignements de la paroisse. J'ai préféré battre en retraite. Tu sais où me trouver si tu as besoin de moi.

J'entendis ses pas dans l'escalier. Des gens comme Audrey trouvaient que Vanessa n'était pas l'épouse qui convenait à un pasteur, je le savais. Que penseraient-ils de Joanna ? Son sourire impudique, son corps nu sur la couverture dans la clairière le jeudi après-midi, tout me revint à l'esprit. Ça ne marcherait jamais. Je me levai et allai me faire du café à la cuisine. James Vintner passa la tête par la fenêtre ouverte.

— Vous avez de la paraffine ?

— Je crains que non.

— J'arrive pas à faire prendre ce fichu charbon de bois. Vous voulez jeter un coup d'œil ?

Je sortis.

— Je ne me suis jamais servi d'un barbecue, dis-je.

— Il faut que ça brûle bien pendant une bonne heure avant qu'on puisse mettre quelque chose à cuire dessus. (James huma un fumet imaginaire d'un air gourmand.) Rien ne vaut la viande cuite au barbecue. C'est irrésistible.

— Audrey en a peut-être. Il frappa dans ses mains.

— Je ne vois pas pourquoi ça ne marcherait pas avec de l'essence, dit-il. J'en ai un bidon dans la voiture.

Il alla le chercher et versa un peu d'essence sur le charbon de bois. Dès qu'il gratta une allumette, il y eut un grand embrasement. Des langues de feu se mirent à danser au-dessus de ses cheveux.

— Bon sang ! s'exclama-t-il en se donnant des tapes vigoureuses sur la tête. Ça va, ce n'est rien.

Le charbon de bois semblait enfin avoir pris. James demanda à Rosemary de mettre le bidon dans le garage en cas de besoin. Audrey me sauta dessus et m'entraîna jusqu'au stand de livres, au milieu

duquel elle avait soigneusement disposé une pyramide de *L'Histoire de Roth* des exemplaires offerts par l'auteur.

— J'en ai mis trois douzaines, dit-elle. Vous croyez que ça suffira ? Il y en a d'autres sous la table.

— Je suis certain que ça ira. C'est très généreux de votre part.

— Toute aide, même petite, est la bienvenue. Et puis c'est pour la bonne cause, minauda Audrey, avant de tourner son regard vers la tente dans l'angle du jardin. Vous n'avez pas vu Toby ?

— Il ne doit arriver qu'après le déjeuner. Vous avez besoin de lui ?

— J'aimerais seulement avoir une idée un peu plus précise de ce qu'il va faire. Après tout, il s'agit d'une fête paroissiale. Il ne faudrait pas que ce soit mal à propos.

Tout en parlant, elle se dirigea vers la tente. Elle ouvrit le rabat et nous jetâmes un coup d'œil à l'intérieur, frais et baigné d'une lumière verdâtre. Malgré la pluie de la nuit, tout semblait parfaitement sec. Au milieu de la tente, il avait installé une table de bridge couverte d'une nappe en maille bleue. Deux chaises de cuisine se faisaient face de chaque côté.

— Il serait peut-être bon que vous soyez son premier client, suggéra Audrey. Si ça ne vous ennuie pas, évidemment.

— Pour quelle raison ?

— Vous pourriez ainsi vous assurer qu'il fait les choses comme il faut. Et puis, si vous y allez, ça encouragera tout le monde. (Elle eut un petit rire.) En fait, je crois que je pourrais essayer moi aussi. Je ne me suis jamais fait dire la bonne aventure. (Elle me regarda.) Evidemment, je sais que c'est absurde... c'est pour rire. (Elle rit encore.) Et puis, on ne sait jamais.

Le seul problème, c'était que ni Toby ni Joanna ne donnaient signe de vie.

La kermesse commença à deux heures. Le soleil brillait dans un ciel sans nuage. Ted Potter dirigeait les voitures dans l'enclos et le long de l'allée de Roth Park.

Assise à une table au portail du presbytère, Rosemary encaissait le prix d'entrée et distribuait des sourires en retour. Audrey faisait le siège de Vanessa pour la persuader de vendre des billets de tombola.

— Des bras nombreux allègent la tâche, fit Audrey. Vanessa me jeta un coup d'œil, le sourcil levé, la lèvre contractée.

— Je croyais que trop de cuisiniers gâtaient la soupe, rétorqua-t-elle.

Je réussis à ne pas rire.

— Audrey... dis-je. Ces livres me paraissent en équilibre précaire. Quelqu'un ne risque pas de faire tomber la pile ?

Au cours des cinq premières minutes, deux visiteurs achetèrent *L'Histoire de Roth*. Les braises rougeoyaient dans le barbecue. James, dont le visage rougeoyait également, ne cessait d'ajouter du charbon de bois.

— Nous pourrions rôtir un cochon entier là-dessus, me dit-il. J'aurais peut-être dû devenir cuisinier.

A deux heures vingt, Mary Vintner et moi primes en main les personnes désireuses de s'essayer à évaluer le poids du gâteau, activité qui se déroulait sur le côté de la maison, l'allée bien en vue. Un groupe de jeunes, dont Kevin Jones, l'ami de Charlene, venaient d'acquitter le droit d'entrée. Ils avaient passé l'heure du déjeuner au Queen's Head et étaient d'humeur joyeuse. Derrière eux, une femme se présenta à la porte – cheveux foncés flottants, robe longue sombre, la tête couverte d'une sorte de foulard de couleurs vives.

— Excusez-moi, vous n'avez pas payé, dit Rosemary. Je vis le visage de la femme, sur lequel se détachaient des lunettes noires à verres miroirs et un rouge à lèvres appliqué à la hâte.

— Oh, non, glapit la créature, Madame Mysterioso ne paie jamais ! Donne-moi la pièce, ma petite chérie, et nous verrons si ton avenir ne cache pas un beau jeune homme...

Rosemary avait reconnu Toby et son embarras me parut évident. Elle eut un mouvement de recul et lui fit signe d'entrer.

— Vanessa, lança Toby, refusant l'invitation, venez vous porter garante pour moi ! Nous devons nous serrer les coudes, entre femmes.

Plusieurs personnes s'esclaffèrent, dont Mary. Il avait le don de faire rire quand il le voulait, même quand ce qu'il disait n'était pas foncièrement drôle. Vanessa apparut, avec son rouleau de billets de tombola. Leurs têtes très proches l'une de l'autre, ils suivirent en souriant l'allée le long du côté de la maison, vers Mary et moi. Rosemary les regardait, le visage rouge et contracté.

— Excusez-moi, je suis un peu en retard. J'avais pris la voiture mais un imbécile a bloqué l'allée. J'ai dû faire demi-tour et venir à pied. Et marcher en jupe est un art que je ne maîtrise pas encore tout à fait...

— Quel costume splendide ! fis-je.

J'avais surtout envie de lui dire « Fiche la paix à ma fille » et « Où est Joanna ? »

— Je crois que je vais commencer. Est-ce que des clients attendent déjà ?

De fait, il y avait la queue. Quand nous arrivâmes à la tente, Kevin et ses amis réclamaient Madame Mysteroso à cor et à cri.

— Ah ! s'écria Toby de sa voix de fausset. Le prix de la célébrité. Mon public me réclame. Salut, les enfants ! Accordez-moi un moment que je me refasse une beauté...

Il lança un clin d'œil à Vanessa et entra seul sous la tente.

Audrey se glissa à côté de moi.

— Ne devriez-vous pas y aller le premier ? dit-elle d'une voix sifflante.

A cet instant, il y eut une diversion :

— Au feu ! Au feu ! C'était Brian.

Tout le monde se tourna vers le barbecue. Le visage écarlate, James sautait à pieds joints sur une serviette à thé enflammée. Sa femme comprit instantanément la situation. Elle fonça dans la cuisine, attrapa la cuvette dans l'évier, ressortit et déversa plusieurs litres d'eau de vaisselle sur la serviette, et sur le pantalon et les chaussures de son mari. James poussa un juron. Il leva alors les yeux et se rendit compte qu'il était le centre de l'attention générale.

— Eh bien, comme vous pouvez le constater, je suis prêt à prendre vos commandes, mesdames et messieurs, annonça-t-il, profitant de son auditoire. Hamburgers, saucisses, oignons frits, petits pains, moutarde, ketchup... nous avons tout ce que vous désirez. (Il ajouta à voix plus basse :) Bon sang, Mary, il va falloir que tu envoies Brian me chercher un short et des sandales à la maison. Tout va bien.

Lorsque je retournai à la tente de Madame Mysteroso, Kevin était déjà à l'intérieur et riait hystériquement.

Je passai le reste de l'après-midi à moitié hébété. Je me promenais au hasard dans la kermesse et parlais aux gens. Après tout, comme me l'avait fait remarquer Vanessa pendant un moment de creux, c'était ma fête et on attendait de moi que je circule parmi les visiteurs et les stands. Il faisait un temps splendide, il y avait plus de monde que les autres années, le barbecue et Madame Mysteroso avaient beaucoup de succès.

Mais Joanna mobilisait mes pensées. Pourquoi n'était-elle pas là ? Avait-elle changé d'attitude à mon égard ?

Toby s'était-il aperçu de quelque chose et l'avait-il empêchée de venir ? Finalement, n'y tenant plus, je me faufilai dans la maison et entrai dans le bureau. Je composai le numéro de Roth Park et attendis.

Le téléphone sonna longtemps. Je regardais par la fenêtre Rosemary assise à la table près de la porte, fixant la route et la pelouse de l'autre côté. Je me demandais si Joanna n'avait pas eu un accident, si elle ne gisait pas, dans le coma, au pied de l'escalier. Elle avait pu glisser sur le bord de la piscine, se fendre le crâne et tomber à l'eau. J'étais sur le point de renoncer quand on décrocha. C'était la voix de Joanna.

— C'est moi.

— David... David chéri... Quelle heure est-il ?

— Quatre heures moins le quart. Tu ne viens pas à la kermesse ? Je croyais...

La porte du bureau était ouverte. Vanessa entra, une tasse de thé dans chaque main.

— Non. Vous n'avez pas fait le bon numéro. Au revoir, dis-je précipitamment avant de raccrocher.

— Je me suis dit que nous pourrions prendre le thé tranquillement. C'est pire qu'un cirque romain. Avec Audrey dans le rôle du lion. (Elle s'assit en face de moi et prit une cigarette dans le paquet posé sur le bureau.) Quelqu'un s'est trompé de numéro ? Je n'ai pas entendu le téléphone sonner.

— J'ai décroché tout de suite. Merci pour le thé. J'avais une soif terrible.

— Je suis allée consulter Madame Mysterioso, annonça Vanessa. Elle m'a prédit un grand succès littéraire. Tu devrais essayer. Toby est vraiment bon.

J'avais peur que Joanna ne rappelle. J'avalai mon thé et sortis avec Vanessa. La fête commençait à tirer à sa fin. James nous lança un grand sourire et disposa les dernières saucisses sur le grill.

— Qui veut un hot dog ? Vanessa ? David ? L'odeur de la viande rôtie effleura mes narines.

— « Les flammes à la chair, les brandons au corps embrasé », cita Vanessa. Oui, volontiers.

— Pas pour moi, merci, dis-je.

L'odeur m'écoeürerait. On pouvait compter sur Francis Youlgreave pour être à la fois ambigu et dégoûtant. Comme l'encens, l'âme retourne vers les deux... Il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'un hérétique brûlé sur le bûcher devait sentir la viande grillée et que l'odeur avait dû titiller les papilles gustatives des spectateurs, surtout ceux qui avaient le ventre vide. Selon un missionnaire avec lequel j'avais discuté lors de mon ordination, la chair humaine rôtie a l'odeur

et le goût du porc.

— Saucisses de porc, dit James. Il n'y a pas mieux. Bien meilleur goût que le bœuf.

Quatre autres exemplaires de *L'Histoire de Roth* avaient été vendus et il n'y avait plus la queue devant la tente de Madame Mysterioso. Le rabat était ouvert. Toby me fit signe d'entrer. Il tendit sa main droite, paume tournée vers le haut.

— Donnez-moi une pièce, glapit-il, la voix un peu enrouée.

Je posai un billet de dix shillings dans sa main.

— Très bien, mon cher. La générosité sera récompensée. Fermez le rabat, nous serons plus tranquilles.

Quand ce fut fait, l'atmosphère de la tente changea complètement : fraîche, ombreuse, verdâtre. Un bâton d'encens se consumait dans un support de cuivre, emplissant l'air d'un lourd parfum.

Voûté au-dessus de la table, Toby, perruque noire, longue robe noire et châle, ne semblait pas pressé de commencer. Il avait ajouté un foulard de soie, porté comme un bandeau, et un grand collier de faux diamants à sa tenue. Ses accessoires étaient posés sur la table entre nous : jeu de tarot, boule de cristal, et les *Prophéties* de Paracelse.

— On n'est pas bien, ici ? dit-il. Bon, qu'est-ce que je peux faire pour vous ? Les lignes de la main, peut-être ?

Alors, tout en examinant ma paume avec une grosse loupe, Toby se lança dans un survol divertissant de mon hypothétique avenir. Je n'allais pas tarder à devenir évêque. Dans un an ou deux, j'aurais mon émission particulière à la télévision. Simultanément (pour faire bonne mesure), ma femme allait devenir un écrivain célèbre dans le monde entier.

— Je termine généralement en consultant ma boule de cristal, m'informa-t-il d'une voix maintenant rauque et impérieuse. J'ai par elle une vision du futur, j'y vois une image qui résume ce qui va arriver. Son sens est souvent symbolique. J'aime à penser que mes clients emportent cette vision et méditent sur elle, si possible pendant les années à venir.

Il me sourit.

— Regardez dans le cristal, ordonna-t-il.

Nous plaçâmes nos coudes sur la table avant de plonger nos regards dans les profondeurs cristallines. La seule chose que je voyais était une image déformée de moi-même et des côtés de la tente. Les secondes passaient.

— Je vois une petite fille, dit soudain Toby de sa voix normale avant de me regarder, les yeux agrandis de surprise. Elle est assise sur un lit, elle a les cheveux foncés. (Il fronça les sourcils.) Et elle pleure.

Un panneau fait d'un morceau de carton attaché à un bâton planté dans le sol meuble du bas-côté de l'allée annonçait *fête* en lettres rouges, et au-dessous une flèche indiquait l'allée qui passait au milieu des arbustes. Le rythme régulier de la pop battait dans l'air chaud du soir.

— Oh là là, quelle musique discordante, dit Audrey en faisant la grimace. Si on peut parler de musique...

Elle avait remonté l'allée à nos côtés après nous avoir rejoints au moment où nous franchissions le portillon du cimetière. Son arrivée avait été si bien minutée que je la soupçonnai d'avoir guetté notre venue.

Il n'était pas encore tout à fait sept heures. Nous avions le soleil du soir en pleine figure. Ses rayons, qui tombaient en oblique sur la façade de la maison, formaient des bandes d'ombre noires. La Rover des Vintner était parmi les voitures stationnées devant la bâtisse à l'ombre de la tour. Brian vint vers nous en courant sur le gravier et entraîna Michael. Les deux garçons filèrent comme des flèches à travers les arbustes.

— Bonsoir, pasteur ! lança Ted Potter, qui arrivait derrière nous avec Doris.

Il adressa un grand sourire à Vanessa et Rosemary et s'approcha de moi. Son haleine sentait la bière.

— J'aurais jamais cru qu'on viendrait un jour ici à une fête. Les temps changent, hein ?

Toby avait généreusement distribué les invitations. Un flot de gens, certains à pied, d'autres en voiture, suivaient l'allée vers la maison. L'air un peu empruntés, Kevin et Charlene marchaient bras dessus, bras dessous, suivis par Judy, la grosse fille qui avait giflé Audrey sous l'abribus.

Nous suivîmes les garçons entre les arbustes jusqu'à la pelouse devant la maison. Les portes-fenêtres étaient ouvertes. Des gens bavardaient et buvaient sur la terrasse, sur la pelouse et autour de la piscine. Il y avait beaucoup de visages que je ne connaissais pas.

— Je me demande où sont nos hôtes, dit Audrey en fronçant le nez.

Il y eut un grand plouf du côté de la piscine. Nous hésitâmes un moment, embarrassés comme ceux qui viennent d'arriver à une réception et n'ont pas encore eu le temps de s'intégrer.

Je ne voyais Joanna nulle part.

Kevin et Charlene sortirent en riant du bouquet d'arbustes, Judy à la traîne derrière eux.

— David ! Vanessa !

James Vintner nous faisait signe depuis la terrasse. Le rire éclatant et familier de Mary se fit entendre, quelque part derrière lui. La musique s'arrêta brusquement.

— Grâce à Dieu, marmonna Audrey.

— Venez prendre un verre ! lança James. Toby m'a bombardé barman adjoint pour la soirée.

Nous montâmes sur la terrasse et entrâmes dans le grand salon. Des adolescents étaient attroupés autour du tourne-disques. Une table à tréteaux dressée à un bout de la pièce faisait office de bar.

— Gin, whisky, vodka... annonça James en montrant les boissons. Bière, cidre, vin rouge, vin blanc, Coca-Cola, jus d'orange, sherry... et, bien sûr, punch. Allez, David, amusez-vous. Vous êtes venu en civil, vous pouvez donc vous laisser aller. Que pensez-vous d'un bon gin ?

Nous commandâmes tous un gin, y compris Rosemary.

— Où sont les Clifford ? demanda Vanessa pendant que James fouillait dans le seau à glace.

— Toby a descendu un pichet de punch à la piscine. Je ne vous conseille pas de l'essayer... absolument mortel. Il y a mis au moins une bouteille de cognac et Dieu sait quoi d'autre... Jo est dans les parages, je l'ai vue il n'y a pas longtemps.

J'eus une accès de jalousie. James n'avait pas le droit de l'appeler « Jo ».

— Voici pour vous. Vous savez où refaire le plein. James lorgna Charlene et Doris.) Et vous, mes chéries, qu'est-ce que je vous sers ?

Nous nous retrouvâmes petit à petit sur la terrasse, puis sur la pelouse. Rosemary bavardait avec deux jeunes gens que je ne connaissais pas et qu'elle ne me présenta pas. Tous trois nous suivaient à travers la pelouse. Michael et Brian zigzaguaient comme des hirondelles autour du jardin. Notre bibliothécaire, M^{me} Finch, qui était avec son mari, salua Audrey.

— Je ne crois pas avoir jamais vu une fausse angélique aussi

florissante, disait le mari d'une voix qui évoquait un hennissement satisfait. S'ils n'y prennent pas garde, elle ne va pas tarder à pousser à l'intérieur de la maison.

Vanessa et moi nous éloignâmes.

— Je serai contente quand ce sera terminé, murmura-t-elle. Ne pourrions-nous pas filer un peu plus tôt ?

— La journée a été longue, dis-je sans me compromettre. C'est toujours un soulagement quand on en a fini avec la kermesse.

— Je suis morte...

— Je vais peut-être devoir rester un moment. J'ai l'impression d'être un peu en service. Mais il n'y a aucune raison pour que tu ne t'éclipses pas quand tu le voudras, ajoutai-je, aussi désinvolte que possible.

— C'est sans doute ce que je vais faire. J'aimerais lire un peu ce soir, (Elle marqua une pause pour siroter son cocktail et fit la grimace.) Qu'est-ce que c'est fort ! James n'y est pas allé de main morte avec le gin !

Nous descendîmes les quelques marches qui menaient à l'aire dallée autour de la piscine. Plusieurs jeunes gens nageaient ou s'éclaboussaient. Toby était au centre d'un petit groupe devant le pavillon où nous nous étions abrités, Rosemary et moi. Il nous aperçut et nous fit signe de le rejoindre. Il était tout en blanc, chemise ras du cou et pantalon pattes d'éléphant.

— Vous êtes très élégante, dit-il à Vanessa, qui portait en fait la même robe qu'à la petite réception donnée par les Trask près d'un an plus tôt, le soir où nous nous étions rencontrés.

— A d'autres, dit Vanessa en riant. Il l'embrassa sur la joue.

— Bienvenue, dit-il. Si David n'y voit pas d'inconvénient, vous serez la reine du bal. A propos, j'ai quelque chose à vous montrer.

— Vraiment ? Qu'est-ce que c'est ?

— Une surprise.

Elle le regardait d'une façon presque flirteuse. Totalement flirteuse. Vanessa ne répugnait pas à flirter quand elle était certaine que ça n'irait pas plus loin.

Toby regarda derrière nous.

-Ah, Rosemary... Comment ça va ?

Ma fille se tenait un peu à l'écart, avec les deux jeunes gens. Elle l'ignora.

— Pourquoi faites-vous tant de mystère ? demanda Vanessa.

— J'aime les surprises, répondit Toby. Pas vous ? Je vais vous donner une indication : ça a un rapport avec Francis Youlgreave.

— Ah, dans ce cas... (La voix de Vanessa ne changea pas, mais ses traits s'aiguïsèrent, comme si la peau de son visage s'était tendue sur les os. Elle paraissait brusquement affamée.) Et quand le secret sera-t-il révélé ?

— Bientôt. Laissez-moi un petit moment, répondit-il en nous souriant à tous les deux. Il faut que je rassemble mes pensées et m'acquitte de mes devoirs d'amphitryon. (Il se retourna et prit un plateau posé à l'entrée de la petite véranda en bois derrière lui.) Servez-vous.

Le plat, conçu pour servir un rôti, était pour l'heure couvert d'un monceau de dés de fromage, avec, d'un côté du plateau, le couteau de cuisine dont on s'était servi pour découper le fromage, de l'autre, ce qui restait d'un morceau de Cheddar.

— J'ai oublié d'acheter des cure-dents. J'espère que ça ne vous gêne pas de vous servir avec les doigts. (Toby jeta un coup d'œil vers la maison.) Des nuages arrivent de l'ouest. Je crois que nous allons avoir de la pluie, alors profitons du jardin et de la piscine pendant que c'est encore possible.

En grignotant un bout de fromage, je regardai le ciel. J'entrevis Rosemary, toujours à quelques pas à l'écart, flanquée de ses cavaliers. Pourtant, elle ne les écoutait pas. Elle nous regardait. Je lui souris, mais elle ne parut pas me voir.

Toby se fourra deux cubes de fromage dans la bouche.

— Allons à la maison, dit-il indistinctement, et je mettrai fin à votre supplice. Vous avez croisé Joanna ?

— Non. (Vanessa me lança un coup d'œil.) Elle était à la kermesse ? Je ne l'ai pas vue.

— Elle avait des choses à préparer pour la réception, dit Toby. Du moins, c'est ce qu'elle m'a dit. A mon avis, elle n'a pas voulu courir le risque qu'on la prenne pour la sœur de Madame Mystérieux...

— Audrey m'a certifié que le barbecue et vous avez été les deux attractions les plus rentables, dis-je.

— Ça me rassure. (Il montra la grosse maison en brique rouge.) Si ma carrière d'hôtelier tombe à l'eau, au moins aurai-je un avenir comme diseur de bonne aventure professionnel.

Toby prit le pichet de punch et nous retournâmes tous trois vers la maison en nous arrêtant de temps en temps pour permettre à Toby de

remplir ses devoirs d'hôte. Je me demandai si le regard que m'avait lancé Vanessa avait une quelconque signification, si elle soupçonnait quelque chose entre Joanna et moi. Le recul colore toujours les souvenirs, mais même sur le moment j'eus l'impression que d'étranges sentiments étaient dans l'air, qu'un certain malaise affectait les rapports entre les gens.

Des accents d'un rock tonitruant échappés du salon vinrent à notre rencontre. Quelques couples dansaient sur la terrasse. A l'intérieur, James expliquait comment faire des cocktails au Champagne à une ravissante Asiatique. Mary dansait avec un grand jeune homme en veste de cuir. La table des boissons était entourée d'une foule de gens qui estimaient manifestement plus simple de se servir eux-mêmes que d'attendre de l'être par le barman.

Mary et son cavalier titubèrent. Je vis soudain Joanna. Elle parlait à Audrey près de la cheminée. Audrey nous avait vus, elle aussi.

— Je demandais à Joanna si on ne pouvait pas baisser un peu la musique ! nous cria-t-elle à notre approche. C'est absolument assourdissant. Tellement fort que je me demande si elle a entendu ce que je disais...

— Oh, il faut mettre la musique fort quand on fait une fête, dit Vanessa. Sinon, ça n'en est pas une.

Audrey la regarda. La remarque n'était pas très diplomatique, et d'habitude Vanessa ne manquait pas de diplomatie. Ou bien elle voulait offenser Audrey, ou bien elle pensait à autre chose, à la surprise préparée par Toby peut-être.

— Bien sûr que nous pouvons la baisser, dit celui-ci en souriant à l'adresse d'Audrey, tournée vers Vanessa.

Il se dirigea vers le tourne-disques et coupa le son, tant et si bien qu'on n'entendit plus rien, hormis ce que hurlait Audrey à Vanessa :

—... êtes insupportable ! De quoi vous mêlez-vous ? D'abord, vous n'êtes pas d'i...

Elle s'arrêta net, jeta un coup d'œil circulaire autour d'elle, aux gens, l'air interdits, qui la regardaient. Elle poussa un cri aigu, inarticulé, sortit précipitamment sur la terrasse par la porte-fenêtre la plus proche, dévala les marches jusqu'à la pelouse qu'elle traversa au pas de course, puis elle disparut parmi les massifs d'arbustes entre la pelouse et l'allée.

J'avais commencé à la suivre et j'allais franchir la porte-fenêtre quand Vanessa arriva derrière moi et me retint en posant la main sur mon bras.

— Mieux vaut la laisser, dit-elle. A long terme, ça lui fera plus de bien.

— Et toi, ça va ?

— Bien sûr, répondit-elle en souriant, décontractée et légèrement amusée.

James abandonna sa beauté asiatique pour venir jusqu'à nous. Il nous regarda.

— Elle a pété les plombs, hein ?

— Vous avez entendu ce qui s'est passé, dit Vanessa bien que James n'ait pas pu l'entendre.

Il haussa les épaules.

— C'est l'âge, dit-il. Il y en a que ça affecte plus que d'autres... Comment pouvez-vous rester ainsi avec vos verres vides ? C'est la fête, non ?

Le brouhaha des conversations reprit.

— Tout ça est de ma faute, dit Toby dans le rôle de l'hôte soucieux de ses invités.

— Vous n'y pouviez rien, fit remarquer James. Oubliez. Ça vaut le mieux pour tout le monde. Ne gâchons pas la soirée avec ça.

Toby se tourna vers Vanessa.

— Vous êtes prête pour la surprise ?

— A votre avis ?

— Bien. Elle était dans l'ancienne écurie. Je l'ai trouvée quand je suis allé exhumer la tente de dessous un tas de vieilleries, mais je ne l'ai examinée attentivement que ce soir.

Vanessa posa spontanément la main sur son bras.

— Qu'est-ce que c'est ? Après tout ce suspens, vous avez intérêt à ce que ce soit une belle surprise.

Il la regarda, se demandant manifestement s'il allait continuer à la taquiner.

— Bon, d'accord, dit-il. C'est un coffret. Un vieux coffret en pin poussiéreux plein de livres tout aussi vieux et poussiéreux. Il y en a trois ou quatre douzaines. Je ne les ai pas feuilletés, mais la plupart semblent traiter de théologie. Et ceux que j'ai regardés portaient la mention « F. St J. Youlgreave » sur la page de garde. Je les ai déposés dans le bureau.

Tout en parlant, Vanessa et lui se dirigeaient peu à peu vers la porte du hall. Ils ne m'avaient pas demandé de les accompagner et je

n'en avais aucune envie. J'allai nonchalamment vers la cheminée. Joanna leva les yeux vers moi. Grâce à la musique, nous jouissions d'une certaine intimité.

— Regarde, dit-elle.

J'entendais à moitié ce qu'elle disait mais je voyais ses lèvres remuer et ses yeux m'indiquaient où regarder : derrière moi, vers la terrasse.

Je jetai un coup d'œil juste à temps pour voir Rosemary se détourner. Elle descendit les marches pour rejoindre sur la pelouse les jeunes gens qui l'avaient accompagnée jusque-là.

— Elle est dans tous ses états, continua Joanna, avant d'ajouter en bougeant seulement les lèvres : Je t'aime.

— On va dehors ? fis-je aussi silencieusement.

Elle acquiesça, prit son verre sur le dessus de la cheminée et me précéda jusqu'à la terrasse. Il faisait sensiblement plus sombre et plus frais que quelques minutes plus tôt. Nous descendîmes les marches pour nous éloigner des danseurs et des buveurs. Rosemary et ses cavaliers avaient disparu.

— Tu m'as manqué. Pourquoi n'es-tu pas venue à la kermesse ?

— Parce que je savais que je n'aurais eu aucune chance d'être avec toi. Qu'est-ce qui s'est passé quand tu m'as téléphoné ?

— Vanessa est entrée dans le bureau.

— J'ai envie d'être seule avec toi.

A ce moment-là, nous croisâmes Doris et Ted Potter. Je m'entendis les féliciter pour leur contribution à la kermesse et leur annoncer quelle somme nous avions collectée cette année, en l'occurrence un record. Je leur demandai même des nouvelles de Beast et de Beauty. Puis, comme dans un rêve, ils s'éclipsèrent et Joanna et moi restâmes au bord de la pelouse.

— Il y a trop de monde, chuchota-t-elle en se tournant pour voir si quelqu'un arrivait. Il y a des gens partout. Les jeunes ne partiront pas avant des heures. Ils resteront là tant qu'il y aura quelque chose à boire. Et, question boissons, Toby a mis le paquet. (Elle me regarda par-dessus son verre.) Il essaie de se faire apprécier de tous. Tu as remarqué ?

Je haussai les épaules. A ce moment-là, je ne m'intéressais pas particulièrement à Toby.

— Il veut mettre les gens du cru de son côté pour son projet d'hôtel, tu comprends. (Elle revint brusquement à ce qui nous

occupait :) C'est trop dangereux, dehors. Je croyais que ce serait plus facile quand il commencerait à faire nuit, mais il y a du monde partout.

— Que faire ?

— Aller à l'intérieur. Monter dans ma chambre.

— Mais... si quelqu'un vient ?

— Nous pouvons fermer la porte à clé. On ne peut pas le faire ici, dit-elle en montrant le jardin. C'est si grand que personne ne trouvera bizarre de ne pas nous voir.

J'avais une envie folle d'elle. Nous n'avions guère le choix. Il ne fallut que quelques instants pour me convaincre que si nous voulions être seuls, sa chambre était l'endroit le plus sûr.

Elle me connaissait suffisamment pour tenir mon assentiment pour acquis.

— Nous ferions mieux d'y aller séparément. Tu te rappelles le chemin ?

Je hochai la tête.

— J'irai la première. Tu me suivras un peu après. Prends l'escalier principal. Toby a posé un écriteau pour indiquer les toilettes. Tout le monde croira que tu y vas.

Elle me sourit et dit silencieusement : « Je t'aime. » Puis elle s'éloigna sur la pelouse. Elle portait une robe courte bordeaux boutonnée devant, en tissu satiné. Elle s'arrêta un moment sur la terrasse pour dire quelque chose au jeune homme en veste de cuir qui avait dansé avec Mary Vintner. Je l'entendis rire. Puis elle disparut dans la maison. Je mourais de désir pour elle, je mourais de honte.

Mon verre à la main, j'allai lentement jusqu'à la piscine.

— Oncle David ?

Surpris, je levai la tête. Deux petits visages pâles se détachaient sur le feuillage vert sombre du hêtre pourpre. Michael et Brian étaient là, à trois mètres au-dessus de ma tête.

— C'est facile de grimper une fois qu'on a réussi à monter sur la première grosse branche...

— J'en suis persuadé, dis-je, m'abstenant d'ajouter « Soyez prudents ».

— On voit tout le monde, mais personne ne nous voit, expliqua Michael en me souriant.

— Espérons qu'ils se comporteront bien. A plus tard. Je fis le tour

de la piscine, arrivant à temps pour voir un autre jeune tout habillé tomber à l'eau. Je baissai les yeux vers mon verre vide. Inutile d'attendre plus longtemps. Je retournai vers la maison d'un pas nonchalant.

— Encore un verre, David ? me lança James quand j'entrai.

J'acceptai parce que c'était le plus simple. Je traversai la pièce sans me presser, en souriant à ceux que je connaissais et me glissai dans le couloir. A mon grand soulagement, il n'y avait aucune Rosemary, aucune Audrey et, surtout, nulle Vanessa en vue. Je suivis le couloir jusqu'au hall sur le devant de la maison.

Personne n'avait allumé. La porte du bureau était fermée, mais il y avait un filet de lumière dessous. Vanessa et Toby y étaient encore probablement, occupés à examiner les livres censés avoir appartenu à Francis Youlgreave. J'eus des soupçons – n'étais-je pas moi-même un conspirateur ? Ils me semblaient être là-dedans depuis des heures. Je regardai ma montre : ça ne faisait pas plus de dix ou quinze minutes.

Tout en montant l'escalier, je jetai un coup d'œil à la lucarne aménagée dans le toit. Un univers monochrome peuplé d'ombres.

J'arrivai sur le palier. A quelques mètres de moi, quelqu'un tira la chasse d'eau. Sous une porte à ma gauche, il y avait de la lumière.

Renonçant à toute dignité, je traversai précipitamment le palier. Un grand placard, qui semblait toucher le plafond, était installé contre le mur du couloir. Je me cachai derrière, le dos plaqué à la paroi.

Un verrou s'ouvrit avec un bruit sec. On entendit des pas sur les lames du parquet, puis dans l'escalier. J'attendis que tout soit silencieux et longuai le couloir.

La porte de la chambre en dessous de celle de Joanna était entrebâillée. Malgré l'obscurité grandissante, il faisait moins sombre ici que sur le palier. L'une des fenêtres faisait face à l'ouest et le ciel était partiellement couvert de nuages. J'hésitai. Je crus entendre un léger bruissement, pareil à un lointain battement d'ailes.

L'ange de Francis Youlgreave ?

J'entendis un crépitement dans la cheminée. De la suie était tombée dans le foyer. Ce n'était que le vent.

Je traversai la pièce vers l'escalier en colimaçon, dont la porte était également entrouverte. Je montai à pas feutrés. Il faisait beaucoup plus sombre, l'escalier n'étant éclairé que par les petites meurtrières percées dans le mur. La porte de la chambre de Joanna était fermée. Au-delà, l'escalier grimpait dans l'obscurité jusqu'à celle de Francis Youlgreave. Je frappai.

Et si elle n'était pas là ?

J'eus à peine le temps de formuler cette pensée que la porte s'ouvrit. Joanna me sourit. Je me glissai dans la chambre. Elle referma la porte et tourna la clé dans la serrure. Elle s'était adossée contre la porte et tremblait.

— Qu'y a-t-il ?

— Je croyais que tu ne viendrais pas.

Je la pris dans mes bras. C'était très silencieux, mis à part la musique au loin, le bruit des verres entrechoqués et des rires, mais ces sons étaient si lointains qu'ils accentuaient le silence plus qu'ils ne le rompaient. La grande pièce était à peu près telle que je l'avais vue la première fois – le matelas sur le tapis, comme une île sur le plancher nu –, mais mieux rangée.

Joanna cessa peu à peu de trembler. Ses doigts montaient et descendaient le long de ma colonne vertébrale comme si elle jouait d'un instrument de musique. Puis elle s'anima, s'écarta un peu de moi et me sourit. Elle déboutonna lentement sa robe et la laissa tomber par terre, puis s'avança et me prit par la main.

— Toby... commençai-je.

Elle posa son doigt sur mes lèvres.

— Pas maintenant, dit-elle. Pour l'instant, il n'y a que toi et moi.

Je l'attirai contre moi. Nous nous embrassâmes. Je lui caressai doucement les seins. Elle défit le nœud de ma cravate. Une fois nus, je l'entraînai jusqu'au matelas.

La lumière diminuait peu à peu dans la pièce. Les détails s'évanouissaient. Les quatre fenêtres n'étaient plus que des rectangles arrondis dans leur partie supérieure, en diverses nuances de gris. Il me semblait que la tour oscillait doucement. Le vent gémissait, couvrant presque le faible battement d'ailes. La vision incongrue de Francis Youlgreave emporté vers les cieux par son ange me traversa l'esprit.

Plus tard, nous nous tîmes serrés, blottis l'un contre l'autre sous un simple drap, en un enchevêtrement de membres nus et chauds. Maintenant, j'ai accompli l'irréparable, pensai-je, et la joie sourdait en moi comme une source. Nichée contre moi, Joanna me caressait lentement la poitrine. J'étais heureux.

— Je veux qu'on le refasse encore, murmura-t-elle, si doucement que je l'entendis à peine, son souffle titillant les poils de ma poitrine.

— Et encore, dis-je.

— Et encore.

Ce n'était pas drôle, mais nous nous mîmes à rire – ce qui ne nous était jamais arrivé, à Vanessa et moi, quand nous avions fait l'amour. Joanna passa son bras au-dessus de moi pour prendre cigarettes et briquet. Toujours emmêlés, nous nous assîmes à grand-peine, le dos contre le mur. Elle me mit une cigarette dans la bouche et l'alluma.

— Tu crois qu'ils se sont aperçus de notre absence ?

— Probablement. Ça ne fait rien.

— Ça pourrait faire quelque chose si Toby s'en apercevait, répondit-elle en se contractant.

— Ne pense plus à Toby.

Joanna tira une bouffée de sa cigarette et un rougeoiement méphistophélique éclaira son visage.

— Nous ferions mieux de redescendre, dit-elle sans toutefois bouger.

Je lui caressai la joue.

— Pourquoi restes-tu avec lui ? Pourquoi as-tu si peur de lui ?

Elle ne répondit pas. Son visage n'était qu'un ovale pâle dans l'obscurité. J'entendais sa respiration, rapide et irrégulière.

— C'est vrai que cette maison est à toi ? insistai-je, la voix durcie par l'inquiétude. Tu m'as dit la vérité ?

Joanna inspira un grand coup.

— Je ne t'ai jamais menti. Pas vraiment... Je ne le ferai jamais. Nous devons retourner là-bas. (Elle tenta sans conviction de se lever du matelas, mais nous étions si enchevêtrés qu'elle ne pouvait y parvenir sans ma coopération.) Pardonne-moi. Je n'en vaux pas la peine, tu sais.

— Tu vaux tout l'or du monde. Je t'aime.

— Vraiment ? (Elle écrasa sa cigarette, la tête penchée au-dessus du cendrier.) Ce n'était pas seulement l'envie de baiser ?

— Non. Même si ça compte. Mais je t'aime... Je veux t'épouser. Tu veux bien ?

Il y eut un silence. J'avais l'impression de tomber. De tomber d'une fenêtre dans les bras d'un ange.

— Tu ne peux pas. (Elle émit un son à mi-chemin entre un petit rire et un sanglot.) Tu es déjà marié.

— Le divorce, ça existe.

— Mais tu ne peux pas divorcer. Tu es pasteur.

— Il y a d'autres façons de gagner sa vie.

Elle m'embrassa puis appuya sa tête contre mon épaule.

— De toute façon, il y a Toby.

— Qu'est-ce qu'il a à voir là-dedans ? Ce n'est pas lui que je veux épouser. (Un horrible soupçon se fit jour dans mon esprit.) Toby et toi... vous n'êtes pas... ?

Joanna se mit à rire, un rire nerveux et sec.

— Toby et moi ne sommes pas amants, si c'est ce qui t'inquiète.

— Qu'est-ce que c'est, alors ?

— Je t'ai parlé de l'héroïne. Je ne t'ai pas menti, mais je ne t'ai pas tout dit.

J'attendis. L'air du soir rafraîchissait ma peau nue. De la cendre tomba sur le drap.

— Tu te souviens d'Annabel ? L'amie de Toby ? (Elle s'écarta de moi et, assise sur le matelas, passa ses bras autour de ses genoux.) Eh bien, il a utilisé la même tactique avec moi qu'avec elle.

— L'héroïne ? (Ma main se posa sur sa cuisse, comme si j'avais eu besoin de m'assurer qu'elle était toujours là, de sentir sa chair et son sang.) Tu es... accro à l'héroïne ?

— Oui.

— Mais tu n'es pas...

— Je ne suis pas une junkie qui crève de faim dans un taudis de Notting Hill. Je ne vends pas mon corps pour me payer mes doses. Je ne suis pas couverte de plaies. Je ne suis pas une épave. Non, rien de tout ça. (Je l'avais prise dans mes bras et la serrais contre moi.) Ce n'est pas forcément comme ça, tu sais. Quand on est régulièrement approvisionné, on peut mener une vie tout à fait normale.

— Mais tu n'as aucune trace de piqure...

— Je n'utilise pas de seringue. Je la fume. C'est comme ça que Toby m'a eue, dit-elle tout bas, en butant sur les mots. On avait l'habitude de fumer ensemble... de l'herbe, du cannabis... Tout le monde le faisait. Tous nos amis. Pourquoi pas ? Ça me paraissait parfaitement inoffensif. Mais Toby s'est mis à me rouler des joints en y ajoutant un petit quelque chose. « Des petits joints exprès pour toi », comme il disait. (Ses épaules se contractèrent convulsivement.) Et après un certain temps, je n'arrivais plus à m'en passer. Je ne connaissais personne d'autre capable de m'approvisionner en héro. Il n'y avait que Toby. « Il faut que ça reste en famille », c'est ce qu'il disait. Et tant que je fais ce qu'il veut, il n'y a pas de problème.

— Il y a des médecins. N'importe lequel peut te diriger vers un centre...

— Mais j'aime ça. En plus, j'ai peur.

— Pourquoi as-tu peur ?

— Parce que si j'essaie de décrocher, Toby n'aura plus prise sur moi pour obtenir ce qu'il veut.

— Mais c'est ce que tu veux, non ?

— Il tentera quelque chose. Il essaiera de me ramener à lui. Et s'il n'y arrive pas, il fera n'importe quoi. Une overdose, c'est facile, tu sais. Surtout avec l'héroïne chinoise. Et il n'a que celle-là. Elle vient de Hong Kong et on ne sait jamais quelle est sa force ni avec quoi ils la coupent. Et si un dealer a des ennuis avec un de ses clients, il arrive qu'il lui donne une dose particulièrement pure. Il y a un mot pour ça, dans le jargon du bizness. Ça s'appelle un *hotshot*. Et tu y passes. Recta.

— Mais quel intérêt aurait-il à faire ça ? Tu m'as dit qu'il n'avait pas d'argent à lui. Ce ne serait pas comme tuer la poule aux œufs d'or ?

— Je pourrais faire un testament. Laisser ce que j'ai à quelqu'un d'autre, mais je ne suis pas sûre que ça marcherait. Quand nous avons acheté cette maison, il m'a fait signer quelque chose. Une sorte de clause qui lui réserve une option. Elle lui donne le droit de l'acheter pour une somme donnée s'il n'est pas d'accord pour que je vende. (Il faisait maintenant presque entièrement nuit et la voix de Joanna n'était plus qu'un murmure.) Il me tuerait probablement, de toute façon. Il ne risquerait rien, car tout le monde dirait que je n'étais qu'une droguée et que j'ai fait une overdose. Il aime bien avoir les choses en main. C'est important, pour lui.

— Mais de là à te tuer ? Elle se tortilla.

— Crois-moi. Tu dois me croire. C'est mon frère, je le connais.

Elle prit de nouveau les cigarettes. Nous fumâmes en silence pendant un moment.

— Est-ce que tu me hais, ou me méprises, maintenant ?

— Bien sûr que non. Nous partirons tous les deux. Ensuite, je m'occuperai de toi, je t'aiderai à suivre un traitement. Nous te chercherons un avocat. Toby ne pourra pas te retrouver. C'est ça l'important.

— Je ne peux pas faire ça. Je ne peux pas gâcher ta vie.

— Tu ne veux pas venir avec moi ?

— Tu sais bien que si. Mais si je pars avec toi, je serai ta ruine, d'une façon ou d'une autre. Et comme je t'aime, je ne peux pas te faire ça.

— Tu dois me laisser en décider. Je sais à quoi je m'engage.

— Tu ne le sais pas vraiment. Tu ne sais pas ce que c'est, de vivre avec une droguée. Tu ne me connais même pas très bien. (Elle me caressa le cou en suivant du doigt le contour de ma pomme d'Adam.) Nous devons y aller. Ils vont se demander où nous sommes.

— Peu importe.

— Non. Tu sais bien que non.

C'est à ce moment-là que nous entendîmes des bruits de pas lents sur le plancher de la chambre du dessous. Puis un léger craquement.

— C'est la porte de l'escalier, murmura Joanna. Il monte.

— La porte est fermée à clé...

— Oui, mais la clé est dans la serrure. S'il se penche pour regarder, il la verra.

Nous étions collés l'un à l'autre comme deux enfants égarés dans un bois. Les bruits de pas étaient lents mais plutôt légers. Cela pouvait aussi bien être ceux d'un homme que d'une femme. Ils ralentirent près de notre porte puis s'arrêtèrent, Joanna serra ma main.

On frappa doucement. Je retins ma respiration. Quelqu'un qui ne voulait pas faire de bruit. Pourquoi ? Qui ne voulait pas déranger Joanna si elle dormait ? Ou qui craignait qu'un tiers n'entende ? Après un moment qui me parut interminable, le bruit de pas reprit.

— Il monte, chuchota Joanna.

Dans l'obscurité, nous écoutâmes les sons en essayant de les déchiffrer. Plus les pas montaient, plus ils étaient étouffés. Brusquement, ils devinrent plus forts, mieux définis.

Joanna remua contre moi.

— Il est dans la chambre au-dessus. (Son souffle me chatouillait l'oreille.) Tu ne crois pas...

— Non. Ce n'est pas Francis Youlgreave. Tu peux en être certaine, répondis-je tout en me demandant si j'avais raison.

Les pas parcoururent le plancher au-dessus de nos têtes. Ils semblaient aller vers la fenêtre qui donnait sur l'allée, celle par laquelle Francis Youlgreave avait sauté.

Le silence retomba. Quand le bruit de pas reprit finalement, je sentis Joanna qui laissait aller sa respiration. Un soupir de

soulagement. Il n'a pas sauté, cette fois-ci.

Les pas s'arrêtèrent. Qu'est-ce qu'il – ou elle – était en train de faire, maintenant ? Regarder par une autre fenêtre ? Alors le mouvement reprit, plus rapide cette fois-ci, presque une course, bien plus fort. Les pas résonnèrent à travers le plancher et descendirent l'escalier bruyamment, sans s'arrêter à la porte de Joanna. Une autre porte claqua à l'étage en dessous.

Joanna s'écarta de moi, roula hors du matelas et se leva précipitamment. Son corps nu n'était qu'une vague tache sombre, aussi beau dans la pénombre qu'à la lumière. Je me levai à mon tour – bien plus lentement, car je n'avais pas sa souplesse et n'étais pas habitué à me coucher sur des matelas à même le sol. Elle courut sur la pointe des pieds jusqu'à la fenêtre orientée au nord. Sa silhouette se détachait, plus sombre, sur le fond gris pâle des carreaux.

— David... Viens voir !

Je me dirigeai vers elle à pas feutrés. La pièce était pleine de courants d'air qui passaient par les fenêtres, sous la porte, à travers les fentes du plancher. La chaleur accumulée en faisant l'amour s'était dissipée et j'avais froid. Joanna s'appuya contre moi et tira mon bras pardessus son épaule et sur ses seins.

— Regarde, dit-elle en tendant son bras libre. Là-bas... au-delà de la piscine et des arbres...

De l'autre côté des arbres, des flammes vacillaient, rouge et orange, dans Carter's Meadow. Elles étaient déjà hautes et montaient de plus en plus. A cause de l'écran de feuillage et de branches entre le feu et nous, elles formaient comme un fouillis d'étincelles impressionniste. La fenêtre à guillotine était entrouverte, tout en haut, et je crus un instant entendre le crépitement du feu et peut-être un cri d'effroi et de douleur.

Les flammes à la chair, les brandons au corps embrasé, Comme l'encens, l'âme retourne vers les deux...

— Quelqu'un a allumé un feu de joie, dis-je, stupéfait par le calme de ma voix. Peut-être des jeunes. Après tout, on est samedi soir.

Joanna ne répondit pas. Elle se mit à la recherche de ses affaires dans la semi-obscurité. Je fis de même. Je me sentais gauche et impur. Joanna eut fini de s'habiller avant moi. J'étais encore en train de lacer mes chaussures quand elle tourna la clé dans la serrure.

— C'est le moment d'y aller, dit-elle. Ils ont certainement vu le feu. Ça va faire diversion.

— J'aimerais qu'on reste ici, dis-je en me redressant.

— Moi aussi.

— Il y a tant de choses dont il nous faut parler. L'avenir...

— Je ne fais pas partie de ton avenir.

— Si.

Elle leva la tête et m'embrassa.

— J'ai tellement envie de te croire, dit-elle en passant ses bras autour de mon cou... Si j'arrivais à régler la question de Toby, on pourrait vraiment être ensemble ?

— Bien sûr. Nous le pouvons, de toute façon.

— J'ai une idée.

— Laquelle ?

— Je ne veux pas encore t'en parler. Je ne sais pas si je suis assez courageuse pour le faire et si ça peut marcher.

Je m'apprêtais à lui poser une question, mais elle me bâillonna, d'abord de ses doigts, puis de ses lèvres. Un instant plus tard, elle ouvrit la porte.

— Donne-moi la main, murmura-t-elle. Mieux vaut y aller sans lumière, je connais le chemin.

Elle s'arrêta si soudainement que je me cognai à elle ; elle m'embrassa de nouveau. Sans un mot de plus, elle me conduisit jusqu'au rez-de-chaussée, à travers la pièce du dessous et le long du palier qui courait sur toute la longueur de la maison.

La musique s'était arrêtée. La lumière était allumée en haut de l'escalier. Des gens parlaient quelque part au loin. L'écho de leurs voix montait du hall. Je crus reconnaître celles de James et de Vanessa.

Joanna m'attira sur la gauche dans un couloir qui menait à l'arrière de la bâtisse. Il y avait encore assez de jour pour distinguer de vagues contours et des variations de lumière et d'ombre, mais tout détail avait disparu. Nous montâmes et descendîmes de courtes volées d'escalier et traversâmes des pièces vides qui sentaient la poussière. Dans l'une d'elles, on entendit la course précipitée d'un petit animal, probablement un rat. Joanna eut un mouvement de recul et se blottit un instant contre moi.

Elle ouvrit la porte.

— L'escalier de service, chuchota-t-elle. Je vais y aller la première et m'assurer qu'il n'y a personne dans la cuisine.

Je la rejoignis dans la cuisine, une grande pièce en désordre où flottait une odeur d'humidité et de lait pas frais et qui, dans l'obscurité, donnait l'impression de n'avoir guère changé depuis le départ des Youlgreave, dans les années trente.

— On ferait mieux de se séparer, dit Joanna. Derrière cette porte, si tu continues tout droit, tu arrives dans le hall. Tu pourras toujours dire que tu cherchais les toilettes. Je vais faire le tour par-derrière.

— Où vas-tu ?

— Il y a une arrière-cour, puis l'écurie. En la contournant, j'arriverai dans le jardin, près de la piscine.

Elle me poussa doucement vers la porte conduisant au hall et partit dans la direction opposée. En arrivant à la porte, je m'arrêtai et la regardai.

Elle aussi me regardait.

— Je t'aime, dit-elle à voix basse mais distincte. Quoi qu'il arrive, ne l'oublie pas.

Elle ouvrit la porte et disparut. Je me sentis triste et traversai la maison en trébuchant.

Le hall était éclairé a giorno. Je m'obligeai à aller vers cette lumière éblouissante. Il n'y avait personne. La porte du bureau était toujours fermée. J'entendis des voix sur ma gauche, qui venaient sans doute du salon. Je n'arrivais pas à distinguer les paroles ; le ton était pressant et exprimait le trouble.

Je me passai les doigts dans les cheveux et rectifiai le nœud de ma cravate. Si seulement j'avais pu trouver un miroir... Je craignais soudain que mon apparence ne me trahisse. Je regardai ma montre. Il

était neuf heures passées.

Je jetai un coup d'œil dans le couloir. La porte du salon était ouverte. Quelqu'un avait laissé un verre à moitié plein par terre dans le hall. Je le ramassai. A une réception, on a un verre à la main ; cela me donnait une contenance.

Le salon était plein de monde agglutiné près du coin bar. Je ne vis ni Vanessa ni Toby.

La voix de James s'élevait au-dessus des autres :

— Doucement, doucement ! Inutile de laisser ça gâcher la fête. (Il me repéra et me fit signe de venir.) Vous avez vu Toby ?

— Il est sans doute dehors...

— Je ne sais pas. Je pensais qu'il était à votre recherche.

Je secouai la tête.

— Quelqu'un a allumé un feu de joie dans un champ, près de la cité des logements sociaux.

— Je suis au courant.

— Sûrement des jeunes. Pour s'amuser.

Il y eut un bruit de pas à l'extérieur et Vanessa entra soudain dans la pièce. Elle était toute rouge et paraissait très heureuse – presque comme si elle venait de quitter un amant. Elle vint à moi.

— Je me demandais où tu étais, dit-elle. Que se passe-t-il ?

— Quelqu'un a allumé un feu de joie dans Carter's Meadow.

— C'est chez nous, ça, intervint Ted Potter en agitant de façon belliqueuse une bouteille de bière dont le contenu se répandit sur son visage et ses épaules. Des salauds qui se croient tout permis, si vous permettez, pasteur. Nous allons les flanquer dehors !

— C'est pas ton terrain, Ted, dit Doris en le prenant par le bras. C'est le mien. Et tu t'es mis de la bière partout.

— Oh, Doris, chantonna-t-il.

Il leva sa bouteille à la lumière et s'aperçut qu'elle était vide. Il retourna au bar et s'adressa, tout sourire, à James :

— C'est ma tournée, docteur. Allez, qu'est-ce que vous prenez ?

Doris me regarda.

— Je suis désolée. Ça ne lui arrive qu'une fois ou deux par an de se mettre dans un état pareil. Le reste du temps, il ne boit pas une goutte d'alcool. J'aurais préféré que ce ne soit pas en public.

— Au moins, il s'amuse bien, répondis-je. Et il n'a pas chômé,

aujourd'hui.

— Comme nous tous. Ce n'est pas une excuse.

— Qu'est-ce que vous avez dans votre verre, pasteur ? lança Ted. Du gin ?

Je couvris le verre de ma main et secouai la tête. Le souvenir de Joanna me revint et j'eus envie de rire de bonheur.

— Extraordinaire, non ? disait Vanessa. Quelle chance ! Je renversai quelques gouttes de mon verre.

— Pardon, je n'ai pas suivi...

— Je parlais des livres. Toby m'a dit que je pouvais les emporter à la maison.

— Ce sont bien ceux de Francis ?

— Oui. Il doit y en avoir une trentaine. De théologie pour la plupart, mais il y en a aussi de vraiment curieux... *Les Langues des anges*, les pages non coupées. Et un manuel victorien sur la viande, destiné aux ménagères.

— Sur quoi ?

Vanessa me dévisagea avec un demi-sourire. Implacable comme le destin, elle savait exactement de quoi elle parlait.

— Sur la viande. Tout ce qu'une ménagère doit savoir sur le sujet. Comment la choisir, la préparer, la servir, la présenter, comment utiliser les restes. (Elle marqua une pause.) Comment la découper. Il y a aussi un petit manuel d'anatomie. Certains passages ont été soulignés.

Je buvais mon verre à petites gorgées, du gin sec.

— Je ne veux pas édulcorer ce qu'a fait Francis Youlgreave. Je veux connaître la vérité.

Ted Potter passa en titubant entre nous et s'écroula lourdement dans un fauteuil.

— Pour être honnête, je devrais être déjà couché, confia-t-il à son verre. (Il hocha la tête, comme si le verre lui avait répondu quelque chose.) Oui, ça ira peut-être mieux demain.

Ses paupières se fermèrent. Le verre oscilla. Doris le lui prit des mains et regarda son mari. Charlene vint se joindre à elle. Ted se mit à ronfler doucement.

— Il va falloir que Kevin nous donne un coup de main, dit Doris.

Charlene secoua la tête.

— Kevin est étendu par terre, rétamé lui aussi. M^{lle} Oliphant a

trébuché sur lui et il ne s'en est même pas aperçu.

— Laissez-les où ils sont, suggéra Vanessa. Pourquoi serait-ce à vous de les ramener à la maison ?

— Toby ! rugit James à côté de moi. Où en est l'incendie de Carter's Meadow ?

Toby était dans l'embrasement de la porte-fenêtre la plus proche.

— Il est apparemment en train de mourir. J'ai l'impression qu'il n'y a personne, là-bas. Je vais aller y jeter un coup d'œil. Quelqu'un veut m'accompagner ? (Il se tourna vers moi.) David ?

— David va leur régler leur compte vite fait, dit James en riant. L'Eglise militante...

Vanessa me suivit sur la terrasse. De cet angle-là, on ne voyait pas le feu. Audrey était dans l'ombre, près des marches qui descendaient vers la pelouse.

— Comment va Rosemary ? me demanda Vanessa.

— Bien, j'imagine. Ça fait un moment que je ne l'ai pas vue.

— David ? appela Audrey. J'aimerais vous dire un mot.

Je savais au ton de sa voix qu'elle était contrariée.

— Ça ne peut pas attendre un peu ? Je crois qu'il y a un petit problème dans Carter's Meadow...

— Le feu ? Je vous parie n'importe quoi que c'est encore ces garnements.

— Ceux de l'abribus ?

— Non... Michael et Brian Vintner. (Elle s'approcha de nous lentement.) Ils se sont comportés comme des barbares toute la soirée. Je suis désolée d'avoir à vous le dire, mais Michael m'a bousculée près de la piscine et il est parti en courant sans s'excuser. Brian et lui ont joué ensuite dans les arbres, près de la clôture, et ils faisaient un tapage de tous les diables. Ils méritent une bonne punition.

— Audrey, merci de nous le dire, intervint Vanessa, mais je crois que vous devriez nous laisser nous occuper de Michael.

— Je regrette, madame Byfield, mais ce n'est pas suffisant, répliqua Audrey en crachant le nom marital de Vanessa comme une malédiction.

— Nous pouvons peut-être parler de ça plus tard, dis-je.

— Je m'en charge, fit Vanessa avec détermination. Je vais parler à Audrey. Toby et toi, allez voir ce qui se passe avec ce feu.

Lâche comme je l'étais, j'étais content de cette solution. Je n'avais

aucune envie de me retrouver mêlé à une nouvelle scène d'Audrey. Non pas que l'idée d'aller avec Toby m'enchantât. Alors qu'Audrey était seulement irritante, Toby, si ce que m'avait dit Joanna était vrai, pouvait se révéler réellement malfaisant. Mais il était intelligent, avait de bonnes manières et ne faisait pas de scènes. D'une certaine façon, je préfèrai donc partir avec lui. Il est toujours plus facile de s'en tenir aux apparences, même quand on les sait trompeuses.

Nous traversâmes la pelouse, guidés par le faisceau de la lampe de poche de Toby. Il n'y avait plus grand-monde dehors. Un jeune couple se bécotait sur un banc près de la piscine. En nous voyant, ils se redressèrent à la hâte et remirent de l'ordre dans leur tenue. Il faisait trop sombre pour reconnaître leurs visages. Toby et moi fîmes le tour de la piscine et j'entendis le couple déguerpir dans la nuit comme le rat que nous avions dérangé, Joanna et moi.

— On ne voit pas le feu d'ici, dis-je.

— Je ne l'ai remarqué que parce que je suis monté dans la tour voir si Jo était là. A propos, vous savez où elle est ?

— Je ne l'ai pas vue depuis un moment. Pas plus que Michael et Rosemary, d'ailleurs.

— Michael et Brian se sont amusés comme des petits fous. Contrairement à Audrey, je le crains.

— On aurait peut-être dû ramener les gamins à la maison.

— Pourquoi ? C'est la fête, pour eux aussi. J'aime bien quand tous les âges, toutes sortes de gens, sont mélangés.

Il me précéda dans le sentier à travers les taillis, celui que j'avais emprunté dans l'autre sens avec Rosemary le jour où elle avait trouvé le sang et la fourrure dans Carter's Meadow. Il y avait un léger crépitement dans le feuillage, au-dessus de nos têtes.

— Il commence à pleuvoir, dit Toby. Ça a menacé toute la soirée.

— Ça aura au moins le mérite de finir d'éteindre le feu.

Le sentier avait obliqué sur la gauche et on voyait des flammes distinctement, de l'autre côté de la clôture. Quelques minutes plus tard, après nous être frayé tant bien que mal un passage à l'intérieur de Carter's

Meadow, nous nous dirigions dans l'herbe rude vers le bouquet d'arbres qui avait poussé spontanément.

— C'est exactement là que l'on a trouvé le bout de fourrure, fit remarquer Toby. Bizarre.

Je jetai un coup d'œil vers lui mais l'obscurité cachait son visage.

— Simple coïncidence, probablement.

Nous allâmes jusqu'au boqueteau. Le sureau mort était un peu à l'écart. Son bois avait dû sécher encore davantage au cours de l'été. Il brûlait d'un ultime embrasement de vie artificielle. Le feu était en train de mourir, mais beaucoup de branches et de brindilles rougeoyaient encore et les feuilles de deux arbres voisins avaient noirci.

Toby balaya les parages avec sa torche électrique. Il n'y avait personne. Rien ne bougeait en dehors des dernières flammes et de la pluie, qui devenait peu à peu plus forte. Dans le faisceau de la lampe, les gouttes avaient l'air d'aiguilles tombant du ciel.

— Pfff ! On sent la chaleur d'ici.

— C'est une chance que le vent n'ait pas soufflé dans l'autre direction. Les autres arbres auraient brûlé, eux aussi.

Il dirigea le faisceau de la torche jusqu'au pied de l'arbre.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

Le dessus d'un rectangle noir rougeoyait dans le faisceau de la torche. Quelque chose, posé à même le sol, était caché juste derrière, quelque chose de rouge, pensai-je, bien qu'il fût difficile d'en être sûr car la couleur pouvait n'être que le reflet des flammes.

Toby s'arrêta à quelques mètres, la chaleur l'empêchant de s'approcher davantage. Il fit jouer le faisceau sur le sol.

— C'est une sorte de boîte. Et derrière, on dirait bien un bidon d'essence...

— Quelqu'un a donc mis le feu volontairement ?

— Probablement des GHLM.

— Quoi ?

Toby tourna la tête vers moi. Les reflets des flammes dansaient comme des serpents dans ses boucles rousses.

— Des gamins des HLM, expliqua-t-il en éclatant de rire.

Ces paroles me choquèrent, non seulement à cause de leur snobisme saugrenu, mais aussi parce que Toby s'attendait à ce que je goûte sa plaisanterie.

— Il sera entièrement consumé d'ici une heure, dit-il en se retournant vers l'arbre. Je ne crois pas qu'on risque grand-chose d'autre.

— Vous feriez bien de prévenir quand même la police.

— Si c'était mon terrain, la première chose que je ferais serait de

réparer la clôture.

Je ne l'écoutais qu'à moitié. Je m'approchai de l'arbre. La chaleur était forte mais supportable. Près de la boîte, le bidon d'essence était renversé, sans son bouchon.

— Vous croyez que M^{me} Potter me vendrait le champ ? continuait Toby. Ça agrandirait bien le jardin.

Je ramassai une longue ramille, calcinée à une extrémité, et triturai la boîte. Le contact entre les deux produisit un petit claquement sec, ce qui laissait supposer que la boîte était métallique.

Oh, mon Dieu... pensai-je. Ce ne sont pas des... GHLM. Mais quelqu'un de bien plus proche de nous.

— David... Que faites-vous là ? Attention, cette branche va tomber !

J'ignorai sa mise en garde. Je fis deux pas de plus pour me rapprocher de la boîte en me protégeant le visage avec le bras. C'était là que le feu avait dû être allumé. Je fourrai une extrémité de la ramure à l'intérieur. Une forme rectangulaire émergea des débris en répandant cendres et étincelles autour d'elle.

— David... ?

L'objet dégringola le long du bâton et retomba dans le fond de la boîte en soulevant une autre bouffée de cendres. Je reculai rapidement jusqu'à Toby.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'avez-vous trouvé ?

En l'espace de quelques secondes, toutes les possibilités qui s'offraient à moi me traversèrent l'esprit. Je pouvais répondre que je ne savais pas ce que c'était et laisser quelqu'un d'autre faire le lien. Je pouvais ne rien dire à Toby mais aller chercher Vanessa. Ou ne rien dire du tout ni à Toby ni à Vanessa et alerter la police. Ou encore retourner au presbytère pour voir s'il y avait des dégâts là-bas aussi. Plus que tout, j'aurais aimé que ce soit quelqu'un d'autre qui ait à s'occuper de ça.

— Je suis presque certain que c'est le coffret métallique qui contenait les papiers Youlgreave, dis-je. Il était chez nous. Si je ne me trompe pas, quelqu'un a dû entrer et le voler. James a laissé un bidon d'essence dans le garage cet après-midi et ils ont dû l'emporter aussi.

Toby siffla.

— Qu'est-ce que va dire Vanessa ? dit-il.

— Tout dépend si les papiers étaient encore dans le coffret.

— Il n'y avait pas de raison de brûler le coffret s'ils n'y étaient pas.

De toute façon, il y avait quelque chose dedans... Quel gâchis !

Il avait raison. Une demi-heure plus tôt, Joanna et moi faisons l'amour et tout paraissait simple. Pas facile, mais simple. Maintenant, près de cet arbre en train de brûler, la pluie dans les yeux, j'avais l'impression que plus rien ne serait jamais simple.

— On ferait mieux d'appeler la police.

— Venez par ici, dit Toby en dirigeant sa torche vers une autre section de la clôture qui séparait le champ du jardin. Nous pouvons passer par l'écurie. On risque moins de rencontrer du monde et on se fera moins mouiller.

Il me conduisit à travers l'écurie obscure et une cour sombre derrière la maison. Nous nous retrouvâmes bientôt dans la cuisine où j'avais vu Joanna pour la dernière fois. Il me précéda le long du couloir qui menait au bureau sur le devant de la maison. La pièce était vide. La boîte en bois était encore sur la table, le couvercle ouvert. Les livres bien rangés à l'intérieur. Toby referma la porte derrière moi et posa la torche électrique sur la table.

— Il vaut mieux que ce soit vous qui appeliez, dit-il. Ça aura plus de poids.

Il chercha le numéro du commissariat. Le policier qui nous répondit sembla douter qu'il y ait là quelque chose de grave et d'anormal. Il fallut palabrer un bon moment.

— Ecoutez, dit-il enfin. C'est samedi soir et on est déjà débordés. D'après ce que vous me dites, il doit s'agir d'une petite partie de rigolade qui sera allée un peu loin. Mais il n'y a pas vraiment de dégâts, n'est-ce pas ? Je vais quand même m'assurer que quelqu'un passera là-bas demain à la première heure...

— Le cambriolage et la destruction de la propriété d'autrui ne comptent donc plus parmi les choses sérieuses ?

— Bien sûr que si, monsieur. (La bonne humeur du policier ne semblait pas entamée.) Ecoutez, pourquoi n'allez-vous pas chez vous pour voir s'il y a des traces de cambriolage ? Peut-être n'est-ce pas votre coffret, après tout. Ça ne coûte rien de vérifier. Si on vous a cambriolé, rappelez-moi, évidemment. En tout cas, je prends note de votre appel.

Je raccrochai. Toby, qui attendait appuyé contre la porte en fumant une cigarette, se redressa et me sourit.

— Les flics n'ont pas été très coopératifs, on dirait...

— Vous avez probablement deviné ce qu'ils ont dit.

— Je peux vous conduire au presbytère, si vous voulez.

— Mieux vaut que j'en touche d'abord un mot à Vanessa. Que je lui annonce la nouvelle. (J'hésitai.) Nous ferions peut-être bien de n'en parler à personne d'autre tant que nous ne lui avons pas parlé.

Nous sortîmes du bureau et longeâmes le couloir vers le salon. Pas grand-chose n'avait changé en notre absence. Doris et Charlene montaient la garde en silence près du chef de famille, qui ronflait paisiblement dans son fauteuil. James et Mary, aidés par un groupe d'invités dévoués, faisaient un sort à ce qui restait de boissons. Enfin de retour, Rosemary était entourée par trois jeunes gens qui se disputaient son attention près de la cheminée. Joanna n'était pas là, Vanessa et Audrey non plus.

— Vous avez vu Vanessa ? demanda Toby.

— Je croyais qu'elle était avec David et vous, répondit James. Vous avez mis la main sur votre pyromane ?

— Il n'y avait personne. Seulement l'arbre en train de brûler.

— Il semble que ce soit votre partie, David. Il n'y a pas une histoire de buisson ardent et d'ange du Seigneur dans la Bible ?

— Exode. Chapitre trois.

J'allai à la porte-fenêtre la plus proche, suivi par Toby. La pluie avait redoublé de violence. Le reflet de la lumière du salon miroitait dans les flaques qui s'étaient formées sur la terrasse.

— Elle s'est peut-être mise à l'abri près de la piscine, suggéra Toby. Je vais aller chercher un parapluie. Il y en a un dans la Jag.

— Un des gamins va y aller, dit James. Brian ! Toby a une mission pour toi.

Brian s'approcha. Pour une fois, Michael n'était pas avec lui. Ça m'inquiétait un peu. S'il était encore dehors, il devait être trempé.

Toby donna la clé de la Jaguar à Brian.

— La voiture est juste devant la porte d'entrée, sous la marquise. Il y a un pépin sur la banquette arrière.

L'adolescent partit en courant, content d'avoir quelque chose à faire, désireux de faire montre de sa rapidité et de son efficacité. Je regrettai de ne pas avoir pensé à lui demander où était Michael.

J'appelai Vanessa et attendis une réponse. Près de moi, Toby ne disait rien. Il fixait la pelouse, une tache gris clair dans l'obscurité.

Brian apparut soudain à l'entrée du salon.

— Il y a deux hommes dehors, annonça-t-il hors d'haleine. Ils sont dans la voiture.

Il y eut un moment de silence.

Puis Toby jura et se précipita, écartant le gamin au passage. Brian et moi lui emboîtâmes le pas, suivis par une douzaine d'autres au moins. Rosemary était juste derrière moi.

— Ça va ? lui demandai-je à voix basse.

Elle ne répondit pas. Le flot de gens nous porta côte à côte le long du couloir jusque dans le hall. La porte était ouverte. La pluie entraînait en rafales dans la maison et les dalles baignaient dans l'eau près de la porte. Deux hommes en imperméable, trempés, la tête nue dégoulinante de pluie, se trouvaient dans l'embrasure. Derrière eux, la portière côté conducteur de la voiture de Toby, à l'abri sous la marquise, était ouverte et la garniture intérieure avait été enlevée.

— Monsieur Clifford ? demanda le plus grand des deux, un homme au visage large, les yeux tombants. Monsieur Toby Clifford ?

— Oui, répondit Toby. Qui êtes-vous ?

— Police. (L'homme tendit rapidement sa carte.) Je suis l'inspecteur chef Field et voici l'inspecteur Ingram. Nous voudrions vous poser quelques questions, monsieur.

— Que faites-vous avec ma voiture ? Vous avez forcé la serrure ?

— Elle n'était pas fermée. Nous...

— Vous mentez. La portière était verrouillée.

— Dans les circonstances présentes, peut-être serait-il préférable que vous nous accompagniez au commissariat, monsieur. Nous ne voulons pas déranger vos invités.

Toby ne répondit pas. Il fixait son interlocuteur, qui tenait ce qui ressemblait à un petit paquet marron.

— Vous n'êtes pas obligé de dire quoi que ce soit si vous ne le souhaitez pas, l'avertit Field, mais tout ce que vous dites pourra être consigné par écrit et retenu contre vous.

Quelqu'un derrière moi poussa une petite exclamation.

Toby pivota sur lui-même, tournant le dos aux policiers. Il était d'une pâleur verdâtre. Il fouilla du regard la petite troupe de ses invités.

— Toi, dit-il en apercevant Rosemary. Espèce de petite garce coincée, de petite conne détraquée !

Il se jeta sur elle. Je m'interposai et il me percuta. Les deux policiers l'empoignèrent par les bras.

— La fête est finie, dit Field.

Elle était loin de l'être. Toby fut menotté et conduit à la voiture. Pendant que Field demandait de l'aide par radio, Ingram se mit à prendre nos noms et adresses. Il commença par moi. Quand il comprit que j'étais pasteur, il leva un sourcil, me donnant l'impression d'être un vilain garçon surpris en train de faire des bêtises.

— Et M^{lle} Clifford ? me demanda-t-il. Où est-elle ?

— Je n'en sais rien.

Il passa ensuite à James, qui semblait de nouveau presque à jeun. Je jetai un coup d'œil circulaire dans le hall bondé. Presque tout le monde était là, en dehors des Potter, de Joanna, d'Audrey, de Vanessa et de Michael.

Et de Rosemary, notai-je. Elle avait subitement disparu.

Il y avait de la lumière sous la porte du bureau. Peut-être Vanessa y était-elle retournée pour examiner les livres de Francis Youlgreave, indifférente à l'agitation ambiante. J'ouvris la porte. Il n'y avait personne. Les livres et la torche électrique étaient toujours sur la table, près du téléphone.

— Inspecteur ? lançai-je à Ingram. Ça ne vous dérange pas que j'essaie d'appeler le presbytère pour voir si ma famille est rentrée à la maison ?

Ingram acquiesça et revint à Mary Vintner, qui faisait durer un grand verre de gin.

Je composai le numéro du presbytère. Le téléphone sonna, encore et encore.

— Je parie qu'ils sont tous à la piscine, dit James, apparu à mon côté. Ils se sont probablement abrités dans le petit pavillon. J'imagine que Joanna y est aussi.

— Mieux vaut aller voir. Si la police nous laisse faire. Ingram ne soulevant aucune objection, James et moi retournâmes au salon. James avait pris la lampe de poche. Nous sortîmes sur la terrasse.

— Vanessa ? appelai-je. Audrey ? Michael ?

— Joanna ? cria James, à quelques centimètres de mon oreille gauche.

Il n'y eut pas de réponse, seulement le bruissement continu de la pluie.

— Bon sang, lâcha James. Il va falloir qu'on aille jusque là-bas. On va être trempés jusqu'aux os.

Quelqu'un se mit alors à crier.

Un cri aigu, haletant, en deux syllabes, l'accent sur la première. Il

semblait complètement inhumain, comme celui d'un oiseau de mer. Mais ces cris formaient un mot, répété sans arrêt. « David. David. David. »

Je descendis en courant les marches qui menaient à la pelouse vers l'endroit d'où venaient les cris. James alluma la torche et me suivit. Nous nous précipitâmes dans la direction de la piscine. Mes pieds glissaient dans l'herbe humide. La pluie coulait le long de mes joues et m'emplissait les yeux. Le faisceau de la lampe dansait comme un feu follet devant nous. Je trébuchai et faillis tomber dans le petit escalier d'accès à la piscine.

La pluie mouchetait la surface de l'eau. Le faisceau lumineux balaya le bassin et s'arrêta sur Audrey, dans la partie la moins profonde, ses cheveux humides et défaits tombant sur ses épaules, le bas de sa robe flottant à la surface autour d'elle. Elle avait les bras levés, la bouche grande ouverte, la tête renversée en arrière, comme si elle s'adressait à une divinité qu'elle était la seule à voir.

« David. David. David. »

Le faisceau continuait de danser. Il éclaira une femme vêtue de la robe de Vanessa, couchée sur le ventre dans l'eau, les cheveux flottant comme des algues noires près de la jupe ballonnée d'Audrey.

Le faisceau poursuivit son exploration. L'eau n'était plus uniquement bleue : des taches rouges et roses y tourbillonnaient comme des nuages dans un ciel d'aurore. Sa surface était criblée de gouttes de pluie au dessin toujours changeant.

« David. David. David. »

Le vent soupirait dans les branches des arbres de l'autre côté de la piscine et les feuilles du hêtre pourpre bruissaient. Le faisceau de la torche revint en arrière, léger comme une plume, d'abord sur Audrey, puis sur Vanessa. Pendant ce temps-là, les hurlements continuaient.

« David. David. David. »

J'ai peu de souvenirs du reste de la nuit, après que nous l'avons trouvée flottant dans la piscine, et ce n'est guère qu'une succession d'instantanés. Même leur enchaînement est incertain. A ce moment-là, je les intervertissais mentalement dans tous les sens pour tenter de les mettre dans le bon ordre, essayant de comprendre l'incompréhensible. La cohérence est une arme contre le chaos, contre la peur, contre le mal. Du moins était-ce ce que je m'efforçais de croire.

Au début, une odeur de chlore m'avait empli les narines. L'eau était froide, presque glacée. Elle me giflait et ne voulait pas que j'arrive jusqu'à Vanessa.

« David. David. David. »

J'avais conscience de la présence d'un obstacle, de quelque chose qui s'accrochait à moi, qui m'empêchait d'atteindre Vanessa. Avec effort, je l'écartai. L'avais-je frappé ? Ou frappée. Audrey.

Vanessa était couchée dans l'eau comme un morceau de bois, comme un objet et non un être vivant. J'essayai de l'agripper, de trouver une prise. Sa robe se déchira. Des mèches de cheveux s'enroulaient autour de mon poignet telles des vrilles. Je pensai de nouveau : Oui, comme des algues. Je passai mes bras sous ses aisselles et tirai son buste hors de l'eau. Bien que l'élément liquide ait en partie porté le bas de son corps, elle était si lourde que j'arrivai à peine à la soulever. Elle semblait en plomb. Un poids mort.

Je la hisсай tant bien que mal. Sa tête pendait contre mon épaule. Je la serrai contre ma poitrine comme, moins d'une heure plus tôt, j'avais tenu Joanna. J'avançai en titubant lentement vers le bord du bassin. C'était comme si je m'étais frayé un chemin dans de la mélasse froide. Une torche électrique me balaya le visage. Un homme criait, mais je n'avais pas assez d'énergie pour écouter ce qu'il disait.

« David. David. David. »

Il y eut un grand plouf, une vague, des gouttes d'eau m'éclaboussèrent le visage. James était à côté de moi.

— Donnez-la-moi, ordonna-t-il.

Je secouai la tête. Elle était mon fardeau.

Il n'en tint pas compte, me força à la lâcher d'un bras et, à nous deux, nous la portâmes et la tirâmes vers l'échelle du petit bassin.

Un peu plus tard, on l'avait étendue sur le dos près de la piscine et des taches sombres de sang mêlé d'eau s'élargissaient au sol, James était accroupi au-dessus d'elle, comme une bête sur sa proie. Il était en train de la frapper ? De l'embrasser ? J'essayai de l'en empêcher mais quelqu'un me retint. Plus tard encore, il donna des ordres. Il envoyait les uns ici, demandait telles et telles choses aux autres, réclamait des couvertures, des bandages, des bouillottes, des ambulances. Comme c'est curieux, pensai-je. Quelques minutes plus tôt, il était ivre, et maintenant il paraissait parfaitement à jeun.

Autour de nous, dans l'obscurité, les gens se rassemblaient. J'entendis une sirène et aperçus un gyrophare, à peine visible à travers les massifs d'arbustes.

— Non, non, disait quelqu'un.

Ce n'était que moi. Mary Vintner m'enveloppa les épaules d'une couverture et me demanda de rester tranquille.

— Les gamins, marmonnai-je. Les gamins ne doivent pas voir ça. Où sont-ils ?

— Ne vous inquiétez pas, répondit Mary. On s'occupe d'eux.

— Et Rosemary ?

— Ne vous inquiétez pas.

Il y avait des voitures de police et une ambulance dans l'allée. On me fit étendre dans l'ambulance. Je ne voyais pas ce qu'on faisait à Vanessa. Le trajet me parut très cahoteux.

— Conduisez doucement, dis-je. Vous ne devez pas la secouer.

Personne ne m'écoutait. Je n'étais même pas certain de m'être exprimé à voix haute.

A l'hôpital, on m'installa dans un fauteuil. Quelqu'un me donna une tasse de thé. Des gens me parlaient et je leur répondais. Ce dont je me souviens le plus distinctement reste cependant un carreau fêlé au-dessus du lavabo de la chambre où on avait conduit Vanessa. La fêlure était incurvée. Je la fixai pendant ce qui me parut être des heures, et plus je la regardais, plus j'étais persuadé que la ligne décrite par la fêlure était identique à la courbe de la joue de Joanna. C'était manifestement un signe, mais je ne parvenais pas à en interpréter le sens.

Je vis deux mains devant moi. Dans l'une, paume tournée vers le haut, il y avait deux comprimés blancs ; l'autre tenait un verre d'eau entre le pouce et l'index.

— Pas d'héroïne, dis-je, peut-être à haute voix. Pas d'héroïne.

— Ça va vous aider à vous détendre, dit une voix de femme avec une telle autorité que je sus qu'elle disait vrai. Avalez-les.

Il y avait aussi un policier. Avant ou après ? Ou les deux ? Il était en uniforme. Tout en parlant, il tournait sa casquette entre ses mains. Il se rongait visiblement les ongles et il y avait des taches de nicotine orangées sur ses doigts. Il avait une voix très désagréable. Je n'écoutai pas ce qu'il disait.

J'ai dû dormir, car je me souviens de m'être réveillé. C'était comme si j'étais sorti d'un puits noir dans un monde que je n'avais jamais vu, dans un paysage morne, sans traits distinctifs, qui s'étendait tout autour, plat comme une table, aussi loin que portait mon regard. Au-dessus de ma tête, il y avait l'immense hémisphère du ciel. Un paysage de plaine marécageuse comme celui qui m'entourait à Rosington. Le silence régnait, troublé seulement par un faible battement d'ailes qui n'était peut-être que le battement de mon cœur.

Janet... oh, Janet. Quelque chose n'allait pas et même pas du tout. Pas Janet. Pas le même endroit, la même époque, la même femme. Vanessa ?... Joanna ?

Je me souvins des comprimés dans la main de la femme – des barbituriques ? – avant de me rappeler ce qui était arrivé à Vanessa. Je tournai la tête sur l'oreiller. La première chose que je vis fut un autre policier. Celui-ci avait un visage d'enfant. Son regard effrayé croisa le mien. Pourquoi avait-il peur de moi ? Je le fixai des yeux.

— Comment... comment vous sentez-vous ?

Il n'attendit pas la réponse. Il se leva, ouvrit la porte et murmura quelque chose à une personne que je ne voyais pas.

— Ma femme, dis-je d'une voix faible et forcée, comment va-t-elle ?

— L'inspecteur principal Jeevons va être ici d'un moment à l'autre, dit l'agent. Il pourra sans doute vous répondre.

— Vous le savez certainement, vous, n'est-ce pas ?

— Moi ? Personne ne me dit jamais rien.

— Mais elle est vivante ?

— Je regrette, monsieur, je n'en sais rien, répondit-il, la main sur la poignée de la porte, pressé de s'en aller.

L'inspecteur n'arriva qu'une heure plus tard. Entretemps, une infirmière m'avait apporté du thé.

— Ma femme ? lui demandai-je.

— Toujours inconsciente. Mais elle a réussi à passer la nuit, ce qui

est bon signe.

Vêtu d'un pyjama d'emprunt, je bus mon thé dans un fauteuil près de la fenêtre en regardant le parking de l'hôpital en contrebas, où des gens allaient et venaient, l'air tristes et absorbés. Quelqu'un avait sans doute pris les vêtements que je portais la veille au soir pour les mettre à sécher, et peut-être pour les examiner. J'avais du sang incrusté sous les ongles et me lavai les mains plusieurs fois. J'essayai de prier mais ne pus trouver les mots. Au bout d'un moment, je me contentai de rester assis là, à regarder le parking. On frappa enfin à la porte.

Le sergent Clough se glissa dans la chambre derrière l'inspecteur principal Jeevons. Clough montra plus de retenue que les fois précédentes. Il gardait la tête baissée et ne parlait que lorsque Jeevons l'y invitait. Jeevons était plus jeune que lui, à peine la quarantaine, le visage sombre, cadavérique, la peau rude, les cheveux noirs ; il avait de longues pattes qui atteignaient le bas de ses oreilles.

— Comment va ma femme ?

— Elle est vivante, monsieur, répondit Jeevons. Mais son état est très grave.

— Je ne me souviens pas très bien. Que lui est-il arrivé ? Comment a-t-elle été blessée ?

— Elle a reçu un coup de couteau dans l'épaule gauche et a été frappée sur la tête, sans doute avec un cendrier. Puis elle est tombée ou a été poussée dans la piscine de Roth Park. Elle était alors probablement inconsciente.

Une femme vêtue de la robe de Vanessa, couchée sur le ventre dans l'eau, ses cheveux noirs et luisants flottant autour de sa tête.

— Mais elle avait le visage dans l'eau. Elle ne pouvait pas respirer. J'avalai ma salive.) Elle va vivre ?

— Je ne sais pas. Les médecins ne le savent pas. Je suis désolé, monsieur, mais c'est ainsi. (Il avait l'air en rogne, comme si l'incertitude l'irritait.) Nous avons arrêté l'agresseur.

J'avais les yeux ouverts mais les images de la piscine, des taches sombres dans l'eau claire, défilaient. Nuages roses dans un ciel d'aurore. Un ciel rouge le matin, c'est signe de mauvais temps.

— Etes-vous en état de bavarder un peu ?

Je hochai la tête. Clough avait déjà ouvert son carnet de notes.

— Si j'ai bien compris, il existait depuis un certain temps de l'animosité entre votre femme et Audrey Oliphant ?

— Je sais qu'elles ne s'entendaient pas bien. Mais vous ne voulez

pas dire...

— Je ne fais que poser quelques questions, monsieur. Désolé de vous importuner à un moment comme celui-ci, mais c'est indispensable. Bon... Plusieurs témoins ont déclaré que M^{me} Byfield et M^{lle} Oliphant ont eu des mots près de la piscine juste avant l'agression. Il y avait eu entre elles un autre échange de vues, mais c'était dans la maison et beaucoup plus tôt dans la soirée, pendant que M. Clifford et vous étiez allés voir le feu. Vous vous souvenez du feu ?

— Le buisson... je veux dire, l'arbre qui brûlait ? Il me regarda en fronçant les sourcils.

— Celui qui se trouve dans ce terrain vague près du jardin.

— J'ai appelé la police.

— C'est exact. Vous deviez aller vérifier s'il y avait eu effraction au presbytère. Vous vous rappelez ?

— Oui. Mais...

— Votre fille a dit qu'elle a vu Audrey Oliphant allumer le feu. J'ai cru comprendre qu'elle brûlait des papiers importants qui appartenaient à votre femme. Ou plutôt qui lui avaient été prêtés.

— Audrey a fait ça ?

— C'est ce qu'il semble. Le docteur Vintner m'a dit qu'Audrey Oliphant est en période de ménopause. Les femmes ont parfois un comportement bizarre à cette étape de leur vie. Malveillant. Même un peu déséquilibré. Jeevons regarda par la fenêtre.) Nous avons lu son journal intime.

Je songeai au cahier rouge que j'avais vu dans le salon d'Audrey.

— Vous étiez-vous aperçu qu'Audrey Oliphant était amoureuse de vous, monsieur ?

— Le terme n'est-il pas un peu excessif, inspecteur ? C'est une pratiquante assidue, et en tant que prêtre je...

— Elle ne s'intéressait pas à vous seulement en tant que prêtre, monsieur. Croyez-moi. Nous avons trouvé autre chose dans son journal. Elle croyait que votre femme avait mutilé son chat.

— C'est absolument ridicule.

— C'est ce qu'il semble, répéta-t-il, découvrant ses dents en un sourire déplaisant. Mais les gens se persuadent de choses ridicules. C'est dans la nature humaine. (Il soupira.) Puis ils agissent en conséquence.

— Etes-vous en train de sous-entendre qu'Audrey Oliphant a agressé ma femme ?

— M. Clifford nous a dit qu'il avait laissé là un couteau. Il s'en était servi plus tôt dans la soirée pour couper du fromage dans le pavillon qui fait office de vestiaire. Nous avons trouvé le couteau au fond de la piscine. Il y avait aussi un cendrier... un lourd cendrier en cristal, aux angles aigus. D'après M. Clifford, il était sous la véranda de la pool-house. Il n'y a malheureusement aucune empreinte sur ces deux objets.

— Vous êtes en train de me dire que M^{lle} Oliphant a attaqué ma femme avec un couteau et un cendrier ? Dans une sorte de frénésie homicide ?

— Je crois qu'elle a ensuite tenté de porter secours à votre femme. J'ose dire qu'on en tiendra compte.

Mon esprit se colleta avec ces mots.

— Qui ça, « on » ?

— Le tribunal. M^{lle} Oliphant est en garde à vue. Elle va être inculpée ce matin.

— Ça... ça ne paraît pas possible.

— Ça n'a jamais l'air possible, monsieur, jusqu'à ce que ça arrive. Mais sa culpabilité ne fait guère de doute. Votre fille les a vues en train de se battre au bord de la piscine. Elle a vu M^{lle} Oliphant le couteau à la main, puis elle a ramassé quelque chose sous la véranda.

La pièce était silencieuse. Des moteurs de voiture tournaient dans le parking.

— Où est ma fille ?

Jeevons jeta un coup d'œil à son carnet.

— Avec des amis. M. et M^{me} Potter. Nous avons eu un entretien tout à l'heure.

— Et Michael ? Mon filleul... ?

— Il a passé la nuit chez le docteur et M^{me} Vintner. Nous ne lui avons pas encore parlé. On m'a dit qu'il réclamait de vos nouvelles.

— Il faut que je voie Vanessa. J'ai dit Vanessa mais c'est le visage de Joanna que je voyais mentalement. C'était comme si un voile s'était levé dans mon esprit : Joanna me rappela Toby, son agression contre Rosemary, et les deux policiers à la porte de Roth Park.) Que s'est-il passé avec la drogue ?

— Que voulez-vous dire, au juste ? demanda Jeevons en me dévisageant.

— Il y avait déjà deux policiers en civil à Roth Park, expliquai-je en essayant de cacher mon irritation. Ils avaient trouvé quelque chose –

de la drogue ? – dans la voiture de Toby Clifford. Ils étaient en train de l'arrêter.

— C'est une autre enquête, répondit Jeevons d'un ton soudain officiel et net, comme s'il était à la barre des témoins. Ces policiers sont de la brigade des stupéfiants. Ils ont découvert une quantité importante d'héroïne dans la voiture de M. Clifford et du cannabis dans la maison.

— Quelqu'un a dû leur dire où chercher. Jeevons ne répondit pas.

— Toby a accusé Rosemary... ma fille, de l'avoir dénoncé...

— Je comprends, monsieur.

C'était bien dans le style de Toby de cacher son héroïne dans la Jaguar et de laisser Michael jouer dans la voiture. Mais le fait qu'il ait accusé Rosemary signifiait forcément qu'elle connaissait la cachette. Lui avait-il fait essayer l'héroïne, comme il l'avait fait avec d'autres ? Je me souvins du jour où elle s'était précipitée dans la salle de bains à l'étage.

— Est-ce que l'héroïne peut rendre malade... faire vomir ?

Jeevons fronça les sourcils.

— Pourquoi posez-vous cette question ?

— Parce qu'un soir Rosemary est rentrée à la maison dans tous ses états après avoir vu Toby. Elle se comportait très bizarrement. Elle était malade.

— Ceux qui en prennent pour la première fois sont souvent malades.

— C'est donc ainsi qu'elle savait où il cachait la drogue. Je regardai Jeevons et sus tout à coup que je n'avais raison qu'en partie.) Mais ce n'est pas Rosemary qui vous a contactés, n'est-ce pas ? C'est Joanna Clifford.

— Je ne peux rien vous dire à ce propos, je regrette. Je n'avais pas besoin de confirmation. Joanna avait dû téléphoner à la police peu après que nous nous étions séparés. Elle avait sans doute déverrouillé la portière de la voiture pour faciliter la tâche aux policiers. La joie m'envahit l'espace d'un instant puis j'eus une grimace de douleur : la douleur de savoir que je comptais pour elle, qu'elle avait été prête à essayer de s'en sortir et à affronter son frère, la douleur de savoir qu'elle croyait que nous avions peut-être un avenir commun.

— Que lui est-il arrivé ? A Joanna, je veux dire. Jeevons me fixa et je le sentis perplexe.

— M^{lle} Clifford ? Elle est à Londres, chez une tante. Nous l'y avons

conduite. Pourquoi ?

— Je... je suis content qu'elle soit dans sa famille. Ce doit être un moment très difficile pour elle.

— Sans doute, fit Jeevons sans cesser de me regarder.

— Il faut que je voie ma femme. Et aussi les enfants.

— Très bien, monsieur. Nous serons appelés à discuter à nouveau avec vous. Nous avons une valise avec des vêtements pour vous dans la voiture. C'est votre fille qui nous l'a confiée.

— Ma fille... répétais-je.

— Je vais m'assurer qu'on vous l'apporte, dit Jeevons en se levant. Vous pourrez ensuite voir votre femme et rentrer chez vous. Nous vous raccompagnerons à Roth.

Je me levai à mon tour. Je ne veux pas voir ma femme, je ne veux pas rentrer chez moi. Tout ce que je veux, c'est Joanna, espèce d'imbécile !

— Merci, inspecteur, dis-je.

Lorsque je quittai l'hôpital, en début d'après-midi, Vanessa était toujours inconsciente. Avant de la voir, j'avais eu un entretien avec le médecin consultant.

— Elle est toujours dans le coma, me dit-il. Mais ce n'est guère surprenant. Vous ne devez pas oublier que votre femme a survécu à une noyade, c'est déjà remarquable en soi.

— Elle devrait être sortie du coma maintenant ?

— Nous n'en sommes qu'aux tout premiers jours. Nous espérons qu'elle ne va pas tarder à se réveiller. Cela peut se produire d'un moment à l'autre.

— Mais si elle ne se réveille pas, le cerveau sera-t-il lésé ?

Il me regarda avec une circonspection toute professionnelle.

— Nous ne pouvons malheureusement rien dire. Pas pour l'instant.

Quand la voiture remonta l'allée du presbytère, la porte de la maison s'ouvrit et Rosemary sortit en courant. Elle m'embrassa et se cramponna à moi comme elle ne l'avait pas fait depuis qu'elle était petite.

— Comment va Michael ? Elle s'écarta de moi.

— Il est encore chez les Vintner. Il y a passé la nuit.

— Je sais.

— J'ai dormi chez les Potter. M^{me} Potter est ici. Doris était dans l'embrasure de la porte. Je ne lui avais encore jamais vu une expression pareille. De l'inquiétude ? Un état de choc ? De la tristesse ? Rien de tout ça. En m'approchant d'elle, je compris soudain ce que c'était : Doris avait peur.

Plus tard dans l'après-midi, j'allai chercher Michael chez les Vintner. James était en tournée. Mary nous invita tous à dîner, mais je refusai. Brian et Michael jouaient au Monopoly dans le salon, et c'est à peine s'ils remarquèrent mon arrivée.

— Il peut rester ici s'il le souhaite, murmura Mary. Ça ne me dérange pas.

Peut-être Michael avait-il entendu. Il me regarda.

— On s'en va ? demanda-t-il.

— Tu peux rester ici, si tu veux. C'est très gentil de leur part de le proposer.

Il se leva et remonta son jean, qui avait glissé sur ses hanches étroites.

— Je vais avec toi, si ça te gêne pas. Merci de m'avoir hébergé, dit-il, l'air sérieux, en se tournant vers Mary.

Pendant que nous retournions au presbytère, j'essayai d'engager la conversation avec lui, mais il répondait par monosyllabes. Nous traversâmes la route et atteignîmes la porte du cimetière. Encore quelques mètres et nous serions arrivés à la maison.

— Oncle David ? Je m'arrêtai.

— Quoi donc ?

Michael leva les yeux vers moi et se mit à parler. A ce moment-là, trois camions passèrent, en faisant tant de bruit que je ne compris pas un mot de ce qu'il disait. Je le pris par le bras et l'entraînai dans le cimetière. Nous fîmes le tour jusqu'au banc près du porche sud. Je m'assis, et Michael fit de même. Alors seulement, il me revint en mémoire qu'Audrey avait fait don du banc à l'Eglise en souvenir de ses parents. J'avais envie de me lever et de m'en éloigner.

— Je ne l'ai pas dit à la police, dit-il si doucement que je l'entendis à peine. J'ai pensé que je devais te le dire d'abord.

— Je t'écoute.

— Je jouais près de la clôture du jardin. Près de Carter's Meadow. Brian était allé aux cabinets... Je l'ai vue, quand elle a gratté une allumette et l'a laissée tomber dans la boîte. Il y a eu une grande flamme... J'ai vu son visage.

— Le visage de qui ?

Il leva son regard vers moi ; il avait les larmes aux yeux.

— Rosemary.

Je ne dis rien. Les larmes coulaient le long de ses joues et ses lèvres tremblaient. Je passai mon bras autour de ses épaules, qui me semblaient toutes menues et fragiles.

— Je t'ai cherché, continua-t-il, mais tu n'étais pas là. J'étais avec Joanna. Je posai ma main sur celle de Michael, agrippée au bord du banc.

— Je suis désolé.

— Ce n'est pas tout. C'est même encore pire.

— Vas-y.

Il se mit à frissonner.

— Je n'ai pas vu ce qui est arrivé à Tante Vanessa. Mais j'ai entendu. Je l'ai entendue tomber dans l'eau.

Il avait cessé de pleurer mais tremblait de tout son corps. Je fus pris d'un accès de colère – contre moi-même, contre Dieu –, à l'idée que Michael avait été témoin de tout ça.

— Où étais-tu ?

— Près de la piscine... Derrière l'espèce de cabanon. On était en train de jouer aux policiers. On filait les gens. Brian vous suivait, Toby et toi. Moi, je surveillais M^{lle} Oliphant.

— M^{lle} Oliphant. Où était-elle ?

— Sous le hêtre. Il pleuvait. Je crois que, en dehors d'elle, tout le monde était dans la maison. Elle... on aurait dit qu'elle parlait du nez.

— Elle pleurait ?

— Je ne sais pas. (Il se tortilla, gêné : l'idée qu'un adulte puisse pleurer le mettait mal à l'aise, alors que l'incendie criminel et l'agression ne semblaient pas le toucher outre mesure.) Peut-être. Je n'osais pas bouger, de peur qu'elle me voie. Puis Tante Vanessa est sortie de la maison avec un parapluie. Elle est descendue à la piscine et s'est mise à appeler Audrey. M^{lle} Oliphant s'est tue. Je crois que Tante Vanessa est allée à sa recherche dans le cabanon. Mais alors Rosemary est arrivée en courant par la pelouse et l'escalier.

Je lui donnai mon mouchoir pour qu'il se mouche.

— Michael ? ai-je dit dans un souffle. Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? Tu as vu ?

— Non. J'ai entendu.

Pendant quelques instants, nous restâmes assis en silence. Je n'avais pas envie qu'il continue. La cloche de l'église commença à carillonner. Il était six heures.

— Des voix venaient du côté de la piscine, dit Michael lentement. En fait, une seule. Celle de Tante Vanessa. « Non, ne sois pas stupide. » Voilà ce qu'elle a dit. Puis il y a eu comme une petite exclamation et un plouf.

— Mais Audrey...

— Je te l'ai dit... Elle était sous l'arbre. Je ne la voyais pas très bien, mais je sais que c'était elle. Après, elle a couru vers la piscine.

— Après le plouf ? Après que tu as entendu les voix près de la

piscine ? Tu es sûr ?

— Oui.

— Et toi, qu'est-ce que tu as fait ?

— Je... je suis parti. (Il était blanc comme un linge, les yeux rouges et écarquillés.) Elle avait commencé à hurler... Je me suis dit que je devais aller à ta recherche. Je suis allé à Carter's Meadow, mais tu n'y étais pas.

— Toby et moi sommes retournés à la maison par un autre chemin.

— Et puis... elle criait toujours. Et tu es arrivé avec le papa de Brian.

— Tu as fait ce qu'il fallait.

Mon bras autour de son petit corps, je l'attirai contre moi. Il appuya sa tête contre ma poitrine et se remit à pleurer, mais ça ne dura pas.

Nous restâmes assis côte à côte un moment sur le banc, sans bouger, sans parler, et j'avais les yeux fixés sur le tableau d'affichage accroché sous le porche, où Rosemary avait exposé le cadavre mutilé de lord Peter.

EPILOGUE

La nuit où Vanessa mourut, le monde devint tout blanc sous la fenêtre de l'hôpital. Je restai assis à prier jusqu'à ce qu'il fasse suffisamment jour pour voir la large pelouse et l'enchevêtrement d'arbres noirs le long de la route. Je regardai par la fenêtre ce paysage que Vanessa n'avait jamais vu, un paysage de conte de fées. J'étais encore là quand Peter Hudson vint me chercher.

La sœur avait le respect de la hiérarchie et appréciait d'avoir un évêque dans l'hôpital. Elle s'affairait autour de lui, s'efforçant d'anticiper des désirs qu'il n'avait pas. Quand elle nous laissa enfin seuls avec Vanessa, Peter me tapota l'épaule. L'améthyste de son anneau épiscopal réfléchissait la lumière en un trait de feu pourpre.

— Comment vous sentez-vous ?

— Je ne sais pas.

— Pneumonie ? J'acquiesçai.

— C'est toujours le danger. Quand on est dans le coma, on ne peut pas tousser, on ne peut pas éliminer le phlegme. C'est ce qui les emporte le plus souvent, semble-t-il. Une broncho-pneumonie.

Tout cela n'était que des mots pour écarter les mauvais esprits. Comment aurais-je pu dire à Peter ce qui importait vraiment ? Que Vanessa avait eu une respiration sifflante, une sorte de râle. Qu'on aurait dit une machine, un bruit qui n'avait rien d'humain, qui évoquait un jouet mécanique en train de s'arrêter presque imperceptiblement.

— La sœur m'a dit que vous êtes ici depuis près de quarante-huit heures.

— Elle a tenu bien plus longtemps qu'on ne le pensait. (Mes yeux s'emplirent de larmes, des larmes que je versais sur moi-même.) J'espérais qu'elle se réveillerait avant de mourir, vous comprenez ? Qu'elle dirait quelque chose. Ou tout simplement qu'elle ferait un mouvement. Mais rien. Elle a tout simplement cessé de respirer.

Il y avait eu soudain le choc du silence. La machine s'était arrêtée. Ce qui dominait, c'était le vide, le sentiment du trépas. Tous ces mois où Vanessa était restée dans le coma, j'avais l'impression qu'elle était

morte, mais je savais à présent que je me trompais.

Peter se retourna et regarda la défunte. Ses lèvres remuèrent en une prière silencieuse. Aucun de nous deux ne parla pendant un moment. La peau de Vanessa était cireuse. Elle avait la bouche ouverte. J'espérais désespérément qu'une partie d'elle-même était encore en vie, quelque part.

— Venez, dit-il. Il est temps de partir. Dites-lui adieu. Je me baissai et déposai un baiser sur le front de ma femme.

L'hôtel était un manoir Tudor, près d'Egham. Au fond d'un jardin tronqué, le terrain s'élevait en une rampe couverte de neige. Au-delà passait l'autoroute, celle qui traversait mon ancienne paroisse, à quelques kilomètres à l'est.

Dans la salle à manger, nous choisîmes une table qui donnait sur le jardin. A cause de la neige, une claire lumière, si froide qu'elle en était presque bleue, inondait la pièce. Peter commanda deux petits déjeuners complets.

— Je n'ai pas faim, dis-je quand la serveuse fut partie.

— Moi, si. Café ?

Une fois le déjeuner servi, je mangeai voracement. Je n'avais pas fait de vrai repas depuis l'avant-veille. Nous ne parlâmes pas. Ensuite, la serveuse débarrassa la table et apporta encore du café.

— Qu'allez-vous faire, maintenant ? demanda Peter.

— Je dois m'occuper de l'enterrement. Elle...

— Je veux dire, après l'enterrement. Que ferez-vous, après ?

— Je ne peux y réfléchir pour l'instant.

— Je crois que si. Il est temps de commencer à tourner la page.

Il y eut un silence. Peter gratta une allumette et la tint au-dessus de sa pipe. Dans le jour reflété par la neige, la flamme semblait blafarde, presque invisible. Aucun secret possible sous une telle lumière, nulle place pour l'obscurité.

— Pendant qu'elle était en train de mourir, je ne pouvais m'empêcher de penser à Joanna. (Peter laissa tomber son allumette dans le cendrier.) C'est si injuste pour Vanessa... Comme si je ne pouvais même pas porter convenablement son deuil.

— Vous avez été à ses côtés pendant près de dix-huit mois.

— Non. Pendant tout ce temps-là, c'est comme si elle n'avait pas été une vraie personne. Comme si je l'avais frustrée même de cela.

— Vous avez fait ce que vous avez pu.

— Ce n'est pas assez. Après tout, ce qui est arrivé est de ma faute.

Il secoua la tête.

— Ça ne vous ressemble pas, ça. Ce n'est pas vous qui avez agressé Vanessa et provoqué son coma. C'est Rosemary. Comme elle a mutilé ce pauvre chat et tué lady Youlgreave pour l'empêcher de parler. Comme elle a tenté de faire accuser Michael et les gamins de ce qui est arrivé au chat et Audrey de ce qu'elle a fait à Vanessa. Rosemary. Pas vous.

— J'ai fait de Rosemary ce qu'elle est.

— Ne soyez pas arrogant. Elle montre des tendances sociopathes depuis qu'elle est toute petite. Nous le savons tous les deux. Ce n'est pas de votre faute si les événements ont concouru à la faire passer de l'autre côté. (Il leva la main et énuméra ses arguments un à un sur ses doigts :) Primo, elle était furieuse que Vanessa vous ait en partie enlevé à elle. Secundo, elle s'est montrée jalouse de Michael et de l'affection évidente que vous lui portez. Tertio, les résultats de ses examens n'étaient pas à la hauteur des objectifs ridiculement élevés qu'elle s'était fixés, ce qui l'a profondément vexée. Quarto, elle est tombée amoureuse de Toby Clifford, qui l'a payée de retour en la violant. Enfin, ledit Toby a retourné le couteau dans la plaie en faisant mine de flirter avec Vanessa.

Il y eut un silence. Il n'est pas facile de laisser autrui partager la responsabilité des événements. Je voulais la garder pour moi seul.

— Et puis, bien sûr, il y avait Francis Youlgreave, ajouta Peter.

Je haussai les épaules.

— Vous ne pouvez pas le nier, même si vous le voulez, objecta-t-il avant de boire une gorgée de café et de reprendre : Reconnaissez au moins qu'il a fourni à Rosemary l'exemple dont elle avait besoin...

— Tout cela est fort bien, mais ça ne change rien. Le fait est que si je n'avais pas été avec Joanna...

— Il aurait pu se produire exactement la même chose. En un sens, Joanna n'a rien à voir avec ça. Ne vous est-il pas venu à l'esprit que vous vous cachez derrière votre culpabilité ? Et ce faisant, vous n'avez pas à affronter le monde. Ni les gens. Ni Dieu.

— Quelle blague !

— Vraiment ? (Enveloppé dans un nuage de fumée, il étudiait mon visage.) Vanessa est morte. C'est fini.

Je lui rendis son regard.

— Rosemary est vivante. Michael aussi. Audrey et Toby également.

Sans parler de Joanna.

— Il y a une limite à ce que vous pouvez faire pour eux. On ne laissera pas Toby sortir de prison avant dix ans au mieux. Et il vous a été conseillé de ne pas voir Audrey. Vous savez ce qui s'est passé, la dernière fois.

Je lui avais rendu visite dans la maison de repos que James Vintner lui avait trouvée. Elle était sous calmants, mais s'était jetée dans mes bras, m'avait couvert de baisers humides et supplié de la ramener à la maison. Elle s'imaginait être ma femme.

— Mais... Michael ? (C'était son témoignage qui avait scellé le sort de Rosemary et tous deux le savaient.) Le stress provoqué par tout ça puis la façon dont Rosemary l'a menacé...

Le souvenir de cette soirée d'été est aussi précis que celui du visage sans vie de Vanessa. J'avais essayé de parler à Rosemary pendant que nous attendions l'inspecteur Jeevons, dans le bureau du presbytère. Mais on ne peut pas parler à quelqu'un qui est en train de se désintégrer en face de soi. C'était une autre personne qui habitait le corps de ma fille et me regardait avec ses yeux, s'exprimait avec sa bouche.

« Comment avez-vous pu me faire ça ? Je vous hais, je vous hais, je vous hais. Que Dieu le damne. Je le lui ferai payer, même si ça doit me prendre ma vie entière.

Attendez, vous verrez... Il a tout gâché, le petit salaud. Mais il me le paiera, Père, je le jure, et vous aussi vous me le paierez... »

Tandis que sa voix voilée, hachée, à peine reconnaissable, proférait ces menaces, j'avais levé les yeux et vu Michael dans l'embrasement de la porte. Il avait la bouche ouverte mais ne disait rien.

Par la fenêtre entrebâillée était entré un bruit d'ailes lointain. Je l'avais entendu à Roth et l'entendais de nouveau, maintenant, près d'un an et demi plus tard, dans la salle à manger de cet hôtel. Cette fois encore, le désespoir fondit sur moi, gris, inexorable comme un mascaret descendant un estuaire.

— David ? Cessez tout de suite.

Une main m'avait agrippé le bras. J'ouvris les yeux et clignai en regardant Peter de l'autre côté de la table.

— Ecoutez-moi bien. Je sais que vous êtes fatigué mais vous ne devez pas vous laisser aller. A aucun prix.

— Mais Michael a entendu...

— Les parents de Michael sont là pour veiller sur lui, aussi bien que vous. Il est jeune. Il s'en sortira parfaitement sans que vous soyez

là à lui tourner autour.

Peter lâcha mon bras, s'adossa à sa chaise et entreprit de sonder le contenu de sa pipe avec une vieille allumette. Je me libérais de ma tension. Cette fois-ci, la vague m'avait jeté épuisé mais vivant sur la berge.

— Quant à Joanna, continua-t-il d'une voix plus douce, j'ai reçu une lettre d'elle, la semaine dernière. Elle est enceinte.

Le silence retomba entre nous. Je n'avais pas vu Joanna depuis presque un an et demi. Peter avait insisté sur ce point. Quand il était revenu de Crète, cet été-là, il avait rejoué auprès de moi son rôle de directeur spirituel en m'imposant plusieurs conditions. C'est Peter qui s'était chargé de la faire entrer dans un centre de désintoxication et qui s'était assuré qu'elle y resterait le temps nécessaire. Elle y avait fait la connaissance d'un étudiant en médecine en dernière année. Après l'obtention de son diplôme, il l'avait épousée et ils s'étaient installés dans le Northumberland, où on lui avait proposé de s'associer dans un cabinet.

Selon Peter, Joanna envisageait de suivre une formation d'infirmière. Son enfant allait sans doute l'obliger à remettre ce projet à plus tard. J'avais du mal à l'imaginer mariée à un autre, enceinte d'un autre.

— Vous avez besoin de changement, poursuivit impitoyablement Peter. Vous n'avez pas pensé à reprendre l'enseignement ?

— Mais mon travail...

— Vous ne pouvez pas passer le reste de votre vie comme vicaire dans le nord-ouest de Londres. Vous seriez bien plus utile en tant que professeur.

Je secouai la tête.

— Il y a un moment où l'autoflagellation tourne à l'apitoiement sur soi-même. La vraie question est de savoir comment faire le meilleur usage de vos talents. Soyons réalistes, ce n'est pas dans la voie pastorale. Vous êtes un enseignant dans l'âme, un intellectuel. La dernière fois que je vous ai vu baptiser un bébé, vous le teniez comme s'il allait exploser.

J'aperçus la lueur d'un sourire sur son visage. Il poursuivit :

— J'ai entendu parler l'autre jour d'un poste d'enseignant aux Etats-Unis. Dans un collège théologique épiscopal du Middle West. Le gars qui le dirige a fait ses études à Pusey House. Je le connaissais bien, quand j'étais à Oxford. Si vous voulez, je peux lui en toucher un mot. Vous n'avez pas à prendre une décision tout de suite. Mais songez-y.

— Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas.

— Vous avez assez ruminé. Ça vous ferait du bien de sortir du pays.

— Il y a Rosemary.

— Je veillerai sur elle. Je lui rendrai visite et m'assurerai que d'autres le feront également.

— C'est une victime, elle aussi. Nom d'un chien, Toby lui a fait essayer l'héroïne et l'a violée. Elle était si bouleversée et honteuse qu'elle n'a même pas osé nous dire ce qui s'était passé. Le comble, c'est qu'il a trouvé le moyen d'esquiver ce chef d'accusation...

— Le viol est difficile à prouver, c'est bien connu. Je sais que Rosemary a souffert et qu'elle souffre encore. Mais il n'y a absolument aucune raison pour que vous fassiez d'elle une verge de plus pour vous battre.

— Je ne peux pas m'en aller comme ça et la laisser là...

— Vous le pouvez et, dans les circonstances actuelles, je crois que vous le devez. (Peter posa les coudes sur la table et se pencha vers moi.) Vous vous servez de Rosemary comme d'une excuse supplémentaire pour ne pas tenter un nouveau départ. Par ailleurs, si vous acceptez ce poste, vous aurez un bon salaire et les occasions ne vous manqueront pas de sauter dans un avion pour venir lui rendre visite. Si c'est possible...

— Que voulez-vous dire par là ?

— Vous savez très bien qu'elle ne veut pas vous voir. Vous devez accepter cela.

Je le regardai. Les gens très bons peuvent se montrer aussi cruels que les très mauvais.

— Allez, David, dit-il à voix basse. Vous ne pouvez pas continuer à vous laisser aller ainsi. Vous devez tirer un trait. Vous trimblez votre passé comme un poids mort.

Je me calai contre le dossier de ma chaise et regardai par la fenêtre. Il avait recommencé à neiger. Les flocons étaient presque invisibles sur le fond gris pâle du ciel. Je songeai à la petite fille que Toby avait vue en train de pleurer dans sa boule de cristal. Je ne pensais pas qu'il l'avait imaginée. Il avait paru vraiment surpris – par ce qu'il voyait ? par sa capacité à le voir ?

Lorsque Joanna m'avait mené dans la chambre de Francis Youlgreave, en haut de la tour, elle aussi avait entendu une enfant pleurer. Était-ce la même ? Ou bien la fillette était-elle seulement le produit de l'imagination d'une droguée ? En ce cas, pourquoi Toby

l'avait-il vue ? Cela voulait-il dire que l'enfant existait en un certain point du passé ou de l'avenir, ou bien ailleurs dans le présent ?

— Il y a tant de choses que je ne comprends pas, dis-je. L'ennui, c'est que j'ignore si un nouveau départ est possible. Et puis je ne sais pas si tout cela est réellement terminé...

— Il est toujours possible de recommencer. Et même si ça ne l'est pas, nous devons essayer.

Je me levai et souris à Peter, un petit homme tout en rondeurs, un père Noël sans barbe.

— Je me le demande, dis-je. Je me le demande.

Résumé

1970. Au terme d'une douloureuse période de veuvage, David Byfield s'est remarié avec la belle Vanessa, qu'il installe à Roth, la paroisse dont il est le pasteur. Très vite, les conséquences de cette union vont se faire sentir dans la petite bourgade, devenue une banlieue de Londres.

Aveuglé par ses pulsions, l'ecclésiastique n'est pas conscient que des personnages dangereux l'entourent : Audrey, vieille fille confite en dévotion qui nourrit pour lui un amour sans espoir ; sa fille Rosemary, la belle adolescente qu'il néglige ; Toby, le play-boy hippie aux activités louches, nouveau venu à Roth tout comme sa sœur Joanna.

Bientôt, meurtres et actes blasphématoires s'enchaînent. Mais leurs causes sont-elles à rechercher dans le présent ou dans le passé ? Byfield, prisonnier de ses passions, parviendra-t-il à venir à bout de ses démons avant qu'une tragédie ne détruise ceux qui lui sont le plus chers ?

Le Jugement des étrangers est le deuxième volet de la trilogie d'Andrew Taylor intitulée « Requiem pour un ange » et saluée comme une réussite de premier ordre tant par la critique que par le grand public.